This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

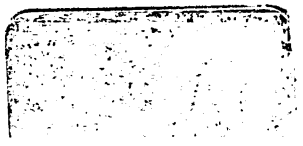
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06181064 8



Walkenaer
BKC

(Walckenaer)

RKC

COLLECTION

DE VOYAGES

EN AFRIQUE.

—

TOME XX.

Imprimerie d'Auguste Desrez, rue Lemercier, 24. Batignolles-Monceaux.

COLLECTION

DES RELATIONS

DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'AFRIQUE

DEPUIS 1400 JUSQU'A NOS JOURS,

mise en ordre et publiée

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

—

TOME XX.

A PARIS

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE LAFFITTE, 40.

—

1842

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

CHAPITRE XXIV.

Voyages au Cap et dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, par William J. Burchell.

§ I.

Observations préliminaires.

La nécessité où nous nous sommes trouvé de ne pas interrompre la suite des voyages des missionnaires, qui eurent tous un même but, et sont écrits dans un même esprit, nous a forcé d'interrompre l'ordre chronologique. Nous allons le reprendre, et entretenir successivement nos lecteurs du petit nombre de voyageurs qui, depuis que la colonie du Cap

a été définitivement concédée à l'Angleterre, ont succédé au docteur Lichtenstein dans cette portion du globe, et en ont presque entièrement complété la description.

Ce fut dans les derniers jours de novembre 1810 que le voyageur anglais William J. Burchell, esquire, débarqua au Cap après une longue tempête, qui avait mis le bâtiment en danger de faire naufrage presque en vue du port. Son principal objet paraît avoir été de recueillir des observations d'histoire naturelle. A cet effet, il avait formé le projet de pénétrer dans l'intérieur de la colonie, de dépasser même les frontières, et d'essayer, comme il le fait entendre dans plus d'un endroit, s'il n'y aurait pas de possibilité d'arriver, à travers les régions inconnues et habitées par les peuples sauvages, jusqu'aux possessions portugaises qui se trouvent au nord du cap de Bonne-Espérance. Une expédition aussi téméraire, entreprise par un seul homme, ne pouvait réussir complétement. M. Burchell a pénétré fort loin dans l'intérieur; cependant, dans la partie de sa relation qui a été publiée jusqu'à présent, il s'arrête à Litakoun ou Litakou, sans nous apprendre quelle route il a prise en sortant de cet endroit; et il ne paraît pas qu'il soit allé beaucoup plus au-delà. Il a dû continuer ses voyages dans l'intérieur jusqu'en 1815; il retourna ensuite en Angleterre, chargé d'une grande collection d'animaux, de plantes, de minéraux, de dessins et esquisses (1). Il publia, dans les années 1822 et

(1) L'auteur assure avoir rapporté 63,000 objets, dont 120 peaux de quadrupèdes, 265 espèces diverses d'oiseaux, 500 dessins, etc.

1824, deux volumes in-4°, contenant la relation de ses voyages jusqu'à Litakoun, et enrichis d'une belle carte, d'un grand nombre de planches enluminées, de vignettes et culs-de-lampe, qui tous représentent quelque objet curieux dessiné par l'auteur dans le cours de ses voyages (1). M. Burchell ne s'explique point sur la continuation de son ouvrage, assurément le plus considérable et le plus beau qu'on ait encore publié sur la colonie du Cap et sur les contrées environnantes. La botanique y est surtout traitée en détail, mais dans des notes, en sorte que ces notions scientifiques n'encombrent pas le texte. Cependant, une partie considérable des pays visités et décrits par M. Burchell l'a été aussi, peu de temps après ou avant, par d'autres voyageurs; voilà pourquoi beaucoup de ses observations, publiées trop tard, ont perdu le mérite de la nouveauté. Nous éviterons ces répétitions, autant que possible, dans l'analyse que nous allons faire de ses voyages, et nous nous en tiendrons essentiellement à la partie vraiment neuve et intéressante de ses observations.

§ II.

Voyage à Klaarwater et à la rivière de Ky-Gariep, en dehors de la colonie.

Ayant présenté ses lettres de recommandation au gouverneur lord Caledon, au secrétaire colonial et à

(1) *Travels in the interior of Southern Africa, by* William J. Burchell, *Esq. with an entirely new Map, and numerous engravings;* vol. I. Londres, 1822; vol. II. Londres, 1824; chez Longman, Hurst et Comp.; in-4°.

plusieurs familles anglaises, et ayant fait diverses excursions aux environs de la ville du Cap, M. Burchell allait se préparer à une excursion plus considérable dans l'intérieur, lorsqu'il apprit du missionnaire Anderson, qui alors se trouvait au Cap, qu'au mois d'avril arriverait une caravane de Hottentots avec leurs bœufs, et qu'il se proposait de retourner avec eux, le mois suivant, à la mission de Klaarwater sur le Gariep, hors de la colonie. C'était une bonne occasion pour M. Burchell de pénétrer en sûreté dans les contrées inconnues qu'il désirait voir; il résolut d'en profiter, et d'employer le temps qui lui restait, à faire, pour ce grand voyage, tous les préparatifs nécessaires, et à connaître le pays.

La ville du Cap a une situation agréable dans la vallée entre la côte et les montagnes plates qui la dominent; une vingtaine de rues se coupent à angles droits, les unes menant du rivage à la montagne de la Table, les autres étant parallèles à la côte. Sans être pavées, elles sont propres, et ombragées par des allées de chênes et de pinastres. Les maisons sont bâties en briques, et revêtues, à la façade, de stuc en chaux, qui sert à faire divers ornements d'architecture, même des figures en relief. Devant chaque maison, il y a un pallier en dalles avec des siéges sur les deux côtés; les toits sont presque horizontaux, et servent de terrasses, étant recouverts à cet effet de briques et d'une couche de stuc. Pour avoir de la chaux, on calcine les coquilles jetées par la mer sur la côte. Les croisées sont grandes, mais les carreaux de verre sont petits. On emploie du bois de teak de

l'Inde; cependant les bois le plus souvent employés dans la construction des maisons et à d'autres usages sont le geel-hout ou bois jaune, et le stink-hout ou bois puant. Ce dernier arbre, que M. Burchell regarde comme la seule espèce de chêne indigène de l'Afrique, donne un beau bois, semblable, pour la couleur et la qualité, à l'acajou; on en fait des tables, des chaises et d'autres meubles. Attendu la douceur du climat, il n'y a de cheminées nulle part, si ce n'est dans la cuisine; au lieu de plafond, on voit les planches et les poutres, ce qui ôte aux chambres tout air d'élégance. Au reste, la façade des maisons, même des pauvres, est toujours soignée. Il a paru singulier à notre voyageur que les plus belles maisons ne soient pas sur le quai, où l'on a une vue magnifique : quelque motif aura fait abandonner ce quai par les riches. Il y a deux églises, une pour les réformés ou calvinistes, qui est la religion dominante parmi les Hollandais : cette église sert aussi aux Anglais pour leur culte; l'autre église a été bâtie par les luthériens, dont le nombre est considérable. Il y a, en outre, un assez grand oratoire, qu'on a mis à la disposition de prédicateurs de diverses sectes. Les Malais ont une maison particulière où ils s'assemblent pour pratiquer le culte musulman. On compte au Cap un grand nombre d'hommes de cette race, bien supérieurs en intelligence et en activité aux Hottentots. Aussi les préfère-t-on beaucoup comme esclaves; presque tous savent un métier, tandis que les femmes sont couturières, cuisinières, nourrices ou servantes. Il n'y a pas de meilleurs cochers que

les Malais; on les voit souvent, dans la ville, debout dans un chariot, et menant au grand trot un attelage de six chevaux sans le moindre embarras. Beaucoup de Malais, descendants d'esclaves affranchis, ont des boutiques et des ateliers; plusieurs amassent un capital assez considérable. Jamais les Hottentots ne parviennent à quelque aisance. Les esclaves de Mozambique et de Madagascar sont aussi de bons serviteurs, et on les emploie aux travaux les plus rudes; ces esclaves proviennent la plupart des prises faites sur les négriers qui, malgré l'abolition de la traite, se livrent encore à ce trafic honteux. Le gouvernement garde ces esclaves, et les place pour quatorze ans chez les habitants du Cap. M. Burchell espère, avec raison, qu'on renoncera enfin à toute prétention à la propriété des esclaves. Un blanc ne voudrait pas, au Cap, se louer comme domestique; ce sont les esclaves que les maîtres louent à des particuliers, quand ceux-ci demandent des serviteurs. Plus un esclave est habile, plus il rapporte à son maître; aussi, un bon esclave malai coûtait, en 1815, jusqu'à 5000 rixdollars, et les prix haussaient encore. Quelquefois, un habitant n'a d'autre héritage à laisser à ses enfants que des esclaves. Les Hottentots, préférant la vie rurale, se mettent rarement au service chez les bourgeois; aussi en voit-on peu dans la ville.

La maison du gouvernement est située dans un parc ou jardin de quelques acres, où les allées s'entrecoupent à angles droits; c'est une promenade agréable pendant les heures les plus chaudes de la

journée. Un grand édifice sert d'hôtel-de-ville; il est situé sur la place de Groene-Plein, où se tient le marché aux fruits et légumes. Une autre place, Boere-Plein, était le rendez-vous des paysans, qui y stationnaient avec leurs voitures, et débitaient leurs productions. Pendant le séjour de M. Burchell, on a disposé pour eux une autre place à l'entrée méridionale de la ville, avec un octroi, où l'on enregistre les voitures et les denrées qu'elles apportent; ce qui ne se vend pas sur place est transporté dans l'intérieur de la ville. La plupart des paysans qui viennent de l'intérieur avec leurs chariots attelés de bœufs s'arrêtent sur la route, à trois milles de la ville, dans un hameau appelé Zout-Rivier, ou rivière salée, où l'eau l'est effectivement, et où croissent des plantes salines. Les bœufs y trouvent une pâture qui leur manque dans la ville; et comme les pâturages sont surtout florissants lors des pluies de mars, c'est aussi la saison où il arrive le plus de chariots et de denrées. Ordinairement, les paysans se rendent, à la pointe du jour, dans la ville, y font leurs ventes et achats, et reviennent avec leurs attelages, le même jour, à Zout-Rivier. Le manque de pâturages, et les landes sablonneuses qui entourent la ville du Cap, sont de grands inconvénients pour ses communications avec l'intérieur; aussi M. Burchell pense-t-il qu'on n'aurait pu choisir un plus mauvais emplacement pour le chef-lieu de la colonie (1).

Une forteresse appelée le Château s'élève au sud-

(1) **Burchell**, *Travels in the interior*, etc., t. 1, p. 53.

est de la ville, en dominant la jetée où se fait le débarquement, une partie de la baie de la Table, et la seule route qui, de la ville, conduit dans l'intérieur du pays. Au nord-ouèst du château s'étend la place ou plaine de la Parade, entourée d'une allée de pins et d'un rempart; auprès de la Parade est bâtie la caserne de la cavalerie, et entre celle-ci et le château est située la douane. A l'entrée du jardin du gouvernement, on aperçoit un bel édifice, achevé en 1815; il renferme la cour de justice, les bureaux du secrétaire colonial, et d'autres administrations. On trouve une salle de spectacle sur la place Boere-Plein; mais on y joue rarement, faute de troupe; on a récemment bâti aussi une bourse et une halle de boucherie.

Sur le Lions-Rump on a élevé un poste à signaux et une vigie, qui, par le moyen de boules noires, avertit de l'approche des vaisseaux; il existe aussi une communication télégraphique entre la ville du Cap et Simons-Town, dans la False-Bay, station des bâtiments de guerre. Au sud de la ville, un grand nombre de maisons de plaisance sont disséminées entre les vignes, les plantations et les bosquets; et jusqu'à Rondebosch, Wynberg et Constantia, le pays est vraiment charmant, et ressemble aux contrées les mieux cultivées de l'Europe.

La seule monnaie qui ait un cours général dans la colonie, ce sont de petits billets, imprimés et signés, ayant une valeur depuis un seul schelling ou 6 pences, jusqu'à 500 dollars; puis les pennys anglais, qui valent au Cap 2 pences, et s'appellent dobeltjes. On

[illegible] des paiemens d'Angleterre, dans le but de [illegible] et aussi du change, reprenant, de sorte les comptes de marchands habituels qui sont les particuliers, les subalternes et les serviteurs. Le [illegible] de cours de change sur [illegible] pour [illegible] de livres de l'Angleterre, et depuis ce temps il s'est élevé successivement à 12½. Cette prime énorme sur les lettres de change sur l'Angleterre vient de peu d'exportation que l'on fait des productions coloniales, excepté le vin, on n'a à exporter qu'une petite quantité de peaux, d'huile de baleine, d'ivoire, de plumes d'autruche, de gomme d'arbre, et de quelques autres articles qui comptent pour peu de chose dans la balance du commerce. Les îles Maurice et Sainte-Hélène tirent régulièrement du Cap leurs approvisionnements en bestiaux, grain, vin, et autres vivres. D'un autre côté, il se fait au Cap une grande consommation de marchandises anglaises, sur lesquelles la douane prélève un droit de 3 pour 100; cependant elles coûtent très cher, suite nécessaire du taux élevé du cours de change. Cet état de choses subsistera tant que les exportations ne s'élèveront pas à peu près au niveau des importations. Les vivres sont à bon marché au Cap, du moins comparativement à l'Angleterre; ce qui coûte le plus aux habitants de la ville, ce sont la main-d'œuvre, le loyer et le combustible. Les fruits et légumes abondent; on débite des oranges, limons, raisins, melons, pommes et poires, abricots, pêches, amandes, figues, mûres, coings, noix, bananes ou plantains, et groseilles; on n'est que dans les jardins d'amateurs qu'on fait venir

des fraises, prunes et cerises. On regarde le climat du Cap comme trop chaud pour les groseilles et les raisins de Corinthe, tandis qu'il ne l'est pas assez pour les ananas, les mangoustins et autres fruits tropicaux. Presque tous les légumes d'Europe viennent ici parfaitement. Les grains les plus communs sont le froment et l'orge; on cultive un peu de riz de bonne qualité sur la rivière des Éléphants.

Sur les montagnes neigeuses (Sneeuwberg), et dans le Roggeveld, on élève des troupeaux considérables de brebis, ainsi que beaucoup de chevaux. On apporte de quelques districts du beurre et de très bon savon; on fait rarement du fromage, parce que le lait, à ce qu'on prétend, n'est pas assez substantiel. Dans toutes les parties de la colonie, on cultive du tabac; c'est un article de consommation générale dans toutes les classes de la société : cependant, on n'en cultive pas assez pour qu'on puisse en exporter. Il se consomme aussi une grande quantité d'eau-de-vie, tirée du raisin ou des pêches; cet article vient après le tabac, sous le rapport de l'importance commerciale.

On jouit au Cap d'un climat non seulement agréable, mais aussi très salubre; étant situé dans l'hémisphère méridional, il a les saisons opposées à celles de l'Europe. Décembre et janvier sont, au Cap, les mois les plus chauds, juin et juillet les plus froids; le soleil, étant à midi du côté du nord, échauffe et dessèche le revers septentrional des montagnes, tandis que le côté opposé offre une belle verdure et une végétation vigoureuse. Le ciel, vu du

Cap diffère aussi de celui qui se voit en Europe à la même latitude de la grande Ourse n'y est pas visible, en revanche, on y voit briller la Croix du Sud, et d'autres constellations que les Européens ne connaissent pas. Les saisons les plus agréables au Cap sont l'hiver et le printemps; en été et en automne, la sécheresse est trop grande le long de la côte, et la verdure disparaît presque entièrement dans les districts éloignés de la mer. La saison humide commence dans les mois d'été: la pluie tombe alors par averses, accompagnées fréquemment d'éclairs et de tonnerre. La ville du Cap est sujette à des ouragans, et les tremblements de terre s'y font souvent sentir.

La température varie dans les diverses parties de la colonie. Au Cap, la plus grande chaleur que M. Burchell ait observée, était de 31° 1 Réaumur, à l'ombre; mais, en général, dans la saison chaude, le thermomètre marque de 21 à 26°. En hiver, il descend rarement au-dessous de 8°; cependant, il gèle quelquefois au haut de la montagne de la Table, et pendant quelques jours les hauteurs de Stellenbosch et de Hottentotsch-Holland se couvrent de neige. Le Bokkeveld froid tire son nom de sa température; et dans le Roggeveld, M. Burchell vit le thermomètre, au mois d'août, baissé à 2° 0; mais le district le plus froid est celui de Sneeuwberg, ou montagne neigeuse : un plateau de ce district, le Coudeveld, passe pour le pays le plus froid dans toute la colonie. Selon l'assertion d'un fermier de ces montagnes, la neige y tombe souvent à la hauteur d'un pied, et séjourne deux à trois jours; quelquefois

même on a deux pieds de neige. D'un autre côté, les parties les plus chaudes de la colonie sont la plaine aride, connue sous le nom de Karroo, et les terres basses proche la côte : encore la chaleur, étant d'une qualité très sèche, n'affecte pas le corps humain comme le ferait une température aussi élevée en Europe. Les districts occidentaux manquent, en général, d'eau et d'arbres, tandis que ceux qui sont situés sur la côte méridionale, au-delà de Zwellendam, jusqu'à une grande distance vers l'est, sont bien boisés, et pourvus de sources et de ruisseaux. Le pays d'Auteniqua et le Zuureveld sont des contrées vraiment charmantes.

Les fermes sont généralement très étendues, surtout dans les districts éloignés, où elles ont une surface de trois milles de diamètre; on y pourrait cultiver plus de grains, si les ouvriers n'étaient pas si rares et les marchés si éloignés : aussi, les fermiers qui demeurent loin des villages se contentent, pour la plupart, de cultiver la quantité nécessaire pour leur maison. On voyage à cheval, ou dans des chariots attelés de chevaux ou de bœufs ; il n'y a de voiture publique que le Bolderwagen, ou chariot, qui va du Cap à Stellenbosch. Une poste aux lettres transporte les dépêches aux divers villages : il y en a environ douze dans toute la colonie; encore quelques uns, récemment fondés, ne sont-ils jusqu'à présent que des hameaux. Faute d'auberges, le voyageur n'a d'autres gîtes que les fermes, si on veut l'y recevoir: la plupart des voyageurs emportent dans leurs chariots leurs provisions et leur lit. Les districts sont ad-

ministrés, comme on sait, par des landdrosts, qui ont sous leurs ordres les veldcornets. Une fois l'an, une commission tirée de la cour de justice, au Cap, se rend dans les diverses landdrosties pour juger les causes pendantes. A la tête de la police et de la justice, au Cap, siége le fiscal; les ordonnances en matière administrative et financière émanent des bureaux du secrétaire colonial. A l'époque du voyage de M. Burchell, il ne se publiait au Cap qu'une seule gazette, qui ne paraissait que tous les samedis, et ne contenait presque autre chose que les publications officielles et les avis particuliers; aujourd'hui, le Cap a ses journaux comme d'autres colonies anglaises.

M. Burchell fit plusieurs excursions aux environs du Cap. Un jour, il fit avec M. Hesse, pasteur de l'église luthérienne, le tour de la montagne du Lion. A chaque pas, il vit des plantes que l'on n'élève en Angleterre que dans les serres chaudes. Il fallut monter par un défilé rocailleux qui passe entre la Tête du Lion et la montagne de la Table, et que les Hollandais nomment Kloof, comme tous les défilés, cols et passages de montagnes, et même les ravins; de là, la vue plonge sur la ville, et en saisit à l'instant le plan régulier. On s'arrêta dans une jolie maison de campagne appartenant à un M. Beck. Quelques jours auparavant, on avait tué un tigre dans cet endroit : c'était un événement extraordinaire; car depuis long-temps les bêtes féroces n'approchent plus de la capitale. Un autre jour, il alla botaniser au sud de la ville, entre Leuwenhof, où réside le landdrost du district du Cap, et la montagne

de la Table. De toute part se présentaient des protéacées, des bruyères, des pélargons, des chironées; c'était comme un jardin de botanique. En quatre heures et demie, M. Burchell eut recueilli cent cinq espèces diverses de plantes; encore la saison n'était-elle pas favorable; à la véritable époque de la floraison, il en aurait peut-être trouvé le double. Le ciel était d'une sérénité parfaite, et l'air entièrement clair. Le joli petit oiseau certhia, dont le plumage est si brillant, voltigeait de fleur en fleur: ce que les colibris sont en Amérique, les nectarinies le sont en Afrique. Les Hollandais les appelaient suikervogels, oiseaux à sucre, parce qu'aux environs du Cap ces petits oiseaux pompent, de préférence, le miel des fleurs du buisson à sucre (*protea mellifera*). On devrait croire que, dans un pays où la nature a prodigué les belles fleurs et les plantes agréables, on cultive pour les jardins un choix exquis de cette flore si riche et si variée; mais point du tout: tandis qu'en Europe nous recherchons ces plantes, rares pour nous, les habitants du Cap se piquent de rassembler beaucoup de fleurs d'Europe: ce sont des tulipes, des balsamines, des jacinthes, qu'ils plantent dans leurs jardins, et qu'ils montrent avec orgueil. Pour eux, les plantes magnifiques de leur sol ne sont que des herbes des champs; rarement accordent-ils à leur flore l'honneur de l'admettre dans leurs parterres. Jamais on n'y voit cette belle famille des bruyères; ils ne la désignent que sous le nom commun de bosjes, buissons. Il y a un Français, nommé Villet, qui a, par

spéculation, recueilli des objets d'histoire naturelle, tels qu'oiseaux, insectes, bulbes et graines. Il manque au Cap, pour l'instruction des habitants, un musée d'histoire naturelle, où ils puissent étudier les richesses de leur colonie.

M. Hesse conduisit aussi le voyageur anglais à la baie du Camp (Camps-Bay), en longeant une plaine qui, au mois de septembre, ressemble à un parterre de fleurs, et où se font deux fois par an, en avril et en octobre, les courses de chevaux, usage que les Anglais ont introduit. Par une route taillée dans le roc, le long de la montagne du Lion, ils descendirent à la baie, où il n'y a qu'une seule maison; elle appartient au gouvernement. Dans cette excursion, les plantes se présentaient également en si grande variété, que M. Burchell put enrichir son herbier de cent neuf espèces, sans compter dix-sept autres qu'il trouva dans une seconde herborisation.

Il ne fut pas moins heureux et moins riche un autre jour, en se rendant avec M. Hesse au Paradis, lieu situé à sept ou huit milles du Cap, derrière la montagne de la Table, ou plutôt au revers oriental de la chaîne de montagnes qui se prolonge de la montagne de la Table à la Hout-Baay, ou baie des Bois. Pour y passer, on prend d'abord la grande route de l'intérieur, on passe à Roodebloem, puis on entre dans le Rondebosch, charmant assemblage de maisons de plaisance et de jardins; beaucoup de bourgeois y ont leurs campagnes. On traverse ensuite la rivière de Liesbeck, et, depuis là, le pays est couvert de bosquets, d'arbres touffus, de vignes, de jardins et

de jolies maisons. Entre Newlands, maison du gouverneur de la colonie, et le Paradis, le botaniste trouve les plus belles plantes de nos serres chaudes. On arrive enfin au site pittoresque du Paradis, entouré de bosquets; il n'y a pourtant qu'une chaumière délabrée. Entre les bois, la vue aperçoit de loin la plaine du Cap; on assure que les bois et les ravins de cette contrée recèlent beaucoup de plantes et d'arbustes qu'on cherche ordinairement dans des parties plus reculées de la colonie. Ce jour, la récolte de M. Burchell, en plantes, se monta à cent quatre espèces diverses.

Pour voir le lever du soleil du haut de la montagne de la Table, notre voyageur partit de la ville avec ses amis, vers trois heures du matin. Le chemin monte successivement. Quand ils furent arrivés au pied de la montagne, le jour commença de poindre, et laissa voir l'immense mur escarpé dont il s'agissait d'atteindre le plateau; la montée devint rude et difficile. Vers quatre heures, ils atteignirent le Platte-Klip, ou roc plat, gros quartier de granit qui gît dans une ravine, et sur lequel passait alors un filet d'eau qui y rendait la marche glissante. Nos voyageurs n'avaient pas gravi encore la moitié de la hauteur, lorsque déjà le soleil s'éleva derrière les montagnes de Hottentotsch-Holland, qu'on aperçoit dans le lointain; ce spectacle ne parut à M. Burchell avoir rien de particulier. On n'apercevait pas ces torrents de lumière qu'en Europe on voit s'élancer comme des rayons de l'astre du jour, lorsqu'il se lève au-dessus de l'horizon; cependant la teinte rouge

qui couvrit subitement les masses énormes qui dominaient les voyageurs, produisait un effet magique. Ils avaient la montagne du Diable à leur gauche; elle semblait s'élever avec eux : le sommet en est peu inférieur à celui de la Table. Un grand nombre de plantes croissaient sur les deux côtés du sentier; les fleurs écarlates du *crassula coccinea* brillaient entre les rochers et les herbes. Par une énorme fissure appelée le Poort, et qui s'enfonce dans un des bords de la montagne, on atteint enfin le plateau; quoique vu d'en bas il paraisse entièrement plat, il est pourtant hérissé de collines et de rochers, et couvert de plantes et de buissons. Un grès très compacte dans les endroits exposés à l'air forme le sol; dans les creux, on aperçoit des mares d'eau considérables. La hauteur de la Table, d'après les observations récentes, est de trois mille cinq cent quatre-vingt-deux pieds anglais; celle de la montagne du Diable, de trois mille trois cent quinze; et celle de la Tête du Lion, de deux mille cent soixante (1). On ne peut approcher sans frémir du précipice énorme que cette montagne escarpée forme du côté de la ville. L'air y est d'une pureté ravissante; à huit heures du matin, le thermomètre de Réaumur ne marquait que 12°, quoiqu'on fût au milieu de la saison de l'été. Quel horizon immense que celui dont jouit la vue sur ce plateau! A l'ouest s'étend le vaste Océan, et au-dessous du spectateur la vue plonge sur la Tête du Lion; en

(1) Burchell, *Travels in the interior*, etc., t. 1, p. 43. H. Davy n'évalue qu'à 3308 pieds la hauteur de la Table, mesurée barométriquement.

continuant de promener la vue vers l'est, on démêle la partie de la côte occidentale de l'Afrique qui est située auprès de la baie de Saldanha; puis ce sont l'île Robben-Island, le Capocberg et autres montagnes, et au-delà de celles-ci la grande chaîne qui s'étend de Roodezand à Hottentotsch-Hollands-Kloef. En deçà de la baie, plus près du spectateur, se présente la ville du Cap avec les maisons de plaisance, et les jardins qui couvrent l'espace entre la ville et la montagne. Les vaisseaux qui sont à l'ancre ne marquent guère dans ce grand tableau. Plus vers la droite s'étend le bassin de la baie de la Table. En franchissant l'isthme sablonneux de la plaine du Cap, la vue distingue Rondebosch avec toutes ses villa, indiquées par autant de petites touffes vertes; sur la lisière de la plaine de sable, on reconnaît les montagnes de Paarl et de Stellenbosch, et au-delà de celles-ci se dessinent, avec des contours hardis, les montagnes de Hottentotsch-Holland, qui, se prolongeant vers le sud, terminent le côté oriental de la False-Bay, dont le bord septentrional tranche avec le reste, à cause de ses dunes blanches. La vue est arrêtée, enfin, à la droite par la montagne du Diable. M. Burchell essaya d'esquisser ce panorama.

La société fit allumer du feu auprès de quelques rochers pour déjeuner; on se dispersa ensuite, les uns pour herboriser, d'autres pour jouir des divers points de vue. M. Burchell ne vit que peu d'insectes et point d'oiseaux. A l'est de la montagne, on aperçoit quelquefois des baviaans ou singes verts (*cercopithecus ursinus*), qu'on trouve, au reste, répandus

dans toutes les montagnes de l'Afrique méridionale. Le temps resta beau jusqu'à quatre heures après midi. Le vent s'éleva alors avec force, et les nuages menacèrent d'envelopper tout le plateau. Quelques mois auparavant, un officier de la garnison, ayant été surpris par les brouillards dans une partie de plaisir qu'il faisait avec des amis sur la montagne, s'était égaré sur le plateau, et était tombé dans l'abîme. Aussi nos voyageurs, avertis par cet accident, se hâtèrent de faire plier bagage par les esclaves, et de descendre vers la ville.

Pour se procurer les attelages de bœufs et les domestiques hottentots nécessaires pour le voyage qu'il projetait, M. Burchell se rendit, par le Zwarteberg et Gnadenthal, à Tülbagh. A la mission de Gnadenthal, il fit proposer aux Hottentots d'entrer à son service pour un voyage hors de la colonie; mais aucun ne voulut s'y engager. Il fit acheter, dans le Bokkeveld, deux attelages de dix bœufs chacun, qui y coûtent environ 300 rixdollars l'attelage.

De retour à la ville du Cap, il fit construire un chariot solide, et assez grand pour pouvoir lui servir de tente. Ce chariot joue un rôle dans le voyage de M. Burchell : l'auteur en donne une gravure; il l'a, en outre, représenté sur plusieurs de ses esquisses, et il en parle souvent. Il lui coûta, avec tous les accessoires, 100 livres sterling; mais aussi il était d'une solidité et d'une commodité étonnantes, et avait quinze pieds de long.

Vers la fin d'avril arrivèrent au Cap les Hottentots de Klaarwater, qu'attendait le missionnaire An-

derson pour retourner avec eux dans la mission de ce nom, et auxquels devait se joindre aussi M. Burchell. C'étaient des hommes de race mêlée ou bâtarde. Ils avaient apporté un millier pesant d'ivoire, qu'ils vendirent à des marchands anglais, à raison de 7 schellings la livre. Ils avaient amené aussi de leur colonie des bestiaux; mais ils les avaient vendus en route aux paysans. L'argent qu'ils retirèrent de leurs ventes leur servit à acheter de la poudre, du plomb, des fusils, des couteaux, du tabac, des lainages, des chariots et des chevaux. Deux Hottentots de cette caravane entrèrent au service de M. Burchell, qui eut beaucoup de peine à compléter sa suite. On lui trouva, dans le régiment colonial, un Hottentot, nommé Philippe Willems, qui avait déjà fait un voyage au-delà du Gariep, dans le pays des Bachapins. On procura à cet homme, qui savait parfaitement conduire un chariot attelé de bœufs, un congé d'un an. Il entra avec plaisir au service du voyageur, et fut pour M. Burchell une acquisition précieuse. Il enrôla un autre Hottentot, avec sa femme, qui devait se charger de la cuisine et du blanchissage. M. Burchell espéra engager d'autres serviteurs en route.

Avant son départ, il fut témoin d'une de ces secousses de tremblement de terre que les habitants redoutent beaucoup. Le 2 juin, la chaleur était plus forte qu'à l'ordinaire dans cette saison, le thermomètre marquait 16° 8 Réaumur. Une vapeur assez épaisse remplissait l'atmosphère, sans intercepter pourtant les rayons solaires; pas le moindre vent

n'agitait l'air : à ces symptômes, les habitants se rappelèrent le tremblement de terre de l'année précédente. M. Burchell était occupé chez lui aux préparatifs de son voyage, lorsque tout à coup un fracas, comme celui d'une explosion, ébranla toute la maison. Trois ou quatre secondes après, un second coup, semblable à un coup de tonnerre violent, produisit une autre secousse ; en même temps, on ressentit un mouvement singulier, et une vacillation dans l'atmosphère, tandis que le ciel continuait d'être parfaitement serein. M. Burchell courut au-dehors pour savoir ce qui s'était passé : il vit alors tous les habitants se précipiter avec effroi hors de leurs maisons ; quelques uns, pâles et tremblants, couraient çà et là sans savoir ce qu'ils faisaient ; les femmes criaient, ou restaient immobiles sans pouvoir proférer une parole. Après le second choc, le tremblement de l'atmosphère avait cessé, et la température s'était un peu rafraîchie. On se rassura peu à peu, ne voyant pas succéder d'autres secousses aux précédentes ; beaucoup de maisons étaient endommagées, et les murs lézardés. Ce tremblement de terre avait eu lieu cinq minutes avant midi et pendant l'hiver du Cap ; l'année d'avant, il s'était fait sentir pendant la nuit, et au milieu de l'été : ainsi ce phénomène ne s'astreint à aucune époque du jour ou de l'année. M. Burchell vit dans tous les symptômes la trace de l'électricité, et ne put expliquer ce tremblement que comme une explosion de matière électrique (1). On ressentit encore une

(1) Burchell, *Travels in the interior*, etc., t. 1, p. 159.

secousse dans la matinée du 19, mais sans explosion et sans autre suite. Elle était accompagnée d'un bruit sourd qui paraissait se diriger du nord au sud, et qui dura environ trois secondes.

M. Burchell ayant enfin terminé ses préparatifs, et emballé dans son grand chariot un assortiment de mercerie, verroterie, quincaillerie et autres menus objets, pour être distribués ou troqués parmi les sauvages, puis ses munitions de guerre, telles que trois barils de poudre, des fusils, des pistolets, des balles, etc., des vivres, des instruments de physique et d'astronomie, des outils de charpentier, de forgeron, et beaucoup d'autres objets, se mit en route avec ses gens, le 19 juin, pour rejoindre M. et madame Anderson, et leurs Hottentots, à Zout-Rivier, d'où la caravane entière partit ensuite en se dirigeant sur Tülbagh. M. Burchell avait obtenu la permission du gouvernement pour dépasser avec ses gens les frontières de la colonie, et des lettres qui invitaient les landdrosts à lui donner aide et secours. A Tülbagh, où l'on arriva le 26 juin, il fit l'acquisition d'un autre chariot, le sien étant trop chargé, et par conséquent trop difficile à transporter dans des routes en partie horribles et à peine praticables. Un Hottentot envoyé par les missionnaires de Groenekloof vint grossir la suite de notre voyageur. Il avait parmi ses gens un excellent chasseur, nommé Speelman; cet homme fit son début à Tülbagh. Il rapporta de sa chasse, au bout de quelques heures, une antelope de l'espèce appelée, par les Hollandais, duyker, plongeuse (*antilope mergens*), et un korhaan, espèce

d'*otis* de la grosseur d'une poule, et la meilleure des volatiles de chasse. L'antelope plongeuse est la plus petite espèce de cette famille nombreuse, n'ayant qu'environ deux pieds de haut. Elle a reçu son surnom de l'habitude qu'elle a, lorsqu'on la poursuit, de sauter dans les buissons, et d'y plonger, pour ainsi dire, de manière à se dérober aux yeux de ses ennemis. Sa chair est bonne, mais toujours un peu sèche, comme celle de tout le gibier du Cap, qui est généralement dépourvu de graisse; aussi les cuisiniers du Cap sont obligés d'y suppléer par le lard.

Le 4 juillet, la caravane se remit en route pour la frontière. Les habitants de Tūlbagh étaient à leurs portes pour souhaiter un bon voyage à M. Burchell; un habitant aveugle, en apprenant que ce voyageur faisait une expédition au-delà de la colonie, lui donna sa bénédiction avec un ton solennel et religieux. Après treize milles de marche, on passa la Breede-Rivier à gué; le landdrost y avait fait tenir prêts deux relais de douze bœufs. On arriva le soir à la ferme de Piet-Hugo, où notre voyageur fut bien accueilli, et invité au souper. On le pressa de manger: « C'est, lui disait-on, le dernier repas confortable que vous aurez trouvé dans la colonie; il n'y a ni vin ni nourriture dans le désert. » Il continua ensuite de voyager au clair de la lune, afin d'arriver au Hex-Rivier-Kloof le plus tôt possible, et avant que les pluies de la saison eussent rendu ce défilé impraticable. Heureusement la Hex-Rivier fut guéable; on s'arrêta, vers deux heures du matin, à la ferme

de Cootje (ou Jacquot) du Toit. Le lendemain, on y obtint des relais, à l'aide desquels on traversa le défilé sinueux de Hex-Rivier-Kloof. La rivière coule par cette gorge de montagnes, où les bancs des rochers paraissent avoir éprouvé de violents bouleversements; car on en voit qui sont inclinés sous un angle de quarante-cinq degrés. Le défilé est jonché de grosses pierres, entre lesquelles les chariots éprouvaient des chocs qui pouvaient les mettre en pièces à chaque moment. De profonds ravins produits par des torrents avertissent le voyageur que, dans le temps des pluies, ce défilé est dangereux à passer. Un géologue et un botaniste auraient trouvé au milieu des montagnes de l'occupation pour plusieurs jours. M. Burchell vit à l'entrée du défilé le *carissa arduina*, appelé par les Hottentots *'num'num*, plante de huit à dix pieds de haut, hérissée d'épines embranchées, et portant de petits bouquets de fleurs blanches qui exhalent l'odeur du jasmin. Les Hottentots mangent les baies de cet arbuste; mais M. Burchell leur trouva un goût insipide. Les babouins font souvent entendre leurs cris dans les bois de ce défilé.

La caravane traversa ensuite la vallée de Hex-Rivier, où le terrain est sablonneux. Il y croît de grands *lycium*, de dix pieds de haut. On arriva le soir à la ferme de Buffels-Kraal; elle est située dans une chaîne de montagnes qui bordent la vallée du nord; de gros chênes l'ombragent, et à l'entrée sont plantés quelques beaux limoniers : un jardin bien cultivé produisait toute sorte de fruits et de légumes; mais les principales productions de la ferme étaient

le vin et le tabac. M. Burchell profita de l'occasion pour augmenter ses provisions en tabac, eau-de-vie et farine.

On sortit de la vallée par une rude montée; la route a été rendue praticable ici : aussi chaque voiture paie un droit de péage. Le sol et le climat changent : on voit paraître l'acacia du Cap, que les Hollandais appellent *doornboom*, épinier, ou *witte-doorn*, épine blanche, à cause de ses épines, qui ont deux à quatre pouces de long. La hauteur de cet arbre n'excède pas une vingtaine de pieds; il croît communément, dans un sol sablonneux, sur le bord des rivières, le long des lits desséchés des torrents périodiques, et dans des ravins où il reçoit de l'eau dans la saison pluvieuse. Le *galenia africana*, petit buisson qui se plaît dans les endroits secs et chauds, se voit dans les mêmes terrains que l'acacia; une jolie espèce de cyphia s'entrelace dans ses branches. Ne trouvant pas d'eau, on continua, malgré une journée longue et fatigante, de voyager au clair de la lune. On traversa un défilé appelé de Straat, la Rue; il semblait, en effet, que l'on passât par une rue pavée : puis on entra dans une plaine, en passant près d'un lac appelé Verkeerde-Valley (vallée renversée), à cause, dit-on, d'un ruisseau qui en sort, et qui coule dans une direction contraire à celle des autres ruisseaux de la contrée. Ce lac, ou étang, abonde en oiseaux aquatiques, surtout en oies et canards sauvages. A dix heures du soir, on arriva auprès de la ferme de Pieter-Jacob. Le lendemain matin, M. Burchell fut bien accueilli de la famille, qui

ne paraissait pas vivre dans l'aisance, mais dont les regards annonçaient le contentement et le bonheur. Les trois filles de la maison étaient sous la direction d'un de ces maîtres d'école ambulants qui parcourent la colonie, et vont passer six mois à un an dans une ferme pour inculquer aux jeunes personnes de la maison le peu d'instruction qu'ils possèdent. Faute d'argent, ils reçoivent souvent leur salaire en bétail, et finissent par posséder un troupeau, avec lequel ils s'établissent eux-mêmes comme fermiers.

La ferme de Pieter-Jacob sert surtout à élever et engraisser des bestiaux. Il vint un garçon boucher pour acheter des moutons. Les bouchers du Cap envoient leurs gens dans tous les districts à pâturages, pour faire des achats qui se paient non pas en numéraire, mais en petits bons signés par les bouchers, et visés au bureau du fiscal. Ces bons valent de l'argent comptant, et le paysan les passe à son voisin comme un billet de banque. M. Burchell reçut la visite d'un jeune fermier du voisinage, Carel Krieger, qui, ayant passé sa première jeunesse dans le pays au-delà du Gariep, était à même de donner des renseignements à notre voyageur sur le pays qu'il allait visiter. Il était le neveu de ce Jacob Krieger qui avait accompagné le docteur Cowan dans sa malheureuse expédition, et fils de l'autre Krieger, qui fut tué à la chasse par un éléphant. On se rappellera, par le voyage de Lichtenstein, que les deux frères Krieger, bannis de la colonie pour quelques méfaits, errèrent pendant plusieurs années parmi les tribus sauvages au-delà du Gariep. Le jeune homme aurait bien dé-

siré accompagner M. Burchell; mais il venait d'acheter une ferme, et il était sur le point de se marier.

En prenant la hauteur du soleil à midi, notre voyageur calcula que la ferme de Pieter-Jacob était située sous 33° 24′ 2″ de latitude sud. Il renouvela sa provision en vin, et acheta des pommes de terre, ognons et poires séchées. On sèche ce dernier fruit au soleil avec la peau, puis on l'aplatit; il se conserve de cette manière plus d'un an. Le vin de la ferme était très médiocre; aussi ne coûtait-il pas cher; pour 4 rixdollars, ou 13 schellings 6 pences de monnaie anglaise, M. Burchell eut onze gallons de vin. La fermière mit encore dans le chariot diverses provisions; et toute la famille prit congé du voyageur anglais comme d'un ancien ami.

A l'entrée du défilé qui mène dans le grand désert de Karroo à travers les Wittebergen, ou montagnes blanches, M. Burchell fut rejoint par les missionnaires et leurs bagages, qui étaient restés en arrière; et toute la caravane s'apprêta, en s'arrêtant jusqu'au coucher du soleil, à traverser le Karroo. Notre voyageur botanisa dans le défilé, au-delà duquel la végétation n'est plus la même. Quatre des principales familles de plantes du Cap, les bruyères, les diosmées, les protéacées et les restiacées ne franchissent pas la limite du désert, et M. Burchell ne les revit dans le cours de ses voyages que deux ans après, en rentrant dans la colonie, sous la même latitude (1).

Il fallut une heure pour traverser le défilé; une

(1) *Travels in the interior*, etc., t. 1, p. 209.

plaine immense s'étendait ensuite devant les voyageurs. L'air était si pur que l'éclat des étoiles pouvait servir à éclairer la caravane dans sa marche. On s'arrêta vers minuit sur la petite Doorn-Rivier, où étaient campés plusieurs paysans avec leurs familles et leur bétail. Ils vinrent voir le lendemain les nouveaux arrivés; mais, taciturnes par caractère et par habitude, ils avaient peu de choses à dire, et leur société n'avait rien d'intéressant.

On se remit en route dans l'après-midi; le chemin était uni, et la terre compacte, comme si elle avait été battue. Les voitures roulaient aisément sur ce sol durci par le soleil : huit bœufs suffisaient pour traîner un chariot. M. Burchell vit, pour la première fois, le *poa spinosa*, herbe dont les bouquets de fleurs sont hérissés de pointes très aiguës, qui empêchent le bétail d'approcher. Ces épines préservent beaucoup d'espèces de plantes des déserts d'être entièrement détruites par les quadrupèdes avides de pâture. On signala au voyageur anglais une fleur jaune que les Hottentots emploient à teindre leur cuir. Ayant infusé de ces fleurs dans de l'eau bouillante, notre voyageur obtint une belle couleur, qui au bout de dix ans a conservé son éclat sur les objets qui en ont été teints. Cette couleur serait une bonne acquisition pour les peintres et les teinturiers. En général, ce désert, tout aride qu'il paraît, renferme une foule de plantes curieuses, qui mériteraient qu'un botaniste passât quelques années à explorer ce monde inconnu.

On campa la nuit auprès de la grande Doorn-Rivier,

après avoir fait vingt milles : c'est là une bonne journée pour des attelages de bœufs. La grande comme la petite Doorn-Rivier tirent leur nom des acacias ou épiniers qui croissent sur leurs bords, ainsi que sur ceux de toutes les rivières du pays. Ces bouquets d'arbres, dans lesquels on entend roucouler la tourterelle, sont les oasis de ce désert. Il ne restait que peu d'eau dans une mare du lit de la rivière.

La nuit suivante, on campa sous une roche appelée Hang-Klip, ou roche pendante; et le lendemain on ne fit que quatre milles et demi de chemin jusqu'à l'Ongeluks-Rivier (rivière de malheur), nommée ainsi, dit-on, de l'accident arrivé à un paysan, qui y fut déchiré par un lion. On campa dans le lit de la rivière, qui était entièrement à sec. Des buissons à épines et des acacias offraient aux voyageurs un abri contre un vent violent de sud-est, qui s'était levé après midi. Quand on eut dételé, on reçut la visite d'un paysan qui habite ici une misérable hutte, et entretient un troupeau de moutons : ces animaux broutent les buissons; lui-même n'a d'autre nourriture que la viande de ses bêtes, sans pain et sans aucun légume. On lui acheta quelques moutons. « Les facultés intellectuelles de cet homme, dit M. Burchell, paraissaient s'être abaissées au niveau de celles de son troupeau, unique objet de ses pensées. Il semblait qu'il ne faisait que végéter; il buvait, il mangeait, il fumait sa pipe; du reste, il ne parlait guère, n'ayant rien à dire, et son œil morne annonçait le vide de son âme. » Il vint à passer un jeune paysan à

cheval, tenant deux autres chevaux en laisse. Il descendit, tendit la main aux voyageurs, en disant *dag!* (bonjour), puis au paysan propriétaire des moutons. Ils se regardèrent pendant cinq minutes sans se rien dire; ensuite le jeune paysan remonta à cheval et poursuivit sa route.

Il fallut continuer promptement le voyage pour chercher de l'eau, car les bœufs languissaient; l'homme aux moutons assura qu'on en trouverait à trois milles de la Rivière de Malheur. La caravane s'y rendit, mais elle n'y trouva pas une goutte d'eau. Cependant, en suivant le lit de la rivière, on découvrit enfin quelques petites mares, à peine suffisantes pour les hommes; les animaux furent obligés de se passer d'eau.

Le 19, on se transporta à la Juk-Rivier; on n'y fut pas plus heureux: les bœufs ne pouvaient plus marcher de fatigue et de soif. Il fallut pourtant les atteler de nouveau, pour aller plus loin. On vit arriver, au moment du départ, deux Boschimans montés sur des bœufs: ils appartenaient à un kraal ou hameau auprès de la Zak-Rivier. Les paysans appellent cette horde paisible les Boschimans apprivoisés: l'un des deux, qui avait le titre de capitaine, portait comme marque de sa dignité une de ces longues cannes à pomme de cuivre, que les autorités hollandaises et anglaises ont fait distribuer parmi les chefs hottentots et autres. Ces cannes se transmettent de père en fils, et servent à faire reconnaître les capitaines par les landdrosts et veldcornets dans la colonie. Quelquefois on fait des présents à ceux qui les por-

tent, et par ce moyen le gouvernement captive la bienveillance de ces hordes sauvages. Les deux Boschimans apprirent aux voyageurs que les Cafres faisaient des ravages dans les fermes de la frontière ; ils allaient appeler les secours du landdrost de Tülbagh.

Après avoir franchi la hauteur de Juk-Rivier, on s'arrêta au bas de la colline de Gudsbloem, dans un endroit appelé Tys-Kraal, où il y avait aussi un lit de rivière à sec. Ce lieu, suivant l'observation de M. Burchell, est sous 32° 46′ 52″ de latitude. On traversa avec peine la colline de Windheuvel, ou des Vents, dont la montée était rude et le chemin rocailleux. Au sommet de la colline, où un colon occupe une cabane misérable, une troupe de Hottentots de Klaarwater vint se joindre à la caravane. Le chariot dont ils se servaient avait appartenu à l'expédition du docteur Cowan, qui l'avait renvoyé avec les dernières lettres qu'on ait jamais reçues de ce voyageur. L'aspect de ce chariot rappela au voyageur anglais le funeste sort de son compatriote, et attrista sa pensée. Au bas du Windheuvel, on trouva une cabane en ruines, auprès de laquelle on campa pour la nuit. Les Hottentots, rassemblés autour d'un feu, se livrèrent le soir à un amusement auquel M. Burchell ne comprit d'abord rien, et qui parut les divertir infiniment. Deux hommes s'asseyaient par terre, l'un vis-à-vis de l'autre ; ils vociféraient avec véhémence, puis riaient de même : on les voyait jeter leur corps tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; ils gesticulaient, ouvraient tantôt une main, tantôt l'autre, s'agenouillaient, retombaient, et tout cela avec tant de

violence qu'il fut impossible d'y rien comprendre. Il ne s'agissait pourtant que de deviner dans quelle main l'un des joueurs avait caché un petit morceau de bois qu'il faisait passer avec dextérité d'une main à l'autre, pour tromper son adversaire. Les Hottentots assurent qu'il n'y a que peu d'entre eux qui sachent jouer parfaitement ce jeu très ancien dans leur nation.

Le capitaine des Hottentots de Klaarwater, nommé Berends, qui campait avec ses gens à quelque distance de là, vint se concerter avec les missionnaires à cause des Cafres, qui, disait-on, guettaient la caravane dans les montagnes Karée. Il fut convenu qu'on voyagerait à peu de distance les uns des autres, et que le capitaine attendrait la caravane sur la Riet-Rivier. Comme les missionnaires voulaient visiter quelques personnes du pays avant de quitter la colonie, M. Burchell résolut de se rendre avec ses gens chez le veldcornet du canton. Il le trouva dans une cabane couverte de roseaux, et n'ayant d'autre croisée qu'une petite ouverture sur laquelle on avait tendu un morceau de toile, faute de carreaux de verre. La cabane était divisée en deux chambres : l'une était le salon; l'autre servait de chambre à coucher et de garde-manger. Une table et trois chaises composaient le mobilier. On faisait la cuisine dans une hutte auprès de la cabane, dont l'intérieur enfumé brillait d'un noir de jais. Un hangar servait de parc aux brebis. On ne voyait d'autres arbres autour de la cabane, que quelques acacias qui croissaient dans le lit d'un ruisseau. Toute la propriété du veldcornet,

comme celles des autres paysans du Roggeveld, consistait en chevaux et moutons; il avait un troupeau de deux mille cinq cents de ces derniers animaux. Il y a des paysans qui en ont cinq mille; aussi ne se nourrissait-on que de mouton dans cette cabane : M. Burchell en eut trois fois par jour. Le paysan, nommé Snyman, ne pouvait concevoir ce qui déterminait l'Anglais à entreprendre un si long voyage. Il le prit d'abord pour un missionnaire, puis il supposa que M. Burchell était un agent du roi d'Angleterre; en conséquence, il lui vendit tout plus cher qu'à un autre.

On tannait dans cette ferme des peaux de brebis; on avait suspendu, à cet effet, une peau de zèbre par les extrémités, de manière à former un creux ou un bassin au milieu; on l'avait rempli d'un liquide rendu astringent par le moyen de l'écorce de l'épinier ou acacia du Karroo, et dans ce liquide on trempait les peaux de brebis. Quand elles sont tannées, ces peaux servent généralement au vêtement des paysans pauvres et des Hottentots : les hommes en font des vestes et des culottes; et les femmes, des jupes et des camisoles.

M. Burchell ne trouva que peu de plantes autour de la cabane du veldcornet; la plus remarquable était le guaap (*stapelia pilifera*), plante qui a un goût aqueux et rafraîchissant, quoique insipide, et qu'on trouve répandue surtout dans les régions sablonneuses de l'ouest de la colonie, où elle est utile au voyageur pour étancher sa soif. Un joli oiseau à sucre (*certhia* ou *nectarinia famosa*), dont le plumage est d'un vert brillant, fréquente les aca-

cias de ce pays. Le Hottentot chasseur de M. Burchell prit aussi un pic laboureur, oiseau dont le cri ressemble au bruit d'une scie, et qui se creuse un trou dans la terre, ainsi qu'un éland-vogel, ou oiseau à élan (*turdus zeglonus*, L.), nommé ainsi parce qu'on regarde ce joli oiseau comme le compagnon de l'antilope; on distingue par un motif semblable l'oiseau à rhinocéros et l'oiseau à éléphant; cependant les chasseurs ne comptent guère sur la présence du gibier à la vue de ces oiseaux.

Le 3 août, M. Burchell se remit en route pour la Riet-Rivier, où les missionnaires lui avaient donné rendez-vous; il s'arrêta chez un autre veldcornet, nommé Gerrit-Vischer, dont la demeure n'avait pas un air misérable comme celle de Snyman. Il avait un jardin rempli d'arbres fruitiers et de légumes; l'eau abondait dans la ferme. Lui, sa femme et ses treize enfants, avaient un embonpoint remarquable; l'une de ses filles était presque une géante. A l'aide d'un attelage de relais, M. Burchell fit le même jour plusieurs lieues, et campa pour la nuit au bas d'une montagne; comme il avait pris l'habitude de coucher dans son chariot, il lui importait peu de passer la nuit chez un paysan ou en plein air, quelque temps qu'il fît. Cette nuit, il plut sans cesse; le lendemain, le temps fut froid et humide. Il fallut attendre au jour suivant pour tenter de gravir la montagne, à cause de l'état glissant de la route; encore, le 6 août, ne parvint-on au sommet qu'avec une peine extrême, quoique les paysans du canton eussent fourni des bœufs de relais, selon la réquisition du landdrost. Au

haut de la montagne de Roggeveld, le sol n'a presque pas de pente vers le nord; c'est un plateau qui, à l'exception du Sneeuwberg et du Coudeveld, est le terrain le plus élevé de la colonie. Au haut de la montagne, le thermomètre était au-dessous de zéro; il faut que l'élévation du plateau soit bien considérable : M. Burchell l'évalue approximativement à six ou sept mille pieds (1).

On traversa le Roggeveld moyen, ayant à l'est le petit Roggeveld, et à l'ouest le Roggeveld inférieur. Le vent était froid et violent; on passa une nuit d'hiver dans les ruines d'une cabane. Le lendemain, on eut une route excellente. A peine trouvait-on un brin d'herbe; les buissons avaient été broutés par les troupeaux qui, en été, fréquentent ce plateau. On voyait une quantité de ces corneilles d'un noir luisant, à cou blanc, que Le Vaillant appelle corneilles à scapulaire blanc. La roche dominante était le grès; le sol paraissait être une terre ferrugineuse. Les orages qui arrosent ce pays se bornent à une petite étendue de terrain; aussi le temps de la végétation, qui en dépend, est-il incertain. On passa la nuit suivante dans une ferme abandonnée, sur la Jakhals-Fontein. Le 8, on traversa la rivière des Rhinocéros, dont le lit était à sec; l'animal d'après lequel la rivière a été nommée, est devenu très rare dans cette partie de la colonie. Le lendemain, on parcourut une plaine hérissée de collines; on ne vit ni un homme ni un animal. On traversa une des chaînes de collines

(1) *Travels in the interior*, etc., t. 1, p. 254.

par un défilé appelé Poort-Egaal, passage égal, sans doute parce que le sol est toujours du même niveau à l'entrée et à la sortie; on arriva, enfin, à la Riet-Rivier, ou rivière aux roseaux, où l'on s'était donné rendez-vous; mais le capitaine Berends s'était déjà porté en avant vers la rivière Karree.

On ne trouva dans le lit de la Riet-Rivier qu'une suite de mares d'eau limpide; cependant, c'est une rivière considérable dans la saison des pluies. La Riet-Rivier, puis la Sack-Rivier, qu'on trouve à quatre-vingt-treize milles plus loin, et, enfin, la Brakke-Rivier, sont les seules rivières dignes de remarque qu'on trouve depuis les montagnes de Roggeveld jusqu'au fleuve Gariep, dans une étendue de trois cent cinquante-huit milles anglais; encore cessent-elles de couler pendant la moitié de l'année. On assure qu'elles se réunissent à la Sack-Rivier, et se dirigent ensemble sur le Gariep; mais il est douteux que leurs eaux parviennent jusque là, à moins que ce ne soit dans les années où les pluies tombent très copieusement. Le roseau de la Riet-Rivier est plus dur que celui des rivières aux environs du Cap; aussi, les nattes qu'on tresse dans cette contrée se distinguent-elles par le nom de nattes dures: on en couvre les maisons, et cette toiture peut durer plusieurs années. Dans le Roggeveld, les cabanes des colons sont toutes couvertes ainsi.

Dans une de ses excursions, M. Burchell descendit le long de la rivière, jusqu'à une sorte de défilé formé par des rochers, au-devant desquels étaient, en quelque sorte, empilés des cubes de grès ayant les

teintes du bistre et des ocres; ces cubes avaient pour base un banc immense de roche grise, au pied duquel la rivière serpentait entre les roseaux. Le silence de ce défilé n'était interrompu que par les cris des oies sauvages, qui, malgré leur pesanteur, volent très bien. Notre voyageur gravit les rochers pour herboriser; mais tout était brûlé par le soleil, et la végétation avait disparu.

Les missionnaires arrivèrent le 13 août; la caravane se composa, dès-lors, de six voitures, chacune avec ses gens, de quatre chevaux, d'un troupeau considérable de brebis, et d'une meute de chiens. On traversa, le lendemain, le défilé de Riet-Rivier, où il fallut trois fois passer par la rivière. La route était mauvaise; mais, en sortant du défilé, on trouva une plaine unie, dont la terre avait une teinte rougeâtre, et était parsemée de buissons peu élevés. On ne trouva de l'eau dans la Stink-Fontein qu'en creusant dans le lit du ruisseau; on s'arrêta le soir à la Seldery-Fontein, ou source au céleri (1). Le 16, on se porta sur le Kamma-Kraal, à la petite Riet-Rivier, et le lendemain on atteignit la rivière Karree, où campait le capitaine Berends avec ses Hottentots. On trouva dans le même endroit une petite troupe de cinq Cafres avec leurs femmes; ils avaient une taille de six pieds, bien proportionnée. A l'exception d'un kaross, ou manteau de cuir, ils ne portaient aucune espèce de vêtement; mais leur peau et leurs manteaux étaient enduits d'une couche d'ocre et de

(1) Latitude, 32° 9′ 23″. *Travels in the interior*, t. 1, p. 267.

graisse. Ils prétendaient être venus de leur kraal, sur le Gariep, avec sept autres Cafres, qu'ils avaient laissés sur la Sack-Rivier, dans l'intention de troquer du tabac dans la colonie. Cependant nos voyageurs soupçonnèrent qu'ils étaient envoyés comme espions par la troupe de Cafres qui, à ce qu'on leur avait dit, guettait la caravane sur la route pour la surprendre : ils protestèrent de leur innocence, et affectèrent une confiance entière dans les voyageurs. C'étaient les mendiants les plus importuns qu'on pût voir; ils demandaient du tabac, et faisaient observer que leurs femmes n'avaient rien sur la tête pour la garantir du soleil. On ne put se débarrasser d'eux qu'en leur donnant trois gigots de mouton, un mouchoir pour chacun, et du tabac pour eux et leurs femmes. Deux d'entre eux parlaient hollandais; l'un, ayant les manières d'un homme civilisé, porta doucement la main de M. Burchell à ses lèvres, et exprima la plus vive reconnaissance du présent qu'il venait de leur faire. Le lendemain, au moment de partir, ils revinrent chez M. Burchell, et il fallut encore une fois leur donner du mouton et du tabac.

La caravane resta sur la rivière de Karree jusqu'au 24; elle se composait alors de quatre-vingt-dix-sept personnes, y compris les femmes et les enfants. Les Hottentots avaient huit chariots, avec un nombre proportionnel de bœufs; ils avaient aussi des brebis et des chevaux. La plupart étaient armés de fusils, vêtus de vestes et pantalons en laine ou en cuir, et chaussés en peaux non tannées; quelques uns avaient des chemises de coton et des chapeaux de la fabrique du

Cap; cependant la plupart n'avaient pas quitté le costume national du kaross, ou manteau de peau de mouton avec la laine; les enfants étaient demi-nus, mais les femmes étaient vêtues décemment en robes et jupes d'indienne ou de cuir; toutes étaient coiffées en mouchoirs de couleur. Il y en avait peu qui ne sussent pas parler couramment le hollandais.

Pendant le séjour de la caravane sur le Karree, la température fut extrêmement variable; un jour le thermomètre marqua 31° de chaleur; un autre jour il tomba au-dessous du point de congélation; on eut de la pluie, de la grêle et de la neige, accompagnées de vents violents du nord-ouest. On résolut de se rendre à Klaarwater par un circuit, en traversant le Nieuweveld, dans l'espoir d'y trouver plus de pâture pour les bestiaux. En partant, on traversa un terrain rocailleux, où il n'y avait pas de chemin tracé, et on s'arrêta la première nuit sur un ruisseau dont les bords étaient parsemés d'aloès à fleur écarlate. Le surlendemain, on rencontra une famille de colons qui menait une vie nomade avec ses bestiaux et son troupeau de moutons. Nos voyageurs ne s'étaient pas attendus à trouver encore des blancs aussi loin du Cap. Cette famille avait une petite cabane où elle reçut nos voyageurs, et leur offrit de bon pain de froment, preuve de civilisation très rare dans ces contrées. Le chef de la famille était Allemand, et la femme Hollandaise. Après avoir été domestiques pendant plusieurs années chez un paysan de la colonie, ils commençaient leur état de paysan pour leur propre compte; ils élevaient des chevaux de bonne race,

Quatre ou cinq bergers hottentots étaient attachés au service de cette famille industrieuse. Cette vie indépendante, dans un climat parfaitement salubre, a du charme; cependant la plupart des paysans nomades mènent une vie misérable. A peu de distance de là, on rencontra une autre famille errante. Le paysan pria nos voyageurs de lui donner leur avis sur l'état de sa fille qui était malade. M. Burchell reconnut tous les symptômes de la lèpre, et fut obligé de déclarer au père qu'il n'y avait pas d'espoir de guérison.

On arriva au clair de la lune sur la petite Quagga-Fontein, où l'on trouva de bonne eau. De là, on se rendit le lendemain, par une contrée parfaitement unie, à la Dwaal-Rivier, éloignée de la précédente de dix-neuf milles. Se trouvant sur un rocher conique, M. Burchell voulut consulter la boussole sur la direction de leur route; mais il y avait tant de fer dans ce rocher, que l'aiguille aimantée vacillait sans marquer le nord; quelques quartiers détachés de ce roc étant placés debout, rendaient des sons, lorsqu'on les frappait, comme si on avait frappé une cloche. Un Hottentot baptisé, qui demeurait dans le voisinage, vint assurer nos voyageurs que les Cafres avaient l'intention de surprendre la caravane.

On passa, le 30, par le défilé de Dwaal-Rivier, où M. Burchell recueillit quelques plantes curieuses, entre autres un beau glaïeul (*tritonia*) à fleurs couleur d'orange, et exhalant une odeur délicieuse. Deux de ses domestiques hottentots trouvèrent à la chasse un nid d'autruche avec dix-sept œufs, sans

compter neuf autres placés en dehors. Les Hottentots assuraient que ce devait être la ponte de deux femelles, et que les œufs placés au dehors du nid étaient toujours destinés à la nourriture des jeunes fraîchement éclos. Comme un œuf d'autruche vaut vingt-quatre œufs de poule, la découverte d'un nid bien garni est une trouvaille importante pour les voyageurs. On cuit ces œufs dans leur coquille sur le feu, en faisant tourner en même temps une baguette dans l'œuf, percé à l'une de ses extrémités. Cette manière de les accommoder est à la fois simple et propre.

On s'arrêta quatre jours sur la Sack-Rivier, limite septentrionale de la colonie, et la rivière la plus considérable entre la Hex-Rivier et le Gariep. Il n'y avait pourtant pas beaucoup d'eau alors; les bords étaient couverts de roseaux : du reste, pas un arbre pour marquer son cours dans une plaine immense. Dans l'endroit le plus profond, on pêcha des carpes d'un beau vert jaunâtre, luisant comme le bronze; elles avaient la chair blanche et d'un goût délicat; les plus grandes avaient deux pieds de long. Dans la colonie, on nomme cette espèce simplement geelvisch, poisson jaune. M. Burchell lui a donné le nom de *cyprinus æneus*. Les Hottentots préfèrent la chasse à la pêche. On tua plusieurs couaggas et une antilope de l'espèce des steenboks (*antilope rupestris*), dont la chair avait bon goût.

Comme on allait entrer dans le pays habité par les Boschimans, et qu'on avait à craindre en outre les attaques des Cafres, les missionnaires distribuèrent des munitions parmi les Hottentots; et on redoubla

de vigilance au sujet du bétail. On remarquait la différence entre le climat de la Sack-Rivier et celui du Cap aux effets de la sécheresse de l'air. Le bois des roues se resserrait au point de laisser un grand espace entre elles et les cercles de fer qui les entouraient; on fut obligé de boucher les interstices pour pouvoir se servir des roues. Les Hottentots assurèrent M. Burchell que, lorsqu'ils se rendent au Cap, les interstices se remplissent spontanément par la dilatation du bois. Le 2 septembre, le thermomètre de Réaumur marqua 22° 6 de chaleur; mais la nuit il baissa de 10°. M. Burchell remarqua sur les bords de la rivière un pluvier à longues jambes, peu différent de celui d'Angleterre; l'oie d'Égypte, qu'on trouve souvent dans la colonie comme volaille domestique; le canard à bec rouge, et un petit canard brun (*anas punctata*, B.). La terre était jonchée de pierres rondes, mais aplaties, grises et compactes : c'étaient les premiers échantillons de pierres calcaires que l'auteur eût remarqués dans son voyage. La station de la caravane sur la Sack ou Zak-Rivier était, suivant les observations de M. Burchell, sous 31° 33′ 32″ de latitude. Tout le pays, depuis les montagnes de Roggeveld jusqu'à la frontière septentrionale de la colonie, est une plaine élevée, sans grandes montagnes, mais couverte de collines, et ayant peu de rivières; encore celles qui y sont se dessèchent-elles en été; il n'y a ni arbres ni gazon, mais partout on aperçoit des buissons qui croissent dans un sol aride et de couleur rouge. Privés d'humidité pendant la plus grande partie de l'année, ces buissons, de un à deux

pieds de haut, appartiennent, pour la plupart, au genre *lycium*, et n'ont qu'un feuillage étroit et sec. Cependant le bétail et le gibier herbivore ne trouvent pas autre chose à brouter; et cette contrée contribue à fournir les meilleurs moutons et chevaux de la colonie. Les paysans se répandraient volontiers dans le désert, si le gouvernement ne les contenait prudemment dans les limites de la colonie; et il y aurait bientôt des colons jusqu'au Gariep, et particulièrement sur cette rivière.

Le 4 septembre, la caravane quitta enfin le territoire anglais, et passa la Zak-Rivier. On ne fit le premier jour que dix milles, en s'arrêtant à la Kopjès-Fontein, nommée ainsi des collines à cimes arrondies qu'on voit dans le voisinage. Les traces de lions qu'on avait remarquées dans la journée engagèrent les voyageurs à former pour la nuit une enceinte à l'aide des voitures, pour y enfermer le bétail. Le lendemain, à la Patrys-Fontein, la caravane vit avec plaisir arriver une troupe de Hottentots de la mission de Klaarwater avec plus de cinquante bœufs pour servir de relais. Ces hommes, avertis par des messagers envoyés par les missionnaires, s'étaient empressés d'aller au-devant des voyageurs avec tous les bœufs dont on pouvait se passer dans la mission. Ils avaient franchi en neuf jours un espace de trois cents milles. Ils apprirent à nos voyageurs qu'ils étaient fort tranquilles sur le Gariep, et qu'il n'y avait point de Cafres sur la Schiet-Fontein, où l'on avait prétendu qu'ils guettaient l'arrivée de la caravane. Ainsi, toutes les craintes d'une attaque

furent dissipées; mais on apprit en même temps que toutes les sources au-delà de Schiet-Fontein étaient taries, et qu'il serait bien difficile de trouver de l'eau pour tant de bœufs qu'il y en avait dans la caravane. Les chasseurs furent heureux ce jour; les bœufs de charge revinrent de la chasse, portant la viande de cinq couaggas; aussi, le soir, ce fut un régal général parmi les Hottentots.

Cependant on trouva assez d'eau dans la Brakka-Rivier; mais elle était vaseuse, et avait une teinte jaunâtre. On tua, le 7, un couagga, et on blessa un lion; la veille, on avait vu une lionne avec deux lionceaux. Il n'y avait plus à douter qu'on ne fût entré sur le territoire du roi des animaux. Une source, à laquelle on s'arrêta après une journée de vingt-deux milles, portait le nom de Leeuwe-Fontein, source aux Lions. On y reçut la visite de onze Boschimans, avec trois femmes; c'étaient les premiers indigènes qu'on aperçût depuis que la caravane traversait leur patrie. Tous avaient une taille au-dessous de cinq pieds; les femmes étaient plus petites que les hommes, et d'une constitution très délicate; les jeunes gens étaient remarquables par la petitesse de leurs mains et de leurs pieds; il paraît que cette particularité se remarque chez toute la race hottentote. Les jeunes femmes avaient un air modeste; leur chevelure était entrelacée de ces coquilles (*cypræa moneta*, L.) qui, en Afrique, passent d'une tribu à l'autre, et de vieux boutons de cuivre. L'une d'elles portait son enfant sur ses hanches saillantes. Cette saillie n'est point commune à toutes les femmes; on ne la remarque

que chez quelques unes. Tous ces Boschimans avaient le teint d'un brun sale, que la boue et la graisse rendaient encore plus foncé. Ils n'étaient couverts que de haillons. Ils témoignèrent d'abord quelque méfiance; mais quand on les eut bien régalés de viande et de tabac, leur confiance revint; ils jasèrent avec vivacité, et se montrèrent très contents. M. Burchell regretta beaucoup de ne pouvoir s'entretenir dans leur langue avec ces pauvres êtres, qu'un peu de viande et de tabac avait rendus si heureux.

En partant de la fontaine des Lions, on engagea trois de ces Boschimans, moyennant une promesse de tabac et de brebis, à guider la caravane par un chemin où il y aurait des sources; on leur promit même autant de brebis qu'il y avait de voitures dans la caravane, s'ils pouvaient indiquer une route où l'on serait sûr de trouver de l'eau dans toutes les saisons. On campa, pour la nuit, à la Klip-Fontein; et le lendemain on eut l'aspect des tristes monts Karree, qui ne présentent qu'un amas de rochers sans la moindre teinte de verdure. Leurs sommets sont de larges plateaux semblables à la montagne de la Table. On ne voyait qu'une partie de cette chaîne, qui s'étend, à travers toute la contrée, dans la direction du nord-ouest au sud-est; la chaîne a cinq à dix milles de large; on n'en connaît pas la longueur, car elles n'ont jamais été explorées, ni même traversées ailleurs que là où passa la caravane (1). Vers midi, on eut atteint la Rock-Fontein des Boschimans,

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. 1, p. 193.

nommée ainsi pour la distinguer d'une autre source du même nom dans le pays des Koraquas. La source dans la contrée des Boschimans a un aspect très pittoresque; quand l'eau est abondante, elle tombe en cascade du haut d'un banc de rochers escarpés qui forme un croissant; elle remplit alors le bassin au bas des rochers, et, à travers les quartiers de roc, elle continue, en écumant, son cours dans la vallée. Quelques Boschimans d'un kraal voisin vinrent voir les voyageurs. On conseilla à M. Burchell de ne pas s'écarter de la caravane sans être armé de son fusil, à cause des sauvages qui pouvaient le surprendre.

Le pays devenait plus montueux; dans une plaine entre les montagnes, couverte de buissons arides et peu élevés, on trouva la Schiet-Fontein, ou source du Tir ou du Combat, où autrefois les paysans de la colonie se sont battus contre les Boschimans. La source était bien fournie d'eau; elle naissait au milieu d'un fourré de roseaux, à l'entrée d'un ravin que la source parcourt, pour se perdre ensuite sous terre. Les roseaux étaient habités par une espèce de moineaux. On cueillit des ognons sauvages, qui furent d'un bon goût; M. Burchell en fit faire une provision par le Hottentot chargé des soins de sa cuisine. Le ciel était couvert, et il plut un peu; tout annonçait l'approche de la saison pluvieuse. On reçut la visite d'une demi-douzaine de Boschimans, dont l'un était bien connu des missionnaires sous le nom de capitaine Goedhart ou Bon Cœur. C'était pourtant l'ennemi le plus acharné des paysans de la colonie, parce qu'ils avaient tué son frère; depuis lors,

il leur avait voué une haine éternelle, et leur enlevait leur bétail quand il pouvait. Heureusement il ne confondait pas les missionnaires avec les paysans; autrement il aurait assailli la caravane à coups de flèches. Il se présenta, au contraire, en ami; et on donna une ration de tabac à lui et à chacun de ses gens. Nos voyageurs renvoyèrent, avec un présent semblable, les trois Boschimans qui leur avaient servi de guides depuis la fontaine aux Lions : après mûre réflexion, ils étaient tombés d'accord qu'il serait imprudent de se mettre à la discrétion de sauvages qui pouvaient les abandonner au milieu d'un désert sans eau, et exposer la caravane à périr de soif.

Il fallut gravir ensuite les monts Karree, dont quelques uns ressemblent à des cônes tronqués, et sont couronnés d'un mur de rochers ébréchés, qui ressemble parfaitement à des restes de fortification. On traversa avec beaucoup de difficulté le col ou défilé appelé Schiet-Fonteins-Poort, ou Karreebergen-Port, à la sortie duquel une plaine immense, bordée seulement dans le lointain par des collines, s'étendit sous les yeux des voyageurs. On campa en rase campagne, auprès d'une mare d'eau vaseuse, appelée Elands-Valley; il y avait si peu de buissons, qu'on eut de la peine à trouver assez de combustible pour faire du feu. Le sol de la plaine est une argile mêlée d'un peu de sable; il serait très bon pour l'agriculture, si les pluies tombaient avec plus de régularité; aussi, ne voit-on guère de buissons de plus d'un pied de haut.

Après une course de dix-sept milles, on atteignit,

le lendemain, la fin de cette plaine; on voulut s'arrêter au tombeau de Carel Krieger, qui fut tué par un éléphant, comme il a été dit précédemment; mais n'y trouvant pas une goutte d'eau, on fut obligé de continuer le voyage. Les Hottentots assuraient qu'on n'en trouverait qu'à une distance de trente-cinq milles. Il n'y avait pas à délibérer; malgré la fatigue des bestiaux, il fallut marcher en avant. On passa d'abord par une chaîne de montagnes peu élevées, qui sépare cette plaine d'une autre non moins étendue. La nuit surprit les voyageurs : il faisait des éclairs; du reste, l'obscurité était complète. Les Hottentots ne savaient plus de quel côté se diriger dans ce désert; heureusement, la boussole de M. Burchell indiqua la direction du nord; et ce fut lui qui guida le convoi. Vers deux heures du matin, on se retrouva sur une route marquée, et, à l'aube du jour, les cris de *eau! eau!* retentirent dans la caravane, et réjouirent tous les cœurs. On avait fait cinquante-deux milles sans s'arrêter et presque sans manger; la source qu'on avait atteinte s'appelle Buffelbout, cuisse de buffle, parce qu'un Hottentot y a été blessé grièvement à la cuisse par un buffle (1). Hélas! le peu d'eau qu'on trouva dans la source, ou plutôt dans une mare de boue, était à peine suffisante pour les hommes. La quantité de perdrix namaquas, et de petits oiseaux qui en approchaient malgré la présence des voyageurs, firent penser à ceux-ci qu'il n'y avait pas d'autre eau dans le pays. Les

(1) Latitude de Buffelbout, 30° 20′ 47″. Burchell, *Travels in the interior*, t. 1, p. 304.

bœufs et les brebis, en se jetant dans la mare, l'eurent bientôt convertie en un amas de boue où ils ne trouvaient pas de quoi s'abreuver; les pauvres bêtes faisaient entendre des cris plaintifs comme pour reprocher à leurs maîtres de les laisser mourir de soif. On s'aperçut qu'il manquait des bœufs; ils s'étaient probablement égarés pendant l'orage et dans l'obscurité de la nuit. A moins de les laisser tomber en proie aux lions dont on avait entendu les rugissements dans le désert, ou aux Boschimans, qui guettaient peut-être le convoi, il était urgent d'aller à la recherche de ces bestiaux; mais il était encore plus urgent d'aller en avant pour trouver une meilleure source d'eau. En conséquence, les bœufs furent abandonnés à leur sort; et, après avoir laissé brouter pendant quelques heures ceux qui restaient, on se remit en route à travers une plaine couverte d'une herbe fanée de dix-huit pouces de haut. Plus loin, le sol était couvert de buissons : les fleurs du daïs, d'un jaune doré, la graine blanche qui recouvrait les touffes de l'*ariocephalus decussatus*, et la couleur foncée des tiges du *rhigozum trichotomum*, jetaient quelque variété dans l'aspect monotone de la plaine. La nuit vint sans qu'on pût espérer de repos. Quelques cris des bouviers auprès des voitures de derrière firent craindre une surprise de la part des Boschimans; mais il s'agissait seulement de l'accouchement d'une des Hottentotes du convoi : ne pouvant s'arrêter, on la laissa entre les mains de ses parents avec deux voitures. En vain arriva-t-on dans la nuit à la source de Yonkers-Water : elle était tarie. Vers le matin, deux

Hottentots, qui avaient pris les devants avec leur voiture pour découvrir plus tôt quelque source, furent obligés de rebrousser leur chemin, ayant trouvé un gros lion couché en travers sur la route. Le bruit des voitures qui approchaient lui fit pourtant quitter la place.

A sept heures du matin, on arriva enfin au Moddergat, grand creux ou bassin où il y avait encore un peu d'eau limpide. On eut bien de la peine à empêcher le bétail de s'y jeter avant qu'on eût rempli les vases, et lorsqu'une fois on laissa approcher les bestiaux, la mare ne fut bientôt plus qu'un amas de boue. Ce creux ou bassin se remplit pendant la saison pluvieuse : alors c'est un lac qui s'étend fort loin (1). Dans la plaine, on voyait percer des roches de quartz par-ci par-là; on remarquait aussi des bancs d'une roche noire et compacte. M. Burchell jugea avec raison que ce changement du sol devait être accompagné d'un changement dans la végétation. Les montagnes que l'on traversa au moyen du défilé dit Moddergat-Poort avaient des formes différentes de celles qu'on avait vues depuis l'entrée du Roggeveld : ce n'étaient plus ces larges plateaux qu'on avait observés partout; elles ressemblaient plutôt aux montagnes des environs du Cap. Vues à une certaine distance, leur teinte noirâtre paraissait indiquer une origine volcanique. En sortant du défilé, la caravane fut surprise par la nuit dans la plaine; quelques voitures s'égarèrent au milieu des

(1) Latitude du Moddergat; 29° 59′ 1″. *Travels*, t. 1, p. 307.

buissons d'épines; cependant, vers dix heures, tout le monde se trouva réuni auprès de la mare de Zand-Valley, où il y avait de bonne eau en abondance. Dès-lors plus de crainte, plus de fatigue. Ce qui augmenta la joie, c'est que les chasseurs, qui avaient pris les devants pendant la journée, avaient tué quatre élans; ils n'attendaient que l'arrivée des voitures pour faire enlever ce gibier dans la plaine. Comme on résolut de séjourner le lendemain dans cet endroit, les Hottentots recommencèrent leur chasse aux élans, dont on avait aperçu un bon nombre. Cette espèce d'antilope, faussement appelée élan, et dont le nom hottentot est kanna, devient très rare dans la colonie, à cause de la chasse continuelle que lui font les paysans. C'est la seule antilope qui ait de la graisse bonne à servir de suif. Les chasseurs la poursuivent ordinairement de manière à la conduire le plus près possible de leur camp, pour n'avoir pas à transporter leur gibier bien loin. M. Burchell vit un des chasseurs conduire un élan déjà fatigué devant lui, comme si c'eût été une vache. Il mangea de la chair d'un jeune élan; elle était bonne, et ressemblait au meilleur bouilli, sauf le petit goût de venaison. La plaine était parsemée de buissons de haakedoorn, ou épine crochue, buissons perfides, dont on ne se débarrasse plus, lorsqu'une fois on s'en est trop approché, qu'en sacrifiant ses vêtements. M. Burchell en fit l'expérience en voulant cueillir une petite branche pour sa collection de botanique; il fallut que ses gens vinssent le délivrer. Par vengeance, dit-il, j'ai donné à ce perfide

buisson le nom d'*acacia detinens*, qui puisse mettre les voyageurs futurs en garde. Entre les pierres siliceuses, notre voyageur trouva une plante de la tribu nombreuse des mésembryanthèmes, et un insecte du genre *grillus*, qui tous deux avaient la couleur des pierres. M. Burchell croit que la nature a voulu les préserver, par cette ressemblance, de la destruction dont ils sont menacés, dans ce désert, par les quadrupèdes qui broutent et par les oiseaux. On passa la journée à couper et à sécher la viande des élans tués. Les chasseurs s'étant jetés imprudemment dans une troupe de ces antilopes à cornes droites en spirale, avaient essuyé une vive défense, et deux de leurs chevaux avaient eu le ventre ouvert.

Le 15, qui était un dimanche, les missionnaires assemblèrent d'abord les Hottentots pour la prière; on se remit ensuite en marche. Il n'y avait plus qu'une journée pour arriver au Gariep, ou, comme disent les Hottentots, à la grande rivière. Un orage éclata subitement dans la plaine, et cessa avec la même rapidité. Le soir, la vue des arbres dans le lointain annonça le cours du Gariep; depuis les montagnes de Roggeveld, on n'avait pas vu un arbre. On était donc arrivé enfin à la plus grande rivière de l'Afrique méridionale, et presque au but du voyage; car, du Gariep à la mission de Klaarwater, la route était commode et sans difficulté. On établit le camp sous les acacias du bord du fleuve. Les Hottentots, qui se regardaient déjà comme étant chez eux, construisirent à la hâte des huttes circu-

laires, et, en peu de temps, ils eurent bâti un kraal ou hameau entier. La rive était élevée de soixante-dix pieds au-dessus du niveau du fleuve; cependant, à cette hauteur, on remarquait des traces d'inondations précédentes. Ce fut une sorte de délice pour notre voyageur de jouir de la fraîcheur des bosquets et de l'aspect d'une grande nappe d'eau, large de neuf cent trente pieds, après n'avoir vu, pendant plusieurs mois, que des déserts arides. Tout au bord de l'eau croissaient des saules, qui venaient de se revêtir d'une verdure nouvelle, et qui ressemblaient à nos saules pleureurs; cependant c'était une espèce différente. Plus haut, les bords du fleuve étaient couverts de zwartebast, ou écorce noire (*royena decidua*), de bois de karree, dont le feuillage sombre reste sur l'arbre toute l'année, et d'épiniers à buffles *czizyphus bubalinus,* Licht.). M. Burchell fut surpris de voir fleurir un coquelicot sous cette latitude. Des tourterelles roucoulaient dans les bocages; on voyait voltiger le barbu à gorge noire, la tourterelle maillée, appelée aussi tourterelle namaqua, et autres oiseaux de ce climat. Les arbres occupent sur les bords du Gariep un espace large d'un mille; de distance en distance, ces bosquets sont interrompus par des terrains nus. Des colons qui s'établiraient ici trouveraient beaucoup de facilités pour les constructions, et il est probable que tôt ou tard cet avantage sera apprécié. Quand les eaux sont basses, le Gariep n'est pas navigable; mais pendant les hautes eaux il le serait probablement pour les bateaux et les radeaux, à l'exception de deux ou trois endroits

de portage. On peut remonter ce fleuve jusqu'à cinq cents milles sans trouver un de ses affluents; mais à cette distance de son embouchure, il reçoit les eaux de trois grandes rivières, savoir : le Ky-Gariep, ou rivière jaune, venant du nord-est; le Maap, ou rivière vaseuse, dont le cours et la source sont inconnus, et le Nou-Gariep, ou rivière noire, dont quelques affluents viennent des montagnes au nord de la Cafrerie, et d'autres probablement des environs du pays des Tambouckis; de ces trois rivières, le Nou-Gariep est la plus considérable. Une partie des eaux du Gariep, lorsqu'il arrive à l'Océan, doit avoir parcouru un espace d'un millier de milles : il traverse l'Afrique méridionale de l'est à l'ouest; ce qui prouve que le terrain le plus élevé de ce pays est vers la côte de l'est. Pour la longueur, c'est probablement le quatrième fleuve de l'Afrique; pour la beauté de ses sites, il n'a peut-être pas d'égal dans cette partie du monde.

Le fleuve n'étant pas guéable à l'endroit où l'on s'était arrêté, il fallut remonter ses bords jusqu'à neuf milles pour trouver un gué. Des hommes furent envoyés en avant afin de tailler un chemin, à travers la rive élevée, pour les voitures. En route, M. Burchell trouva sur un épinier une belle plante parasite, espèce de loranthus, qui, comme le gui, croît sans racine sur la branche d'un autre buisson, et s'alimente de son suc. Elle était couverte de fleurs rouges en dehors et blanches en dedans. Il fallut beaucoup de temps pour traverser le fleuve sans tomber dans un des trous creusés par les hippopotames; le fleuve

n'avait que deux pieds de haut, mais le courant était très rapide. Quand toute la file des voitures fut dans l'eau, on aurait dit un pont formé par des charrettes. En moins de trois heures le passage fut effectué sans aucun accident. Après avoir gravi la rive droite, on s'arrêta sous les acacias, sur un terrain sablonneux et couvert de mamelons. On entendait dans les bosquets d'acacias le chant d'oiseaux étrangers; sous ces arbres, une horde de Hottentots de la mission de Klaarwater était occupée à établir ses cabanes, pour faire paître ses troupeaux. Les huttes des Hottentots ne sont autre chose qu'une réunion de lattes ou de bâtons courbés, placés en cercle, et réunis par leurs extrémités, en sorte que chaque petite hutte ressemble à un panier renversé. Cette forme particulière de leurs cabanes est commune à toutes les tribus hottentotes : sur la carcasse de bois, ils tendent des nattes de roseaux.

On ne put continuer ce jour le voyage, à cause de la chaleur, qui était de 25° Réaumur. Depuis le coucher du soleil jusqu'à la fin du crépuscule, l'air retentit du bruit presque assourdissant des cricris. Le 18 septembre, on se remit en route; on voyagea la nuit dans un pays sablonneux, sans arbres, et le 19, au lever du soleil, on fut arrivé au défilé qui conduit par les montagnes d'Asbeste. Dans ce défilé, on trouve le premier village de la mission, appelé le Kloof, et composé de vingt-six cabanes rondes et de cinq maisonnettes carrées. Quelques petits terrains cultivés en blé furent un spectacle nouveau pour notre voyageur. Les habitants accoururent tous

pour saluer leurs compatriotes et les deux missionnaires, Anderson et Kramer, qui furent accueillis avec une joie touchante. C'est auprès de cet endroit que les missionnaires s'étaient établis d'abord en 1801, dans un lieu appelé Aakaap par les Hottentots, et Riet-Fontein par les Hollandais. Ils transférèrent ensuite leur mission au Kloof, et définitivement ils se fixèrent à Klaarwater, comme étant un lieu plus central pour les kraals ou hameaux hottentots de la mission. M. Burchell voulant un peu examiner un site aussi intéressant, laissa partir les missionnaires pour Klaarwater, et s'établit avec ses voitures auprès du kraal de Kloof, à l'entrée d'une gorge de montagnes (1). Ses gens s'y construisirent une hutte, et il y eut bientôt de fréquentes communications entre les villageois et la petite caravane de notre voyageur. Les Hottentots examinaient attentivement sa voiture et tous ses effets; puis ils demandaient de la poudre à tirer, du tabac, et même tout ce qu'ils voyaient. Le premier soir, observant qu'on tuait une brebis, ils aidèrent à l'apprêter, et ne manquèrent pas de s'asseoir auprès du feu pour prendre leur part du régal. La chaleur, entre ces roches sans ombrage, était si vive, qu'il fut impossible aux gens de M. Burchell de faire des chandelles, ne pouvant parvenir à faire figer le suif.

Les monts d'Asbeste tirent leur nom d'une espèce d'amiante de couleur bleue, appelée par les Hollandais doek-steen, pierre à tissu. Cette pierre à filaments

(1) Latitude, 90° 15′ 32″. Burchell, *Travels in the interior*, etc. t. 1, p. 332.

se trouve en veines entre des bancs de roches de schiste argileux; les veines ont un dixième à un demi-pouce d'épaisseur, et comme les filaments y sont placés en travers, on voit qu'ils sont très courts. A environ vingt-cinq milles plus au nord-est, à la fontaine des Élans, on trouve de l'asbeste dont les filaments ont plus de deux pouces de long. C'est une autre espèce plus compacte et plus foncée en couleur. Il est à remarquer que toutes les roches de cette contrée se composent de feuilles de schiste argileux, qui n'ont qu'un demi-pouce d'épaisseur. En quelques endroits, ce schiste feuilleté est même si mince qu'il n'a qu'un dixième de pouce. Entre ces feuilles est intercalée une pierre tantôt bleue, tantôt d'une couleur dorée, épaisse d'un vingtième de pouce à trois pouces : c'est encore une espèce d'asbeste, mais moins filandreux, ou dont les fibres conservent la dureté de la pierre; taillée et polie, cette roche acquiert une belle apparence; les minéralogistes lui ont reconnu une grande ressemblance avec la pierre appelée vulgairement œil-de-chat. On trouve encore dans les mêmes rochers une belle espèce de jaspe d'un fond brun bariolé de noir, et une opale verte. Un ruisseau qui prend naissance dans la vallée, auprès du kraal de Kloof, se rend de là au Gariep : c'est le long de ce ruisseau que l'on cultive quelques arpents de champs de blé; on y a pratiqué des rigoles pour l'irrigation. Les Hottentots pourraient convertir en terre arable une bien plus grande étendue de terrain, si leur goût ne les portait à préférer la chasse à l'agriculture. Dans les bonnes années, on fait au

Kloof une récolte de quatre-vingts à quatre-vingt-dix boisseaux de grain ; mais, en 1811, la récolte se réduisit à trente boisseaux, à cause de la nielle qui avait carié la moisson.

M. Burchell regretta de ne voir qu'un seul petit jardin dans un terrain tout-à-fait apte à fournir de bons fruits. Ce jardin appartenait au Hottentot le plus industrieux du kraal; cet homme, ayant été élevé dans la colonie, et y ayant appris le métier de charron, qu'il pratiquait encore, possédait aussi une petite maison, mieux arrangée que les demeures ordinaires des Hottentots. Cependant son exemple stimulait peu ses compatriotes, assez contents de vivre sous leurs tristes huttes remplies de poussière, et quelquefois de boue. Dans de gros acacias et des buissons de roseaux très élevés, à quelque distance du village, M. Burchell tua quelques oiseaux nouveaux pour lui, tels que le traquet imitateur de Le Vaillant; le mignard, la corneille blanche, qui est le vautour sacré des anciens Égyptiens, et une hirondelle, qui avait son nid de boue sous les roches d'asbeste. L'épine crochue se retrouvait ici; on y voyait en outre une singulière espèce d'acacia (*acacia atomiphylla*), dont les feuilles paraissent composées d'une multitude de grains ou d'atomes.

Un orage qui éclata pendant le séjour de M. Burchell, s'annonça par des coups de tonnerre effrayants et par un ouragan. Deux ou trois jours après l'averse, M. Burchell trouva dans les champs plusieurs fleurs d'Europe, dont les graines avaient probablement été apportées avec le blé des semis.

Le 29 septembre, notre voyageur quitta les montagnes d'Asbeste pour rejoindre les missionnaires à Klaarwater. En sortant du défilé, on entre dans une plaine, dont le sol rougeâtre est parsemé de buissons. Ce serait un terrain excellent pour l'agriculture, si l'on y trouvait des sources perpétuelles. Sur la droite, on voyait une chaîne de roches noires qui bordait la plaine. Après avoir parcouru sept milles et demi, on s'arrêta quelque temps à l'Aakaap, ou la fontaine des Roseaux, qui n'avait alors qu'une mare d'eau sale. On voyait les fondements en pierre d'une ancienne cabane, et les restes d'un réservoir pour l'eau de pluie. En poursuivant la route, on observa dans la plaine une grande troupe de springboks. On campa, pour la nuit, à la source de Witte-Waater, appelée par les Hottentots Gatti-Kamma, qui coule dans une plaine ouverte et dépourvue d'arbres, à l'exception de quelques karrees et oliviers sauvages. M. Burchell croyait être seul dans ce lieu; il ignorait qu'un kraal de Koras ou Korannas était campé là aussi avec son bétail; et, le lendemain matin, étant encore dans son chariot, il fut très étonné de voir à tout moment la toile de ce chariot se lever, et des figures rouges d'ocre et coiffées, en partie, de bonnets en cuir, le regarder avec curiosité. Quand il fut levé, les femmes succédèrent aux hommes, et chacune vint à son tour regarder l'étrange homme blanc. Le miroir de M. Burchell fit son effet accoutumé; les sauvages poussaient des éclats de rire en se voyant dans ce miroir : ils ne se lassaient pas de se regarder; et leur curiosité aurait trouvé de l'ali-

ment pendant toute la journée, si M. Burchell n'avait enfin fermé la boîte de sa toilette.

Les Korannas sont un peuple paisible et adonné à la vie pastorale; aussi sont-ils nomades. Ils s'habillent et s'arment comme les Boschimans, mais un peu mieux; ils sont aussi un peu plus civilisés. Ils s'appellent eux-mêmes Koras ou Koraquas, mot qui signifie, dit-on, des hommes qui portent des souliers. Ils sont, au reste, de la race des Hottentots, mais leur langage a beaucoup de mots particuliers. On trouve cette nation dispersée sur toute la rive septentrionale du Gariep; et on n'en voit point au sud de ce fleuve. Au nord, on les trouve répandus jusqu'à Litakoun; et, à l'est, ils ont un kraal puissant et nombreux, appelé le Hart. Beaucoup de leurs villages mobiles se voient le long du cours de la grande rivière, et en remontant le Ky-Gariep ou la rivière jaune, pendant quelques journées. Au-dessous de l'endroit où la caravane des missionnaires avait traversé le Gariep, on ne trouve de villages korannas que jusqu'à une distance de deux à trois journées. Le sol n'est rien pour eux; les pâturages et les sources sont tout. D'un côté, les kraals des Korannas touchent ou se mêlent à ceux des Bachapins; de l'autre côté, à ceux des Bamouchars; et au milieu, ils se confondent avec les kraals hottentots de Klaarwater; partout ils se trouvent voisins des Boschimans. M. Barrow, dans ses voyages, a donné, selon Burchell, des idées tout-à-fait fausses sur ce peuple.

Les Korannas se pressèrent avec beaucoup de curiosité autour du voyageur anglais; cependant ils

ne demandèrent rien. Tous avaient le corps et les manteaux de cuir enduits d'ocre; leurs huttes étaient placées, sans régularité, à quelque distance de la source. Dans toute la plaine, la roche verte perçait le sol; en quelques endroits, elle était bleue; la source jaillissait d'un creux entre les roches; mais, dans cette saison, elle n'avait qu'un cours de quelques centaines de yards. En beaucoup d'endroits, le sol était couvert d'efflorescences salines; c'est là ce qui a fait donner à la source le nom de White-Waater ou eau blanche.

Il fallut passer sur les saillies de roche, et supporter les chocs fréquents du chariot pour se rendre à Klaarwater, où l'on n'arriva qu'au milieu de la nuit. Le missionnaire Anderson, éveillé par le bruit, vint indiquer au voyageur un endroit où ses chariots pouvaient stationner commodément. Le lendemain, 1er octobre, celui-ci reçut la visite de M. Jansz, celui des trois missionnaires qui, pendant l'absence des deux autres, avait dirigé la mission. C'était un Hollandais qui, pendant plusieurs années, avait été au service de la société des missions dissidentes, à Londres. M. Burchell visita le village avec les trois missionnaires; d'abord les huttes des Hottentots, puis les demeures des missionnaires, et la maison ou la cabane des assemblées et de l'école; enfin, leur magasin et leur jardin. En pensant que cette colonie était à près de huit cents milles du Cap, le voyageur contemplait tout avec intérêt. Les Hottentots, dans leurs cabanes, regardaient l'étranger, contents, à ce qu'il paraissait, d'avoir un homme blanc de plus parmi eux. Il alla faire une visite aux femmes

des deux missionnaires Anderson et Kramer, qui avaient fait le voyage avec eux, et dont M. Burchell avait reçu, pendant le trajet, beaucoup de marques de bienveillance. Il trouva ces dames dans leurs chaumières, très occupées à arranger les objets qu'elles avaient apportés du Cap; elles se faisaient aider par des femmes hottentotes, proprement vêtues à la manière européenne. M. Burchell fit ensuite une visite au capitaine des Hottentots de Klaarwater, appelé Adam Kok, ou vulgairement Dam. Il commande sur la moitié de la race mêlée ou bâtarde de cette mission, comme le capitaine Berends commande sur l'autre moitié. Il occupait une hutte circulaire qui ne valait pas mieux que celles des autres Hottentots.

M. Burchell s'était fait une idée riante de cette mission; il fut bien surpris de ne voir qu'un hameau composé de pauvres cabanes de roseaux, dans un terrain aride et sans ombrage, auprès d'un faible ruisseau. Les missionnaires se plaignaient de la paresse des Hottentots, qui ne veulent rien améliorer, ni rendre même leur séjour plus agréable; il faudrait que les missionnaires eussent les moyens d'exciter l'activité de ce peuple, et de lui inspirer le goût des métiers utiles, qui tendent à rendre la vie plus commode. Pour célébrer leur retour et l'arrivée du voyageur anglais, les missionnaires donnèrent un banquet à la mode du Cap dans le local de l'église, le seul qui fût assez vaste pour cet usage; tous les hommes blancs qui se trouvaient à deux cents lieues à la ronde étaient réunis alors autour de la même table.

M. Burchell dressa une tente auprès de ses chariots, dans un lieu isolé, pour être plus à l'abri de la curiosité indiscrète des Hottentots; ses bœufs, étant exténués de fatigue, furent envoyés à l'Élands-Valley pour s'y refaire dans un bon pâturage, sous la conduite d'un de ses Hottentots, Speelman le chasseur, qui reçut, en outre, l'ordre de tuer pour son maître, et d'envoyer tous les oiseaux curieux qu'il observerait.

Le dimanche suivant, notre voyageur assista au service divin dans ce qu'on appelle l'église de la Mission ; c'est un hangar ou grande cabane dont l'aire est battue et enduite de bouse de vache, selon l'usage des Hottentots. Les poutres et les poteaux sont en acacia ou en saule. Il n'y avait qu'une douzaine de siéges pour les plus civilisés; les autres Hottentots se couchèrent par terre. Toutefois, ils se comportèrent avec décence; mais la transpiration de leur peau enduite de graisse, et l'odeur émanant de leurs kaross ou manteaux crasseux, ne permirent pas à M. Burchell, dans cette chaleur, de rester long-temps au service divin, qui consistait à chanter des psaumes et à expliquer quelque passage de la Bible. Deux des missionnaires étaient de l'église calviniste de Hollande ; le troisième appartenait à la croyance wesleïenne. Chaque service divin est terminé par une prière improvisée par le missionnaire qui célèbre le culte à son tour. La cérémonie chrétienne du mariage n'avait été introduite dans la mission de Klaarwater que depuis trois ans; et les missionnaires avaient bien de la peine à persuader aux Hottentots de réduire

le nombre de femmes qu'avait chaque mari, de quatre ou trois, à une. L'école de la mission est peu de chose; on rassemble, le soir surtout, quelques enfants pour leur apprendre à lire et à écrire. Une ou deux fois par semaine, on en réunit un plus grand nombre pour leur faire réciter le catéchisme et pour le leur expliquer, ce qui dure à peu près une heure; on récite ensuite une prière, et on chante une partie d'une hymne ou d'un psaume. L'éducation morale ne paraît pas faire de progrès sous cette instruction imparfaite. Il faudrait commencer par instruire la jeunesse hottentote dans les arts qui ont une utilité évidente pour ce peuple; mais où seraient les maîtres?

Immédiatement autour de l'église, on trouve dispersées environ vingt-cinq cabanes; il y en a à peu près autant dans la vallée. Trois ou quatre cabanes ont été élevées à Leeuwenkuil, dans les montagnes, à environ un mille et demi du chef-lieu. Dans un rayon de cinquante milles, on trouve encore une demi-douzaine d'autres hameaux; mais ils ne sont pas toujours habités. Le plus grand de ces postes extérieurs est le Kloof, par lequel notre voyageur était entré dans la mission. En 1809, on comptait dans toute la mission sept cent quatre-vingt-quatre habitants : ce nombre n'a pas diminué; car bien que plusieurs familles de Hottentots se soient retirées dans la colonie anglaise, d'autres familles sont venues s'établir dans les hameaux. On ne peut comprendre dans la population de la mission de Klaarwater les Koras et les Boschimans, puisque ces deux

peuples nomades ne reçoivent aucune instruction des missionnaires, et ne témoignent aucun désir de se faire chrétiens.

Toute la tribu hottentote qui habite maintenant Klaarwater descend de deux familles de la race mêlée, appelées Kok et Berends, qui, préférant leur liberté sur les bords du grand fleuve à un séjour dans la colonie du Cap, où elles avaient gagné quelques brebis au service des fermiers, émigrèrent, il y a une quarantaine d'années, vers le Gariep, avec leurs bestiaux, et accompagnées de leurs amis. De temps en temps, d'autres Hottentots de la même race venaient les rejoindre, las de servir les paysans de la colonie. Leur nombre ayant augmenté ainsi, les missionnaires jugèrent ces émigrés dignes de leur attention. Ils pensèrent que ces Hottentots seraient plus aisés à convertir et à civiliser que les Boschimans sur la Zak-Rivier, près desquels ils s'étaient établis, et qu'ils quittèrent vers l'an 1800. Ils s'attachèrent dès lors aux Hottentots émigrés, les suivirent dans toutes leurs migrations le long du Gariep, et les déterminèrent enfin à se fixer d'abord à l'Aakaap, puis à Klaarwater, qui, à cette époque, était un kraal de Boschimans. Déjà auparavant un prétendu missionnaire avait cherché à diriger cette communauté. Cet homme, nommé Stephan, et Courlandais de naissance, avait été commis-marchand au Cap. Ayant fait de faux billets, il s'enfuit chez les missionnaires de Zak-Rivier; mais étant poursuivi d'après un signalement donné par le fiscal de la colonie, il disparut, et osa tout seul traverser les déserts, pour arriver au

Gariep. Avec une Bible à la main, il se présenta comme missionnaire chez les Hottentots du kraal de Kok, et gagna bientôt un ascendant complet sur leur esprit : ils le crurent envoyé du ciel exprès pour les diriger. Dans le fait, il les accoutuma à l'agriculture, et fit élever par eux une jolie église; mais sa morale était telle qu'elle convenait à ses passions. Avait-il envie de joindre une autre femme à celle qu'il avait choisie, il persuadait à ces gens simples que c'était par l'ordre de Dieu qu'il faisait ce choix. A la fin, ayant fait un voyage dans le pays des grands Namaquas, il y fut assassiné par les indigènes. Lorsque dans la suite les véritables missionnaires s'attachèrent à la tribu de Kok et de Berends, ils eurent beaucoup de peine à persuader aux Hottentots que Stephan n'avait été qu'un imposteur, tant il avait su adroitement cacher sa fourberie (1).

Adam Kok et Berend Berends sont les deux chefs ou capitaines des familles hottentotes de Klaarwater; toutefois leur autorité n'obtient guère qu'une soumission volontaire de la part des Hottentots, et se borne principalement à faire armer les habitants, et à les conduire contre un ennemi qui attaque la tribu. Dans des cas aussi urgents, on leur obéit facilement, et ils peuvent compter alors sur plus de deux cents hommes armés de fusils; mais hors le danger, le pouvoir des capitaines se réduit à peu de chose. Un homme convaincu d'un crime avait été étendu par terre, et recevait des coups de bâton par ordre d'un

(1) Burchell, *Travels in the interior*, etc., t. 1, p. 363.

des capitaines : pendant ce temps, les parents et amis du coupable prononçaient des imprécations horribles contre le capitaine, et le menaçaient de leurs bâtons. Cependant ces mêmes Hottentots, si sensibles aux châtiments corporels, en infligent fréquemment à leurs femmes.

D'après les registres tenus par les missionnaires, le nombre des naissances paraît surpasser celui des décès; mais M. Burchell n'a pu apprendre dans quelle proportion. On compte dans toute la mission trois mille pièces de bétail. Un bœuf se vend 10 à 12 rix-dollars ; une brebis, 2. Tous les ans ils troquent de la verroterie et du tabac, chez les Bachapins ou Briquas, contre une quantité de bœufs, qu'ils revendent ensuite dans la colonie au prix moyen de 20 dollars chacun. Ils ont beaucoup de brebis et de chèvres ; leurs chevaux sont au nombre de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix. Ils ont des chiens; mais ils n'ont ni chats ni porcs. Une ou deux familles ont quelques volailles, et les missionnaires entretiennent des poules domestiques et des pintades, des canards et des oies. Aucune famille hottentote n'a de jardin où il y ait des légumes ou des fruits : ceux qui sont moins paresseux que les autres cultivent du tabac. Tous aiment l'eau-de-vie; heureusement l'éloignement de la colonie les empêche de satisfaire souvent ce goût. On a essayé avec succès de distiller l'eau des baies du *grewia flava*, que les Hollandais appellent le buisson à l'eau-de-vie; mais la peine de cueillir une quantité suffisante de baies a arrêté ces expériences. On y supplée plus aisément par de l'hydromel fermenté. Les Hottentots

aiment beaucoup le thé. A défaut de feuilles de la Chine, ils se servent de feuilles de quelques plantes sauvages. Ils se nourrissent principalement de lait, de gibier, et de mouton ou de bœuf; mais ils tuent rarement de leurs bœufs. La chasse, leur principale ressource, occupe la plus grande partie de leur temps. Adam Kok passe pour le plus riche d'entre eux; il possède un millier de brebis, huit cents chèvres, et trois attelages de bœufs, puis un bon nombre de vaches et de veaux; cependant il habite une cabane aussi misérable que celles de ses voisins.

Quelques habitants cultivent un peu de blé; mais leur folle imprévoyance est telle, qu'aussitôt que la moisson est rentrée ils se mettent à manger jour et nuit, jusqu'à ce que leurs petites provisions soient épuisées; aussi travaillent-ils peu après la moisson. Le petit nombre d'habitants qui savent économiser est importuné, pendant le reste de l'année, par des flaneurs et des mendiants qui, sous prétexte de parenté ou d'amitié, les mettent à contribution au point de les décourager dans leurs habitudes économiques : s'ils veulent faire profiter leur famille d'un mouton, ils sont obligés de le tuer pour ainsi dire en secret; autrement les Hottentots viendraient s'asseoir autour du foyer, et prendre part au régal sans attendre quelque invitation. On ne cultive que du froment; on sème ce grain en juin, et on le récolte en décembre. On laboure avec des bœufs; ce travail paraît assez bien entendu. Au lieu de battre les gerbes, on les fait fouler par les chevaux, comme dans la colonie.

Le jardin des missionnaires a environ un acre de bonne terre, et est entouré d'un petit mur de terre et d'une haie; on y a fait passer un filet d'eau pour l'arrosement. M. Burchell y remarqua quelques pêchers, amandiers, figuiers, noyers et ceps de vigne, ainsi qu'un jeune oranger; les pêchers surtout annonçaient une ample récolte: cependant le froid qui arriva le 6 octobre détruisit cet espoir. Notre voyageur avait apporté de la graine de coton pour la semer dans des endroits convenables; on en sema dans ce jardin. M. Burchell vit les plantes en fleur dans le mois de janvier 1813, et il ne doute pas que cette culture ne réussisse. En légumes, le jardin produisait des pommes de terre, des choux, des fèves, pois, laitues, ognons, betteraves, conçombres, potirons, calebasses, melons musqués et melons d'eau. On cultivait du chanvre commun, appelé ici dakka, pour être donné en présent aux Boschimans, qui s'en servent, ainsi que les Hottentots, au lieu de tabac à fumer. Le maïs que l'on cultivait ne sert qu'à nourrir la volaille; cependant les têtes à moitié mûres et bouillies font un mets agréable et salubre. Quand la provision de café commence à manquer, on rôtit les grains de maïs pour les mêler aux grains de café; cependant la boisson provenant de ce mélange, sans être désagréable au goût, est trop échauffante pour certains estomacs. Semé au commencement d'octobre, ce grain fleurit avant le milieu de décembre.

Les cabanes des missionnaires et l'église étaient rangées à la file; on voyait les fondations d'un édifice en maçonnerie, qu'on avait voulu élever pour servir

à la fois d'église et de demeure aux missionnaires. Toute la communauté y avait travaillé avec zèle; mais quand les murs avaient été élevés à la hauteur de cinq à six pieds, les Hottentots, dont le caractère ressemble à celui des enfants, s'étaient lassés, et avaient laissé là leur entreprise. Il serait pourtant facile de bâtir solidement, les collines voisines fournissant des pierres tout apprêtées, et le bois se trouvant sur les bords du Gariep, et même plus près. Il serait essentiel, pour la civilisation des Hottentots, qu'ils eussent des demeures immobiles et des jardins bien cultivés; perdant alors le goût de la vie errante, ils travailleraient pour vivre du fruit de leur industrie. M. Anderson assura que tous ses efforts tendaient à inspirer aux Hottentots de la mission le goût des demeures permanentes, mais qu'il trouvait un obstacle presque invincible dans la paresse et dans les goûts dominants de cette nation. Dans cette partie du continent, le climat est remarquable par la transparence extraordinaire de l'atmosphère et la sécheresse extrême de l'air; pendant la plus grande partie de l'année il ne pleut point, pendant le reste il tombe de fortes averses accompagnées de beaucoup d'éclairs et de coups de tonnerre. En janvier, mois le plus chaud de l'année, la température moyenne, à midi, était de 25° 3′ Réaumur, et en mai de 12° 4′; en octobre, la température baissa jusqu'à 3° 5′ au-dessous de zéro, et on vit de la glace d'un demi-pouce d'épaisseur. Dans une matinée du mois de juin, la terre était couverte de neige; cependant, avant la nuit, elle avait disparu.

Les orages font tomber assez souvent des grêlons d'un demi-pouce de diamètre. Il y a cette différence entre la foudre de ce pays et celle de nos contrées, qu'en Afrique elle tombe non en droite ligne ou en zigzag, mais en parcourant une ligne ondulée; au lieu d'être instantanée comme chez nous, elle a une durée de quelques secondes : il semble, à la vue, qu'un courant de feu coule le long d'une ligne lumineuse. Dans une nuit du mois de janvier 1806, on avait ressenti à Klaarwater une secousse de tremblement de terre; la demeure des missionnaires en avait été ébranlée : un mouvement oscillatoire s'était répété trois fois, étant accompagné d'un son creux et profond. Pour échapper à l'épidémie des chevaux, on envoie ces animaux pendant la saison chaude au Roggeveld; on les en fait revenir au mois de mai. Dès que les gelées commencent, ce fléau, redoutable pour toute l'Afrique méridionale en dehors du tropique, cesse tout à coup. Les Hottentots souffrent généralement d'une ophthalmie qui se manifeste dans deux saisons opposées, en mai et en octobre, et quelquefois dans les trois mois suivants. M. Burchell opéra des cures très promptes par le moyen d'une faible solution d'acétate de plomb. Deux ans auparavant, la rougeole, importée de la colonie, avait fait de grands ravages dans la mission; la petite-vérole s'était manifestée un an plus tôt, et avait enlevé un individu sur treize : ses ravages avaient été plus terribles chez les Boschimans et chez les Koras. Chez ces derniers, elle fit périr la moitié d'un kraal sur la lisière du pays des Bachapins. M. Bur-

chell vit chez ces peuples beaucoup de visages grêlés; le vaccin qu'il avait apporté du Cap avait perdu toute son efficacité, à cause de la grande sécheresse et de la longueur du voyage.

La plus dangereuse maladie qu'on éprouve à Klaarwater est un ulcère cancéreux, appelé dans la colonie ulcère hottentot, qui ronge de tous côtés, et finit souvent par devenir funeste. On assure qu'il se communique par le contact; et il paraît attaquer la tête et toute la partie supérieure du corps. On regarde comme un remède efficace, dans le commencement de la maladie, le jus de l'ognon, appliqué à la plaie. Ceux qui en guérissent portent une large cicatrice tout le reste de leur vie. Au total, le climat de Klaarwater ou de Karrikamma, selon le langage des Hottentots, est salubre, quoique la température y varie quelquefois de 25° Réaum. dans vingt-quatre heures, et on y connaît peu de maladies.

Notre voyageur s'aperçut que, pour subsister dans ce lieu, il fallait compter sur le produit de la chasse; car les Hottentots ne lui vendaient pas volontiers des moutons. Son chasseur tua un jour un élan, un autre jour un koudou; mais il fallait se pourvoir plus abondamment. Il fut donc résolu d'explorer la partie supérieure du cours du Gariep, et deux ou trois des affluents de ce fleuve. Un Hottentot s'engagea à fournir un attelage de bœufs, à condition d'avoir à sa disposition la moitié du chariot de M. Burchell pour rapporter le gibier qu'on tuerait. Adam Kok, le capitaine de Klaarwater, promit d'être de la partie pour aller à la chasse des hippopotames, qui abon-

daient, disait-on, dans le haut du Gariep. Willem Berends, père du capitaine du Kloof, se joignit aussi avec son chariot à la troupe; enfin, un certain nombre de femmes profitèrent de l'occasion pour aller couper des joncs. M. Burchell se pourvut de munitions de chasse en quantité suffisante, ainsi que de tabac, pour être distribué aux Boschimans qu'on devait rencontrer sur la route. On emmena aussi quelques moutons vivants, afin d'avoir de quoi manger, dans le cas où la chasse manquerait.

Le 24 octobre, la troupe se mit en route en se dirigeant vers l'est; elle avait dix voitures; les femmes et les enfants formaient le tiers du nombre des voyageurs. Tous se réjouissaient d'avance du régal qu'allait leur procurer la graisse des hippopotames qu'on tuerait. A peine avait-on parcouru douze milles, qu'une des mauvaises voitures hottentotes cassa. Ordinairement on se tire d'affaire en rattachant les parties cassées à l'aide de lanières de peau; mais cette fois il fallut envoyer dans la mission chercher du fer. En attendant que la voiture fût raccommodée, on alluma des feux, et la théière fut mise en réquisition. Faute d'eau, on ne pouvait rester là; on se remit donc en marche, et on fit vingt-deux milles ce jour, pour arriver à la Spuigslang-Fontein, ou source aux serpents crachants, petite source agréablement située entre de gros épiniers karroo, et nommée d'après une espèce de serpent qui lance son venin de loin sur son adversaire. Si la moindre partie de ce poison entre dans l'œil, on risque de perdre la vue, à moins de le laver sur-le-champ. Le voisi-

nage de cette source est habité par des Boschimans; ces sauvages avaient, de toute part, dressé des piéges au gibier. Ils avaient creusé sur une longue file un grand nombre de fosses recouvertes de branches d'arbres; ils appellent ces fosses des kydis. M. Burchell trouva ici un oiseau ayant la partie inférieure du corps d'un écarlate brillant, et le reste du plus beau noir; il différait du gonolek de Buffon et de Le Vaillant par sa tête noire et les raies blanches de ses ailes. Dans cette contrée, croissait aussi le guarri (*euclea ovata*), buisson qui produit des baies de la grosseur d'un pois, et d'un goût un peu astringent, mais agréable. Plus loin, on trouva beaucoup de buissons semblables à des myrtes, et produisant également des baies. Parmi ces fleurs, M. Burchell en remarqua une d'une belle couleur d'orange (*buchnera aurantiaca*) (1). Aucun Boschiman ne se montra; aussi se mit-on en garde contre leurs embûches; mais on reçut la visite d'une petite troupe de paisibles Koras; on leur donna un peu de tabac.

Le lendemain, le cahotement du chariot, dans un chemin rocailleux, fut si fort, que notre voyageur préféra aller à pied, malgré une chaleur de 24°. Une fois descendu du plateau rocheux sur lequel est situé Klaarwater, on eut un chemin plus uni. On s'arrêta le soir, après une marche de dix-sept milles, sous un bosquet d'acacias sur le bord du Gariep, un peu au-dessous de son confluent avec le Nougariep, ou la rivière Noire. Voulant rester dans cet endroit

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. 1, p. 388.

un ou deux jours, M. Burchell choisit une place solitaire et bien ombragée. Cependant le Gariep était monté prodigieusement; on ne voyait que les sommités des saules de ses bords; l'eau couvrait même les acacias situés à mi-côte; son niveau n'était qu'à deux pieds au-dessous de la berge où M. Burchell avait choisi sa station. On voyait, dans le lointain, le Nougariep jeter dans le fleuve une masse immense d'eau vaseuse, qui causait ce débordement. Au-delà de ce confluent, le fleuve appelé Thy-Gariep, ou Ky-Gariep, c'est-à-dire rivière Jaune, conservait son niveau ordinaire. Outre ces deux affluents, le Gariep est alimenté par un troisième, le Gmaap, ou Maap, mot qui signifie rivière vaseuse.

Une demi-douzaine de Boschimans vint vendre du miel sauvage contre du tabac, qui est la monnaie courante chez ce peuple. Ils étaient d'une taille plus forte que les Boschimans des monts Karree, et avaient un aspect plus sauvage. Ils racontaient avec une joie féroce les tortures qu'ils avaient fait endurer au chef d'un kraal voisin, contre lequel ils avaient été en guerre, et qui avait eu le malheur d'être fait prisonnier. Toutefois, M. Burchell n'est pas sûr que les Hottentots, toujours empressés à donner une mauvaise opinion des Boschimans, lui aient fidèlement interprété leur récit.

L'enfant d'un Hottentot venait d'être mordu par un scorpion ou une araignée venimeuse; le père se hâta d'appeler M. Burchell à son secours. Celui-ci trouva le corps de l'enfant gonflé, et le visage noir; le poison paraissait s'être répandu dans tout le corps,

et l'enfant était déjà mourant. Notre voyageur voulut pourtant essayer de le sauver. Il lui fit avaler promptement une solution d'ammoniaque, scarifia la plaie, et la lava avec une solution semblable, mais plus forte. L'enfant vomit un peu, les mouvements convulsifs cessèrent, et le lendemain les symptômes alarmants avaient disparu. On tua un gros busard, appelé kori (*otis kori*), dont l'envergure n'avait pas moins de sept pieds. Les grains de plomb ne peuvent percer l'épais plumage de cet oiseau; on est obligé de tirer sur lui à balle. Sa chair a sur celle du dindon, à laquelle elle ressemble, l'avantage d'avoir un goût de venaison; il a toujours une quantité de graisse, et on le recherche beaucoup.

On remarque que sur les bords du Gariep et de ses affluents la chaleur est toujours plus forte que dans les environs; le 28 octobre, elle fut de 30° 6 R. Ce jour, on se porta vers la rivière Maap; mais, à cause de la chaleur, on ne put faire que six milles et demi, et on s'arrêta sur le bord du fleuve, à un endroit appelé Zoutpansdrift, ou Gué de la Chaudière de sel; le fleuve y est très large, et par conséquent peu profond; à une journée et au sud de ce gué, il y a un grand lac salé, où les habitants de Klaarwater et de toute la contrée vont se pourvoir de sel. L'existence de ces lacs salés, que l'on trouve fort avant dans l'Afrique méridionale, est remarquable. Elle semble indiquer d'immenses bancs de sel gemme, dont l'exploitation pourrait offrir de grandes ressources à la colonie. Le lac le plus avancé vers le nord, dont M. Burchell ait entendu parler, est situé

vers le vingt-septième degré de latitude à l'est de Litakoun.

Sur les bords du Ky-Gariep croît un grand arbre, que les Hottentots de Klaarwater appellent roode-blatt, feuille rouge (*terminalia erythrophylla*), à cause du beau cramoisi de son feuillage dans la saison automnale.

Le 29 octobre, la chaleur ne fut guère moins forte que la veille; l'herbe et les buissons du sol qu'on traversait étaient tout fanés; les femmes, ayant trouvé un endroit du fleuve où les joncs étaient en abondance, s'y arrêtèrent avec quelques hommes pour faire la récolte, et M. Burchell se porta sur le Maap; en vue de ce confluent, il campa sous les acacias du bord du Ky-Gariep. On commença par mettre à découvert les fosses que les Boschimans avaient creusées et couvertes de feuillage, pour y prendre des hippopotames. On voyait des os de ces animaux dispersés au loin; incapables de transporter des fardeaux aussi monstrueux chez eux, les sauvages s'étaient placés sur les bords du fleuve pour se régaler des hippopotames tombés dans les piéges. Les os des cuisses ressemblaient à des troncs d'arbres, et un crâne, déjà altéré par l'air, aurait pu être pris pour un morceau de roc.

Tout le monde fut occupé dès qu'on se fut arrangé pour rester dans ce lieu; les hommes préparèrent leurs armes de chasse, promettant un bon régal aux femmes pour leur retour. Quelques Hottentots coupèrent des saules, pour employer le bois à faire des ustensiles de ménage; les femmes enlevaient l'écorce

des acacias, la divisaient, et tordaient les filaments en cordes; d'autres encore se construisaient des huttes couvertes de gazons et de roseaux, et on forma une enceinte à l'aide des branches épineuses d'acacias pour parquer le bétail.

La nouvelle de l'arrivée de nos voyageurs fut bientôt répandue dans la contrée. Dès le lendemain matin, il vint quatorze Boschimans d'un kraal au-delà de la rivière; ce kraal provient d'un mélange de Boschimans koras et boutchouanas. Ils parlaient un dialecte différent de celui qui est en usage dans les montagnes Karree : c'étaient eux surtout qui faisaient claquer la langue; presque chaque mot était accompagné de ce claquement singulier. Il semblait à M. Burchell que la conversation devait être une tâche bien pénible chez un peuple qui parle ainsi. On leur donna à manger, et on leur distribua du tabac; cette bienveillance dissipa toute crainte chez ces sauvages, et ils s'assirent tranquillement parmi les voyageurs. M. Burchell engagea l'un d'eux à poser, pour qu'il pût faire son portrait : c'était une chose toute nouvelle pour ces sauvages. Notre voyageur craignit qu'ils n'y attachassent quelque idée de maléfice; aussi leur fit-il expliquer que c'était chez les blancs un signe d'affection de conserver le portrait d'une personne, et cette explication fut suivie d'un présent en tabac. M. Burchell fait observer que, sans cette précaution, l'affaire aurait pu avoir des suites fâcheuses. Si, par exemple, l'homme qui avait posé était mort peu de temps après, ou s'il lui était arrivé quelque malheur, les sauvages auraient pu

l'attribuer à l'espèce de magie qu'ils avaient vu pratiquer par l'homme blanc, et ils auraient pu se venger par une flèche empoisonnée, lancée d'une embuscade sur le voyageur anglais.

Peu de temps après que les Boschimans furent partis, on apporta la nouvelle que le capitaine de Klaarwater venait de tuer un hippopotame; aussitôt les Hottentots, affamés, se mirent à courir vers l'endroit où gisait l'animal. M. Burchell suivit avec deux de ses gens, en prenant un sentier le long du Ky-Gariep; ils furent un peu effrayés, en voyant les traces récentes d'un lion qui apparemment était venu boire à la rivière. Malgré l'ardeur des rayons du soleil, on jugea prudent d'accélérer le pas. Il n'avait pas plu dans ce pays depuis quelques mois; aussi la terre avait-elle de profondes gerçures. M. Burchell trouva les Hottentots occupés très activement à dépecer l'hippopotame, qui, quoique encore jeune, avait bien le volume de deux bœufs, et offrait une masse énorme. Sa peau avait un pouce d'épaisseur; en l'arrachant de son corps, il semblait que l'on arrachât des planches du flanc d'un navire. On la divisa soigneusement en lanières pour en faire des schamboks, ou tiges de fouets : c'était là le principal profit sur lequel on comptait. Une couche épaisse de lard couvrait les flancs; ce lard passe pour unmets très délicat chez les colons du Cap. On ne peut le conserver qu'en le salant; car si on voulait le sécher au soleil comme la chair, il se fondrait. La chair est maigre; on la coupa en morceaux, comme de coutume, pour faire sécher sur les buissons ce qu'on

ne voulait pas manger tout de suite. Il est vrai qu'on en consomme beaucoup dans son état frais. Outre les Hottentots, qui tous voulaient leur part, il était accouru une douzaine de Boschimans, qui avaient aidé à traîner le gros animal sur le rivage, et qui réclamaient aussi leur ration. L'hippopotame avait reçu deux balles dans la tête. Quand cet animal soupçonne quelque danger, il n'élève au-dessus de l'eau que les naseaux, les yeux et les oreilles ; aussi n'est-il pas facile de tirer sur lui. Celui qu'on venait de tuer avait la peau presque rase ; les oreilles étaient courtes, et les yeux très petits, mais la bouche était extrêmement large. On trouva dans son estomac et dans ses intestins près de trois boisseaux d'herbe à moitié mâchée.

Le rivage du Ky-Gariep ressemblait à un marché à la viande ou à une boucherie : sur tous les buissons on voyait étalés des morceaux de chair. Tous travaillaient sur l'animal, et étaient couverts de sang et de graisse ; plusieurs feux avaient été allumés pour cuire les morceaux découpés. En dessinant cette scène nouvelle pour lui, M. Burchell remarqua une jeune Boschimane qui était toute couverte de graisse : c'était une fille coquette ; car l'ocre, le buku et une poudre luisante couvraient sa chevelure, sa peau et ses vêtements graissés. Aux bras et aux jambes, elle portait des anneaux de cuir ; à ses cheveux étaient suspendus plusieurs morceaux d'ivoire. Malgré sa gentillesse, elle se montra aussi gloutonne que ses compatriotes, en avalant d'énormes bouchées d'hippopotame.

Le lendemain, on tua un élan. Willem Berends proposa au voyageur anglais de partager avec lui tout le gibier qu'on tuerait, à la condition que M. Burchell fournirait les munitions : notre voyageur y consentit, mais en adjoignant son propre chasseur hottentot au chasseur de Klaarwater. Les deux tireurs partirent, et le surlendemain ils envoyèrent chercher un chariot, parce qu'ils avaient tué un hippopotame à une journée de la station. M. Burchell se rendit sur le lieu par un désert couvert de kannas (*salsola aphylla*) et d'autres buissons. Dans les endroits arides, on voyait une vieille herbe fanée; les Boschimans brûlent quelquefois cette herbe sèche pour donner lieu à une nouvelle végétation, capable d'attirer le gibier. On vit une troupe de trente beaux zèbres, que les Hottentots appellent couaggas, comme le cheval sauvage; on vit aussi des autruches et une petite troupe de hartebeests (*antilope bubalis* ou *caama*). On rencontra une société de Boschimans, tous armés de hassagaies et d'arcs, et plus loin une troupe de femmes de la même nation, parmi lesquelles se trouvait la jeune femme coquette qui avait aidé à dépecer l'hippopotame; ils allaient faire un nouveau régal, car le capitaine Dam venait de tuer un second hippopotame. Dans cette partie du Gariep, ces animaux abondent encore.

Après une marche de vingt milles, M. Burchell arriva à l'endroit où ses chasseurs avaient tué le troisième animal de cette espèce; on l'avait déjà dépecé, et les buissons d'alentour étaient couverts

de lambeaux de chair : un grand morceau de peau servait de baquet pour saler les lanières grasses. Cet hippopotame avait été une femelle adulte; sur le dos, sa peau avait eu un pouce et demi d'épaisseur; mais, sous le ventre, elle n'en avait eu que trois quarts de pouce. Une seule balle qui avait frappé le derrière de sa tête avait suffi pour le tuer. Des Boschimans étaient pareillement accourus pour aider les chasseurs. Il y avait parmi eux un individu dont le teint était plus foncé et la taille plus forte que celle des autres : des informations apprirent à notre voyageur que ce sauvage était né d'un père briqua ou bachapin, et d'une mère boschimane; les parents s'étant séparés d'un mutuel accord, le fils avait suivi la mère, et vivait avec les Boschimans. Comme le temps était parfaitement serein, et comme il n'y avait pas la moindre rosée, notre voyageur coucha par terre, auprès d'un feu de bois d'acacia, après avoir soupé à la manière antique, c'est-à-dire en faisant rôtir un morceau de viande d'hippopotame sur un bâton : une coquille d'œuf d'autruche servait de verre à boire. Les Boschimans, enveloppés dans leurs kaross, se couchèrent auprès du voyageur sur l'herbe. Ainsi ces hommes, que les blancs redoutent ordinairement comme les assassins les plus perfides, vivaient ici en frères avec un étranger qui était à leur discrétion.

Le lendemain matin, deux petits garçons boschimans allèrent à la pêche; ils restaient plantés comme des hérons sur le bord du fleuve en attendant qu'un poisson se montrât; dès qu'ils en eurent aperçu un

gros, ils le percèrent de leurs hassagaies. Ce poisson était une tête-plate (*silurus gariepinus*) de près de trois pieds de long. La chair avait presque le goût de l'anguille. On ne trouve ce poisson que dans les rivières qui se dirigent sur la côte de l'ouest, tandis qu'on ne remarque d'anguilles que dans les rivières qui coulent à l'est du Cap. Des fourmis noires incommodaient beaucoup le voyageur; pour avancer dans les buissons, il fallait se frayer un chemin à travers les plants d'une grosse asperge (*asparagus rivalis*), ce qui fatiguait beaucoup dans la chaleur. On avait chargé la voiture de la viande de l'hippopotame pour retourner à la station, lorsque Berends envoya dire qu'il venait de tuer un autre hippopotame à six milles plus haut sur la rivière. On s'y rendit avec la charrette. L'eau avait charrié l'animal sur l'autre rive; la quantité d'arbres qui couvraient les bords empêchait d'approcher commodément. On perdit du temps à amener l'animal, qui déjà, sous la grande chaleur qu'il faisait, commençait à entrer en putréfaction, et avait le corps tout gonflé. Cependant, à force de travail, on réussit à le tirer sur la rive où l'on était, et on se hâta de le mettre en morceaux. En se promenant dans les bosquets d'acacias le long du fleuve, M. Burchell arriva à un kraal de Boschimans entièrement désert; on n'y pénétrait que par deux ou trois petits sentiers coupés dans les halliers; encore ces sentiers étaient-ils obstrués par des troncs d'arbres, probablement pour mettre le hameau à l'abri des attaques des bêtes féroces. Ce kraal se trouvait comme dans une forêt

des plus gros acacias que notre voyageur eût encore vus. Beaucoup de ces arbres avaient de gros amas de gomme, surtout dans les endroits qui avaient été entamés par la hache des sauvages. Cette gomme vaut probablement celle de la Guinée et de l'Arabie; et quand on pense que ces acacias couvrent les bords du Gariep et de ses affluents sur un espace de deux mille milles, en comptant les deux rives, on conviendra qu'il vaudrait la peine d'engager les indigènes à faire la récolte de la gomme. Ils y mettraient probablement beaucoup d'empressement dès qu'ils seraient sûrs de pouvoir troquer cette denrée contre du tabac. La gomme du Cap pourrait finir par donner lieu à un commerce important.

M. Burchell retourna par la plaine à sa station, avec sa voiture chargée de viande d'hippopotame. Il aperçut en route une vingtaine de couaggas, et un seul gnou (*antilope gnu*), qui, à la vue du voyageur, commença de dresser la crinière, et de s'agiter avant de s'enfuir. Notre voyageur trouve très exagérée la description que Barrow a donnée de cet animal, et ne voit rien d'extraordinaire dans cette espèce d'antilopes. D'autre gibier, tel que des springboks et un steenbok ou capricorne, avait été attiré dans la plaine par la végétation nouvelle; les endroits rocailleux étaient couverts d'épines crochues. On rejoignit deux voitures du capitaine Kok qui transportaient aussi le produit de la chasse. Un des Hottentots de la partie avait visité la veille un kraal de Boschimans agréablement situé sur le bord du Maap, et contenant autant de cabanes que Klaar-

water : ce lieu s'appelait Karupny, d'après ce qu'il avait entendu. Les habitants y paraissaient moins sauvages, et plus riches que ceux que les Hottentots avaient vus jusqu'alors. Ils possédaient des vaches, des chèvres et des brebis ; ils convenaient, il est vrai, que leur bétail était une partie du butin fait sur les Cafres, qui avaient un kraal sur le Gariep. Quoique bien plus forts que les Boschimans, dont la taille est délicate et la constitution faible, les Cafres succombent aux ruses et à l'activité infatigable de ces ennemis. Le Hottentot distribua, parmi les Boschimans du village, de la viande séchée qu'il avait apportée : on lui donna du lait, et une vieille femme lui fit présent d'une natte ; exemple de générosité très rare chez ces sauvages. Les habitants du kraal se préparaient à l'attaque d'un kraal voisin ; ils pensaient que cette guerre durerait quelques jours.

Le Maap, qu'on avait un peu exploré dans cette partie de chasse, est moins large que la rivière Jaune ; mais il est plus profond, et son cours a beaucoup de sinuosités. Les indigènes assurent qu'il reçoit plus haut une rivière considérable venant du nord, et que le Maap, ainsi que la rivière Noire, que M. Burchell assure avoir explorée en 1813, mais sans donner d'autres détails, viennent d'un pays très éloigné. Le premier, dans la partie de son cours qui est entre Karupny et le Gariep, approche beaucoup de la rivière Jaune, ou probablement d'un des affluents de cette rivière.

De retour à la station, les chasseurs se partagèrent

le produit de leur chasse. M. Burchell eut pour sa part une charretée de viande séchée, et une certaine quantité de schamboks ou tiges de peau. Le capitaine hottentot s'était adjugé la meilleure part, quoique, selon la convention, le partage dût être égal; et de plus, il s'était fait donner plus de munitions qu'il ne lui en avait fallu pour la chasse. La poudre à tirer a une si grande valeur dans ce pays, que les Hottentots ne se font aucun scrupule de s'en procurer par tous les moyens. Le 8 novembre, il y eut trente degrés de chaleur; heureusement le lendemain un orage vint tempérer l'atmosphère. Les Hottentots étaient une partie de la journée dans la rivière, pour se rafraîchir; encore l'eau était-elle devenue tiède. Dans cet endroit, c'est-à-dire immédiatement au-dessous de son confluent avec le Maap, la rivière Jaune avait sept cent quarante-cinq pieds de large; elle en a cent quatre-vingt-cinq de plus après sa jonction avec le Nou-Gariep. L'eau était basse alors, et, pour la traverser, ce serait la meilleure saison. Les pluies qui tombent dans la contrée paraissent peu contribuer à hausser son niveau, surtout quand le sol est desséché par de longues chaleurs, parce qu'il absorbe alors promptement les eaux; mais ce sont les eaux de la rivière Noire qui gonflent le Gariep. Cette rivière descend de la partie la plus élevée de l'Afrique méridionale, et d'une région froide et montagneuse, qui sans doute attire et condense les vapeurs de l'atmosphère; région qui du reste n'a pas encore été explorée.

M. Burchell prit sur les bords du fleuve plusieurs

oiseaux rares, tels que l'isabelle, ou moineau des roseaux; le plongeur, espèce de plotus; une nouvelle espèce de pinson à bec rouge; un oiseau semblable au drongo de Le Vaillant, mais sans crête, et quelques autres. Il excita beaucoup l'étonnement de quelques Koras en dessinant un poisson, et en coloriant son dessin. Ils se communiquaient, avec beaucoup de vivacité, leurs doutes et leurs observations; ils paraissaient ne pas concevoir comment le poisson qu'ils voyaient était reproduit sur le papier; et ils furent très attentifs quand M. Burchell leur montra des pinceaux et des couleurs (1).

Il vint encore une troupe de Boschimans, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de ceux qui avaient volé le bétail des missionnaires quelques mois auparavant. Ils avouaient ce vol sans aucune pudeur. Il paraît que le besoin de vivre est leur suprême loi. Ils apportaient des joncs pour les troquer contre du tabac. Quelques uns portaient dans leur chevelure de petites coquilles, ou *cowries* (*cypræa moneta*). M. Burchell ne put obtenir de renseignements sur l'origine de ces coquilles, si ce n'est que les Boschimans les avaient obtenues de leurs voisins par le trafic. Il est probable, dit-il, que ces coquilles, qui circulent comme une monnaie dans maintes contrées de nègres, et ne s'usent pas facilement, avaient passé par les mains de bien des tribus nègres et cafres, aussi inconnues à l'Europe que l'Europe l'est à elles-mêmes. Il peut s'être écoulé beaucoup d'années depuis

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. 1, p. 441.

que ces coquilles ont été apportées en Afrique; et dès-lors, elles ont peut-être traversé cette partie du monde d'une extrémité à l'autre. Peut-être ont-elles été souvent données en tribut à quelque despote africain; peut-être ont-elles servi à payer le louage d'un chameau, ou quelques gouttes d'eau dans les déserts du nord; peut-être ont-elles été données en aumône à quelque pélerin de la Mecque; peut-être enfin sont-elles entrées dans la rançon d'un esclave. Elles peuvent avoir circulé dans des cités dont l'existence et le nom nous sont inconnus. Voilà les réflexions que l'aspect de ces petites coquilles inspirait à un voyageur solitaire dans l'intérieur de l'Afrique.

Le 13 novembre, il se remit en route pour retourner à Klaarwater, mais en prenant un chemin différent de celui par lequel il était venu. Beaucoup d'Hottentots le quittèrent en disant que la route était impraticable, que les lions dévoreraient les bœufs, et que les sauvages tueraient les hommes. M. Burchell ne se laissa pas effrayer par leurs contes, et, accompagné de la famille du capitaine Kok, il s'éloigna avec les voitures de la rivière Jaune, pour traverser le désert. C'était une plaine dont le sol paraissait excellent, et dans laquelle s'élevait une quantité innombrable de fourmilières de deux à trois pieds de haut. Un orage violent vint éclater; la société campa auprès d'une mare que l'averse venait de former. La nuit, de nouveaux orages firent tomber des torrents de pluie. Dans ces nuits, le lion attaque avec audace les animaux consternés : l'aboiement des chiens, et les efforts que firent les bœufs

pour se détacher de leurs liens et pour s'enfuir, annoncèrent au voyageur qu'une de ces bêtes féroces rôdait autour de son camp. Ordinairement on écarte les lions à l'aide du feu; mais la pluie avait éteint les feux qu'on avait allumés. On ne trouva d'autre ressource que de tirer quelques coups de fusil au hasard : ils suffirent pour intimider le lion; cependant l'aboiement des chiens prouva qu'il continuait de rôder autour du camp. Le lendemain matin, Speelman, le chasseur hottentot de M. Burchell, tua deux couaggas, un mâle et une femelle. Notre voyageur en fit dépecer un avec beaucoup de soin, afin de conserver la peau entiere. Le mâle était plus grand et plus âgé que la femelle; ce fut la peau de celle-ci que l'on garda pour l'empailler. En sortant de la plaine, on gravit une chaîne de montagnes, au bas de laquelle coule la Groote-Fontein, ou grande source; on s'y arrêta pour la nuit sous des acacias. M. Burchell y vit un arbre solitaire de kameeldorn, ou acacia des girafes. La source avait déposé sur les racines des buissons qu'elle baignait un sédiment calcaire. Le lendemain, pour gravir les montagnes, il fallut d'abord envoyer en avant des gens munis de bêches et de pics, pour combler les ravins et enlever les grosses pierres. Une caverne des montagnes était occupée par une vingtaine de Boschimans. On ne saurait voir d'êtres plus pauvres; ils n'avaient rien au monde que le misérable morceau de peau qui pendait sur leur dos, leurs arcs et leurs flèches, quelques hassagaies, un couteau et deux ou trois coquilles d'œufs d'autruche; ils ne possédaient même pas

de hutte, ou quelques nattes, comme leurs compatriotes; leur extérieur sale et grêle n'annonçait que trop leur misère. Pour soutenir leur chétive existence, ils cherchaient dans la terre des racines sauvages; ils variaient cette nourriture en y ajoutant des œufs de fourmis, des serpents et des lézards; de temps en temps, la fortune faisait tomber entre leurs mains une tortue ou un œuf d'autruche, ou amenait quelque pièce de gibier dans leurs embûches. Quelques hommes de cette troupe, exténués de besoin, et ayant la peau pour ainsi dire tannée, se présentèrent devant notre voyageur : ils avaient un air si piteux, que tout le monde éprouva une vive compassion pour eux. Ce qu'on leur donna à manger fut sur-le-champ avalé avec la voracité des chiens; le tabac qu'on leur distribua ensuite les rendit heureux comme ils ne l'avaient peut-être jamais été; mais aussi ne furent-ils plus capables de converser. Voulant voir s'ils étaient sensibles à la musique, M. Burchell se retira dans son chariot, et joua de la flûte. Ils parurent y prendre plaisir, et se dérangèrent même pour approcher de la voiture. Un homme âgé, leur chef, qui passait pour un bon joueur de gorah, se montra plus sensible aux sons de la flûte que les autres. M. Burchell engagea ce musicien boschiman à venir le lendemain apporter son gorah, instrument que l'on connaît déjà par le voyage de Lichtenstein. Il vint en effet, amenant toute sa famille, et, en outre, quelques femmes qui n'étaient rien moins que séduisantes; leurs petits yeux clignotants étaient à peine visibles; des rides remplies de boue couvraient

leur visage et leur corps; leurs cheveux, qui peut-être n'avaient jamais été démêlés, étaient collés ensemble à force de graisse et de poussière, et ne formaient qu'une seule masse; et, pour comble de désagrément, elles exhalaient une odeur qui forçait notre voyageur de se tenir à quelque distance. Ceux qui étaient venus la veille reparurent avec le vieux musicien, dont M. Burchell dessina le portrait pendant que celui-ci jouait avec quelque talent du gorah. Ils vidèrent avec une voracité dégoûtante un vase de bois dans lequel on avait laissé de la graisse liquide d'hippopotame.

Curieux de savoir quelles étaient leurs facultés intellectuelles, M. Burchell leur fit adresser, par un Hottentot, quelques questions sur des points de morale; il leur demanda, entre autres, ce qu'ils regardaient comme de bonnes et de mauvaises actions; mais les sauvages ne comprirent rien à ces questions, et ne répondirent point. Il leur montra un miroir: à la vue de leurs propres figures réfléchies par la glace, ils furent surpris, et se mirent à rire; du reste, ils ne témoignèrent aucune curiosité pour connaître la cause de ce phénomène, qui apparemment n'exerça point leur pensée. Le vieux joueur de gorah était accompagné de ses deux fils. Il en avait eu trois; mais l'un d'eux étant marié à une femme qui plaisait à l'un de ses deux frères, avait été tué par celui-ci d'un coup de pierre qui lui avait écrasé la tête. L'assassin s'était emparé de la femme, et cohabitait avec elle, sans que les autres Boschimans témoignassent aucune horreur du fait, ou songeassent à punir le

crime. Le coupable était un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, d'une physionomie douce, qui fit douter M. Burchell de la véracité de l'interprète qui lui racontait cette aventure. A la vue de cette race dégradée, notre voyageur ne put s'empêcher de s'écrier : « Combien serait méritoire le zèle de l'ami de l'humanité qui ferait connaître l'existence d'un Dieu à ces sauvages, et leur inspirerait le respect pour les lois de la justice éternelle! »

Un des missionnaires, M. Jansz, avait accompagné M. Burchell dans cette partie de chasse : il avait été chargé par ses collègues d'examiner si l'emplacement de Groote-Fontein ne serait pas propre à l'établissement d'un hameau. On découvrit une dizaine de sources à peu de distance l'une de l'autre; sur la montagne, le terrain était très bon pour l'agriculture; bref, on trouva le lieu convenable pour un hameau, et il fut décidé que l'on y fonderait une nouvelle colonie de Hottentots de la mission. M. Burchell proposa de la nommer Jansz's-Fontein, en l'honneur du missionnaire qui l'avait choisie. La latitude de ce lieu est de 28° 49′ 23″(1). Les Boschimans, à qui ce territoire appartient en quelque sorte, se montrèrent très disposés à recevoir pour voisins des habitants de la mission de Klaarwater, et consentirent à leur laisser la jouissance des sources et des pâturages. Pendant les quatre jours que l'on séjourna auprès de Groote-Fontein, l'embonpoint des Boschimans, qui étaient exténués lors de l'arrivée des

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. 1, p. 463.

voyageurs, gagna visiblement. Le joueur de gorah n'avait plus de rides le quatrième jour; sa peau était lisse, il était gros et gras, et M. Burchell s'aperçut qu'il lui avait attribué au moins dix ans de plus que ce sauvage n'avait réellement.

Dans cet endroit, M. Burchell ajouta à sa collection plusieurs oiseaux qui étaient nouveaux pour lui, tels que le beau coucou-didrie, de Le Vaillant, dont le plumage a un reflet métallique de vert et or, et un joli oriole, qui suspend son nid globulaire entre les roseaux au-dessus de l'eau. Il y avait peu d'insectes; le plus remarquable était un beau scarabée vert (*cetonia bachepinica*), que M. Burchell trouva dans la suite en bien plus grand nombre dans le pays des Bachapins. Il recueillit trente-trois espèces de plantes, entre autres une petite asclépiade, que les Hottentots appellent tky, et qu'ils recherchent à cause de sa racine juteuse, qui a la forme d'une rave. L'Afrique méridionale a beaucoup de plantes de ce genre, munies de bulbes mangeables, toutes bien connues des indigènes. Auprès de l'eau croissait une menthe qui répandait une odeur très agréable; transplantée en Angleterre, elle y a supporté les hivers les plus rudes, aussi-bien que les espèces européennes.

On se remit en route pour passer la montagne. Arrivé au sommet, on trouva un plateau ou une plaine sans aucune descente du côté opposé; on observa beaucoup de filets d'eau qui filtraient à travers le rocher; le terrain abondait en ail sauvage (*tulbaghia alliacea*), d'une odeur pénétrante et dés-

agréable; vers le soir, pourtant, les fleurs exhalaient une sorte de parfum. Au-dessus de la montagne, le sol était une bonne terre végétale et fertile; mais sur le plateau, tout le long de la route de Klaarwater, c'était un roc légèrement couvert de terre et entièrement aride en quelques endroits : peut-être le bas s'est-il enrichi de toute la terre enlevée au plateau par les pluies et les vents.

Après avoir voyagé vingt-deux milles, on campa la nuit en plein air, sans abri et sans eau; heureusement, la pluie avait mouillé l'herbe, en sorte que le bétail ne souffrait pas de la soif. Le lendemain, un des Hottentots qui était allé en avant, avait tué un gros serpent de l'espèce appelée pof-adder (*vipera inflata*), espèce dont le venin cause une mort prompte si l'on ne scarifie sur-le-champ la chair. Celui qu'on venait de tuer avait trois pieds sept pouces de long, et sept pouces de circonférence à l'endroit le plus gros de son corps. M. Burchell fit arracher la peau, et la plaça entre deux feuilles de papier que l'on changea les jours suivants; de cette manière, on sécha et aplatit la peau, et on la conserva aisément. Notre auteur recommande ce procédé aux naturalistes voyageurs, comme étant de l'exécution la plus facile et la plus commode. Le pays qu'on traversa était couvert de buissons d'oliviers sauvages; de temps en temps les chiens faisaient lever des lièvres. Après une journée de vingt-six milles, on arriva enfin, le 19 novembre, à Klaarwater, où M. Burchell reprit son ancienne station. Obligé de déposer sa provision de viande en plein air, il avait à repousser les oi-

seaux voraces. Un matin, Gert, un de ses Hottentots, en tirant sur un vautour, eut le malheur de crever son fusil, et d'avoir une partie de la main emportée. Il implora du secours, mais M. Burchell n'était pas chirurgien; cependant, il résolut de faire ce qu'il pourrait. Ayant conduit le Hottentot à la demeure des missionnaires, il lava d'abord la main mutilée, puis il la baigna dans une préparation balsamique qu'il avait, et pansa la main, où il ne resta que le pouce et le doigt index. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que la plaie commença à saigner; ayant laissé lentement écouler le sang, M. Burchell lava la main à plusieurs reprises dans une solution d'alun : avant la nuit le sang s'arrêta. Notre voyageur fit prendre intérieurement à son malade une vingtaine de gouttes de laudanum, ce qui lui procura une bonne nuit. Les Hottentots ont tant de foi dans l'efficacité du vinaigre de boukou, dont il a été parlé déjà dans la relation du voyage de Latrobe, que M. Burchell ne put se dispenser d'y recourir, sans savoir précisément quelles en étaient les vertus. On se rappellera que pour préparer ce remède contre les plaies, on laisse infuser des feuilles de diosmée dans une bouteille remplie de vinaigre; plus l'infusion est vieille, plus le jus est épais et efficace. On en fait usage soir et matin pour laver la plaie pendant les dix premiers jours, et de temps en temps les quinze jours suivants. Quand la plaie commença à guérir, M. Burchell fit des lotions à l'aide d'une décoction des feuilles d'une artémise sauvage (*artemisia afra*). Après une suppuration qui dura cinq

semaines, on appliqua un emplâtre enduit de cire, de bougie et de suif, qu'on avait fait fondre ensemble. On avait mis le malade à la diète; mais on ne lui refusa pas sa pipe de tabac, qui agissait comme de l'opiat, et le consolait de la perte de sa main. En six semaines la guérison fut achevée; une nouvelle peau avait recouvert la plaie : le pouce et l'index s'étaient raffermis sur la chair qui restait. Le malheureux Gert, incapable de servir désormais de domestique, fut envoyé à l'Elands-Valley pour avoir soin, avec sa femme, des bœufs de M. Burchell.

Le capitaine Berends, qui était allé avec ses gens à la chasse aux éléphants, rentra dans la mission de Klaarwater après avoir tué douze éléphants, qui pourtant n'avaient pas donné plus de deux quintaux d'ivoire, attendu que tous les animaux tués, à l'exception d'un, avaient été des femelles, dont les défenses sont beaucoup plus courtes que celles des mâles. Les chasseurs étaient allés ensuite chez les Briquas ou Bachapins, pour débiter leur verroterie; mais ils arrivaient dans un mauvais moment : le grain mûrissait, et dans cette saison toutes les entreprises sont suspendues, par préjugé, pour ne pas nuire à la moisson; ils voyaient de très mauvais œil que les Hottentots eussent tué des éléphants à cette époque. Les Briquas attachent plusieurs idées superstitieuses à la croissance de leurs grains. Outre les éléphants, Berends et ses chasseurs avaient tué d'autre gros gibier, dont ils apportaient une partie salée. Dans un dîner que M. Burchell fit chez les missionnaires, il eut le plaisir de goûter, dans le même repas, de la

viandé d'élan, de buffle, d'hippopotame et de girafe; cependant, comme toute la viande avait été salée et cuite dans la même marmite, on n'en distinguait pas bien le goût. Quant à la viande que M. Burchell avait rapportée de sa chasse à Klaarwater, elle fut mangée en quatre jours : c'est que les Hottentots de la mission venaient manger du matin au soir; et probablement ils lui en volaient pendant la nuit.

Regardant un soir la planète de Jupiter, par un simple télescope de poche, notre voyageur fut surpris de distinguer les satellites de cette planète aussi bien que s'il se fût servi des plus beaux télescopes des observatoires astronomiques, grâce à la transparence extraordinaire de l'air dans les régions sèches. Il s'en réjouit d'autant plus, qu'il devait y avoir cette nuit même une éclipse d'un de ses satellites, ce qui le mettait à même de prendre la longitude du lieu. Malheureusement, quelques minutes avant le temps de l'éclipse, le satellite se perdit dans les rayons confus de la planète, et M. Burchell ne put plus le découvrir à l'aide de son télescope. Il regretta de ne s'être pas muni d'un plus grand instrument, et il pensa qu'un astronome ferait bien de choisir pour lieu de ses observations un pays où l'atmosphère ne lui oppose pas d'obstacle comme en Europe.

Il était temps de s'occuper des préparatifs du voyage que notre auteur voulait faire dans l'intérieur, en visitant d'abord le pays des Briquas. Avant tout, il lui fallait un interprète. On lui désigna un homme né à Litakoun d'un père briqua et d'une mère kora, et demeurant dans un des hameaux de la mis-

sion; il parlait assez bien la langue des deux peuples, et comme il avait séjourné dans la colonie du Cap, il s'exprimait passablement en hollandais. Il s'appelait Muchunka, mot qui, dans le langage sichuana, signifie pauvre. Il avait épousé une femme hottentote, et toute sa propriété consistait en une vache. Sa seule crainte était que M. Burchell ne voulût le mener plus loin que le pays des Briquas; mais notre voyageur lui déclara que Muchunka serait parfaitement libre de le quitter à Litakoun. En conséquence, Muchunka, qu'on appelait dans la mission Kees, mit sa femme, son enfant et sa vache sous la protection d'un ami, et entra au service de M. Burchell : le tabac et la viande qu'on lui donna l'enchantèrent, et il ne cessa de jaser. Notre voyageur ne fut pas si heureux à l'égard des Hottentots qu'il lui fallait pour son expédition : quoiqu'il n'eût confié qu'aux missionnaires son projet d'aller au-delà de Litakoun, on le savait déjà dans le village, et tous avaient peur de s'engager dans une expédition aventureuse. Le sort du docteur Cowan et de sa suite, qui périrent dans le pays des sauvages, les effrayait; ils craignaient de périr de même. Ce qui ajouta encore à leurs craintes, c'est qu'un Hottentot qui résidait avec sa famille à quelques journées plus bas, sur le fleuve, vint annoncer que le brigand Africaander, qui infestait les bords du fleuve, l'avait pillé au point de ne lui rien laisser. Au moment du départ de ce Hottentot, Africaander était au-dessous de la grande cataracte avec sa troupe, qui consistait en seize Hottentots et quelques Boschimans.

Il avait vingt-sept fusils et un peu de munitions; on disait qu'il avait récemment attaqué deux kraals de Namaquas, et qu'il y avait massacré plusieurs individus. On avait fait dans la colonie une levée contre ce misérable; mais il avait échappé aux poursuites des colons. On craignait, à Klaarwater, que s'il apprenait l'expédition de M. Burchell, qui avait dans sa voiture beaucoup de poudre à tirer, il ne tentât un coup de main sur cette petite caravane, et ne massacrât tout le monde pour s'emparer des munitions, objet essentiel pour lui. Les gens mêmes que M. Burchell avait amenés de la colonie furent effrayés de tous les contes que l'on débitait dans le village. Il ne fallait à M. Burchell qu'une demi-douzaine d'hommes, indépendamment de ceux qu'il avait à son service; cependant il ne put les avoir. Il crut s'apercevoir que les missionnaires, loin de le seconder, détournaient en secret les Hottentots de l'accompagner; ils cherchèrent à le détourner lui-même de l'exécution de son projet, qu'ils représentaient comme trop hasardé. M. Burchell excuse ces hommes religieux d'être insensibles aux progrès des sciences et à l'importance des découvertes géographiques; seulement, il croit qu'ils auraient dû s'intéresser un peu plus en faveur d'un étranger qui avait besoin de leurs secours. Les lettres de recommandation du gouvernement colonial ne lui furent d'aucune utilité; les missionnaires firent entendre que, dans des occasions où ils avaient eu besoin des secours du gouvernement anglais, celui-ci ne les avait servis en rien. La mort de madame

Kramer, femme d'un des missionnaires, jeta la tristesse dans la mission, et acheva de rendre les missionnaires tout-à-fait insensibles au grand projet de M. Burchell, d'explorer les régions inconnues depuis le Gariep jusqu'aux possessions portugaises. L'année 1811 venait de finir au milieu des plus fortes chaleurs ; vers le milieu de janvier la saison des pluies commença. Les Hottentots envoyèrent, selon l'usage, la plus grande partie de leurs chevaux sur le Paardeberg, dans la colonie, pour les préserver de l'épizootie. Il profita de leur départ pour écrire à ses amis, au Cap, et leur faire part de son embarras. Il espéra, d'abord, engager quelques hommes, et trouver les autres en route; mais ceux que ses gens avaient enrôlés vinrent au bout de quelque temps se dégager. On faisait courir toutes sortes de bruits. Le brigand Africaander, disait-on, était déjà sur la route du pays des Briquas pour guetter M. Burchell, et l'assassiner avec ses gens. Voyant qu'il ne réussirait pas à enrôler du monde à Klaarwater, notre auteur pensa d'abord à l'idée de retourner au Cap, malgré la grande distance qui l'en séparait, pour y chercher tout ce qu'il lui fallait pour son expédition ; cependant, il renonça bientôt à ce projet, et il chercha sur la carte le lieu de la colonie le plus proche de Klaarwater, afin de s'y rendre et d'y engager du monde. Ses yeux tombèrent sur Graaff-Reynett, éloigné de Klaarwater de 3° et demi de latitude. Le landdrost de ce district, M. Stockestrœm, ami du pasteur Hesse au Cap, était connu comme un homme éclairé; il devait s'intéresser au

projet de notre voyageur, et le favoriser autant qu'il dépendait de lui. En comptant quatre-vingt-dix milles pour chaque degré de latitude, et trente milles pour chaque journée, on pouvait arriver à Graaff-Reynett en onze ou douze jours, supposé qu'on n'y rencontrât pas d'obstacles, et, dans une semaine, on pouvait arriver à Plettenbergs-Baaken, frontière de la colonie.

M. Burchell fit part de son projet aux missionnaires, espérant qu'ils l'approuveraient, et qu'ils lui procureraient le moyen d'avoir du monde pour ce petit voyage; mais, en cela, il se trompa. Les missionnaires voulurent le détourner encore de ce projet, en lui représentant qu'il s'agissait de traverser un grand désert hérissé de montagnes, et infesté par des Boschimans sauvages et féroces; ils pensaient que les Hottentots de la mission auraient beaucoup de répugnance à ouvrir une nouvelle communication avec la colonie, parce que cela pouvait tenter les paysans et les Cafres à pénétrer jusqu'à Klaarwater, à s'emparer ou à piller la mission. M. Burchell crut entrevoir que c'étaient les missionnaires plutôt que les Hottentots qui avaient de la répugnance à ouvrir un chemin conduisant à un des villages de la colonie (1).

Obligé de compter sur ses propres ressources, et se voyant contrarié à Klaarwater par la mauvaise volonté des missionnaires, il envoya deux de ses gens au hameau de Groote-Dorn pour y enrôler du

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. 1, p. 531.

monde; à Klaarwater même, plusieurs individus se montrèrent disposés à faire partie de la petite expédition dans la colonie. Il résolut de laisser son grand chariot à Klaarwater, de se priver de tous les objets de commodité, et de se contenter de son petit chariot, qui ne devait contenir que les choses les plus indispensables. Il fallut essuyer les exhortations des missionnaires, qui mirent sur sa conscience le sort des hommes que M. Burchell allait exposer, dans ce voyage, aux plus grands périls; ils cherchèrent même à l'effrayer sur le caractère de ces Hottentots, dont l'un avait voulu un jour tirer un coup de fusil sur un missionnaire, parce qu'il en avait été réprimandé sur une de ses habitudes.

M. Burchell était déjà trop aguerri contre les difficultés d'un voyage, pour s'effrayer beaucoup des avis craintifs des pasteurs dissidents; ce qui le toucha davantage, ce fut d'apprendre que les gens de Klaarwater qui s'étaient mis à son service refusaient de partir avec lui: c'était probablement l'œuvre des missionnaires. Il résolut alors de se rendre promptement à un autre village de la mission, celui du Kloof, et d'y engager les hommes nécessaires; il fit tuer et saler deux moutons, envoya chercher un de ses attelages de bœufs, et se mit en route avec ses gens sans leur apprendre son dessein. A son arrivée, au mois de septembre, la contrée entre le Kloof et Klaarwater avait paru aride; en février, la verdure et des fleurs charmantes embellissaient le paysage. Une jolie espèce d'amaryllis (*am. lucida*, B.) couvrait avec profusion un espace d'un demi-mille, et

un bel uncaria (*unc. procumbens*, B.) étalait ses fleurs pourprées. Au mois de septembre, M. Burchell n'avait pu recueillir que six plantes; cette fois, il en trouva cinquante-huit dans cette contrée. Il y avait jusqu'à vingt-six espèces de graminées, toutes en fleurs. Notre voyageur les cueillit en passant; avec quelque recherche, il en aurait probablement trouvé davantage. On campa la nuit à Wittewater, en attachant les bœufs aux buissons d'oliviers sauvages; le lendemain on s'arrêta, pendant la plus forte chaleur du jour, à l'Aakaap. On rencontra en route un kraal de Koras, qui avait dressé ses huttes au milieu des pâturages éphémères pour faire paître ses nombreuses troupes de bestiaux. Dans l'après-midi, en traversant une longue vallée, on y trouva un lac qui n'existait pas au mois de septembre précédent, et il fallut voyager dans l'eau, qui, à ce qu'il paraît, avait inondé toute la vallée. Par-ci par-là des plants de l'*amaryllis toxicaria* étalaient leur feuillage bleuâtre en forme d'éventail; les colons et les Hottentots redoutent les bulbes vénéneux de ces plantes, et, en effet, les Boschimans expriment le jus laiteux de ces bulbes, le font cuire au soleil ou au feu, et le mêlent au poison des serpents ou d'une grosse espèce noire d'araignées du genre mygale : c'est le mélange visqueux qu'ils obtiennent ainsi qui empoisonne leurs flèches tant redoutées. Au reste, comme ces sauvages ne trouvent pas partout la même plante, la composition de leur poison doit varier : ils en cachent le secret; mais on sait qu'ils ont généralement recours à des plantes munies

d'un suc épais et âcre, telles que les euphorbiacées, les amaryllidées et apocynées; ce jus produit les symptômes inflammatoires. Ils choisissent de préférence certaines espèces de serpents, comme ayant un venin plus fort que d'autres : il y a peu d'espoir d'en réchapper si la flèche a été fraîchement empoisonnée, à moins que la blessure ne soit dans une partie du corps où l'on peut à l'instant scarifier la plaie. On a assez d'exemples de guérison pour encourager les malheureux qui sont frappés, à faire sur-le-champ tous leurs efforts pour arrêter les effets du poison : il se peut que la composition soit vieille, ou mal préparée; et dans ces cas elle est moins dangereuse. Il serait digne des médecins, surtout de ceux du Cap, de travailler à la découverte d'un antidote contre le poison des Boschimans; une découverte semblable priverait, en quelque sorte, ces sauvages de leur arme la plus dangereuse, et délivrerait les habitants des frontières de la colonie de leur plus grande crainte. M. Burchell pense qu'il faudrait que cet antidote fût de deux espèces : d'abord pour empêcher les effets du venin de serpent sur le sang, et puis pour arrêter l'influence du poison végétal sur les chairs (1).

Arrivé au village de Kloof, notre voyageur expliqua au capitaine Berends le but de sa visite, et lui promit une livre de poudre à tirer, s'il lui procurait le monde nécessaire pour son voyage à Graaff-Reynett; en même temps ses gens allèrent aussi aux

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. 1, p. 541.

informations pour savoir s'il y avait des gens qui voulussent être de la partie. Le premier qui se présenta fut l'oncle du capitaine, septuagénaire, et appelé Cobus Berends. Ce qui déterminait ce vieillard à entreprendre un voyage de cent lieues, c'est qu'ayant une fille dont il était séparé depuis nombre d'années, et qui habitait Graaff-Reynett, à ce qu'il avait appris, il désirait la voir encore une fois avant de mourir. Il fut plus difficile d'enrôler d'autres hommes, parce qu'une partie des villageois était partie avec les chevaux pour le Paardeberg. Le capitaine céda pour le voyage son domestique Ruyter, qui était Briqua de naissance, et qui, ayant servi plusieurs années dans la mission, avait appris à parler hollandais. Voyant qu'il n'y avait plus rien à faire au Kloof pour le moment, et étant convenu avec le capitaine qu'on lui enverrait les hommes qui pourraient se présenter encore, M. Burchell reprit le chemin de Klaarwater, après avoir botanisé encore sur les montagnes d'Asbeste. Il y vit en pleine floraison un lantana, qu'on n'élève dans les serres chaudes de l'Angleterre que moyennant les plus grands soins. Le persil commun croissait partout sur ces montagnes, et notre voyageur en fit cueillir et accommoder pour son dîner : « Il m'est arrivé rarement pendant mes voyages, dit-il, de pouvoir me servir des végétaux sauvages ; la chaleur et la sécheresse du climat font qu'ils sont trop coriaces et trop peu juteux pour devenir mangeables à l'aide de la cuisson. Le persil est du petit nombre de plantes dont la graine a été disséminée dans des con-

trées de la terre bien éloignées l'une de l'autre. Dans l'île Sainte-Hélène, les collines rocailleuses en sont couvertes pendant la saison pluvieuse, et cette plante suffit pour étendre un tapis de verdure sur les roches. Il en était de même sur les montagnes d'Asbeste. »

En retournant à Klaarwater, M. Burchell continua d'herboriser dans la plaine, qui était couverte d'herbe haute dequelques pieds. Les Hottentots pourraient faire ici assez de foin pour nourrir leur bétail tout le reste de l'année; mais cette nation imprévoyante ne songe qu'au moment présent, et la disette de fourrage à laquelle elle est exposée presque chaque année ne lui enseigne aucune précaution pour l'avenir.

De retour à Klaarwater, M. Burchell mit en ordre sa collection d'histoire naturelle. Il avait déjà quatre-vingt-une espèces d'oiseaux, deux mille cent deux plantes, moins d'insectes et peu de minéraux, à cause de l'embarras que lui auraient donné des objets pesants. Il déposa cette collection dans le magasin des missionnaires, qui firent de nouveaux efforts pour le détourner du projet de son voyage, et demandèrent même un certificat attestant qu'il n'avait pas dépendu d'eux de retenir M. Burchell. Cependant le missionnaire Jansz fut ensuite assez complaisant pour lui prêter son cheval, triste héritage de l'expédition du docteur Cowan. Le grand chariot fut confié aux soins de Gert, le domestique estropié, et à sa femme. On sala pour eux quatre springboks, que le chasseur Speelman venait de tuer;

de plus, M. Burchell donna de la poudre à tirer à Cupido Kok, oncle du capitaine Kok, sous la condition qu'il fournirait de temps en temps du gibier à ce Hottentot estropié; un attelage de bœufs fut laissé à Groote-Doorn sous la surveillance d'un Hottentot; les autres dix bœufs furent attelés au petit chariot; les gens de M. Burchell enrôlèrent encore, la veille du départ, un Boschiman et un Hottentot.

Le 24 février, enfin, notre voyageur se mit en route; le capitaine de Klaarwater et les autres Hottentots désapprouvèrent jusqu'à la fin son expédition, et le regardèrent comme un homme qui courait à sa perte. M. Burchell fut content de quitter un lieu où tout le monde travaillait de concert à abattre son courage (1). En passant par les montagnes d'Asbeste, il ne trouva plus ces magnifiques parterres de fleurs que la nature y avait étalés à sa vue peu de temps auparavant; la floraison était passée, et la chaleur avait déjà fané et desséché la végétation, qui n'a que quelques jours d'éclat sous ce climat méridional.

Au Kloof, M. Burchell apprit du capitaine Berends qu'il n'avait pu enrôler de monde; mais notre voyageur était déterminé à se hasarder dans le pays des Boschimans avec le peu de gens qu'il avait. Il se procura une quantité de dakka ou feuilles de chanvre, pour des présents destinés aux fumeurs boschimans. Il fit moudre du grain, et bouillir un petit baril de lait, ayant remarqué que le lait qu'on em-

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. II, p. 2.

portait dans son état naturel se caillait, ou se convertissait en beurre à force d'être secoué. Tout le village prit ensuite congé de la petite caravane.

Elle passa par la vallée des montagnes d'Asbeste qui mène au Gariep. L'herbe touffue y formait un tapis épais; une belle verdure couvrait en quelques endroits la roche schisteuse; des festons de clématis étaient suspendus entre les acacias, qui formaient de distance en distance des bosquets, et donnaient un ombrage délicieux. En quelques endroits, le chemin devenait rocailleux et escarpé, et il fallait traverser le lit sec du ruisseau qui sillonnait la vallée; auprès d'une source d'eau limpide, on trouva un kraal de Koras dont les bœufs et les brebis broutaient l'herbe sur la pente des collines. Ces sauvages approchèrent; quelques uns saluèrent nos voyageurs comme d'anciennes connaissances, ayant chassé avec eux aux hippopotames sur le Ky-Gariep. Plus loin, on trouva une autre source, auprès de laquelle une troupe de Hottentots mêlés, amis et parents de ceux du Kloof, avaient établi leur kraal. Les hommes et les femmes étaient absents, les uns à la chasse, les autres au pâturage avec le bétail, ou à la recherche du bois et des racines sauvages; il ne restait que les enfants. A peu de distance de ce kraal, il y en avait un autre de Hottentots mêlés, dans un bosquet d'acacias et au bas de hautes montagnes; leurs cabanes étaient adossées contre un escarpement : c'était un site charmant, et la vue de ce hameau avait quelque chose de vraiment pastoral. De tout côté, le bétail revenait du pâturage; des femmes se hâtaient de

traire les vaches. On voyait un petit jardin entouré d'une haie, arrosé par un filet d'eau, et planté de maïs, de tabac, de potirons et de dakka. La belle herbe touffue de cette vallée (l'*agrostis linearis*, Willd.) mérite d'être recommandée aux agriculteurs de la colonie, à cause de sa finesse et de sa qualité touffue. Les Hottentots du kraal régalèrent leurs compatriotes de lait et de potiron; le lendemain, ils aidèrent les voyageurs à passer le Gariep. On voulut traverser d'abord ce fleuve au gué anglais (*engelsche drift*), nommé ainsi depuis qu'un parti d'Anglais l'avait traversé pour acheter des bestiaux au-delà du fleuve. Étant divisé par une île, le Gariep présente moins de difficultés, en cet endroit, à ceux qui veulent le passer; cependant, cette fois le courant était trop rapide, et il fallut le remonter à la distance de deux milles et demi : c'est là que le malheureux Cowan et ses gens passèrent le fleuve pour ne le revoir jamais.

Un kraal de Koras y était établi, ou plutôt caché sous les acacias; on n'aurait même pas découvert leurs huttes, si les habitants, avec les manières amicales particulières à ce peuple, n'étaient venus au-devant des voyageurs. Ils avaient des bœufs, des vaches et des chèvres, mais peu de brebis. Comme dans cette saison le fleuve était haut, il fallut construire un radeau pour servir de bac; à cet effet, on amassa des morceaux de saule sec, l'acacia et autres arbres étant trop pesants : on attacha ces morceaux à l'aide d'écorce verte, qui, dans l'eau, est préférable aux courroies. Il fallut dix hommes pour diriger le

radeau à travers le courant; les uns nageaient devant, en le tirant à l'aide d'une corde, les autres le poussaient également en nageant. Ils traversèrent le fleuve obliquement sous un angle de cinquante degrés. Quand les Hottentots eurent fait passer la moitié des effets et bagages sur l'autre rive, ils refusèrent de transporter le reste, à moins qu'on ne leur donnât de la poudre à tirer, au lieu de tabac et d'autres objets dont on était convenu d'avance; quelque nécessaire que la poudre fût à M. Burchell, il fallut se soumettre à leur exigence : la fatigue qu'ils avaient eue excusait un peu leur mauvaise foi. Les hommes et les bagages furent le soir sur l'autre rive du fleuve, mais le bétail ne passa que le lendemain matin; il fallut coucher sur la berge. Quand tout fut réuni, on continua le voyage. Tout le personnel que M. Burchell avait avec lui ne consistait qu'en six Hottentots, un Boschiman et un Bachapin. Persuadé de la nécessité de se priver, dans une expédition semblable, des objets agréables et commodes, il n'avait emporté pour lui que trois couvertures, une ombrelle et deux boîtes d'étain, dont l'une contenait ses papiers, son journal de voyage, ses esquisses et sa boussole; et l'autre quelque linge de corps et quelques médicaments indispensables, surtout de l'alcali volatil, ou ammoniac liquide, pour servir contre la morsure des serpents. Des fusils et des houppelandes étaient tout ce qu'il emportait pour ses gens; une provision de tabac devait servir à gagner l'affection des Boschimans. Pour la cuisine, il n'avait d'autres ustensiles qu'un pot d'étain et

une théière; il avait déjà appris à préparer la viande à la manière des Hottentots, en la faisant cuire ou rôtir auprès du feu sur un bâton.

Ayant été informé qu'un Boschiman connu des Hottentots des montagnes d'Asbeste avait récemment établi sa cabane sur la rive du fleuve, à quelques milles au-dessous de l'endroit où étaient les voyageurs, M. Burchell résolut d'aller le trouver pour l'engager à les accompagner; car, pour traverser avec plus de sûreté un pays habité par des Boschimans, il était important pour notre auteur d'avoir quelques hommes de cette nation avec lui, afin de leur faire voir qu'il n'était pas un paysan de la colonie, et qu'il ne venait pas avec des intentions hostiles. En longeant le fleuve, on traversa une plaine couverte d'une herbe si haute, que les chiens s'y trouvèrent cachés; mais on y voyait s'élever les corps de quelques autruches, et par-ci par-là s'élancèrent des antilopes. On arriva avant le coucher du soleil à un hameau composé de trois cabanes; les hommes étaient à la chasse, il n'y avait que les femmes. Le soir, les chasseurs rentrèrent; mais Riizo, le Boschiman qu'on voulait voir, était allé à un kraal assez éloigné. On envoya aussitôt un des habitants pour l'appeler; il fit dire qu'il viendrait. En attendant, M. Burchell continua sa route. Quittant le bassin du Gariep, on gravit une côte rocailleuse; puis on se dirigea au sud, à travers une plaine où l'on remarqua des arbres dont le tronc était blanc : c'étaient des *capparis albi-trunca*, que les Hollandais appellent wit-gat-boom. Ayant passé ensuite par un pâturage où l'herbe avait

trois pieds de haut, on arriva sur le bord d'une rivière ou d'un torrent périodique : c'était la Nouvelle-Rivière, dont les Hottentots de Klaarwater ne connaissaient guère que l'embouchure dans le Gariep. A cause de la qualité saumâtre de l'eau que l'on trouve dans les mares de son lit, on l'a appelée Brakke-Rivier; ce nom fut adopté aussi par les gens de la suite de notre voyageur, qui regretta de ne s'être pas informé du nom que lui donnent les indigènes, c'est-à-dire les Boschimans. Notre auteur a désigné, dans sa carte, le lieu de son campement par le nom de First-Station, ou première station. Il n'y avait dans le lit de la rivière que des mares d'eau plus ou moins éloignées l'une de l'autre; celle auprès de laquelle on s'arrêta avait un goût alcalin : aussi les gens de M. Burchell ne manquèrent pas de demander de l'eau-de-vie pour neutraliser l'effet nauséabonde de cette eau. On passa la nuit sous quelques buissons; le lendemain matin, on fut assez heureux de trouver auprès d'un épinier de buffle (*zizyphus bubalinus*) une petite mare d'eau fraîche. On traversa une plaine sablonneuse de quatorze milles de long, où l'on eut le plaisir de découvrir un nid d'autruche avec vingt-cinq œufs, sans compter neuf autres, placés autour de la cavité qui formait le nid : on se hâta de profiter de cette bonne fortune, que l'on regarda comme un augure favorable pour le reste du voyage. On traversa encore deux fois la même rivière, et on y retrouva cette eau saumâtre qui paraît provenir du sel dont le sol de ce pays est imprégné; quand le lit de la rivière est plein,

l'eau est probablement douce et très potable : aussi vit-on croître auprès de la rivière des buissons qui donnent de l'alcali, tels que le kanna, et une espèce d'atriplex, appelée en hollandais brakboschjes. On vit arriver enfin le Boschiman Riizo, qu'on attendait; il était accompagné du capitaine d'un grand kraal situé dans le pays que M. Burchell avait à traverser. Ce capitaine avait avec lui trois hommes et trois femmes; ils avaient témoigné à Riizo le désir de faire le voyage avec M. Burchell. Ce fut une circonstance heureuse; car on était sûr dès-lors de la bonne disposition des Boschimans qu'on rencontrerait. Il distribua du tabac parmi eux; puis on continua de se diriger vers le sud à l'aide de la boussole de M. Burchell. On voyagea pendant trois heures dans une plaine aride et parsemée de cailloux en quelques endroits. On aperçut une troupe d'antilopes oryx, faussement appelés chamois par les colons : il n'y avait pas moyen d'en approcher dans une contrée aussi ouverte.

On passa la nuit sous quelques buissons qui n'abritèrent pas contre la pluie. M. Burchell trouva le lendemain, sous la selle qui lui avait servi d'oreiller, deux lézards, fort content que ce ne fussent pas des scorpions ou des vipères. Les Boschimans étaient restés en arrière; mais ils rejoignirent M. Burchell le lendemain : les femmes portaient leurs enfants sur le dos; Kaabi, le chef, paraissait un homme d'une quarantaine d'années; mais sa femme ne devait pas en avoir plus de quinze, et pouvait passer pour jolie chez les Boschimans; sa taille n'avait pas cinq pieds,

son menton n'était pas pointu comme chez les Hottentotes, et ses yeux étaient encore vifs et ouverts : c'est un agrément que les Boschimanes perdent dans la suite; l'habitude de préserver la vue de l'impression d'un jour trop vif et des vents violents fait qu'elles finissent par ne plus ouvrir les yeux qu'à demi. Elle était coiffée d'un bonnet de cuir orné de verroterie; elle portait aussi un grand nombre de bracelets en cuir, et deux anneaux de cuivre aux oreilles. Pendant toute la marche, son enfant ne quittait pas son dos; pour lui donner le sein, elle faisait passer le nourrisson sous son bras. Elle avait sur le dos un rouleau de peaux qui servait de lit pour la nuit, et une natte à crible, que les Boschimans emploient pour séparer la terre d'avec les petites racines qu'ils déterrent à l'aide de leurs bâtons. La femme de Kaabi portait à la main trois de ces bâtons.

Après avoir quitté la station de Drie-Doorn, où l'on avait passé la nuit, on traversa une plaine immense, qui n'était bornée à l'ouest que par les montagnes rocheuses auprès de Moddergat; les voyageurs avaient en perspective devant eux les monts Nappika et les sommets des montagnes de l'Hyène. La journée était chaude et sans nuages; le phénomène du mirage se présenta aux yeux des voyageurs: ils crurent voir un lac dont l'eau s'agitait légèrement à la surface; mais à mesure qu'ils avançaient, le lac reculait : l'illusion était pénible dans une aussi grande chaleur; heureusement, ils arrivèrent à une véritable mare d'eau (1), et furent charmés de la trou-

(1) M. Burchell a indiqué ce lieu sur sa carte par les mots de Freshwater-Halt. *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 28.

ver fraîche. C'était encore la rivière Nouvelle; dans cette partie de son cours, qui paraissait guider les voyageurs jusqu'à la colonie, tout en faisant de grands détours, l'eau était bonne, et les mares se succédaient presque sans interruption; elles étaient indiquées par des roseaux pareils à ceux de nos contrées. Le voyageur désire-t-il trouver de l'eau dans l'Afrique méridionale, il faut qu'il gravisse une hauteur; s'il découvre des roseaux ou des arbres karree, l'épinier de buffles ou de karro, des saules, etc., il peut être sûr qu'il y a de l'eau, ou qu'en creusant il découvrira une source.

Ne sachant pas où l'on trouverait encore de l'eau, on donna six heures de repos aux bœufs pour qu'ils pussent bien s'abreuver et paître. Deux Boschimans d'un kraal situé à quelque distance vinrent voir les voyageurs; ils étaient à la recherche des racines sauvages: voyant de leurs compatriotes dans la société de M. Burchell, ils n'eurent aucune défiance. L'Anglais leur fit donner de la nourriture, dont ils paraissaient avoir grand besoin, et leur donna en outre du dakka. On continua ensuite de voyager dans la plaine, dont le sol était une bonne terre végétale produisant des buissons de deux pieds de haut, des *lycium* plus élevés, et en quelques endroits de l'herbe. On voyait aussi des plantes du genre *stapelia*: l'une était parée de grandes fleurs d'un rouge très foncé, et une autre portait des fleurs jaunes. On vit des lièvres et des couaggas qui broutaient l'herbe dans le lointain. On campa la nuit auprès de la rivière, dans un endroit que M. Burchell a appelé Grass-

Station, et où il y avait assez de mares d'eau. Speelman et les autres chasseurs hottentots n'arrivèrent que tard, et sans avoir tué aucun gibier. Le Boschiman qui les avait guidés à la chasse, ayant pris un lézard, avait demandé qu'on s'arrêtât pour faire du feu; et aussitôt il avait rôti son lézard, et l'avait ouvert pour manger les œufs que cet animal portait dans son ventre. Les Hottentots, qui pourtant ne sont pas délicats, en avaient été dégoûtés. Cependant, observe M. Burchell, ne mange-t-on pas des grenouilles en Europe, et des iguanas, véritables lézards, dans les Indes occidentales?

Faute de gibier, on fut obligé de tuer une brebis, quoiqu'on n'en eût pas trop pour le voyage. Il fallut nourrir les Boschimans pour gagner leur amitié. Ils reçurent avec plaisir le suif, et le fondirent aussitôt dans un pot d'une forme grossière qu'ils portaient entre eux; le sang et la graisse des animaux font les délices de ces sauvages, et si l'on pouvait être charmé d'une de leurs femmes, on serait bientôt dégoûté en la voyant tremper ses mains dans le sang et la graisse, et sucer ses doigts avec avidité.

Les feux du camp avaient été aperçus par un kraal situé sur une colline à neuf milles de là; il vint, le lendemain matin, une dizaine de Boschimans, avançant d'abord avec défiance, puis rassuré par la vue de leurs compatriotes; la plupart étaient des femmes. M. Burchell leur fit distribuer du tabac. Ils reçurent ce présent avec joie, et se mirent aussitôt à fumer, les hommes assis d'un côté, les femmes de l'autre, tous jasant et marquant une grande satis

faction; les femmes surtout parlaient avec une volubilité dont M. Burchell n'aurait pas cru capable la prononciation d'un idiome embarrassé par tant d'éclats de voix. Et voilà le peuple que les missionnaires avaient peint au voyageur anglais comme les sauvages les plus féroces!

On ne quitta cet endroit que dans l'après-midi pour se diriger au sud-est, vers l'extrémité orientale des montagnes de l'Hyène, où était situé le kraal de Kaabi. Les indigènes appellent cet endroit Point-d'Eau, parce que la rivière le contourne. Il faisait si chaud, qu'il semblait que le soleil dardât du feu sur la tête des voyageurs. On fut très content de trouver en route une mare d'eau vaseuse. Les Boschimans, peuple qui d'ailleurs cache avec soin ses demeures aux yeux des blancs, guidèrent M. Burchell sur une colline où se trouvait, parmi des amas de pierres, une demi-douzaine de huttes misérables, qui ne garantissaient même pas de la pluie et du vent. Pas un seul habitant n'était chez lui; le besoin les avait tous forcés à aller à la recherche de quelque nourriture. Dans les huttes, il n'y avait rien, si ce n'est quelques peaux pelées ou la coquille d'un œuf d'autruche. « Jamais, dit M. Burchell, je n'avais encore vu, je ne m'étais même pas imaginé une misère aussi triste, aussi grande. Voici, me dirent-ils en montrant leurs huttes, voici notre demeure! et, après un silence de quelques moments, ils s'assirent avec leurs corps amaigris par terre, et me regardèrent avec une expression d'humilité et de besoin, qui fit couler une larme sur mes joues. Voilà donc,

me dis-je, la demeure d'êtres humains! Dans quelle aisance, dans quel luxe ai-je été élevé, tandis que ces malheureux, dépourvus de tout, errent chaque jour dans une plaine brûlée pour revenir le soir dans ces tanières où les attend la faim! Cependant, tout malheureux qu'ils sont, et ne paraissant élevés qu'un degré au-dessus des bêtes fauves, avec lesquelles ils sont obligés de partager ces plaines, ils ont un cœur d'homme : ils ne sont pas insensibles aux accents de la bienveillance! » M. Burchell se hâta de donner des ordres pour qu'on distribuât de la nourriture à ces hommes exténués de besoin. En vain les Hottentots lui représentèrent que dans ce désert il était prudent de ménager les provisions; la compassion l'emporta sur la prudence. Il s'aperçut, à l'air satisfait de ces sauvages, qu'ils n'avaient pas souvent goûté de nourriture animale. Bien des nuits s'étaient passées, sans doute, sans qu'ils eussent pu assouvir d'aucune manière leur faim. « Leurs voix reconnaissantes élevées comme d'un commun accord pour exprimer leurs sentiments, dit notre voyageur, retentissent encore dans mes oreilles, et quoique leurs paroles fussent inintelligibles pour moi, leurs regards servaient d'interprètes à leur pensée, me causaient des sensations délicieuses, et me récompensaient mille fois du petit sacrifice que j'avais fait en leur faveur.... Ils étaient en ce moment tous arrivés, et se pressaient autour de moi, qu'ils regardaient comme leur bienfaiteur. J'étais honteux de recevoir tant de remercîments pour si peu de chose; et si nous étions restés plus longtemps, je n'aurais pu m'empêcher de leur donner

tout ce qui nous restait » (1). La fête n'aurait pas été complète sans la pipe à fumer; aussi, quand ils eurent mangé, notre voyageur leur fit distribuer du tabac, et il promit de leur en donner davantage quand il reviendrait de la colonie, où il se proposait de renouveler sa provision. Pendant ce temps, quelques uns des gens de M. Burchell avaient fait un trafic clandestin avec ces sauvages, et leur avaient enlevé leur peu de vêtement contre un peu de tabac. Un vieux sauvage donna sa peau de léopard, et un autre céda, sans réfléchir, une peau de lionceau, pour se procurer le plaisir de fumer un peu de dakka.

En apprenant ces marchés, M. Burchell fut indigné qu'on eût abusé ainsi de la simplicité de ces sauvages, et qu'on les eût dépouillés, tandis que, de son côté, il cherchait à soulager leur misère. Il fit donner sur-le-champ aux Boschimans une quantité de tabac regardée comme l'équivalent des objets qu'ils avaient vendus. Les sauvages comprirent parfaitement le procédé du voyageur blanc; et quand il quitta leur kraal, qu'il a appelé Poverty-Kraal, hameau de la Pauvreté, ils exprimèrent leur reconnaissance avec tant de douceur et de cordialité, qu'il n'aurait pas fallu avoir, dit-il, un cœur humain pour rester insensible à cette scène touchante.

Après avoir fait encore environ huit milles dans une plaine couverte de buissons d'épines, les voyageurs se trouvèrent de nouveau sur le bord de la rivière, et y

(1) *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 38.

campèrent pour la nuit, au milieu des plus hauts pâturages. M. Burchell remarqua le lendemain matin beaucoup de petits pinsons (*loxia astrild*), ce qui fit donner à cette place le nom de Astrild-Station. Ce petit oiseau, appelé bec-rouge par les Hollandais, est aussi très commun à l'île Sainte-Hélène, dans toutes les régions tropicales de l'Afrique et dans l'Inde.

Par une espèce de défilé, on entra dans une autre plaine qui ressemblait à un champ couvert de moissons, tant l'herbe y était haute; le sol était argileux et paraissait d'une grande fertilité, et, pour surcroît d'agrément, la rivière serpentait à travers la plaine. Quel beau séjour ce serait pour des hommes laborieux et civilisés! et combien le sort des Boschimans, actuellement si misérables, changerait s'ils s'adonnaient à la culture de ce sol excellent! On vit dans l'éloignement paître plusieurs troupes de kaanas, faussement appelés élans, et de couaggas. Un des chasseurs hottentots monta aussitôt à cheval, leur fit la chasse, et fut assez heureux pour tuer un de ces derniers animaux. On rétrograda pour faciliter le transport de l'animal, et on s'arrêta, pour la nuit, sur la rivière que l'on avait traversée ce jour plusieurs fois. Les Boschimans aidèrent à dépecer l'animal, et une grande partie du lendemain, 5 mars, fut employée à couper la viande en tranches, et à la sécher au soleil sur les buissons. On en donna une bonne part à ces pauvres Boschimans. On continua ensuite le voyage, en passant auprès de rochers d'un noir luisant, provenant de parties ferrugineuses qui les

remplissaient. On trouve de ces rochers en plusieurs endroits de l'Afrique méridionale; cependant, M. Burchell n'en avait pas encore vu d'aussi luisants. Toutes les petites collines auprès desquelles on passa consistaient en pierres ou blocs roulés; mais les montagnes étaient stratifiées régulièrement. Kaabi, qui continuait de servir de guide, conduisit les voyageurs à travers un défilé des montagnes de l'Hyène; au revers de ces montagnes, on retrouva encore la rivière : son lit était ici étroit et profond, et presque caché par l'herbe élevée des pâturages. La verdure seule des roseaux indiquait son cours sinueux dans la plaine; sur la gauche, les voyageurs avaient une de ces collines de roche luisante dont il vient d'être parlé, et sur la droite, au pied d'une colline formée d'assises de pierre, s'élevait isolément, sur un large piédestal, un obélisque naturel. En l'honneur de cette curiosité, M. Burchell appela le défilé le Passage de la Pyramide.

On arriva le soir auprès du kraal dont Kaabi était le capitaine : sur les éloges que ce chef fit du voyageur blanc, beaucoup d'habitants vinrent le soir même voir M. Burchell. On mit sur le feu le pot à la viande, et les Boschimans furent régalés d'élan. Notre voyageur coucha sous un buisson. Le lendemain, en s'éveillant, il vit déjà plusieurs Boschimans auprès de lui; bientôt il en vint d'autres, et à la fin il était entouré d'hommes, de femmes et d'enfants; aucun ne portait des armes, circonstance remarquable de la part de sauvages qui ne marchent presque jamais sans leurs arcs et leurs hassagaies. Ils

n'étaient pas moins étonnés que M. Burchell; ils paraissaient voir avec plaisir qu'un blanc osât se confier à leur bonne foi, et se mêler parmi eux, qui n'avaient guère vu les blancs qu'en troupe, et dans des attitudes hostiles, ou du moins guerrières. Kaabi se montra ce jour dans un costume de fête, pour faire l'honneur de son kraal au voyageur anglais. Il était coiffé d'un chapeau blanc qu'il avait obtenu par quelque moyen de la colonie; les autres devenaient de plus en plus familiers; les femmes surtout étaient très bruyantes; l'espoir du tabac qu'on allait leur distribuer remplissait de joie ces cœurs simples, et animait tous les visages. Le chef eut beaucoup de peine à rétablir l'ordre au moment où l'on procéda à la distribution.

Le tabac de la colonie s'apprête en rouleaux de la forme d'un câble, ayant un pouce d'épaisseur. Chez les paysans et chez les Hottentots, on mesure les rations selon la longueur. M. Burchell donna au chef une ration de trois pouces de long; à chaque homme, environ un pouce, et aux femmes un peu moins. Cette bagatelle les rendit tous heureux; ils exprimaient leur joie comme au kraal de la Pauvreté, mais d'un air moins mélancolique. Pour n'être pas importuné le reste du temps, le voyageur, après avoir tiré toutes les rations de sa poche, leur montra ensuite qu'il n'y avait plus rien. Cependant le goût du tabac est si vif chez ces sauvages, qu'ils donneraient tout pour s'en procurer. Aussi les gens de M. Burchell ne manquèrent pas de troquer du tabac contre de belles peaux. Quand les Boschimans surent que

M. Burchell n'était point un des paysans de la colonie, qu'ils haïssent, et qu'il n'avait d'autre intention que d'être leur ami, ils lui déclarèrent unanimement qu'il pouvait voyager sans crainte dans leur pays, et que personne ne songerait à lui faire du mal. De leur côté, toute crainte, toute méfiance avait disparu. Ils commencèrent à jaser et à rire. Les femmes, ayant mis de côté toute timidité, parlaient toutes à la fois, les unes plus haut que les autres; elles adressèrent, plusieurs ensemble, la parole à M. Burchell, et l'interprète eut bien de la peine à faire comprendre tant de propos qui se croisaient. Une femme dont la voix dominait les autres, et qui exhibait un morceau de chemise comme un certificat de son séjour dans la colonie, se plaignit de la dureté des paysans envers les Boschimans. Ces paysans ne donnaient presque pas de tabac à ceux qui leur en demandaient; et quelquefois ils les chassaient à coups de fouet. Elle imitait si bien le claquement du fouet, et les cris du Boschiman qu'on chassait, que sa pantomime divertissait toute l'assemblée.

Le contentement général augmenta encore quand notre voyageur fit faire une distribution de viande d'élan. Les Boschimans le prièrent de rester un jour ou deux, pour faire la chasse aux rhinocéros; on en avait vu trois ou quatre aux environs du kraal. Les Hottentots joignirent leurs prières à celles des sauvages; et M. Burchell, qui avait d'ailleurs besoin d'augmenter ses provisions, consentit volontiers à cette demande. La grande chaleur éloigna les Boschimans, qui se retirèrent dans les cabanes de leur

kraal. Après midi, muni de son ombrelle, M. Burchell s'y transporta seul. Le village consistait en une vingtaine de cabanes ou de huttes, rangées en cercle : il contenait environ cent vingt habitants, dont les deux tiers paraissaient se composer de femmes : c'est probablement un des plus forts kraals de Boschimans qu'il y ait au sud du Gariep. Il était placé dans un lieu aride, sur un plateau. C'est la position que les Boschimans préfèrent pour avoir moins de surprises à craindre.

Notre voyageur, ayant trouvé le Boschiman son interprète, s'assit auprès d'un groupe d'hommes, et s'entretint avec eux ; mais il avoue que cette conversation n'ajouta pas beaucoup à son instruction. Les Boschimans ont la simplicité des sauvages ; leur cœur est bon. S'ils préfèrent à un travail persévérant le vol et le larcin commis chez les colons et chez les tribus voisines, s'ils mentent souvent, c'est que ces vices ne leur paraissent pas odieux. Ils ont l'esprit très borné et peu d'idées. Aucun des objets de fabrique européen que possédait M. Burchell n'excita leur curiosité : ils ne lui adressèrent aucune question sur son pays, et ne témoignèrent aucun désir de s'instruire. M. Burchell continua sa visite. Il remarqua que toutes les cabanes avaient leur entrée en dedans du cercle, où ils tenaient leur bétail pendant la nuit; en sorte que chaque habitant pouvait voir ce qui s'y passait. On ne pouvait entrer dans les huttes qu'en se baissant. La cabane du chef ne différait point des autres. Une peau servait de lit; chacun s'y couchait enveloppé dans son kaross, et roulé comme un pa-

quet, ne laissant voir ni la tête ni les jambes. M. Burchell ne vit pas plus de cinq à six bœufs, et autant de brebis; mais il y avait bien une centaine de chèvres. Ils ont de petits chiens entièrement blancs, avec les oreilles pointues et dressées. Cette espèce paraît appartenir aux tribus indigènes (1).

Notre voyageur remarqua plusieurs individus qui paraissaient avoir un grand âge, et dont la peau plissée était comme tannée. La boue dont ils étaient couverts, et leurs cheveux collés ensemble par la graisse, les rendaient dégoûtants. Voyant un groupe de femmes, jeunes et vieilles, M. Burchell s'assit parmi elles. La conversation n'en devint que plus animée. Le voyageur leur adressa quelques questions sur les coutumes du mariage, par le moyen de son interprète. Elles lui apprirent que chez les Boschimans une fille est fiancée lorsqu'elle sort de l'enfance, et que lorsqu'une femme mariée commence à vieillir, le mari en prend une seconde; et quelquefois il ajoute plus tard une troisième. Ce sont les parents qui arrangent le mariage, sans consulter la jeune fille. Il y avait dans le kraal plusieurs mères qui ne pouvaient avoir plus de onze à douze ans; mais aussi les femmes vieillissent de très bonne heure. Quelques jeunes filles pouvaient passer pour gentilles, à cause de leur jeunesse et de l'expression agréable de leur physionomie ; mais peut-être n'y en a-t-il pas une seule dans toute la nation, dit M. Burchell, que l'on trouvât jolie en Europe. Le matin,

(1) Burchell, *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 56.

lorsqu'elles étaient venues pour avoir leur part dans la distribution du tabac, elles n'étaient pas encore parées; mais cette fois leurs charmes étaient rehaussés ou cachés par une bonne couche de boukou et d'ocre rouge. Le premier, étant une poudre verte, était répandu sur leur tête et sur leur cou; et l'ocre, mêlée à la graisse, était appliquée en raies par-dessus le nez, sur les deux côtés, et en travers sur les pommettes des joues. Quelques femmes, à force de graisser et d'ocrer leurs cheveux de devant, les avaient amassés en pelotes rouges, épaisses et dures. D'autres avaient le milieu de la tête rasé, en sorte qu'il ne leur restait qu'une couronne de cheveux comme aux moines; et cette couronne était entourée d'une autre, composée de boutons. Toutes les femmes portaient des bracelets, soit de cuivre, soit de boyaux tordus, soit enfin de cuir. Beaucoup d'entre elles avaient aux oreilles des ornements semblables. Leur taille était très petite, et généralement au-dessous de cinq pieds, et leurs traits étaient délicats. Une circonstance qui frappa notre voyageur, ce fut de voir chez les femmes âgées les os des cuisses cambrés en dehors d'une manière extraordinaire.

Quelques hommes qui passaient s'amusèrent à entendre le voyageur questionner leurs femmes : il demanda à celles-ci si leurs maris les battaient quelquefois. Les hommes se mirent à rire, et répondirent aussitôt : Non, non; mais les femmes s'écrièrent : Oui, oui; ils nous frappent sur la tête, comme ça! en même temps elles imitaient par leurs gestes la brutalité de leurs maris.

M. Burchell se leva pour visiter encore les cabanes; dans l'une, une famille était groupée, buvant du lait de chèvre dans un vase de cuir. Pour puiser du lait, chaque membre se servait alternativement d'une brosse à long poil, qu'il trempait dans le liquide, pour la sucer ensuite. Plus loin une vieille femme, ayant appris que le voyageur s'informait de toutes leurs coutumes, l'arrêta pour lui montrer ses mains, où il manquait deux articulations au petit doigt de la droite, et une au petit doigt de la gauche. Elle lui expliqua que ces joints avaient été coupés en divers temps, pour le deuil au sujet de la perte de trois filles. Regardant ensuite les femmes qu'il rencontra, M. Burchell vit des mutilations semblables sur plusieurs d'entre elles. A la vue d'un groupe d'hommes qui mettaient en ordre leurs arcs et leurs flèches, il pria l'un d'eux, vieillard qui paraissait être leur chef, de lui donner un échantillon de son adresse au tir. Le vieillard désigna aussitôt un autre comme étant bien meilleur tireur que lui. On attacha une peau d'antilope, de sept pieds carrés de surface, à une perche, et on ficha celle-ci en terre, à une distance de quarante yards. Le Boschiman se mit à ramper tout doucement par terre comme pour approcher ou surprendre le gibier ou l'ennemi, selon leur usage; puis, étant approché de vingt yards, il lança la flèche. Cependant il manqua le but; mais à un second essai il fut plus heureux. M. Burchell conclut de là que les rapports qu'on lui avait faits de l'adresse extraordinaire des Boschimans dans le tir, étaient fort exagérés, ou bien que ces sauvages ca-

chaient à dessein, devant lui, leur habileté, afin de le tromper. Les pointes de toutes leurs flèches étaient couvertes de poison. Ils lui firent entendre que les unes étaient destinées à servir contre leurs ennemis, et d'autres pour la chasse. Parmi les hommes, il y avait beaucoup de borgnes; l'auteur a oublié d'en noter la cause.

Il continua de se promener de cabane en cabane, de groupe en groupe; partout il fut reçu avec un air amical; ils paraissaient voir avec plaisir un blanc qui se présentait au milieu d'eux plein de confiance, sans armes et sans escorte, et qui s'intéressait à toutes leurs coutumes. Il retourna ensuite au camp, où plusieurs Boschimans, en venant chercher de l'eau, s'assirent auprès de lui, et, à défaut d'interprète, s'entretinrent avec lui par signes. Le soir, il se rendit de nouveau à leur kraal, ayant ouï dire que ces hordes aiment tant la danse, qu'il se passe rarement une nuit sans qu'on se livre dans quelque cabane à ce divertissement. Voyant dans une des cabanes plus de mouvement que dans les autres, il présuma que c'était là qu'on allait danser, et en effet, il ne se trompa point. La cabane était remplie de monde; on n'avait laissé qu'un petit espace au milieu pour le danseur. A l'entrée de la cabane, une des plus grandes du kraal, on avait allumé du feu. L'arrivée de M. Burchell n'interrompit nullement l'espèce de représentation qui avait lieu. Les spectateurs tournèrent vers lui des regards qui exprimaient la satisfaction de le voir, et il s'assit sans façon dans le cercle. Le danseur, tout occupé de son art, paraissait

comme inspiré. Les cabanes des Boschimans n'étant pas assez hautes pour qu'on puisse s'y tenir debout, il était obligé d'avoir le corps courbé : à cet effet, il s'appuyait sur deux longs bâtons placés obliquement. La danse était des plus bizarres. Appuyé sur ses deux béquilles, le danseur remue une jambe, l'agite selon le mouvement de son chant, tantôt lentement, tantôt avec violence; et quand il est épuisé de fatigue, il se jette par terre, sans discontinuer de chanter et de remuer le corps. Dès qu'il a repris haleine, il se relève et recommence ses mouvements singuliers. Quelquefois un autre prend sa place, et se fatigue à son tour à remuer une jambe; ou quand le danseur a la jambe engourdie de tous ces mouvements, il agite l'autre à son tour. Aux deux chevilles le danseur avait une couple de grelots, faits de bouts d'oreilles d'antilopes, cousus ensemble et renfermant de petits morceaux d'œufs d'autruche.

Les spectateurs ne restaient pas oisifs; ils accompagnaient la danse de leur chant, d'un battement de mains, et du son du tambour. Leur chant ne consistait que dans les syllabes *aye o, aye o!* constamment répétées. Au son *o*, ils joignaient les mains; le danseur ne faisait que répéter le mot *wawakou;* les voix des jeunes filles dominaient celles des hommes et des femmes. Le son du tambour fait en bambou, et recouvert d'un parchemin mouillé, était d'accord avec la voix de l'assemblée. Dans sa relation, M. Burchell a mis leur air de danse en musique.

Ce qui le charma le plus, ce fut ce plaisir tranquille et modéré dont jouissait la société. « Si je n'avais

jamais rien vu et connu de ces sauvages, dit-il, que les scènes de cette journée et les amusements du soir, je n'aurais pas balancé à les déclarer les gens les plus heureux du monde. Libres de soucis, contents de peu, ils paraissaient couler leur vie tout doucement, comme on descend un fleuve entre des rives émaillées de fleurs. Sans penser à l'avenir, et sans réfléchir sur le passé, ils oubliaient les heures au milieu des rires; la musique adoucissait leurs passions, et ils se laissaient aller insensiblement à cet état agréable et tranquille, où aucune mauvaise pensée ne vient nous tourmenter. Les voix douces et délicates des jeunes filles qui s'accordaient avec celles des hommes et des femmes, leurs battements de mains, les grelots du danseur, le son sourd du tambour, puis l'air content de l'assemblée, tout cela faisait une impression harmonieuse et bien faite pour calmer les sens. J'étais assis parmi eux comme si j'avais été chez moi; pendant quelques minutes, je cessai de penser aux sciences et à l'Europe, et j'oubliais qu'étranger je me trouvais au milieu d'un pays de sauvages. Les heures de la nuit s'écoulèrent; l'aube du jour avertit les spectateurs que d'autres occupations réclamaient leur attention. »

Le lendemain matin, les Hottentots de M. Burchell allèrent à la chasse du rhinocéros, comme on l'avait promis aux Boschimans. Quant à lui, il resta au camp. Il reçut de Kaabi, en présent, une chèvre dépecée et prête à être cuite. En faisant ce présent, le chef dit que M. Burchell avait eu beaucoup de bontés pour lui, depuis leur départ des bords du Gariep, et

qu'il désirait faire quelque chose qui fût agréable au voyageur. Celui-ci fut touché de la simplicité et de la sincérité avec lesquelles ce présent fut offert. D'autres Boschimans vinrent tenir compagnie à M. Burchell. Il ne cache pas qu'il fut un peu dégoûté en voyant une femme qui portait son nourrisson, chercher la vermine sur elle, et la dévorer ou la donner à l'enfant. Il ne croit pourtant pas qu'un usage aussi dégoûtant soit général chez ce peuple, et il n'en a pas vu de second exemple durant tous ses voyages (1).

On vint annoncer que Speelman, le chasseur de M. Burchell, venait de tuer un rhinocéros. Cette nouvelle répandit la joie dans le kraal. Les hommes saisirent leurs armes et accoururent à l'endroit de la chasse; d'autres descendirent la colline en dansant et en chantant, et faisaient toute sorte de folies pour exprimer au voyageur blanc le plaisir qu'ils ressentaient, et leur reconnaissance pour ce bienfait de sa part. On fit venir du pâturage les cinq bœufs de charge appartenant à la caravane, et les Boschimans apprêtèrent les bœufs de leur kraal, qui n'étaient pas en plus grand nombre, pour aller chercher le gibier. Le soleil était déjà sur son déclin quand on partit : il fallut traverser le kraal des Boschimans. Tout le monde y était ivre de joie; les vieilles femmes étaient plaisantes à voir : se présentant avec leurs pelotes de cheveux chargées d'ocre, elles riaient, elles battaient des mains, elles parlaient toutes à la fois pour témoigner leur plaisir à M. Burchell; jeunes et vieux

(1) *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 69.

venaient se serrer autour du voyageur à cheval, qui eut de la peine à avancer. Les Boschimans, menant leurs bœufs, franchissaient les rocs avec une telle légèreté, que notre voyageur, quoique étant à cheval, eut de la peine à les suivre dans une aussi mauvaise route. Il comprit alors pourquoi les colons rattrapent si difficilement le bétail que les Boschimans leur volent, à moins de les poursuivre sur-le-champ, et à cheval; il n'y a pas de voleurs de bétail plus lestes que ce peuple. Déjà le soleil se couchait lorsqu'on parvint à l'extrémité occidentale des montagnes de l'Hyène : on vit alors dans la plaine, au-dessous des hauteurs, la fumée du feu des chasseurs. En arrivant à l'endroit où gisait le rhinocéros, M. Burchell apprit que Speelman venait d'en tuer un second. Le chasseur vint lui-même annoncer sa double victoire avec une vivacité peu commune chez un Hottentot. En entrant dans la plaine, les chasseurs avaient découvert les quatre rhinocéros dont avaient parlé les Boschimans; Speelman avait tiré le premier coup, et blessé mortellement l'un de ces animaux; sept autres balles l'avaient étendu par terre. Poursuivant alors les trois autres, il avait réussi à s'approcher d'un des rhinocéros sans être aperçu, et l'avait tué d'un seul coup. Ces animaux ont l'odorat si fin, qu'ils sentent un être humain à une grande distance, et cherchent à l'éviter par la fuite : pour en approcher de la portée du fusil, il faut aller contre le vent; encore faut-il avancer dans le plus grand silence, car ils n'ont pas l'ouïe moins fine que l'odorat. Le danger pour le chasseur com-

mence quand ils aperçoivent celui qui ose troubler leur repos; devenant furieux alors, ils se précipitent sur lui; dans ce cas, il faut que le chasseur ait assez de présence d'esprit et de prestesse pour faire un saut de côté au moment où l'animal va passer, et pour recharger aussitôt son fusil avant que l'animal puisse l'apercevoir de nouveau.

Le premier que Speelman avait tué était un mâle, et d'une taille énorme; il n'avait de poil qu'aux oreilles et à l'extrémité de la queue. Les balles qui avaient frappé contre ses os étaient aplaties, mais celles qui étaient restées dans les chairs avaient conservé leur forme. La peau n'est point impénétrable, comme on le voit, du moins pour les balles faites de plomb et d'étain; il se peut néanmoins que des balles venant de trop loin, ou lancées par une charge de poudre trop faible, ne pénètrent pas; au reste, la peau durcit quand l'animal est dépecé, et on en fait de bons boucliers.

On avait allumé plusieurs feux, et plus de vingt Boschimans étaient occupés à couper de la viande, à en manger et à jaser. Ils avaient un appétit insatiable; à peine avaient-ils fini un morceau, qu'ils couraient en couper un autre; et ce manége dura toute la nuit. La chair de ce rhinocéros était bonne, et ressemblait beaucoup à celle du bœuf; mais elle était moins tendre que celle du second, qui était une femelle, et qui avait plus de graisse. Ce second animal n'était pas encore découpé. Après avoir passé la nuit auprès des feux en plein air, notre voyageur alla le matin de bonne heure, avec son chasseur, voir et des-

siner cet animal, qui avait neuf pieds trois pouces de long; son corps, dans la partie la plus grosse, avait huit pieds quatre pouces de circonférence. La corne du nez excita surtout l'attention de notre voyageur; il la regarde comme le résultat d'une sécrétion semblable à celle qui produit les cheveux et les ongles. M. Burchell fit emporter une partie de la chair pour lui, et abandonna le reste aux Boschimans. Ses Hottentots ne manquèrent pas de couper des lanières de la peau pour en faire des schamboks. Il avait fait froid la nuit; mais, pendant la journée, la chaleur fut excessive, dans une plaine où rien ne pouvait abriter contre le soleil. M. Burchell emporta de la chasse un violent mal de tête et un peu de fièvre.

Le lendemain, 9 mars, il prit congé du kraal de Boschimans auquel il venait de procurer quelques jours heureux, et il continua sa route vers la colonie. Il fallut traverser ce jour quatre fois la rivière. On campa la nuit sur ses bords, dans un endroit couvert de roseaux, et que M. Burchell a désigné, par cette raison, sous le nom de Reed-Station. Le lendemain, on trouva un terrain mamelonné, couvert de buissons, et où il n'y avait point de chemin de frayé. Les Hottentots découvrirent une ruche naturelle sous terre, écartèrent les abeilles à force de fumée, et s'emparèrent de près de trois livres de miel. Quoique presque aussi liquide et aussi clair que l'eau, il valait le meilleur miel d'Europe; du moins il semblait exquis à notre voyageur, qui n'avait goûté pareille douceur depuis long-temps. En avançant, on aperçut des troupeaux innombrables d'animaux sau-

vages, qui broutaient paisiblement comme des troupes de bestiaux. Partout on observait des couaggas, des springboks, des kannas et des hartebeests ; on n'en avait pas tant vu durant le voyage ; mais en même temps on découvrit la trace des lions, ce qui engagea les voyageurs à redoubler de vigilance. Le soir, en faisant une halte, on entendit les rugissements de ces bêtes féroces, qu'on ne trouve jamais que là où il y a beaucoup de gibier; les jakals aussi firent entendre leurs hurlements. Pour empêcher ces bêtes fauves d'approcher des bœufs, nos voyageurs tinrent leurs feux allumés toute la nuit. Comme le nombre des moutons diminuait, M. Burchell fit faire une chasse : on ne tarda pas à tuer un couagga, nom sous lequel les Hottentots confondent le zèbre et le cheval sauvage. Les Hottentots en vantaient beaucoup la chair : M. Burchell en fit cuire; il la trouva tendre, et d'un goût qui tenait du bœuf et du mouton ; mais il avoue qu'il partage la répugnance des colons pour la chair d'un animal regardé comme étant une espèce de cheval; ce qui ajoutait à sa répugnance, c'était la vue de la graisse, qui, étant jaune et huileuse, avait de plus une odeur forte et désagréable.

Le 12 mars, après avoir passé deux fois la rivière, on tourna au sud-est pour visiter un kraal de Boschimans ; on avait en perspective une longue montagne plate comme une table derrière laquelle, dans un bien plus grand éloignement, s'en élevaient d'autres de la même forme. M. Burchell appelle cette montagne Bushmans Table-Mountain. Après midi,

arrivé auprès du kraal, on y fit halte au bas d'un mamelon rocailleux. Les habitants accoururent en criant : *Tway! gooen dakka! tabakka!* (bonjour! du dakka! du tabac!) Leur chef portait sur son bonnet une tête de corneille; aussi les gens de M. Burchell ne nommèrent ce sauvage que la vieille tête de corneille, et le village Kraai-Kop-Kraal, ou kraal à la tête de corneille; la montagne plate même reçut d'eux le nom de Kraai-Kop-Tafelberg. Aussitôt que M. Burchell eut préparé les rations, il dit au capitaine de rassembler son monde : bientôt, entouré d'une foule aussi heureuse que l'avait été celle du kraal de Kaabi, il distribua du tabac à tous ceux qui se présentaient : ils déclarèrent avec empressement qu'il était le meilleur homme qu'ils eussent jamais vu, bien meilleur que ces paysans de la colonie, qui venaient chasser chez eux sans leur donner jamais ni viande ni tabac. Quelques uns de ces Boschimans avaient servi chez les colons comme bouviers ou comme bergers, pour gagner quelques peaux de moutons, dont ils font des kaross ou manteaux.

Ce village n'était pas aussi considérable ni aussi bien pourvu de troupeaux que celui de Kaabi; sa population se réduisait à une cinquantaine d'individus, qui n'avaient que quatre-vingt-dix-huit chèvres et chevreaux. Il était situé au milieu d'une plaine couverte de petits buissons; il n'y avait de l'eau qu'à deux milles de là.

Malgré la pauvreté du kraal, le capitaine envoya au voyageur anglais une chèvre toute dépecée; les Boschimans vinrent la manger au souper avec les

voyageurs; puis ils retournèrent très satisfaits à leurs cabanes, où les gens de M. Burchell les accompagnèrent; lui-même il vint leur faire visite, et assista, dans une des huttes, à une danse parfaitement semblable à celle qu'il avait vue dans le kraal de Kaabi. Ici le danseur était son guide Riizo; au lieu de *wawakou*, il répétait sans cesse *lokatay* : aucun de ces mots n'a une signification; ils servent seulement pour le chant. Tout absorbé dans son emploi, le danseur, entouré de la foule, dansa tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre.

De retour au lieu de la halte, et couché sur sa selle, notre voyageur eut à essuyer un orage qui inonda le sol, et entassa la grêle sur ses couvertures. Peu de ces grêlons avaient moins d'un demi-pouce de diamètre. M. Burchell en trouva le lendemain, sous les buissons, des amas gelés en une masse compacte. Le capitaine du kraal, ayant appris que le voyageur blanc avait fait faire une chasse pour les Boschimans de l'autre kraal, pria M. Burchell d'en faire autant pour eux; mais, ne voulant pas établir une coutume qui pouvait devenir gênante, M. Burchell refusa sa demande, en lui promettant toutefois une part du gibier que l'on tuerait à la première rencontre, si le capitaine voulait envoyer des gens pour la prendre; sur quoi celui-ci ordonna à un vieillard et à son fils d'aller avec les voyageurs. Ces deux hommes étant d'une maigreur excessive, probablement faute de nourriture, reçurent des Hottentots de M. Burchell les surnoms du vieux et du petit maigre; aussi notre voyageur se crut-il obligé, par

charité, de leur donner un peu d'embonpoint. Les salutations reconnaissantes des habitants le suivirent lorsqu'il se remit en route. Il tomba de la pluie pendant plusieurs heures, la grêle resta entassée sous les buissons, et il fit un vent très froid. Au bout de douze milles, on passa de nouveau la rivière. Sur la rive gauche, un violent orage, accompagné de grêle, assaillit les voyageurs ; les éclairs se succédèrent presque sans intervalle, et les éclats de tonnerre étaient épouvantables. Environ quatre milles plus loin, on repassa sur la rive droite de la même rivière, qui paraissait avoir fait un grand détour à l'ouest, où l'on apercevait de hautes montagnes. A un mille au-delà de la rivière, les Boschimans conduisirent les voyageurs à une source d'eau excellente, qui coulait dans un défilé, entre des montagnes rocailleuses. Comme, d'après le calcul de M. Burchell, on était à peu près à la moitié de la route de Graaff-Reynett, il appela cette source Halfway-Spring, source de la moitié du chemin. Elle était cachée sous des touffes épaisses de roseaux, habités par une foule de petits oiseaux. Dans la crainte que ces roseaux touffus ne servissent de tanière à quelque lion, on y fit entrer d'abord les chiens.

Le lendemain, après avoir traversé une plaine de neuf milles de long, et bordée de montagnes, on en sortit par un défilé où coulait la même rivière qu'on avait tant de fois rencontrée dans cette route ; à peine restait-il dans cette gorge de moutagnes assez de place pour le chemin. Les paysans de la colonie appellent ce défilé le Rhenoster-Poort, ou défilé aux

rhinocéros; on y aperçut les traces d'un chariot, premier signe de civilisation qu'on eût remarqué depuis le départ du Gariep. Quoique les marques laissées par la voiture fussent légères, les Hottentots, très habiles à discerner les vestiges des hommes et des animaux, jugèrent qu'il y avait deux ans que la voiture avait passé, et qu'elle s'était dirigée au sud-est : ce fut l'observation des branches de buisson cassées et des rejetons qui les détermina à juger ainsi. Traversant encore une fois la rivière, on se dirigea vers l'ouest, ayant à la droite de hautes montagnes couvertes d'herbe; on passa la nuit sur le bord de la rivière (1), exposé au vent et à la pluie. Des Boschimans montrèrent dans le lointain une montagne plate au-delà de laquelle était, disaient-ils, la première ferme de la colonie; ils ne savaient rien de la position de Graaff-Reynett.

Pour se procurer de la viande, M. Burchell résolut de donner une journée à la chasse; mais les chasseurs ne tuèrent rien : seulement, ils découvrirent une bonne source d'eau. Le pays paraissait, en général, bien arrosé. On reçut au camp la visite d'une petite troupe de Boschimans, composée de deux hommes et de six femmes, dont deux portaient chacune son enfant sur le dos; ils étaient venus la veille de la ferme de Bas Jacob, chez lequel les deux hommes avaient servi comme berger et bouvier, et les femmes comme servantes de ferme. Ils avaient quitté le paysan, parce qu'il avait maltraité une des femmes;

(1) Cet endroit est désigné, sur la carte de M. Burchell, sous le nom de Southern-Station. *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 94.

la pauvre créature, faible et délicate comme toutes les Boschimanes, exposa elle-même ses griefs : le vieux paysan l'avait attachée à une roue de la voiture, et l'avait battue long-temps. Les autres femmes affirmèrent son récit; deux ou trois d'entre elles s'empressèrent d'imiter l'action de battre, puis les cris et les supplications de la malheureuse. Il paraît qu'elle avait imploré en vain la pitié du paysan, dont le cœur dur ne connaissait pas ce sentiment.

Il ne dépendait pas de M. Burchell de rendre justice à cette pauvre femme; il ne put que la plaindre, et la consoler un peu par un présent de tabac. Les Boschimans disaient qu'ils en avaient rarement reçu du paysan, et que toutes les fois qu'il leur en avait donné, il le leur avait jeté comme à des chiens; on voit par là que les sauvages ont un cœur aussi sensible au mépris que les peuples civilisés. Ces Boschimans apprirent encore à M. Burchell que les paysans de la colonie étaient déjà prévenus de son arrivée prochaine; il paraît que des Boschimans du kraal de Kaabi, en communiquant avec la colonie, en avaient répandu la nouvelle avec cette agilité qui est propre aux sauvages.

N'ayant plus de viande, M. Burchell, en se portant en avant, le 16 mars, fit partir d'abord deux chasseurs : on fit huit milles; puis ayant trouvé, au bout d'un défilé, des mares de bonne eau, on s'y arrêta en attendant les chasseurs. Les rochers se composaient de gros blocs entassés les uns sur les autres comme par la main des hommes. Notre voyageur désigna ce lieu par le nom de Geranium-Rocks,

à cause d'une belle espèce de géranium qui y parfumait l'air.

Les chasseurs revinrent sans avoir pu tuer aucun des couaggas qu'ils avaient rencontrés ; personne n'avait mangé depuis la veille, il était urgent de continuer la chasse. En ce moment, on aperçut une autre troupe de couaggas; on se partagea, et on approcha de divers côtés et par des circuits, en sorte qu'il fut impossible à ces animaux d'échapper sans se mettre à la portée du fusil d'un des chasseurs. Speelman ne manqua pas son coup cette fois, et abattit un couagga; on se hâta de le dépecer, et d'en cuire un morceau pour le souper, qui était en même temps le déjeuner et le dîner de la journée.

Le 17, on traversa deux plaines séparées par une chaîne de collines d'une hauteur moyenne, et couvertes de *cyperus cesitatus*, mêlé de buissons peu élevés; c'est cette plante dont les Boschimans déterrent les petits bulbes pour leur nourriture : on ne voyait nulle part de l'herbe. Les chiens poursuivirent et tuèrent un jakal, ainsi qu'un jeune gemsbok ou chamois; on trouva aussi un kaama, ou hartebeest, fraîchement tué probablement par les chiens sauvages, qui n'en avaient dévoré que les entrailles et les hanches. Ce gibier augmenta fort heureusement les provisions de nos voyageurs ; ils ne manquèrent pas d'emporter aussi la peau, qui donne un excellent cuir.

Au bout de la plaine, il fallut gravir des montagnes rocailleuses; on traversa ensuite un plateau couvert de buissons et d'herbe : dans les rochers, on

voyait des bancs très épais de grès, et des blocs de cette pierre étaient jetés partout dans les vallées. Le paysage avait un air plus pittoresque, et différait de tout ce que M. Burchell avait vu depuis son départ du Gariep. En descendant de la montagne, on vit auprès d'une mare d'eau de nombreuses traces de brebis; on était arrivé sur la frontière de la colonie, et on avait traversé le pays des Boschimans, tant redoutés, sans avoir rencontré d'autres individus que des hommes pleins de bonnes dispositions. Avant de laisser partir ses guides boschimans, M. Burchell dessina leurs portraits. Le vieux Boschiman qui avait suivi avec son fils remit ce garçon entre les mains de l'Anglais, en le priant d'en prendre soin jusqu'à son retour; ce que M. Burchell promit volontiers. Les Hottentots tirèrent de leurs sacs quelques pièces de vêtements propres, afin de paraître avec plus de décence devant les chrétiens, comme ils disaient.

On se dirigea ensuite sur la montagne plate, auprès de laquelle on devait rencontrer la première ferme; après avoir fait quatorze milles dans les montagnes, on se trouva tout à coup à l'extrémité de ces hauteurs, et la vue domina sur une plaine où l'on découvrit, en effet, la demeure d'un colon. Arrivé devant la ferme, M. Burchell, sans descendre de cheval, salua le paysan et sa femme, espérant qu'on l'accueillerait avec l'hospitalité ordinaire; il apprit que la ferme était celle de Jacob Van Wik, et que la montagne plate qu'il venait de quitter s'appelait Groote-Tafelberg. On lui fit une foule de questions indiscrètes, mais sans l'engager à entrer. Ses Hot-

tentots avaient commencé à décharger les bœufs et à s'arranger pour la nuit, pensant que leur maître serait accueilli dans la ferme; cependant, voyant que le maître s'occupait de ses moutons sans lui faire la moindre invitation, M. Burchell donna l'ordre à ses gens de repartir. Ces pauvres Hottentots, qui s'étaient parés de leur mieux pour paraître décemment dans la colonie, furent bien étonnés de la réception qu'on leur faisait dès leur entrée.

Après avoir demandé le chemin à un Hottentot de la ferme, M. Burchell se remit en route avec ses gens; on vit aussitôt après le fermier partir avec son chariot. On apprit, dans la suite, qu'il s'était rendu en toute hâte chez le veldcornet, pour lui apprendre qu'une étrange troupe d'hommes venait d'entrer dans la colonie.

Nos voyageurs traversèrent une plaine élevée, et peuplée d'une quantité étonnante de gibier : on apercevait de grandes troupes de couaggas et beaucoup de gnous; mais c'étaient surtout les springboks qui abondaient; ils couvraient diverses parties de la plaine comme de grands troupeaux de moutons. Il y en avait peut-être deux mille; ils marchaient et broutaient comme les autres antilopes; mais, dès qu'on les troublait, ils faisaient des bonds de huit pieds de haut; ils franchissaient d'un seul bond la route, comme s'ils y avaient craint quelque piége. La plaine était couverte de buissons, qui diminuaient de hauteur vers le sud-est; et au bout de la plaine, ce n'étaient plus que des buissons nains d'un pied de haut.

On s'arrêta, après le coucher du soleil, auprès d'une mare d'eau, et on eut de la peine à recueillir assez de ces petits buissons pour faire du feu. Le vent étant très froid, M. Burchell se fit un abri pour la nuit à l'aide de pierres entassées; les Hottentots ne voulurent pas se donner cette peine pour eux-mêmes. Le lendemain matin, étant sorti de la plaine, on arriva à la demeure d'un colon; mais on n'y trouva que deux Boschimans chargés de garder le jardin. Cet endroit se nommait Groote-Fontein. On fit dix-huit milles dans une contrée ouverte et unie, où l'on vit beaucoup de springboks et quelques gnous; nulle part on n'aperçut un seul arbre. Au sud, quelques collines terminaient cette plaine.

Les nuages annonçaient un orage prochain; M. Burchell se hâta de chercher quelque abri. A un mille plus loin on vit une ferme. Il craignit d'y être reçu comme dans la première. Cependant, dès qu'on l'aperçut, on vint au-devant de lui, et on l'invita à entrer. Ses gens furent logés dans une cabane dépendante de la maison. Dès qu'il y fut entré, l'orage éclata, et la pluie tomba par torrents le reste de la journée : les grêlons avaient trois quarts de pouce en diamètre.

Ce lieu s'appelait Fontaine de Krieger; le fermier, Piet Vermeulen, était absent, faisant partie de la milice qui avait été rassemblée contre les Cafres dans le Zuureveld. Ce fut sa femme qui fit les honneurs de la ferme. Apprenant que M. Burchell n'avait rien mangé de la journée, elle fit dresser la table et servir des œufs, du beurre, de la viande et du

pain excellent. Depuis long-temps notre voyageur n'avait été régalé ainsi. La fermière ne put concevoir comment il avait pu traverser le pays des Boschimans sans être tué. Dans toute la colonie, on ne se figure les Boschimans que comme des gens qui volent le bétail et tuent les blancs à coups de flèches empoisonnées. De leur côté, les sauvages prétendent qu'ils n'enlèvent le bétail que pour se venger de toutes les injustices qu'on leur a fait subir : c'est ce qui fait que colons et Boschimans sont des ennemis acharnés. Cette haine ne pourra s'amortir qu'à la longue, et qu'avec le secours zélé du gouvernement et des colons.

N'ayant pas eu de nouvelles du Cap depuis près de neuf mois, M. Burchell fut empressé d'en avoir; mais dans cette partie reculée de la colonie on ne s'occupait guère de la capitale, et on ne savait même pas bien ce qui se passait à Graaff-Reynett. M. Burchell avait déjà appris, à la première ferme, que le landdrost Stockestrœm, sur lequel il avait compté pour avoir des gens de service dans son expédition, avait été tué par les Cafres; c'était, pour le voyageur, un fâcheux contre-temps.

Dans la ferme où il était, on voyait rarement un étranger; on ne s'y occupait que des troupeaux. Le fermier ne possédait pas moins de quatre mille brebis; et beaucoup de ses voisins, c'est-à-dire les fermiers qui demeuraient à quelques lieues de là, en avaient jusqu'à six mille. Aussi, à chaque repas, la famille, les Hottentots et les esclaves mangeaient du mouton; on en consommait deux par jour. Le suif

de ces animaux était regardé comme équivalent à la viande; on le réservait pour faire du savon. Auparavant, on tirait l'alcali nécessaire à cette fabrication du buisson de kanna; mais comme on a fini par user tout le kanna du pays, on y a substitué une autre espèce de *salsola,* ou plante saline, qui croît spontanément dans les environs. M. Burchell vit une grande provision de savon tout préparé, qu'on se proposait de vendre au Cap dans le prochain voyage. Comme les pâturages autour de cette ferme convenaient mieux aux brebis qu'aux bestiaux, Vermeulen avait ailleurs une autre ferme pour les bêtes à cornes. Le fumier s'accumule autour de ces fermes à une grande hauteur, il y sèche et se durcit; de temps en temps on le coupe comme la tourbe, pour s'en servir comme combustible. Cette tourbe donne une chaleur très intense, mais elle répand une mauvaise odeur. On ne trouve pas de bois de construction, et on est obligé de le tirer de loin. Les portes et les tables étaient faites en bois jaune. Le pays s'appelle Achter-Sneeuwberg (arrière-montagnes de neige), et fait partie du district de Graaff-Reynett.

Il y avait dans la ferme un de ces précepteurs ambulants, comme on en trouve assez fréquemment dans la colonie. C'était un homme qui avait servi dans les troupes hollandaises à Malacca et à Batavia, et qui avait même demeuré quelque temps à Mocca, en Arabie. Il savait dessiner; il s'était fait des pinceaux de poils de springbok, et il avait exécuté de petits dessins avec une couleur bleue qu'il avait tirée des pétales d'une espèce d'*oxalis*.

Le soir on servit un souper de mouton bouilli, suivi d'une salade de concombres et d'un grand bol de lait, par lequel les fermiers finissent ordinairement leur souper. Il plut toute la nuit et le lendemain matin; la fermière assura notre voyageur qu'il pleuvait dans ce pays quelquefois quinze jours de suite sans discontinuer. Il paraît qu'au mois d'avril on y éprouve des gelées qui détruisent quelquefois tout espoir de récolte dans les jardins. Au reste, les fermiers de la colonie sont généralement mauvais jardiniers et agriculteurs, et s'entendent mieux à élever du bétail. Dans le petit jardin de la ferme, il y avait du maïs, des choux, des potirons, des laitues et du tabac : ce dernier venait d'être haché par la grêle de la veille. Le climat n'était pas assez chaud pour la vigne, et les pêchers étaient dans un état chétif.

M. Burchell ne put partir qu'après midi; il n'avait pu rien faire accepter à la fermière, qui engagea le voyageur à revenir chez elle lors de son retour de Graaff-Reynett. Après onze milles et demi de marche, on atteignit le principal affluent de la rivière d'Hippopotames; l'eau était trop haute pour qu'on pût passer la rivière à gué. Un paysan qui demeurait dans le voisinage vint inviter M. Burchell à venir chez lui jusqu'au lendemain. Sa demeure n'était qu'une chétive cabane, et les Hottentots, logés dans une hutte, ne furent même pas à l'abri de la pluie. Cependant, la soirée se passa assez agréablement. Le paysan, appelé Nieukerk, revenait de son service de milicien, et put donner quelques détails sur ce service. Les veldcornets appellent, à tour de rôle, un

certain nombre de paysans, dans les cas urgents, pour la milice. Ceux-ci se présentent ordinairement à cheval, armés d'un fusil et suivis d'un domestique hottentot. On les divise en escouades sous les ordres d'un commandant, qui est aussi un paysan. Si le service est de longue durée, on les fait servir trois mois, après lesquels ils sont relevés par d'autres. Il s'agissait cette fois de chasser les Cafres du Zuureveld, district que les Hollandais avaient autrefois acheté d'eux, ou qu'ils leur avaient enlevé. Les Cafres y étaient rentrés, et avaient forcé les habitants blancs à se retirer dans d'autres parties de la colonie. Les troupes régulières et la milice avaient reconquis le Zuureveld; cependant, pour le garder, on était obligé d'y être toujours sous les armes. C'est dans cette guerre que le malheureux landdrost Stockestrœm venait de périr. Pour s'entendre avec le commandant de la force armée, il avait traversé une contrée d'où les Cafres n'étaient pas encore entièrement expulsés alors; il était escorté de vingt-deux paysans et de leurs Hottentots. Les Cafres, avertis par leurs espions du voyage du landdrost, se présentèrent en grand nombre; Stockestrœm, selon son usage, leur distribua du tabac, et les engagea d'une manière amicale à se retirer du Zuureveld. Ils parurent d'abord écouter avec déférence ses conseils; mais bientôt, devenus plus hardis, ils firent des démonstrations hostiles, qui déterminèrent le landdrost à remonter à cheval pour partir. En ce moment les Cafres le cernèrent, le percèrent de leurs hassagaies, et assaillirent son escorte. Dix paysans furent

tués sur la place; les autres durent leur salut à la vitesse de leurs chevaux : mais plusieurs furent grièvement blessés. Selon l'assertion de l'hôte de M. Burchell, cette guerre avait coûté la vie à treize colons, tandis que les Cafres avaient perdu deux cents des leurs, et en perdaient encore dans leurs incursions partielles. Après le récit de l'hôte, au sujet des Cafres, ce fut le tour de M. Burchell de parler des Boschimans, et de raconter son voyage, qui étonna beaucoup les auditeurs; c'étaient l'hôte et sa femme, ses deux frères, son beau-père et sa belle-mère. Ces vieilles gens, arrivées depuis deux mois, se plaignaient beaucoup de la rigueur du climat. Après le souper, on pratiqua une vieille coutume coloniale : une servante apporta un baquet d'eau, et tous les convives y mirent leurs pieds pour les laver; coutume qui date du temps où les colons, peu civilisés, allaient encore sans chaussure. Toute la chaumière ne formait qu'une seule chambre, qui était cuisine, salon et chambre à coucher. Un rideau de nattes séparait les lits de femmes du reste de la chambre.

Le lendemain matin, vers onze heures, la rivière fut guéable. Il y croissait beaucoup de joncs; toutes les chaumières du pays en sont couvertes : mais nulle part on ne voyait des arbres. Dès qu'on a passé la rivière d'Hippopotames, on entre dans les montagnes neigeuses (Sneeuwberg). Il fallut passer encore une fois cette rivière, qui venait des hautes montagnes à la gauche du voyageur, et qui, après avoir baigné le pied de la petite montagne de la Table (Kleine-Tafelberg), coule au nord-est, puis, en passant au-

près de Plettenberg's-Baaken, prend une direction plus orientale, et se jette enfin dans le Nou-Gariep. Cependant, on a donné d'autres renseignements à M. Burchell, relativement au cours de la rivière au-dessous du Baaken; aussi n'est-il pas très sûr d'avoir marqué exactement ce cours sur sa carte.

A environ huit milles et demi de la ferme de Nieukerk, on passe auprès d'une autre ferme appelée Conrad Herholdt, dont le jardin, planté de peupliers, pins, saules et pêchers, offrait un échantillon de culture qui surprenait dans cette contrée sauvage. Il fallut gravir ensuite les montagnes pour entrer dans le Sneeuwberg. On sentit promptement un changement de température; il faisait beaucoup plus froid. Outre l'herbe vivace des vallées, on ne voyait que des rochers et des montagnes, dont les sommets étaient enveloppés de nuages. Nulle part on ne découvrait une trace du séjour ou du voisinage des hommes, si ce n'est le chemin battu que l'on suivait. Sur la gauche dominait le pic appelé par les colons Spitskop. Dans les dernières années, on lui a donné le nom de Kompasberg. Les Sneeuwberg sont la région la plus élevée de la colonie, à en juger par le froid qui y règne, et par les rivières qui en descendent de tous les côtés, et dont les unes débouchent sur les côtes de l'est et du sud, et les autres sur celles de l'ouest (1).

Un brouillard froid et humide enveloppa les voyageurs; les Hottentots étaient gelés. On chercha pour la nuit un endroit où il y eût du bois pour faire du

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. II, p. 125.

feu; mais on n'en trouva point. En conséquence, on se porta en avant, et on découvrit enfin, à travers le brouillard, la maison d'un colon : c'était celle de Piet Van der Merwe. Il accueillit notre voyageur avec beaucoup d'hospitalité. Ici, comme dans la dernière ferme, les personnes étaient affectées de la toux, incommodité que M. Burchell n'avait pas remarquée dans le cours de ses voyages, et qui s'explique par l'atmosphère froide et humide de ces montagnes. On n'avait pour se chauffer que des buissons de rhinocéros. Ces animaux ont presque entièrement disparu de la colonie, et l'hippopotame ne se voit plus que très rarement dans la rivière qui porte le nom de cet animal. Pour le trouver, on est obligé d'aller jusqu'au Nou-Gariep, ou rivière Noire. En hiver, l'eau gèle à la ferme, et les glaçons pendent au toit. On est obligé alors de faire passer le bétail dans une région plus chaude.

Le 22 mars, on continua le voyage dans ces montagnes froides; il tomba une pluie fine et glaciale; les pauvres Hottentots étaient transis de froid, surtout ceux de Klaarwater, qui étaient habitués à un climat chaud. Le vieux Cobus Berends déclara qu'il se croyait près de sa fin; et on annonça que le garçon boschiman que l'on avait confié à M. Burchell, se mourait. Cet enfant n'avait en effet pour tout vêtement que son kaross, ou manteau. On le trouva assis sur le bord de la route, ne pouvant plus ni remuer ni parler, et ayant ce teint jaune qui, chez les gens de couleur, annonce un abattement total, et même une fin prochaine. On fut obligé de s'arrêter, et de

chercher du bois pour faire un bon feu en plein air; ce qui n'était pas facile au milieu de la pluie. On enveloppa l'enfant dans une des couvertures de M. Burchell, et on le plaça près du feu. Pendant une demi-heure il resta immobile. Pour rétablir ses fonctions vitales, M. Burchell, n'ayant d'autre médicament, lui fit prendre de l'alcali volatil mêlé à de l'eau; il en donna également aux plus âgés parmi les Hottentots : peu à peu le garçon boschiman se ranima; on le fit alors manger : les autres aussi, grâce à la chaleur du feu, reprirent l'usage de leurs sens : cependant tous étaient abattus. Il fallut passer la nuit en plein air, exposé à une pluie froide.

Le lendemain on se remit en route dans le brouillard. Pendant que M. Burchell avait été dans la ferme de Van der Merwe, il était arrivé un messager du veldcornet, pour s'informer de la troupe d'hommes étrangers qui était entrée dans la colonie, à ce que le bruit public assurait. Ce jour deux paysans à cheval, qui se rendaient en toute hâte à Graaff-Reynett, vinrent s'arrêter auprès de notre voyageur, pour s'informer qui il était, et d'où il venait avec ses gens. Plus loin, la route descendit dans une région plus sèche, et les montagnes reprenaient la forme tabulaire. On avait une vue très étendue sur les plaines dans lesquelles est situé Graaff-Reynett; mais la descente était longue et rapide, et le chemin très rude. Les petites vallées des deux côtés de la route étaient couvertes de buissons touffus de spekboom (*portulacaria afra*), et présentaient un aspect verdoyant fort agréable. Le soleil était déjà couché quand on fut au

bas des montagnes. On trouva une cabane sans porte et fenêtre, et dont le toit était à moitié écroulé. M. Burchell, qui sentait des symptômes de fièvre, se hâta de preudre possession de cet abri. On y alluma du feu, pour sécher d'abord les couvertures, et pour cuire du pain avec la farine qu'on avait achetée chez Van der Merwe. Le lendemain matin, la fièvre avait redoublé, et quoique la journée fût agréable, M. Burchell se trouva hors d'état de voyager ; on n'était pourtant plus qu'à dix milles de Graaff-Reynett. Il vint trois colons à cheval, bien armés, de la part du landdrost, pour s'informer qui il était ; ils ajoutèrent qu'ils avaient ordre de conduire le voyageur au chef-lieu. M. Burchell déclara qu'il ne voulait ni pouvait aller à Graaff-Reynett ce jour-là ; mais qu'aussitôt que son état le permettrait, il s'y rendrait.

Quand il leur eut montré les papiers du gouvernement dont il était muni, ils radoucirent leur ton, et offrirent d'envoyer chercher un chariot pour transporter le malade. Bientôt après, celui-ci reçut une visite plus agréable ; c'était celle du chirurgien du 21e régiment de dragons anglais, et de M. Oloff Stockestrœm, fils cadet du dernier landdrost. Ayant appris qu'un Anglais venait d'entrer dans la colonie par un endroit peu fréquenté, ils avaient supposé que ce pouvait être le docteur Cowan, ou le capitaine Donovan, dont on ignorait toujours encore le sort définitif. Leur visite, et le plaisir de pouvoir s'entretenir dans sa langue maternelle, firent du bien à notre voyageur. Ils le divertirent en lui faisant part des bruits étran-

ges auxquels son entrée dans la colonie avait donné lieu. On disait généralement, à Graaff-Reynett, que trois cents Hottentots de Klaarwater, sous la conduite d'un blanc, marchaient à l'attaque de la colonie, profitant de l'absence de beaucoup de colons appelés au service de la milice dans le Zuureveld. Ce bruit s'était tellement accrédité, qu'on était constamment sous les armes, et qu'on redoublait de vigilance dans l'attente d'une attaque prochaine. Quand ces deux personnes furent parties, le landdrost suppléant et son frère vinrent avec la voiture du pasteur, la seule qu'il y eût dans le village pour emmener M. Burchell; mais il ne se crut pas en état de faire la route ce jour-là; le soir la fièvre augmenta, et, de plus, il sentit un violent mal de tête; il essaya de diverses manières de provoquer la transpiration, mais en vain.

Le 25 au matin, le voyageur se sentit pourtant beaucoup mieux. Il pense que le mal dont il avait été attaqué était le même que celui qui régnait vers ce temps dans toute la colonie, et auquel peu de personnes avaient échappé. Il était encore couché dans sa misérable hutte, quand le landdrost revint avec M. Kicherer, le pasteur de Graaff-Reynett. Celui-ci ayant appris que M. Burchell avait pour lui des lettres des missionnaires de Klaarwater, invita le voyageur à loger chez lui. M. Burchell donna ordre à ses gens de le suivre après midi, et partit avec le landdrost et le pasteur pour Graaff-Reynett. Il fallut passer trois fois la Zondag-Rivier. Arrivé dans le chef-lieu, l'hôte de M. Burchell le présenta à sa fa-

mille et à ses amis comme celui dont ils avaient eu si grand'peur. Le landdrost avait bien reçu un rapport exact sur le petit nombre d'hommes qui accompagnaient le voyageur anglais; mais personne n'y avait voulu croire, et lui-même avait jugé prudent de donner des ordres pour garder toutes les avenues du village.

M. Burchell ne perdit pas de temps pour conférer avec lui au sujet du motif de son voyage. Ce fonctionnaire ne lui donna pas beaucoup d'espoir; il ne connaissait pas de Hottentots libres d'engagements; les miliciens avaient emmené ceux qui étaient disponibles, et, n'étant que landdrost suppléant, il ne pouvait prendre sur lui de faire des démarches actives pour lui procurer du monde; mais il promit d'écrire au commandant anglais de la force armée.

Quand les gens de M. Burchell arrivèrent, il manqua dans le nombre le garçon boschiman qui avait failli mourir de froid sur le Sneeuwberg; il avait disparu peu de temps après que M. Burchell fut monté en voiture. M. Burchell fut inquiet sur son compte; cependant il espéra que cet enfant retrouverait le chemin de son kraal. Les Hottentots furent logés sous une tente derrière la maison de M. Kicherer. Ce pasteur, dont il a été déjà question dans les voyages précédents, avait été chef de la mission sur la Zak-Rivier; et après la décadence de cette mission, il avait suivi les Hottentots dans leur vie errante sur les bords du Gariep, jusqu'à ce qu'il eût réussi à leur persuader de s'établir à l'Aakaap, d'où

la mission fut transférée ensuite à Klaarwater, comme il a été dit plus haut.

M. Burchell n'étant pas encore rétabli, il eut de nouveaux accès de fièvre; la maladie, qui consistait surtout dans une chaleur extrême au gosier, eut son cours régulier, et se manifesta absolument comme l'épidémie qui avait régné. Les soins de M. et madame Kicherer et du chirurgien anglais Menzies, et les visites de quelques compatriotes, adoucirent son mal; et il fut enfin rétabli parfaitement. Ses gens eurent tous la même maladie, mais ils en furent affectés avec moins de force.

Graaff-Reynett correspond avec la ville du Cap par le moyen d'une malle-poste, qui ne part, ou du moins qui ne partait, en 1812, que deux fois par mois. La correspondance est transportée à cheval, de relai en relai, par des Hottentots qui sont surveillés par des fermiers ou par d'autres personnes demeurant sur la route. Au lieu d'aller en droite ligne par le Karroo et par Tülbagh, ce qui serait une distance de six cent cinquante milles, la poste se dirige sur Uitenhagen, et de là on porte la malle au Cap. M. Burchell profita du départ de cette poste pour informer ses amis de la capitale de son arrivée à Graaff-Reynett, et de son embarras pour recruter le monde qu'il lui fallait pour son expédition.

Il visita ensuite le village et les environs. Graaff-Reynett est situé au milieu d'une contrée riche en bestiaux et en grains, et dont la prospérité va toujours en croissant. Elle a de l'eau en abondance,

et on assure que le climat y est salubre. Les fruits et légumes de toute espèce y sont excellents. Un fermier assura M. Burchell que la récolte, dans les saisons ordinaires, est beaucoup plus abondante qu'en Europe. De hautes montagnes bordent la plaine de tous les côtés; des tigres, ou, comme on dit généralement dans la colonie, des léopards y ont leur repaire; et les singes de l'espèce commune s'y trouvent en grand nombre; en revanche, on voit rarement, dit-on, des serpents dans ce pays.

Le village, avec ses jardins et ses champs, est presque entouré par la Zondag-Rivier, et abrité de deux côtés par de hautes montagnes revêtues d'une verdure perpétuelle, grâce à la quantité de speckboom qui en tapisse les pentes. Graaff-Reynett consiste en une seule rue large, dont les maisons, isolées l'une de l'autre, ont toutes des jardins bien plantés d'arbres fruitiers, et constamment fournis d'eau. L'église est un grand et bel édifice bâti en forme de croix sur un plateau à l'extrémité septentrionale de la principale rue, tandis qu'à l'autre extrémité coule la rivière entre des rives couvertes d'arbres et de buissons. Sur le plateau vert où est située l'église, on a une vue charmante sur les montagnes neigeuses; la drostie se trouve auprès de l'église. De ce côté, on entre dans le village par un ravin qui entrecoupe la colline; de l'autre côté, il faut traverser la rivière pour entrer à Graaff-Reynett.

On construisait une nouvelle demeure pour le pasteur; à l'extrémité septentrionale du village, on établissait des rues nouvelles se coupant à angles

droits, et partout s'élevaient de nouvelles maisons. Graaff-Reynett n'est encore qu'un village; mais il ne pourra manquer de devenir une ville. En 1804, on n'y avait compté que quinze à vingt maisons; en 1812, il y en eut soixante-quatorze; la population blanche du district était déjà de 6,683 individus, et le nombre des Hottentots et des esclaves de 8,336 : les colons et esclaves avaient doublé en nombre; mais la population hottentote n'avait augmenté que d'un quart. On comptait dans tout le district 9,084 chevaux, 70,384 grands bestiaux, et 1,401,135 bêtes à cornes de la petite espèce, et brebis (1). Plusieurs boutiques offraient un assortiment de marchandises d'Europe. Il y avait un débitant de vin et d'eau-de-vie, patenté par le landdrost, et très fréquenté par les Hottentots. Pour un Européen, l'allée d'orangers et de limoniers chargés de fruits, qui se prolonge dans la grande rue, offrait un spectacle nouveau. Tous les végétaux étaient à bon marché : il en était de même de la viande de boucherie; le bœuf coûtait deux stuivers la livre, et on avait cinq livres de mouton pour un schilling; mais le loyer des maisons était fort cher : c'est que le bois de construction est rare aux environs du chef-lieu; on est obligé de tirer les planches et solives des forêts au-delà de Baviaans-Rivier et sur le Boschberg.

Les saules et les acacias se serraient de près sur les bords de la Zondag-Rivier; beaucoup de ces arbres étaient revêtus d'une espèce de clématis qui grimpait

(1) *Travels in the interior*, etc , t. II, p. 144.

jusqu'au sommet, tandis qu'à d'autres arbres étaient suspendus des festons d'une espèce charmante de *periploca*, dont le beau et sombre feuillage était parsemé en profusion de fleurs d'un blanc éclatant; quelquefois cette plante parasite cachait entièrement l'arbre aux dépens duquel elle vivait. Sur les branches des acacias étaient implantés par-ci par-là un beau loranthus, autre parasite, et deux ou trois espèces de gui. On voyait aussi une plante grimpante qui s'élevait à l'aide d'autres plantes jusqu'à la hauteur de quinze pieds. M. Burchell l'a nommée *rumex* (*acetosa*) *scandens*.

Les montagnes des environs sont la patrie d'une plante fort remarquable, appelée pain d'Hottentots. Son bulbe étant entièrement hors de terre parvient à une grosseur énorme; il est souvent de trois pieds de hauteur et de diamètre. Ce bulbe est hérissé, à sa surface, de protubérances ligneuses qui lui donnent quelque ressemblance avec une écaille de tortue. Dans l'intérieur, on trouve une substance charnue, comparable au navet pour la consistance et la couleur. Sur le haut de ce gros bulbe s'élèvent des tiges annuelles dont les branches tendent à enlacer toutes les plantes qu'elles rencontrent. Autrefois les Hottentots mangeaient la chair du bulbe, coupée en morceaux et cuite sous la cendre; et les Boschimans seraient sans doute heureux d'avoir un légume aussi copieux, qu'on peut comparer au yam de l'Inde. Les deux plantes sont en effet, sinon de même genre, du moins de deux genres alliés.

Le temps se passait sans que M. Burchell avançât

beaucoup dans son entreprise. Les paysans avaient retenu presque tous les Hottentots disponibles, et notre voyageur n'en trouvait pas à louer ; le colonel commandant de la force armée lui avait écrit qu'il avait autorisé le landdrost à seconder le voyageur dans ses recherches ; mais le landdrost était en voyage. Les gens de M. Burchell s'enivraient chez le débitant d'eau-de-vie, et négligeaient leur devoir au point qu'un jour tous les bœufs avaient disparu ; il fallut une semaine entière pour les retrouver dans le pays, au risque de rencontrer des tigres au lieu de bœufs. Dans ces recherches, pour lesquelles on avait amené des chiens, ces derniers animaux se trouvèrent en contact avec une petite troupe de singes. Il y eut un combat dans lequel un chien fut tué, et un autre eut le flanc ouvert.

Le landdrost étant enfin de retour, procura au voyageur anglais cinq Hottentots; et, à l'aide du pasteur Kicherer, M. Burchell engagea aussi à son service deux autres Hottentots, ou demi-Hottentots, qui étaient considérés comme étant d'un ordre supérieur, ayant été baptisés et instruits dans la lecture. L'un était fils d'un Hottentot et de la fille d'un colon, alliance qui est rare; le plus souvent les Hottentots bâtards sont fils d'un blanc et d'une Hottentote. Il avait une taille plus forte que celle de cette nation ; son teint était plus clair, et ses traits étaient presque européens ; mais sa chevelure était aussi laineuse que celle d'un nègre, moins pourtant que celle d'un véritable Hottentot. L'autre, appelé Jan Van Roy, était un des trois Hottentots que M. Kicherer,

en 1803, avait conduits en Europe, et présenta en Angleterre et en Hollande comme échantillons des conversions opérées par les missionnaires; ces trois Hottentots, parmi lesquels il y avait la femme de Jan Van Roy et une autre femme, avaient excité l'attention générale. M. Kicherer, de retour dans la colonie, avait gardé ces trois convertis chez lui comme domestiques; mais dans la suite Jan Van Roy et sa femme étaient devenus ivrognes, et il avait fallu les renvoyer. L'un et l'autre Hottentots baptisés, que M. Kicherer procura au voyageur anglais, aimaient passionnément l'eau-de-vie: ce n'était pas une bonne recommandation pour eux; mais M. Burchell savait bien que, dans l'expédition où ils allaient le suivre, ils ne trouveraient pas beaucoup d'occasions de satisfaire leur goût. En raison de leur instruction supposée, il leur promit le double de ce qu'il donnait aux autres Hottentots. Quant aux cinq individus que lui avait procurés le landdrost, ils avaient été tout bonnement tirés du tronk ou de la maison d'arrêt où l'on retient les Hottentots sans place, les vagabonds, et ceux qui se sont enfuis de chez leurs maîtres, à cause ou sous prétexte de mauvais traitements. Dans ce tronk il y a de bons sujets, mais il y en a encore plus de mauvais; il paraît que les cinq étaient de la dernière espèce, et qu'on les avait donnés à M. Burchell pour s'en débarrasser. Quant aux bons, on les garde ordinairement pour les employer à des travaux du gouvernement; aussi M. Burchell eut beau faire des instances pour qu'on changeât les cinq contre autant d'autres sujets d'une conduite meilleure, il ne put

rien obtenir : ceux même qu'on lui avait donnés refusèrent de partir pour une expédition aussi périlleuse, et M. Burchell eut de la peine à en retenir trois. Il engagea encore un Hottentot qui avait été cocher chez le dernier landdrost; cet homme fut le plus fidèle serviteur, et M. Burchell a été si content de son service, qu'il a mis son portrait enluminé à la tête du deuxième volume de son ouvrage. L'histoire de ce Hottentot, telle qu'il l'a racontée à son maître, prouve combien sa race était opprimée sous l'ancien régime. Son père ayant été tué par les Cafres en chassant dans le Zuureveld, sa mère se retira avec deux enfants, un garçon et une fille, dans une autre partie de la colonie, et y entra au service d'un colon. Cet homme brutal voyant que la femme, déjà âgée, ne pouvait lui être très utile, la chassa, et fit enregistrer les deux enfants comme ayant été engagés à son service pour vingt-cinq ans. La mère, ne voulant pas quitter ses enfants, refusa de s'en aller sans eux; le paysan la battit alors si brutalement, qu'elle expira le lendemain. Le jeune Juli ne fut guère mieux traité; aussi saisit-il la première occasion pour s'enfuir.

Ce Hottentot en enrôla encore un autre qui venait de finir une année de service comme berger chez un boucher; mais le bourgeois prétendit que le Hottentot s'était engagé pour une autre année: il fallut en référer au landdrost, qui ne trouva rien dans ses registres au sujet d'un nouvel engagement. Le boucher prétendit alors que l'année de service auquel s'était engagé le Hottentot n'était pas ex-

pirée ; mais il ne put prouver non plus cette assertion, ni empêcher le Hottentot d'entrer légalement au service de M. Burchell. Cependant, quand le pauvre Hottentot vint réclamer auprès de son ancien maître le restant de sa paie, le boucher prétendit qu'il ne lui devait plus rien ; et comme le Hottentot ne pouvait rien prouver légalement, il perdit sa créance. On voit, par ces exemples, que les colons ne peuvent se passer des services des Hottentots, et qu'ils ne les traitent pas moins avec une injustice révoltante ; il est vrai que tous les colons ne se comportent pas comme ceux dont on vient de parler, et que les torts ne sont pas toujours de leur côté.

Voyant qu'il n'obtiendrait pas d'autre monde, M. Burchell résolut, à la fin d'avril, de commencer son second voyage. Il fit chez un marchand une nouvelle provision de tabac, marchandise dont on ne peut jamais avoir trop dans ce pays.

§ III.

Deuxième voyage à Klaarwater. Voyage dans les montagnes Kawhanis, dans le pays des Bachapins, et séjour à Litakoun.

Le 28 avril, tout étant prêt pour le départ, le pasteur Kicherer assembla sa famille et ses gens, ainsi que ceux de M. Burchell, afin de prier en commun pour l'heureux succès de son voyage. Un riche fermier, nommé Barend Burgers, ami du pasteur, con-

duisit ensuite, dans son chariot à six chevaux, MM. Kicherer et Burchell à sa ferme, d'où il promit de procurer au voyageur anglais les moyens de se rendre à la ferme de Herholdt, au Sneeuwberg: ses gens avaient ordre de l'y attendre. Les plaines entre la Zondag-Rivier et les montagnes étaient cette fois animées par la présence d'une foule de springbocks, tandis qu'en y passant un mois auparavant, on n'y avait vu aucun gibier; c'est que les antilopes s'en vont d'une contrée à une autre, selon la saison et l'état des pâturages.

M. Burchell ne revit pas sans intérêt la hutte où il avait été saisi de la fièvre, et où les personnes de Graaff-Reynett l'avaient trouvé gisant dans un coin, et enveloppé dans les couvertures. En gravissant les montagnes, on laissa à la droite le chemin par lequel M. Burchell était venu; on traversa une des terrasses de montagnes de forme tabulaire; auprès de la route, un ruisseau, en tombant du haut d'un rocher dans un ravin couvert de bois, offrait un site charmant; M. Burchell eut à peine le temps d'en faire une esquisse. En général, la rapidité de ce voyage dans les montagnes lui rendit plus chère sa manière de voyager lentement avec des bœufs, qui donnent le temps de tout bien observer.

On s'arrêta, pour la nuit, dans la ferme de Cootje van Herden, qui était supérieure à toutes les fermes que M. Burchell avait vues dans ce pays, et qui égalait les plus belles des environs de la capitale. Comme le fermier était ami du pasteur et du paysan son compagnon, les voyageurs furent parfai-

tement accueillis par leur hôte. Parmi les domestiques de cette ferme, il y avait une petite fille cafre, trapue, ayant la peau rosée, et les cheveux d'un gris de lin, quoique laineux. Ses traits étaient au reste ceux de la race. Au sud de la ferme, on voyait le plateau de Coudveld, connu comme la partie la plus froide de la colonie. Il n'y a au sommet qu'une seule ferme; elle était habitée alors par une veuve hollandaise, qu'on n'appelait dans le pays que Hannah Coudveld.

Le lendemain matin, s'étant remis en route, on arriva, au bout de trois quarts d'heure, à la rivière des Buffles, qui est l'affluent le plus élevé de la rivière de Camtoos. Il fallut passer la rivière trois fois; sur ses bords était située la ferme de Burger, qui pourrait servir de modèle à tous les paysans de la colonie, quoiqu'elle ressemble, dans le fait, aux fermes de l'Angleterre. La maison est bâtie en briques rouges, à la manière hollandaise; elle avait un aspect agréable au dehors, et en dedans on voyait régner la propreté. Comparée aux autres fermes du pays, c'était un palais; avec ses dépendances et son beau jardin, elle avait l'air d'un hameau. Il y avait des ateliers pour la forge et les travaux de charpente, ainsi qu'un moulin à eau. Le fermier passait pour le plus grand propriétaire de brebis qu'il y eût dans la colonie; on assurait qu'il avait trente mille de ces animaux, sans compter le bétail. Immédiatement après l'arrivée des voyageurs, on envoya les domestiques dans les fermes d'alentour pour annoncer que leur pasteur était arrivé, et qu'il se pro-

posait de tenir le lendemain une assemblée pieuse. Le soir, on convoqua les esclaves et les Hottentots; le pasteur leur expliqua une des paraboles du Nouveau Testament. Le lendemain, les paysans des environs arrivèrent dans leurs chariots; on présenta à la ronde du café et d'autres comestibles; dans la réunion du soir, on lut et on expliqua des passages du Nouveau Testament; on récita des prières et on chanta des psaumes.

Dans la matinée du 1^er^ mai, la gelée blanche couvrait le sol : tous les capsicum du jardin, si florissants la veille, étaient détruits. Les paysans retournèrent chez eux; le pasteur reprit le chemin de Graaff-Reynett; un frère de ce Van der Merwe, chez lequel M. Burchell avait logé en venant par le Sneeuwberg, emmena le voyageur dans son chariot jusqu'à la ferme de son gendre; et celui-ci, après avoir donné à dîner au voyageur anglais, attela son chariot pour le conduire jusqu'à une autre ferme sur la route. La fermière, voyant que M. Burchell n'avait pas de kombaars ou couverture de peau de mouton, lui en donna un pour qu'il eût chaud en couchant en plein air. Le kombaars de mouton est un objet qu'aucune famille ne se refuse dans la colonie. Les moutons du Cap ont du poil au lieu de laine, et leur peau garnie ressemble à une bonne fourrure; des peaux bien choisies et cousues ensemble donnent une couverture chaude et commode; si ce sont des peaux d'agneaux de choix, cette pelleterie peut aller de pair avec les plus belles fourrures qu'on ait dans nos villes; elle a l'avantage de n'être

pas chère, et d'être susceptible de recevoir toutes les teintes qu'on veut lui donner. Les colons qui ont de si grands troupeaux pourraient faire de la préparation de ces fourrures un article d'industrie lucratif, et l'exportation pourrait en devenir importante.

Depuis la ferme de Lubbe, gendre de Van der Merwe, la route devenait rude et montueuse. Lubbe conduisit le voyageur chez Jan Viljoen, dont la demeure misérable contrastait beaucoup avec la belle ferme de Burger; ce Jan Viljoen fit quelques difficultés pour se charger de transporter le voyageur anglais plus loin; c'était un de ces fermiers grossiers comme le voyageur risque d'en rencontrer de distance en distance. Il servit un peu de mouton pour le souper, et fit coucher les deux voyageurs dans une espèce de trou où les murs étaient noirs comme du charbon. M. Burchell, trouvant l'air du dehors trop froid pour coucher dans le chariot de son compagnon, fut obligé de s'accommoder du gîte affreux qu'on lui avait assigné.

Le lendemain, l'hôte consentit pourtant à faire conduire M. Burchell par son fils dans son chariot jusqu'à la ferme de Herholdt, où il avait donné rendez-vous à ses gens. Arrivé à cette ferme, il y trouva tout son monde, et, de plus, une famille entière qui désirait être de la partie; mais, sachant combien les femmes et les enfants étaient embarrassants dans une expédition où il y avait tant de fatigues et de privations, il la renvoya. Herholdt le fermier s'offrit à la prendre à son service, tandis que le mari ferait

le voyage avec M. Burchell. Le domestique Juli avait amené aussi sa femme avec un enfant de trois mois. M. Burchell voulut la renvoyer également ; mais Juli pria si instamment, et sa pauvre femme avait un regard si suppliant, que le voyageur permit à cette femmé d'accompagner son mari au moins jusqu'à la mission de Klaarwater, où elle pourrait séjourner pendant que les voyageurs pénétreraient dans l'intérieur du pays. Cette Hottentote avait des formes délicates, les mains et les pieds petits, comme toutes les femmes hottentotes et boschimanes. Elle avait toutes les bonnes qualités de son mari, et ce couple servit toujours avec la plus grande fidélité. Le garçon boschiman qui s'était évadé pendant qu'on approchait de Graaff-Reynett avait été retrouvé chez un fermier sur la route, qui en avait pris bien soin, et l'avait rendu aux gens de M. Burchell. Celui-ci fut très content d'être à même de rendre cet enfant à son père, quand il passerait par le pays des Boschimans.

Il acheta chez le fermier Herholdt trois chevaux ; ainsi la caravane se composait de quinze hommes, une femme avec son enfant, quatre chevaux, huit bœufs, treize brebis et dix-neuf chiens. Herholdt conduisit M. Burchell dans son chariot jusqu'à la ferme de Vermeulen, où notre compagnon fut accueilli avec la même hospitalité que la première fois. Ce devait être la dernière ferme où l'on entrerait ; car M. Burchell était bien déterminé à éviter la ferme de ce Jacob van Wyk, où, lors de sa rentrée dans la colonie, il avait été si mal reçu.

En consultant la carte, il se convainquit que la route de Klaarwater serait plus courte, si l'on se dirigeait plus à l'est, en laissant les rochers de Géranium à gauche. En conséquence, on quitta l'ancienne route à Pond-Station; on passa auprès d'une ferme appelée Wortel-Fontein, où personne ne vint au-devant des voyageurs. A six milles et un quart plus loin, on trouva encore une ferme, la dernière auprès de la frontière. Comme il n'y avait personne pendant cette saison, on en prit possession pour la nuit. Tant de monde causa une consommation rapide des vivres. On fut obligé de tuer une brebis; cependant une demi-heure après, Kaiser, un des Hottentots recrutés à Graaff-Reynett, qui était bon chasseur, vint annoncer qu'il avait tué un couagga. En gravissant les rochers autour de la maison, M. Burchell distinguait déjà, à une distance de soixante-sept milles, la montagne de la Table auprès du kraal de Kraaikop; ce qui prouve que jusque là la contrée est ouverte, et généralement unie.

Le 6 mai on passa la frontière, qui, au reste, dans cette partie de la colonie, est mal déterminée. On ne tarda pas à rencontrer la rivière qu'on avait si souvent vue et traversée lors du premier voyage; et, comme elle conduit assez directement au Gariep, M. Burchell résolut d'en suivre le cours, pour ne pas s'exposer avec tant de monde et d'animaux au risque de manquer d'eau. Le lendemain, on traversa le défilé de Rhenosterpoort, et on s'arrêta le soir à la Half-Way-Fontein, qui marque la moitié du chemin entre Graaff-Reynett et Klaarwater. Aucun Boschi-

man ne s'était encore présenté, quoiqu'on en eût aperçu deux. Le grand nombre de gens et de chevaux leur faisait craindre apparemment que ce ne fût un détachement envoyé de la colonie pour reprendre de force les bestiaux volés. Les Boschimans redoutent beaucoup les cavaliers dans les plaines, parce qu'il n'y a pas moyen d'échapper avec le bétail à leurs poursuites.

Le lendemain, après une marche de dix-neuf milles, on atteignit le kraal de Kraaikop, où les voyageurs furent accueillis comme d'anciens amis; M. Burchell eut le plaisir de rendre le jeune garçon à son père, qui voyait assez à l'embonpoint de son fils qu'on ne l'avait pas traité mal. Comme la source où les Boschimans se pourvoyaient d'eau était à deux milles et un quart plus au nord, la caravane s'y rendit encore le soir même. Les Boschimans y vinrent voir les voyageurs le lendemain matin, et reçurent cette fois une plus forte ration de tabac que lors du premier passage de M. Burchell. Celui-ci continua son voyage à midi; on se rendit à travers la plaine à la Couagga-Station, où l'on s'était arrêté la première fois. En route, on trouva un nid d'autruche avec dix œufs, qui firent un bon souper. Les deux chasseurs Speelman et Juli, qui avaient chassé à cheval, ne revinrent que le lendemain matin; l'un d'eux avait tué un gros kanna ou élan à quelques milles de là. On s'y rendit, en suivant le cours de la rivière, qui était bordé de roseaux : les chiens, en furetant dans ces roseaux touffus, y levèrent un couple de lions : la femelle s'enfuit par les roseaux;

mais le mâle s'avança hardiment, et s'arrêta pour regarder les voyageurs en face. Ceux-ci n'étaient pas trop à leur aise en ce moment; tous étaient à pied, et quelques uns sans armes. M. Burchell avait heureusement ses pistolets, qu'il tint en avant, le doigt sur la détente. La femme de Juli saisissait vivement son enfant, et poussait des cris d'alarme : ceux qui avaient des fusils couchèrent l'animal en joue. Tout à coup les chiens arrivent, l'entourent, et aboient de toutes leurs forces. Le lion continua de fixer ses regards sur les voyageurs; et comme quelques chiens l'approchèrent un peu trop, il ne fit que mouvoir sa pate, et aussitôt deux de ces animaux furent couchés sur le sable. Ce mouvement avait si peu changé son attitude, que l'on ne voyait pas comment ils avaient été tués. On avait profité de l'attaque des chiens pour tirer sur lui; une des balles lui perça le flanc sans qu'il bougeât. On avait à craindre qu'il ne s'élançât en fureur sur ses adversaires; mais il se retira enfin lentement. Ce lion était de la plus grosse taille; comparé aux chiens, il semblait à M. Burchell que l'animal était grand comme un bœuf; il était au moins aussi long, et sa longue crinière lui donnait un air terrible. Il était de l'espèce que les Hottentots et les paysans appellent noire, à cause de la couleur foncée de la crinière : ces lions sont, à ce que l'on prétend, plus gros et plus dangereux que les autres, appelés lions pâles. On ne jugea pas à propos de poursuivre l'animal, qui a dû mourir à quelque distance de là de la blessure qu'il avait reçue, et qui saignait copieusement.

On arriva enfin à l'endroit où gisait le kanna tué par les chasseurs. L'un d'eux le gardait pour empêcher les vautours qui voltigeaient à l'entour de le dévorer; les Boschimans aidèrent à dépecer et à découper l'animal, et ils reçurent ensuite leur part du butin. On entendit, la nuit suivante, les cris d'un kanna qu'un lion déchirait; un Boschiman en trouva le lendemain les cuisses, et en fit son dîner, comme le lion avait fait son souper du reste de l'animal.

Cette plaine abondait en gibier; les chasseurs tuèrent encore un kanna; ils poursuivaient de préférence des animaux de cette espèce, parce que leur chair a meilleur goût, et est plus grasse que celle des autres antilopes; les vautours descendaient en troupes, et approchaient très près du gibier qu'on dépeçait; quelquefois les chiens les éloignaient de la part qu'on leur abandonnait pour leur peine. M. Burchell distingua cinq espèces différentes de ces oiseaux de proie; il en vit un entièrement blanc.

Comme quelques uns des bœufs de charge étaient blessés au dos, notre voyageur envoya demander quelques hœufs à son ami Kaabi, dont le kraal n'était éloigné que d'une ou de deux journées. Ce chef s'empressa d'envoyer les bêtes de somme, et fit demander du tabac. On se dirigea ensuite sur le kraal de Kaabi, avec une troupe nombreuse de Hottentots qui voulaient s'établir dans ce kraal; il n'était plus au même endroit où on l'avait trouvé lors du premier passage : Kaabi s'était fixé à quelques milles plus au nord.

On fit vingt-cinq milles et demi sur un terrain

montueux et raboteux, et on s'arrêta non loin du kraal, qui alluma trois feux placés en forme de triangle; M. Burchell présume que les Boschimans ont voulu donner par là un signal à leurs compatriotes, peut-être pour leur annoncer que les étrangers qui venaient d'arriver étaient des amis, et qu'on n'avait rien à craindre de leur part (1).

Le lendemain, la foule entoura le voyageur anglais, et se pressa tellement qu'il ne put bouger: les femmes se montraient si joyeuses et si bruyantes, qu'on aurait dit des enfants à qui on allait distribuer des bonbons. Ne pouvant rétablir l'ordre, M. Burchell prit le parti de confier le tabac au chef, pour qu'il en fît la distribution lui-même.

Cette fois, on remarqua beaucoup de bestiaux dans le kraal. On leur demanda d'où leur venait cette richesse subite; ils répondirent qu'ils avaient reçu les bestiaux d'un autre kraal; mais notre voyageur pense, avec plus de raison, qu'ils les avaient volés; l'un des Hottentots de Graaff-Reynett reconnut même plusieurs bœufs qui avaient appartenu à un fermier du Sneeuwberg. Selon leur habitude, le kraal avait été établi à quelque distance de l'eau, dans un pays ouvert; mais on avait choisi un endroit où les mamelons cachaient les cabanes aux regards de ceux qui cherchaient la demeure de ces voleurs de bestiaux. Pendant la nuit il y eut, dans une des cabanes, une danse du genre de celle que M. Burchell avait vu exécuter lors de son premier passage.

(1) *Travels in the interior*, t. II, p. 196.

Kaabi avait promis à notre voyageur de lui prêter quelques bœufs de somme pour le trajet jusqu'au Gariep ; mais, au moment du départ, il déclara qu'il ne pouvait tenir sa parole, parce que quelques habitants de son kraal s'y opposaient. Les Boschimans avaient reconnu, parmi les Hottentots que M. Burchell avait emmenés de Graaff-Reynett, deux hommes qui avaient déjà été à leur poursuite à cause d'un vol de bestiaux : les regardant comme des espions envoyés par les paysans de la colonie, ils n'étaient pas sans inquiétude sur les projets des voyageurs, et s'opposaient à ce que le chef leur donnât des secours. Cependant, en promettant du tabac et du gibier, M. Burchell obtint de Kaabi deux bœufs. Notre voyageur fait en partant quelques réflexions sur le brigandage des Boschimans ; il craint que la race hottentote en général ait gagné peu au voisinage des Européens ; il croit qu'elle est même moins heureuse et moins tranquille qu'avant l'arrivée des blancs. « S'ils nous volent notre bétail, ne leur avons-nous pas enlevé leur liberté et la terre de leurs ancêtres? Puisque la politique exige que nous occupions ce pays, soyons au moins généreux envers les indigènes ; montrons de la bonté pour une nation qui ne foule plus le sol où ses pères conduisaient leurs troupeaux. »

Au départ de la caravane, aucun Boschiman ne l'accompagna. Ne sachant pas quel chemin prendre, on se dirigea au nord-ouest ; bientôt on fut dans le voisinage de deux kraals, éloignés de deux milles l'un de l'autre. On reconnut quelques habitants comme

ayant appartenu au kraal de la Pauvreté lors du premier passage; et on apprit d'eux qu'il fallait se diriger plus à l'ouest pour atteindre la rivière. Ils guidèrent nos voyageurs, et lorsque ceux-ci eurent établi leur camp pour la nuit sur le bord de la rivière, ils allèrent avertir tout le kraal, qui vint effectivement en masse recevoir sa ration de tabac. Les chasseurs, qui avaient pris les devants ce jour, ne revinrent pas : il n'y avait pas de viande; et comme M. Burchell ne voulut pas tuer une brebis avant de connaître le résultat de la chasse, on se passa de souper. Une partie des chasseurs ne retourna que le lendemain, sans avoir tué aucun gibier; mais ce jour on tua un kanna aux environs du camp : les autres chasseurs avaient tué un chamois; n'ayant ni à manger ni à boire pendant leur chasse, ils avaient bu avec avidité le sang de cet animal.

Dans la nuit, M. Burchell entendit un mugissement sourd qui ne pouvait provenir que d'un lion : on prétend que l'animal produit ce bruit en mettant sa tête contre terre pour rugir. M. Burchell éveilla son monde afin d'être sur l'alerte contre les attaques de l'animal. Nulle part, peut-être, il n'y a autant de bêtes féroces que dans l'Afrique méridionale, parce que nulle autre part on ne trouverait autant de gibier; or, les lions et les tigres ne se multiplient que là où le gibier abonde.

On leva le camp le 17 mai; M. Burchell avait nommé ce lieu la Station aux Lions. On se tint près de la rivière, et on passa la nuit sur ses bords. On y reçut encore la visite de plusieurs indigènes; quel-

ques uns portaient des colliers de boyaux tordus. Dans la nuit, on entendit de nouveau les rugissements d'un lion : c'était peut-être le même que celui de la nuit précédente; il pouvait avoir suivi la caravane dans l'espoir de saisir un bœuf.

Le 18, on campa encore sur les bords de la rivière, et le lendemain on atteignit ceux du Gariep. Ce fut avec un vif plaisir que notre voyageur revit les bosquets d'acacias et les saules pleureurs; depuis la Zondag-Rivier jusqu'au Gariep, il n'avait pas aperçu un seul acacia; en général, on n'en trouve pas depuis le Roggeveld jusqu'à ce fleuve : ainsi, quoique l'Afrique méridionale abonde en acacias, il y a pourtant un vaste district de l'intérieur où cet arbre n'existe pas. Cette région a été désignée par M. Burchell sous le nom de *cis-gariepine*, par opposition à la *trans-gariepine*, qui s'étend au-delà du fleuve (1). Son élévation et sa froide température expliquent l'absence des acacias, genre d'arbres qui se plaît dans les régions chaudes.

On trouva dans ce lieu une dizaine de cabanes boschimanes, dont les habitants avaient une taille un peu plus forte que celle des Boschimans de la région cis-gariepine, où ce peuple est extrêmement petit. Ils indiquèrent un gué plus commode que celui qu'on allait prendre, et que M. Burchell a désigné sur sa carte sous le nom d'Oxf-Ford ou Gué des Bœufs; l'autre a le nom hollandais de Engelsche-Drift; à l'un et l'autre gué, une île divisait le fleuve

(1) *Travels in the interior*, t. II, p. 211.

en deux branches; des Koras qui habitaient l'autre rive approchèrent à la nage, et aidèrent les voyageurs à transporter leurs bagages. M. Burchell recueillit dans le fleuve quelques beaux cailloux, tels que calcédoines, agates, amygdaloïdes et zéolithes. Dans l'île croissait une espèce de jonc, que M. Burchell n'a trouvé nulle autre part, et qu'il a nommé *cyperus scirpoides*. Le passage ne s'effectua pas sans danger, à cause de la rapidité du courant et des pierres dont le lit du fleuve était jonché. Les bœufs chargés eurent beaucoup à résister à la force des flots. Ce ne fut que le lendemain à midi que hommes et animaux se trouvèrent enfin réunis sur l'autre rive. On se dirigea alors sur le Kloof. Au kraal de Jean Bloem, il fallut s'arrêter pour satisfaire à la curiosité des habitants, qui accablaient leurs compatriotes de questions sur leur voyage. Le soir, on atteignit les montagnes d'Asbeste, et on passa la nuit au village du Kloof. Ceux des gens de M. Burchell qu'il avait loués dans ce village ou aux environs, y restèrent; les autres se rendirent avec lui à Klaarwater, où il entra le 24 mai, en annonçant son retour par une décharge de mousqueterie. Personne dans la mission n'y répondit, et les missionnaires accueillirent notre voyageur froidement, sans témoigner beaucoup de désir de connaître les aventures de son voyage. M. Burchell attribue, un peu ironiquement, cette froideur à leur préoccupation pour les choses d'un autre monde. Il reprit son ancienne station, pour se préparer à son grand voyage au nord. Il remit des caisses remplies d'objets d'his-

toire naturelle et de dessins aux missionnaires, en les priant de les faire passer au Cap. Il fit des dispositions pour que les femmes des deux Hottentots mariés de sa suite fussent entretenues à Klaarwater à ses frais pendant l'absence des maris; il reçut en présent, de la part des missionnaires, des pommes de terre et des ognons provenant de leur jardin; il leur donna en retour des graines qu'il avait apportées de Graaff-Reynett pour les semer en route.

Quand M. Burchell fit venir du pâturage tous ses bœufs, il s'en trouva trois qui avaient été assaillis par des chiens sauvages, et avaient été privés de leurs queues en tout ou en partie. Ces chiens, espèce de hyènes, chassent, comme on l'a déjà dit, en troupes, et attaquent dans les pâturages les brebis et les bœufs; mais ils n'arrachent à ces derniers que la queue.

Le 6 juin, M. Burchell prit congé des missionnaires et des Hottentots de Klaarwater; une décharge de mousqueterie annonça le départ, et cette fois les villageois répondirent par d'autres décharges au salut des voyageurs. Il n'y avait presque plus de route battue; et, dès le premier jour, une des voitures s'enfonça dans un trou : il fallut travailler pendant une heure à coups de pioche pour la dégager. On campa, le premier soir, à la fontaine de Moïse, où résidait un vieux Hottentot de ce nom. Le lendemain matin, les gens de M. Burchell étaient tous absents; par leur négligence, les bœufs et les moutons s'étaient échappés pendant la nuit, et on courait de tous côtés pour les retrouver. Cet exemple de négligence, dès le commencement du voyage, n'était

pas de bon augure. Il tomba dans la matinée un peu de neige; c'est la seule fois que M. Burchell en ait vu au nord du Gariep; elle ne se fondit que le lendemain matin.

Il vit, pour la première fois, l'acacia nain, qu'on trouve fréquemment dans les terrains sablonneux: cet arbre, qu'on prendrait pour une plante ou une herbe, ne s'élève qu'à un pied et demi de haut; cependant il a de larges feuilles et de grosses touffes de fleurs. Comme les éléphants se nourrissent des racines de cet arbuste, on l'a appelé l'acacia des éléphants; en sichuana, on le nomme metzissanni. On s'arrêta, pour la nuit, à l'Ongelucks-Fontein, ou source du Malheur, nommée ainsi parce qu'un Hottentot y perdit la vie par l'explosion du fusil d'un de ses compatriotes. Une quinzaine de cabanes y sont dispersées au loin; des Hottentots de Klaarwater y résident avec leur bétail tant que les pâturages fournissent de quoi nourrir leurs animaux. Le reste de l'année le hameau est désert; on n'y voit aucune trace de culture (1).

Le lendemain, pendant la marche, Speelman tua un zèbre. Les colons ne mangent pas la chair de ce gibier; mais les Hottentots s'en nourrissent sans répugnance. Les deux Hottentots baptisés que M. Burchell avait emmenés ne voulurent pas en manger; et il fallut tuer un mouton pour eux. Notre voyageur vit une autre espèce d'acacia qui lui était inconnu; c'est un arbre touffu remarquable par ses grosses épines

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. II, p. 237.

et par sa force : on l'appelle communément kameel-doorn, l'épinier des girafes; mais les indigènes le nomment mokaala ; il croît dans les plaines sèches et dans les déserts sablonneux ; le bois en est compacte, pesant, et d'un brun ou rouge foncé. Les Hottentots s'en servent pour faire des outils, des cuillers, des manches de couteaux. On confond sous le même nom d'autres espèces d'acacias, qui, en effet, ressemblent au mokaala, mais qui ont néanmoins quelques caractères différents.

On voyait à l'ouest la chaîne du Langberg, montagnes dont le plateau a un climat plus froid que Klaarwater ; aussi les Hottentots, dans le temps de l'épidémie des chevaux, y conduisent les leurs pour les préserver de la contagion. On tua deux bouquetins. Le 14, on atteignit la Door-Rivier, ou rivière aux Épines ; on n'y trouva que quelques mares d'eau. Le biscuit et la farine que M. Burchell avait emportés furent bientôt consommés ; il fallut entamer la provision de riz ; et quand celle-ci fut épuisée, on n'eut plus pour tout le voyage que de la viande pour se nourrir. La suite de notre voyageur consistait en dix Hottentots et un Bachapin bâtard qui servait d'interprète. Le 16 juin, on traversa une contrée couverte, dont le sol était une bonne terre pesante ; il fallut se frayer un chemin à travers une herbe très haute, mais fanée ; par-ci par-là on voyait des groupes d'épiniers karroo. On observa, pour la première fois, des traces de girafes ; mais on ne vit pas les animaux mêmes. On ne trouva de l'eau que le lendemain à la source de Jan-Bloem, nommée d'après

le colon qui s'était établi dans cet endroit, et qui exerça, pendant plusieurs années, son brigandage dans toute la contrée, jusqu'à ce qu'il fût mis à mort par les Betjouanas.

En arrivant à la source, on trouva la place occupée par une lionne avec ses deux lionceaux, et par un buffle. Les chiens firent déguerpir les lions; quant au buffle, un des chasseurs le poursuivit à cheval, et le tua. Cet animal, qui n'est pas le même que le buffle de l'Inde et du midi de l'Europe, se fait remarquer par ses cornes, qui, à leur base, sont tellement larges, qu'elles couvrent tout le devant de la tête; sa peau épaisse est recherchée par les colons et par les Hottentots à cause de sa force, et employée à faire des courroies et des câbles. Le buffle du Cap est un animal fier et hardi, et il ne faut l'attaquer qu'avec précaution. On n'a pas réussi encore à le dompter; cependant il est possible qu'on y parvienne à la longue. Celui qu'on venait de tuer était un mâle, et ne paraissait pas jeune, à en juger par les pointes usées de ses cornes et par ses oreilles déchirées. Les Hottentots assurent qu'on trouve rarement des buffles qui aient les oreilles entières, soit que les épines les leur déchirent, soit qu'ils se les arrachent mutuellement en se battant. La chair avait le goût du bœuf, et était coriace; celle des jeunes buffles est plus tendre. On employa presque une journée à découper et à sécher cette viande. On ne fit le 18 que quelques milles, et on campa pour la nuit auprès du rocher Brillant, ou Sensavan, que l'on connaît déjà par les voyages précédents. C'est un des

lieux les plus renommés parmi les indigènes au-delà du Gariep, attendu que c'est le seul endroit où l'on puisse se procurer ce sibilo, ou cette poudre ferrugineuse, luisante et onctueuse, que les indigènes mêlent avec de la graisse pour s'en couvrir le corps, et surtout la tête; leur chevelure en est quelquefois tellement chargée, qu'elle ressemble à une masse de métal ou de minerai. Quand ils n'ont pas de coiffure, cette couche de poudre ferrugineuse les garantit au moins des coups de soleil. Toutes les peuplades voisines viennent se pourvoir ici de cette poudre tant estimée chez elles, et celles qui demeurent plus loin se la procurent par la voie des échanges; en sorte que le sibilo du rocher luisant se trouve dans une étendue de pays équivalant à 5° de latitude. M. Burchell a préparé, avec le sibilo, une couleur qu'on peut employer dans la peinture à l'huile et dans les dessins à l'aquarelle.

Notre voyageur visita la caverne de ce rocher: le sol y est couvert de poudre luisante; de petites chauve-souris s'étaient accrochées à la voûte; et sur les saillies du rocher viennent se reposer la nuit les pigeons de Guinée (*columba guineensis*). Si la caverne a été creusée par les indigènes pour se procurer de la poudre, il faut que l'usage de se poudrer existe depuis très long-temps. Muchunka, l'interprète, raconta que, peu d'années auparavant, quelques Bachapins, en cherchant de la poudre dans le fond de la caverne, avaient été ensevelis sous une masse de roche qui s'était écroulée. On creuse toujours sans que personne s'occupe d'étayer la voûte.

Un peu plus à l'ouest, dans la même chaîne de roches, on montra à M. Burchell une autre caverne ou fosse; la poudre y était plus brillante, et les parcelles métalliques y étaient plus grandes que dans la première caverne. Toute la chaîne paraît se composer de cette substance mêlée à un roc quartzeux. A Sensavan, M. Burchell vit une plante à laquelle les Bachapins attribuent une influence maligne, et qu'ils se gardent d'employer comme combustible; elle ne croît que parmi les rochers, et atteint une hauteur de quatre à neuf pieds; elle a de larges feuilles ovales avec de petites touffes de fleurs insignifiantes, auxquelles succède un fruit qui n'a pas moins d'un pouce de diamètre, mais qui n'est pas mangeable; c'est un *vangueria*, la seconde espèce de ce genre qui n'avait été trouvée encore que dans l'île de Madagascar. Il paraît y avoir beaucoup d'affinité entre la flore de cette île et celle de l'intérieur de l'Afrique méridionale; on en voit un exemple dans le pisang sauvage ou *strelitzia angusta* de la colonie du Cap, qui a une grande ressemblance avec l'*urania speciosa* de Madagascar.

Faute d'eau, on ne put s'arrêter long-temps au rocher Brillant; on traversa un pays tout couvert d'une herbe fanée, et si haute que les bœufs y étaient à moitié cachés; on aurait pu croire que c'étaient des moissons; cependant, de distance en distance, on rencontra le roc, et on marcha comme sur des dalles : ce roc était un calcaire primitif, coloré en beaucoup d'endroits par une substance ferrugineuse. Les chariots furent rudement secoués sur ce sol ro-

cailleux. On s'arrêta avant la fin du jour auprès d'une source cachée entre les montagnes, et appelée par les Hottentots Klip-Fontein; M. Burchell la distingue par le surnom de Kora d'une autre Klip-Fontein dans le pays des Boschimans. Les rochers qui l'entourent forment une espèce d'amphithéâtre; ils sont granitiques, et, en quelques endroits, noirs et d'une qualité siliceuse. En herborisant parmi ces rochers, M. Burchell trouva des plantes intéressantes, entre autres une espèce de croton (*croton gratissimum*), jolie plante en forme de buisson, de quatre à sept pieds de haut, et semblable à une espèce particulière de l'île Madagascar. Les Bachapins appellent ce croton *mulokha;* on en infuse les feuilles pour faire du boukou; la liqueur qu'on obtient ainsi a une odeur beaucoup plus agréable que les autres sortes de boukou préparées par les Hottentots. Une petite espèce de basilic exhalait son parfum dans ce désert; et une jolie espèce de *cetastras*, avec des branches de couleur rouge et de très petites feuilles, tapissait les rochers.

C'est dans ce pays que les deux Hottentots qui revenaient avec leurs familles du pays des Briquas furent assaillis à coups de flèches par les Boschimans, et périrent misérablement, comme il a été raconté au long dans le voyage de Lichtenstein (1). Depuis ce temps, les Hottentots redoutent beaucoup les Boschimans qui habitent entre la fontaine du Malheur et les montagnes Kamhanni. Les gens de

(1) Voyez *Histoire générale des Voyages*, t. XVIII.

la suite de M. Burchell ne furent pas exempts de crainte en avançant dans le pays. Le 20, ils coururent annoncer au voyageur anglais qu'on avait aperçu dans le lointain six hommes d'un extérieur étrange; et comme deux des chasseurs étaient allés en avant, on les crut déjà cernés, dépouillés et assassinés par les sauvages. On avait remarqué huit autres individus sur les collines. M. Burchell voulut envoyer quelqu'un à cheval pour s'assurer de la vérité; mais personne n'osa risquer l'aventure. Enfin toute la caravane se porta en avant, mais avec beaucoup de circonspection, pour n'être pas surpris par des Boschimans en embuscade. On vit enfin les deux chasseurs paisiblement revenir avec quatre Boschimans; les autres descendirent aussi des collines; Muchunka l'interprète en connaissait un; tous reçurent de la viande et du tabac; ils restèrent la nuit avec les voyageurs, et le lendemain matin ils s'en allèrent fort contents. Ces Boschimans avaient le teint beaucoup plus clair que ceux des autres tribus; ils n'étaient guère plus basanés que les habitants du midi de l'Europe. Ils avaient aussi la taille plus forte; tous étaient complétement armés, ayant deux arcs suspendus sur le dos; ils portaient encore dans la main quatre à cinq hassagaies. Quelques uns avaient des colliers de graines et fruits de plantes sauvages.

On atteignit, dans l'après-midi du 20 juin, une source qui coulait dans un bosquet d'acacias; elle porte, dans la carte de M. Burchell, le nom de Knegt's-Fontein, à cause d'un chien de ce nom que notre voyageur perdit, et qui fut enterré dans cet

endroit. Dans les acacias, on voyait une espèce de pinson très agréablement marqué; on ne l'a remarqué que dans cette contrée et à Litakoun. Les petits oiseaux, en Afrique, se tiennent près des sources, et ne franchissent pas les déserts, où ils risqueraient de périr de soif.

Après avoir laissé paître suffisamment les bœufs, on se dirigea sur la Kosi-Fontein, source qui jaillit dans une vallée ouverte, et revêtue de gazon et de roseaux. Par-ci par-là on voit des groupes d'acacias. La source tire son nom d'un chef de Bachapins qui, autrefois, demeurait ici. Kosi, dans l'idiome sichuana, signifie riche; chez les Bachapins, chef et riche sont synonymes comme chez d'autres peuples. Quand on eut dételé les bœufs, on vit descendre des montagnes voisines, pour approcher de la source, une grande troupe de couaggas ou chevaux sauvages, d'élans et de hartebeests. On fit sur-le-champ la chasse à ce gibier, et on tua un couagga. Ce fut un mets bien venu pour les Hottentots; car la viande de buffle était devenue si dure, qu'on pouvait à peine la manger.

Le 22 juin, on rencontra le chariot d'un habitant de Klaarwater, Cupido Kok, qui, accompagné de quatre autres Hottentots et de six Koras, revenait de Litakoun, où il était allé pour troquer de la verroterie et du tabac contre de l'ivoire et des bestiaux; il avait dans son chariot une vingtaine de dents d'éléphant : chaque dent avait été évaluée au prix d'une brebis. Les Bachapins, qui jusqu'alors avaient eu peu de troupeaux, avaient demandé surtout des

brebis. Cupido Kok ramenait chez lui une quarantaine de bœufs, qu'il avait obtenus par ses échanges. Comme ce Hottentot avait emprunté le grand fusil de M. Burchell, pendant que celui-ci était allé dans la colonie du Cap, notre voyageur le lui redemanda. Kok le restitua, mais sans le moule pour fondre les balles. Ce moule étant indispensable, à cause du calibre particulier du fusil, M. Burchell exigea que Kok, dès qu'il serait arrivé à Klaarwater, le lui renvoyât par un messager à cheval; M. Burchell s'arrangea pour rester quelques jours dans le même lieu à attendre le messager. On profita de ce délai pour aller à la chasse. L'un tua un hartebeest; un autre abattit, vers le soir, une espèce inconnue d'antilope; mais, lorsque le lendemain matin on vint pour enlever ce gibier, les hyènes en avaient déjà dévoré toute la chair. Il ressemblait au gnou, ayant une longue crinière et une barbe noire; ses cornes, d'abord courbées en dehors, puis en arrière, revenaient par leurs pointes en avant, comme chez les buffles du Cap; M. Burchell l'a appelé antilope tourina; les Hottentots le désignent par le nom de gibier bâtard, en le regardant comme un métis du gnou; et les Betjouanas le nomment kokoun, ou plutôt kokoung. On a tué cinq animaux de cette espèce dans le cours des voyages de M. Burchell.

Deux beaux zèbres se montrèrent auprès de la source, et on tira sur eux. Quelques uns des chasseurs trouvèrent dans la plaine le squelette d'une girafe; et n'ayant jamais vu cet animal, ils furent saisis d'étonnement au sujet de la longueur extraor-

diuaire de ses os. A l'est de la source, et dans la même chaîne de collines, il y a un endroit appelé par les Hottentots Kameel-Hoek, coin des Girafes, parce que ces animaux y viennent souvent. Juli, le fidèle serviteur de M. Burchell, témoigna le désir de s'établir avec sa femme, au retour de l'expédition, auprès de la source de Kosi, où il avait déjà choisi un emplacement pour un jardin : la situation en était effectivement très agréable : c'était dans la vallée auprès d'un groupe d'acacias, et non loin de la source, qu'il se proposait de jardiner. M. Burchell, entrant dans ses vues, qu'il regardait toutefois comme un peu chimériques, vint avec lui semer des graines de légumes, ainsi que des noyaux et pepins de pêchers-coings et amandiers. Dans un terrain humide, autour de la source, il sema une quantité de graine de céleri, auquel ce terrain paraissait convenir parfaitement. Lorsque, six mois après, on repassa auprès de la source, quelques graines avaient déjà poussé des plantes; le céleri paraissait s'être acclimaté, étant en fleur et en graine; mais la plante était si petite, qu'on aurait pu se méprendre sur l'espèce, si l'on n'avait été aussi sûr que M. Burchell de ce que l'on avait semé. Juli ne parla plus, dans la suite, de ses rêves de bonheur. La réflexion lui aura appris qu'il n'était pas trop rassurant de demeurer seul et sans défense dans un pays infesté par des Boschimans, à qui la vue d'un troupeau pouvait donner la tentation de s'en emparer, et même de se défaire du maître pour enlever plus sûrement ce qu'il possédait; et, à ce sujet, M. Burchell fait sentir les avantages

d'un gouvernement régulier dans les pays civilisés. Un Anglais, mécontent de son propre pays, dit-il, n'aurait besoin que d'être témoin de l'état anarchique d'un pays comme celui-ci pour changer d'avis; il retournerait avec affection dans sa patrie; il pardonnerait des erreurs auxquelles est sujette l'humanité, et même l'homme le plus sage; et il déplorerait la corruption (1), contre laquelle il n'y a d'autre remède général qu'une probité universelle.

Les bosquets d'alentour étaient fréquentés par des poules pintades. On en tua deux, et on en fit une soupe excellente. La viande de buffle et même celle du hartebeest étaient devenues si coriaces, que les Hottentots, las de ce mets insipide, demandèrent la permission de tuer une brebis, pour manger au moins quelque chose de gras. Le 24 au matin, ils avaient laissé échapper les moutons; il fallut parcourir le pays pour les retrouver; quelques uns n'osèrent pas se hasarder dans un désert où ils redoutaient l'embuscade des sauvages : d'autres, montés à cheval, se mirent à la recherche des animaux. Comme ils ne revinrent pas le soir, on craignit déjà qu'ils ne fussent assassinés par les Boschimans ou déchirés par les bêtes féroces. On envoya, le lendemain, deux hommes pour les chercher; ceux-ci, dans leur excursion, rencontrèrent une girafe, puis un kanna ou élan, qu'ils tuèrent. Leurs coups de fusil avaient été entendus dans le lointain, par les deux Hottentots que l'on cherchait. Pour donner un signal, ils mirent le feu

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. II, p. 281.

à l'herbe sèche qui couvrait le sol; il s'en éleva une colonne de fumée épaisse, qui fut aperçue en effet par les deux autres, mais qui donna lieu à diverses conjectures. On craignit que ce ne fût un feu de Boschimans, peut-être des assassins des deux Hottentots. Enfin tout le monde revint au camp : les deux qui étaient partis la veille avaient retrouvé les brebis au-delà de Knegt's-Fontein, où l'on avait campé auparavant. Aucun des quatre Hottentots n'avait aperçu un seul Boschiman; d'où l'on peut conclure, ou que ce pays est très peu habité, ou que ces sauvages se cachent quand ils voient une petite troupe d'hommes armés, auxquels ils supposent des intentions hostiles.

Tous les Hottentots cessèrent d'avoir peur. On alla chercher en chariot le kanna tué par un des chasseurs, et on fit une xcellent repas; l'animal était jeune, et sa chair grasse et excellente. Il y avait dans la troupe deux joueurs de gorah qui, le soir, s'exerçaient, dans le silence du désert, sur leurs instruments; mais ils n'étaient pas de la force du vieux Boschiman que M. Burchell avait entendu dans le kraal de la Pauvreté. Un des Hottentots raclait aussi un violon de sa fabrique. La nuit, les hurlements des jackals succédaient aux sons de la musique. Ces animaux rôdaient autour du camp pour chercher une proie; mais les chiens du camp faisaient bonne garde.

Après avoir attendu en vain pendant six jours le renvoi du moule pour les balles de fusil, de la part de Cupido Kok, M. Burchell se porta en avant,

le 27 juin, avec son monde. On était bien pourvu de viande; il y en aurait eu suffisamment pour plusieurs semaines, si les Hottentots, presque aussi gloutons que les Boschimans, ne consommaient pas en quelques jours toutes les provisions qui sont à leur disposition.

On ne devait trouver de l'eau qu'au bout de deux journées; aussi s'en était-on pourvu à la source de Kosi: on passa la nuit auprès d'un groupe de *tarchonanthus*, qui donnait un bon abri, et fournissait du combustible pour le feu du soir et de la nuit. Le lendemain, on se remit de bonne heure en route, en se dirigeant sur la chaîne des montagnes Kamhanni, qui sépare le pays des Boschimans, qu'on venait de traverser, de celui des Betjouanas (1), où l'on allait entrer, ou qui fait la barrière entre les races des Hottentots et des Cafres. Du côté où l'on arrivait, la chaîne paraissait se diriger du sud-est au nord-ouest, et se composer d'un grand nombre de collines couvertes d'herbe; plus loin, elle prend une direction plus septentrionale, et forme des montagnes plus élevées et plus rocheuses. M. Burchell a désigné par le nom de Pic Kamhanni le sommet qui domine tous les autres. Pour traverser le défilé sinueux entre ces montagnes, on employa trois heures et demie, ce qui peut donner une idée de la largeur de la chaîne. En sortant de cette gorge, les voyageurs eurent devant eux une plaine parfaitement unie et couverte d'herbe, qui s'étendait à perte

(1) M. Burchell écrit toujours Bichuanas.

de vue à l'est et au nord-est; à leur gauche, les montagnes se prolongeaient sur un espace de quelques milles.

Ce fut avec un vif intérêt que M. Burchell se vit sur le territoire d'un peuple inconnu qui a quelque industrie, possède des demeures fixes, se livre un peu à l'agriculture, et a, par conséquent, fait quelques pas dans la civilisation. Muchunka, l'interprète, éprouvait du plaisir à revoir son pays natal, et communiquait aux Hottentots, naturellement apathiques, un peu des sensations vives qu'il éprouvait; il leur vantait les pâturages, l'eau, l'abondance du gibier, les dispositions amicales de ses compatriotes; ses discours contribuaient beaucoup à les rassurer. Le soir, M. Burchell commença à prendre chez son interprète des leçons de la langue des tribus betjouanas; il demandait des mots et des phrases à Muchunka, et les transcrivait comme celui-ci les prononçait; mais il eut beaucoup de peine à faire comprendre le sens des phrases; et au bout de quelque temps la tête de l'interprète se troublait, n'étant pas habitué à un si grand exercice de la pensée. « Ceux dont l'esprit a été façonné par l'éducation européenne, dit M. Burchell, ne peuvent concevoir la stupidité des sauvages à l'égard de tout ce qui dépasse les idées les plus communes et les notions les plus simples, tant au physique qu'au moral. C'est que leur vie a si peu de variété, leurs occupations, leurs pensées et leurs soins se réduisent à si peu d'objets, que leurs idées doivent nécessairement être en petit nombre et très bornées. J'ai été quelquefois

obligé de renvoyer Muchunka, quand à peine il m'avait donné une douzaine de mots, parce que la tension de son esprit fatiguait ses facultés intellectuelles, et le rendait incapable de fixer son attention plus long-temps sur ce que je lui demandais. Toute sa force mentale était épuisée alors; il était comme un enfant dont l'intelligence ne s'est pas encore développée. » M. Burchell trouva dans la suite la même incapacité chez d'autres indigènes, et il comprit dès-lors combien il serait absurde de chercher dans leur langage ce qui n'est pas dans leur esprit, la faculté d'exprimer des qualités abstraites, et les opérations intellectuelles (1).

On s'était arrêté à la petite source Klibbolikhanni, qui, éloignée de deux milles de la grande source de ce nom, est à l'est de la petite, et donne naissance à la rivière de Kruman ou Kourouman. Le filet d'eau était si faible qu'il disparaissait à deux cents yards de l'endroit où il sort de terre; mais dans la saison pluvieuse la source devient un ruisseau qui va rejoindre le Kourouman. Les rochers d'alentour étaient tellement remplis de fer, que M. Burchell ne put se servir de sa boussole. Le lendemain on atteignit le Kourouman, que notre voyageur appelle toujours le Kruman. A l'inverse des autres rivières, le Kourouman est large à son origine, et diminue à mesure qu'il avance, à cause de l'absorption causée par le soleil et par un sable chaud; à quelques journées de sa source, il se perd dans les

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. II, p. 295.

terres, et disparaît totalement. On assure que dans la saison humide il reçoit les eaux de la Moschoua, et que dans les années où il tombe une quantité extraordinaire de pluie, les deux rivières réunies arrivent jusqu'au Gariep.

On était dans la saison de l'hiver, le thermomètre marquait au milieu du jour à peu près 10° R.; cependant il faisait souvent froid comme dans notre hiver; et plusieurs fois, dans le mois de juin, nos voyageurs virent le matin le sol couvert de neige ou de gelée blanche.

On fit halte le lendemain, 30 juin, afin de s'approvisionner pour la chasse. Les Hottentots tuèrent deux nouvelles espèces d'antilopes, dont M. Burchell eut soin de conserver les peaux. L'un, appelé paala par les Betjouanas, est assez commun dans le pays des Bachapins; mais on le voit rarement au sud des monts Kamhanni; les Hottentots bâtards lui donnent le nom hollandais de roodebok, bouc rouge. Il saute par bonds comme le springbok, auquel il ressemble par la forme et la couleur; mais il est plus grand, et n'a pas la raie blanche qui longe le dos du springbok. Sa chair a bon goût, mais elle est maigre comme celle de tous les antilopes en général. L'autre animal était le phéli, qu'on trouve aussi dans quelques contrées de la colonie du Cap, où il est connu des paysans et des Hottentots sous la dénomination de vaal reebok, chevreuil pâle : son poil est gris comme celui des lapins sauvages; ses cornes sont presque droites et parallèles. Ce qui le distingue de toutes les autres espèces d'antilopes, c'est la qualité laineuse

de son poil. Les chasseurs tuèrent en outre un zèbre à une distance considérable du camp; et comme ils virent deux Betjouanas, ils les engagèrent à veiller auprès du gibier, jusqu'à ce qu'ils allassent chercher un chariot pour le transporter. Ces deux Betjouanas avaient un air exténué et vraiment pitoyable. En comparaison des Boschimans qu'on était habitué à voir, ils paraissaient grands, ayant cinq pieds et demi. Ils dirent qu'ils étaient Bachapins, qu'ils avaient été bergers chez le chef Moulihaban, qui était mort récemment, et qu'en ce moment ils n'avaient d'autre subsistance que la chasse et les racines sauvages. Ils dirent encore que, selon une loi du pays, lorsque des gens de leur classe tuent du gibier à quelque distance du chef-lieu, il faut qu'ils envoient au chef la meilleure partie, surtout la poitrine. Ces deux hommes aidèrent à dépecer le gibier et à le sécher. M. Burchell les fit bien nourrir, et leur fit donner une petite provision de viande à emporter chez eux.

Le 1^er^ juillet, la caravane traversa le Kourouman, qui avait quinze pieds de large, et un pied seulement de profondeur; on entra ensuite dans une vaste plaine, qui s'étend jusqu'au chef-lieu de Litakoun. Lors du voyage de M. Lichtenstein, le chef-lieu était plus bas sur la rivière, à deux milles de la station où M. Burchell établit son camp. Depuis ce temps, la tribu avait transféré son chef-lieu plus loin dans la plaine; plusieurs sentiers conduisaient par cette plaine de l'ancien chef-lieu au nouveau. Nos voyageurs passèrent auprès d'une source d'eau limpide, sur le bord de laquelle croissaient des bouquets de

tarchonanthus de six à dix pieds de haut. La plaine est en général bien pourvue de sources. Après une journée d'une vingtaine de milles, on atteignit la rivière Makkwarin, sur laquelle M. Burchell se proposait de demeurer quelques jours avant de faire son entrée à Litakoun (1).

Le Makkwarin, sur le bord duquel on campa, n'avait que vingt pieds de large; on n'y voyait ni arbres ni roseaux; cependant des acacias croissaient par-ci par-là dans la plaine. Il n'y avait de l'eau que dans les creux les plus profonds de son lit; mais à deux ou trois cents yards au-dessous du camp, il coulait en abondance. Ce n'est pas la seule rivière de l'Afrique méridionale dont le lit est à sec en quelques endroits, et présente des mares d'eau dans d'autres, tandis qu'elle coule d'espace en espace. La Reed-Rivier, dans le Roggeveld, avait offert au voyageur anglais le même phénomène. La plaine immense que traverse le Makkwarin repose sur un banc de calcaire primitif et compacte, dont la position est parfaitement horizontale, et que recouvre le sable. Dans quelques endroits, cette roche est à découvert; les sources abondent dans ces endroits; elles sont rares là où le sable recouvre à une grande hauteur le banc calcaire. Ce banc paraît se prolonger sur un espace infini, dans tout le pays que l'auteur appelle *transgariepia*, c'est-à-dire qui est situé au-delà du Gariep. Il sert probablement de base aux montagnes de schiste et de grès. En quelques endroits, on trouve

(1) Appelé par M. Lichtenstein Littakou, et par M. Campbell Lattakou. Voyez le volume XVIII.

de la roche verte (greanstone), de la serpentine et du granit; on ignore si ces roches reposent également sur le calcaire primitif. On remarque, au reste, dans toute la constitution géologique de ce pays, une grande régularité; les bancs de roches conservent probablement leur position primitive, et on ne voit pas de traces de bouleversement du sol, comme on en remarque ailleurs.

L'un des Hottentots de la suite de M. Burchell vint rapporter qu'on avait vu deux indigènes se cacher derrière les buissons de la plaine. Avaient-ils des desseins perfides? c'est ce qu'il importait de vérifier. On alla sur-le-champ à la recherche, et on trouva deux vieilles femmes qui étaient sorties pour chercher des racines sauvages, et qui, à la vue des chasseurs étrangers, s'étaient cachées par peur. Elles ne se doutaient pas qu'elles eussent effrayé les Hottentots : on les emmena au camp. Ces pauvres créatures étaient maigres et affamées : on leur donna de la viande, nourriture qui valait mieux que les racines qu'elles allaient déterrant avec leur bâton. Elles avaient, dans un sac crasseux en cuir, quelques unes de ces racines ou bulbes qui devaient les nourrir : ces bulbes étaient un peu plus grosses que des œufs de pigeon, et excessivement amères ; mais il se peut qu'étant rôties ou bouillies, elles perdent cette amertume et deviennent mangeables.

Pendant qu'on était au camp, les journées étaient fort agréables, mais les nuits étaient très froides. La différence de la température était telle, que le 3 juillet le thermomètre marqua, vers deux heures après

midi, 20° 8′ Réaumur, et qu'à minuit il descendit jusqu'à 2° 2′ (1). Quelques Bachapins qui conduisaient des bœufs, et qui allaient chercher du sibilo ou de la poudre luisante à Sensavan, passèrent auprès du camp, et vinrent visiter les voyageurs. Chacun portait dans sa main deux ou trois hassagaies; et ils n'avaient d'autre vêtement qu'un kaross ou manteau en cuir roux, appelé kibo dans leur idiome, et un poukoli ou grand tablier de forme triangulaire dont on noue les bouts autour des reins. Ce poukoli est le costume de tous les Betjouanas, et les fait distinguer des diverses tribus de race hottentote. Interrogés par l'interprète Muchunka, ces indigènes répondirent d'abord peu, mais insensiblement la réserve cessa, et ils finirent par une conversation assez animée. Il y avait beaucoup plus de vivacité dans leurs manières que dans celles des Hottentots, et leur intelligence paraissait également supérieure. L'un d'eux avait récemment fait partie d'une expédition guerrière contre les Nuakketzies, qui avaient perdu, dans la défense de leur territoire, six de leurs hommes. Ils assuraient M. Burchell que, parmi les Nuakketzies, plusieurs individus portaient des vêtements européens, provenant de la dépouille des voyageurs européens (Cowan et son compagnon), qui avaient été assassinés quelque temps auparavant chez eux. On avait dit à M. Burchell que, à la seule nouvelle de son approche, les Nuakketzies, de peur de vengeance, s'étaient enfuis vers le nord. Il ap-

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. II, p. 317.

prit de ces Bachapins que cette nouvelle était fausse, et que le fils de Massou, chef d'une tribu voisine, ayant été privé de tout son bétail par les maraudeurs d'une autre nation, s'était réfugié à Litakoun, où il était encore lors du départ de ces conducteurs de bœufs; enfin, que les Bachapins se proposaient de faire une grande chasse ou une battue générale dans un mois. Des centaines d'hommes se rassemblent ordinairement pour ces parties de chasse. Ils cernent une étendue de terrain considérable, resserrent peu à peu leur cercle, et tuent ensuite tout le gibier qu'ils trouvent dans l'enceinte.

Ces Bachapins s'adressaient à M. Burchell en employant le terme respectueux de *harra*, père; ils ne paraissaient pas étonnés à la vue d'un homme blanc; ils n'étaient pas exténués de besoin comme les premiers qu'on avait vus; ils demandèrent du *lischuena* ou tabac à priser, et lorsque M. Burchell leur en eut donné une poignée, ils mirent toute la poudre dans le creux de la main, et l'aspirèrent en une fois. Quoique le tabac ne soit cultivé ni par les Bachapins ni par les Boschimans, il est depuis longtemps devenu un besoin pour ces peuples, et ils s'en procuraient, par la voie d'échange, du côté du nord, probablement dans les possessions portugaises, avant que le tabac leur arrivât par le Cap. Cependant le tabac du nord est trop doux pour eux; ils préfèrent celui du Cap, qui a plus d'âcreté.

Quand les trois ou quatre Bachapins eurent humé leur tabac à priser, ils demandèrent à fumer, en avançant le doigt, pour indiquer la longueur du rouleau

qu'ils désiraient avoir. M. Burchell leur montra la moitié du doigt; à quoi ils répondirent, en souriant, *nia, harra!* non, père! Cependant, comme le voyageur anglais leur fit entendre qu'il n'en aurait pas assez pour leurs compatriotes qui en demanderaient aussi, ils convinrent qu'il avait raison, et ils s'en allèrent très contents de la petite ration qui leur fut distribuée. On leur donna aussi un peu de viande. Dès qu'ils l'eurent fait bouillir, ils disparurent.

On tua un vautour femelle dont les ailes avaient sept pieds d'envergure; la tête était couverte d'un duvet laineux; le plumage était d'un brun noirâtre en dessus et blanc en dessous, ainsi qu'au cou. Les longues plumes des ailes et de la queue étaient noires; le bec et les pates étaient couleur de chair. La préparation de cet oiseau, pour la collection de M. Burchell, occasionna beaucoup de dégoût au Hottentot qui en fut chargé, à cause de la puanteur horrible de la chair. La grande quantité de vautours, sous un climat aussi chaud que celui de l'Afrique, paraît une sage disposition de la nature; car ces animaux, qui ne se nourrissent que de charogne, font promptement disparaître tous les cadavres exposés à l'air, et préviennent ainsi l'infection de l'atmosphère.

On ne voyait guère de plantes dans cette saison où le thermomètre descendait quelquefois la nuit au-dessous du point de congélation, et où la terre était quelquefois couverte de givre le matin. Cependant M. Burchell découvrit, dans les plaines rocailleuses, une jolie espèce d'aloès, que les Bachapins appellent

tokwi; il trouva aussi une nouvelle espèce de mésembryanthème (*M. aloides*, B.), qui doit être rangé au nombre des plantes dont les indigènes mangent les bulbes, faute d'une meilleure nourriture. Il découvrit deux petites plantes dont la couleur était exactement la même que celle de la roche calcaire sur laquelle elles croissaient; il fallait une grande attention pour les en distinguer. Dans une plaine dépourvue de végétation, il n'y avait pas de bonne chasse à espérer. Speelman tua pourtant un jeune kokung, et Juli rapporta de la chasse un autre antilope d'une espèce inconnue à notre voyageur; la chair en était tendre et d'un goût délicat. On l'appelle dans le pays khaama; c'est le nom que les Betjouanas et les Hottentots donnent à une autre antilope (*antilope bubalis*, L.), le hartebeest des colons hollandais. Cependant le vrai khaama diffère du hartebeest par ses cornes courbées en croissant; ce qui a engagé M. Burchell à appeler cette espèce *antilope lunata*. L'espèce à laquelle elle ressemble le plus est celle qu'on appelle dans la colonie blesbok; mais elle est plus grande. Son pelage est gris foncé; la tête et les oreilles sont noires, et c'est en cela, ainsi que par la grandeur des cornes, qu'il diffère du blesbok; il a quatre pieds de haut. M. Burchell est le premier qui ait apporté en Europe la peau de cette espèce d'antilope; il en a fait présent, avec d'autres peaux, au Musée britannique, à Londres.

Les chasseurs, dans leurs excursions journalières, ne virent aucun village; le petit nombre d'indigènes

qui apparut au camp était venu de loin, ou se trouvait par hasard dans cette contrée, qui par conséquent est presque inhabitée. Il vint trois Betjouanas, pâtres du chef Mattivi; ils gardaient ses troupeaux dans un pâturage situé plus bas sur la rivière. Ayant été récemment à Litakoun, ils y avaient déjà trouvé répandue la nouvelle de l'arrivée prochaine d'un voyageur blanc; le frère aîné de Mattivi avait conçu le projet de profiter de cette circonstance pour faire, lors du retour du voyageur, un voyage au Cap, dont il avait entendu Klaarwater raconter des choses merveilleuses. M. Burchell lut devant ces gens les mots sichuanas qu'il avait écrits dans son livre de notes, d'après la prononciation de son interprète Muchunka. Ils restaient la bouche béante, sans concevoir comment un livre pouvait donner tant d'instruction à un étranger; et l'interprète lui-même était émerveillé de voir ses leçons fixées sur des feuilles de papier. Ils finirent tous par éclater de rire, expression assez ordinaire de l'admiration, mêlée de saisissement, chez les sauvages.

Le 10 juillet, on leva le camp pour se porter, par la plaine, sur Litakoun. On vit de beaux groupes de mokaaka, arbres de dix à douze pieds de haut; et on traversa de hautes herbes qui donnaient à la plaine l'aspect de champs de blé. A une distance considérable, sur la droite, il y avait, au milieu d'un bouquet d'acacias, un kraal de Boschimans, que les indigènes laissaient habiter sur leur territoire, parce que ces Boschimans se comportaient paisiblement. Ils quittèrent, quelques semaines après le passage

de M. Burchell, ce lieu, appelé Klaatalakomo, pour porter leur kraal plus près de celui de leur pays. Les Bachapins et les Boschimans ne vivent pas dans la meilleure intelligence; cependant les uns tolèrent le séjour des autres sur leur territoire, tant qu'on ne soupçonne pas aux nouveaux venus l'intention de voler du bétail : ce sont les vols de cette espèce qui causent le plus de guerres et d'animosités parmi les tribus africaines.

Après une journée d'environ quinze milles et un quart, on s'arrêta dans un lieu agréable, appelé, par les indigènes, Sikkloniani : des sources d'eau excellente y alimentaient, dans un bosquet d'acacias, plusieurs petits bassins entourés d'herbe (1). On trouva, dans la plaine de Litakoun, d'autres sources semblables; les habitants du chef-lieu y conduisent leurs troupeaux pendant la saison de la sécheresse, et s'établissent dans le voisinage, dans des cabanes temporaires, jusqu'à ce que le sol autour de la ville ait repris sa verdure. Voyant les bassins d'eau et le bosquet fréquentés par un grand nombre d'oiseaux, M. Burchell résolut de s'arrêter un jour, dans l'espoir d'enrichir sa collection d'ornithologie. Il y prit l'oie d'Égypte, le canard au bec rouge (*anas erythrorincha*), le pluvier armé (*charadrius armatus*, B.), une jolie espèce de perdrix qui ressemblait un peu à la petite perdrix namaqua, et que M. Burchell nomma perdrix bigarrée (*tetrao variegatus*), à cause de son plumage blanc, brun, jaune et noir.

(1) Latitude de Sikkloniani, 27° 9′ 31″. *Travels*, t. II, p. 342

Cet oiseau habite les plaines du pays des Betjouanas ; il n'approche des sources que pour boire.

Un vieux Bachapin qui habitait aux environs, et qui était pâtre du chef de Litakoun, vint voir les voyageurs ; il était aussi exténué de besoin, et avait un air aussi misérable que les premiers Bachapins qui s'étaient offerts aux regards de la caravane, à son entrée sur le territoire des Betjouanas. Le mot de Bachapins, constamment employé par M. Burchell pour désigner les habitants du pays qu'il visitait, aura probablement frappé l'attention des lecteurs, d'autant plus que Lichtenstein et Campbell, qui ont visité la même contrée, ne font aucune mention d'un peuple de ce nom. Il est évident que Bachapins est le même mot que celui de Matchappis employé par Campbell. M. Burchell dit que les Bachapins sont le même peuple qu'on appelle communément Briquas, et qu'ils appartiennent à la nation des Betjouanas. Ainsi, pour éviter la confusion des noms, il faudra toujours se souvenir, dans le cours de ces voyages, que les Bachapins ou Batchapins de notre voyageur sont les Matchappis de Campbell, et qu'il s'agit d'une tribu de la grande nation des Betjouanas. Mattivi, le chef des Litakouns, possède de nombreuses troupes de bestiaux qu'il fait garder par des gens pauvres dans divers endroits de la grande plaine : il paraît que ces pâtres ne reçoivent que des aliments. Chez les Boschimans, on n'avait vu ni riches ni pauvres; tout le monde, dans les kraals de ces sauvages, était à peu près sur le même pied. Il n'en était pas de même chez les Bachapins, qui rat-

tachent quelque valeur au sol, le cultivent, et ont par conséquent des notions sur la propriété foncière. Chez ce peuple, il y a une classe de riches ou kosies qui exerce du pouvoir sur les inférieurs, et se sert de ce pouvoir pour opprimer le reste de la tribu. Le vieux pâtre qui vint voir les voyageurs, trop âgé pour ajouter par la chasse à la faible pitance qu'on lui accordait, n'avait d'autre ressource que de chercher des racines sauvages. M. Burchell le fit bien nourrir, et le vieux Bachapin demeura auprès du feu avec les Hottentots pendant tout le temps de leur séjour. Il informa M. Burchell que Mattivi avait longtemps attendu le voyageur blanc à Litakoun, et qu'il avait suspendu pour cela la grande chasse, malgré l'impatience de son peuple, mais qu'il avait fini par croire que M. Burchell était rentré dans la colonie du Cap, et ne viendrait pas à Litakoun. Cependant Serrakoutou (1), oncle du chef, avait toujours conseillé d'attendre encore, ayant appris à Klaarwater, où il s'était rendu pendant que M. Burchell était allé à Graaff-Reynett, que celui-ci avait l'intention positive de visiter le pays des Bachapins. Le vieux Bachapin ajoutait que Molemmi, frère aîné du chef, avait un vif désir d'accompagner M. Burchell quand il retournerait au Cap.

Il vint aussi au camp une femme avec ses deux enfants. Ayant été abandonnée par son mari pour une autre femme, elle errait d'un endroit à l'autre, demandant l'hospitalité à ses compatriotes. Elle cou-

(1) Appelé Salakoutou par Campbell.

cha sur la dure, enveloppée avec ses enfants dans son kobo ou manteau de peau. Elle ne possédait sur la terre que ce kobo et un pot de terre. Notre voyageur lui fit donner une quantité suffisante de viande, quoiqu'il n'en eût plus en abondance.

Les Hottentots, ayant vu une autruche partir entre les arbres, approchèrent en rampant, et la tuèrent. C'était un vieux mâle, dont les plumes étaient sales et endommagées. Cependant les Hottentots ne manquèrent pas d'orner chacun son chapeau d'une plume. Sa chair avait une couleur foncée, et avait le goût du bœuf; mais elle était extrêmement coriace. Les Hottentots disent qu'elle a quelquefois une odeur rance. L'estomac passe pour un mets tendre et délicat : les gens de la suite de M. Burchell avaient eu soin de la manger avant de lui apprendre cette circonstance. Il fit présent d'une des cuisses de l'animal, qui faisait presque la charge d'une personne, à la pauvre veuve abandonnée, ce qui la mettait en état d'alimenter son pot de terre pendant quelques jours.

On se porta en avant, le 12 juillet, jusqu'à un autre bassin d'eau; le lieu s'appelait Lobutsani, selon l'interprète. Il faisait un fort vent d'est, et l'air était froid. On n'était plus qu'à peu de milles de Litakoun, où M. Burchell se proposait de demeurer jusqu'à ce qu'il eût acquis une connaissance suffisante du langage, des mœurs et usages de la tribu des Bachapins, avant d'en visiter une autre. Quand on eut attelé les bœufs aux chariots, les gens de M. Burchell demandèrent leur ration de tabac et d'eau-de-vie,

attendu que le soir, temps ordinaire de la distribution, M. Burchell serait trop occupé pour penser à eux. Notre voyageur accéda sans difficulté à leur demande; il savait, par expérience, combien le tabac et l'eau-de-vie rendaient les Hottentots contents, et répandaient de gaîté dans leur caractère. Ayant un soir tardé à leur donner leur ration, il les trouva tous tristes et abattus comme si quelque grand malheur les avait frappés. En avançant, on trouva un sol plus rocailleux que dans la partie de la plaine qu'on avait traversée. Les roches étaient d'abord calcaires, mais d'une teinte noirâtre; plus loin, on les vit remplacées par le grès rouge, et plus loin encore, par un granit grossier.

A six milles de Lobutsani, on passa un ruisseau qui se jette, dit-on, dans la rivière que l'on traverse ensuite, et que le guide appelait rivière de Litakoun, quoiqu'elle coule à un mille et demi de la ville. M. Burchell se convainquit dans la suite que c'est l'affluent le plus élevé et le plus considérable de la Moschoua, qui passe auprès de la ville originaire de Litakoun, maintenant abandonnée et tombée en ruines. Le lit de la rivière n'avait que quelques yards de large, et l'eau n'en occupait qu'une partie; mais les bords étaient escarpés, et il fallait du temps pour qu'on pût passer.

A mesure qu'on approchait des collines qui enferment la vallée dans laquelle Litakoun est bâtie, le sol devenait plus rocailleux; les troupeaux et les hommes qu'on voyait de divers côtés annonçaient le voisinage d'un kraal; nos voyageurs jouirent enfin

du coup d'œil de la ville, dont les habitations, d'une forme particulière, étaient disséminées aussi loin que la vue pouvait s'étendre; elles occupaient toute la vallée, qui avait un mille et demi de diamètre, et étaient séparées par des buissons, des touffes d'herbe à moitié foulée; un petit nombre d'arbres mokaalas s'élevaient parmi les habitations; on ne voyait aucun autre arbre.

Dès que les chariots furent arrivés aux premières cabanes, les habitants accoururent, et la foule augmenta à mesure que la caravane pénétra dans la ville. Muchunka, l'interprète, conduisait les voyageurs; il s'était muni d'un fusil et d'une boîte à cartouches en bandoulière, pour se donner un air d'importance; on voyait qu'il était fier de reparaître, parmi ses compatriotes, comme le guide d'hommes étrangers qui excitaient l'attention générale. Trois des gens de la suite de M. Burchell étaient à cheval; les autres marchaient auprès des voitures. Notre voyageur était enchanté des objets nouveaux qu'il voyait, et plus encore de l'idée d'avoir atteint un but au sujet duquel on avait vainement cherché à l'effrayer : il ne devait ce triomphe qu'à sa persévérance; car, loin de le seconder, tout le monde semblait avoir conspiré pour faire échouer son entreprise. Les cabanes étaient placées sans ordre, étant écartées dans quelques endroits, et tellement resserrées dans d'autres, que les chariots eurent de la peine à passer; tous les habitants quittèrent leur ouvrage pour voir défiler l'étrange cortége. M. Burchell avait ordonné à son interprète de le conduire

directement à la demeure du chef. Sa cabane ne différait point des autres, et rien n'annonçait le chef d'une aussi grande ville et d'une tribu entière. M. Burchell descendit, en attendant que le chef vînt se présenter; et il ordonna à ses gens de conduire les attelages hors de la ville, dans un endroit où il comptait établir son camp.

Après qu'il eut attendu quelque temps, on lui désigna un individu qui se tenait auprès de lui comme étant le chef des Bachapins. C'était un homme d'une taille moyenne et d'une bonne apparence, mais qui ne se distinguait en rien des gens du peuple; il portait, comme les autres, un manteau en cuir, et avait un collier de boyaux tordus, et un autre en verroterie; et de plus un petit couteau, de la façon usitée chez les Betjouanas, était suspendu à son cou. Il marchait pieds nus, et n'avait aucune coiffure; mais sa chevelure était couverte d'une couche épaisse de graisse et de sibilo, qui jetait un éclat métallique. Au bras gauche, au-dessus du coude, il portait cinq larges anneaux d'ivoire : il se tenait debout, sans rien dire, mais paraissait écouter tout ce qui se disait autour de lui. En général, il parlait peu, et il laissait faire la conversation à son oncle Serrakoutou, qui était aussi parlant que Mattivi était silencieux. Avec le chef étaient présents les trois frères Mollemmi, Molaali et Mahoura. Le premier était un homme mince, avec un visage extraordinairement allongé. Lui et son frère aîné Mattivi avaient pour mère une femme kora, tandis que les deux autres frères étaient fils d'une Betjouana. Molaali était un jeune

homme d'une taille bien proportionnée; il avait le teint et les traits d'un véritable Betjouana, et ressemblait pourtant un peu aux nègres. Son frère cadet, Mahoura, était vraiment beau pour un noir, et paraissait avoir une vingtaine d'années. Il avait une taille fine, les traits de même; M. Burchell le compare à la statue d'Antinoüs, avec la différence qu'il était plus gras.

La conversation s'entama; cependant elle fut insignifiante : Muchunka, l'interprète, se trouvant fort à l'aise chez ses compatriotes, causait pour son compte, sans s'embarrasser beaucoup de son maître. On fit savoir à M. Burchell que, depuis quelque temps, on l'avait attendu à Litakoun; à quoi le voyageur répondit qu'il avait éprouvé un vif désir de les connaître, et qu'il n'aurait pas voulu retourner chez lui sans avoir visité leur ville. Serrakoutou répliqua que le voyageur parlait très justement, et qu'il était bien aise de l'entendre parler ainsi. A l'égard de Mattivi, qui ne paraissait pas disposé à faire une longue conversation, M. Burchell lui dit simplement qu'il était venu pour le voir : ce chef ne répondit que par un ou deux mots approbatifs; et comme on se tenait encore debout auprès des voitures, dans un lieu couvert, entre les maisons, le chef exprima le désir que l'on s'assît. M. Burchell se plaça par terre, à la manière africaine, c'est-à-dire en croisant les jambes; le chef s'assit en face de lui; les parents et les kosies, ou grands, formèrent un cercle de deux à trois rangs, et le peuple se tint debout en dehors de ce cercle.

Cependant Mattivi continua de garder le silence, et ce fut son oncle qui entretint la conversation: Mollemmi y prit part; les jeunes frères et les fils, tout en écoutant avec beaucoup d'attention, restèrent silencieux. Les kosies adressèrent, de temps en temps, quelques mots à M. Burchell, par la voie de l'interprète, qui se dispensa de rendre au voyageur anglais la plupart de leurs observations. Il paraît qu'elles roulaient sur le voyage de M. Burchell, sur la distance entre Litakoun et le Cap, qu'ils appelaient Mokaapa; sur le motif de sa première rentrée dans la colonie, sur la quantité de tabac et de verroterie qu'il apportait, sur le but de sa visite, etc. S'adressant directement au chef, M. Burchell lui dit que son but, en venant dans ce pays, avait été de faire connaissance avec lui et avec son peuple, dont il avait entendu parler si avantageusement à Karrikamma (Klaarwater); qu'on avait tant vanté Litakoun, qu'il avait éprouvé un vif désir de voir cette ville; qu'il avait souhaité en même temps de faire la chasse aux bêtes sauvages, pour pouvoir en rapporter les peaux dans son pays; qu'il se proposait de demeurer chez les Bachapins assez long-temps pour pouvoir apprendre leur langue, afin de leur dire lui-même beaucoup de choses qu'il désirait leur faire savoir, et afin qu'ils se communiquassent mutuellement leurs sentiments mieux qu'on ne pouvait le faire par interprète. Il espérait qu'ils deviendraient de vrais amis, pour que, de retour chez lui, il pût dire que les Bachapins sont un bon peuple; en sorte qu'en entendant cela, d'autres

hommes blancs viendraient les voir, et apporteraient de la verroterie et du tabac en abondance. En conséquence, il désirait savoir du chef s'il trouvait bon ce que M. Burchell venait de lui exprimer, et s'il approuvait que le voyageur fît un long séjour à Litakoun. A tout ce discours le chef, ou plutôt l'interprète, répondit : c'est cela; ce qui signifiait, dit M. Burchell, que le voyageur était libre de rester aussi long-temps qu'il lui plairait, et de partir quand il voudrait. La foule qui entourait le cercle ne perdait pas un mot de ce qui se disait; tous les yeux étaient fixés sur l'étranger; comme leur figure paraissait exprimer la satisfaction, M. Burchell se trouvait à l'aise au milieu de ce peuple africain (1).

Après être resté assis environ dix minutes, le chef se leva pour aller dans sa cabane; mais, au bout de quelque temps, il revint, apportant à l'étranger une petite calebasse remplie de lait. M. Burchell en but une partie, et remit le reste à son domestique Juli, le seul Hottentot de sa suite qui fût resté auprès de lui. Serrakoutou demanda ensuite un peu de tabac; mais, quoique M. Burchell en eût mis dans sa poche, il craignit d'exciter l'avidité de la multitude; par conséquent, il répondit que tant que le chef n'aurait pas reçu sa part, il ne serait pas convenable que quelque autre personne en reçût. L'oncle de Mattivi se contenta de cette réplique. Cependant, pour ne pas rester oisif, M. Burchell ouvrit sa tabatière et la présenta au chef, qui prit les deux tiers

(1) *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 366.

de ce qu'elle contenait, et la rendit ensuite. M. Burchell, pensant avec raison que Mattivi aimerait mieux le tout qu'une partie, la lui présenta de nouveau; et le chef ne se fit pas prier pour vider la tabatière dans le creux de sa main. Prenant de suite le petit couteau suspendu à son cou, il distribua de petites prises aux membres de sa famille et aux kosies à la ronde, ne se réservant qu'une simple prise.

M. Burchell consulta en secret son interprète pour savoir s'il convenait de faire le présent qu'il destinait au chef; Muchunka conseilla d'attendre une autre occasion, parce que Mattivi serait bien aise de recevoir son présent en particulier. Le chef se leva enfin, et se retira sans dire un mot. M. Burchell avait cherché à démêler son caractère et ses sentiments; mais la conduite taciturne de Mattivi ne lui avait pas permis de deviner ce qu'il pensait. Notre voyageur se retira dans sa voiture; les kosies se levèrent aussi, et la foule se dispersa; mais bientôt le peuple s'attroupa autour du chariot. Les femmes, les filles et les garçons qui avaient été exclus de la première assemblée, furent cette fois en majorité, formant une longue file, afin de voir l'intérieur de la voiture, et parlant entre eux avec vivacité. Bientôt le mot de mouchouko (tabac) fut prononcé par ceux qui se tenaient le plus près, et répété par les autres. M. Burchell leur fit comprendre qu'il ne pouvait distribuer du tabac avant que le chef en eût reçu. Quand tout le monde eut satisfait sa curiosité, on se retira peu à peu. Mattivi, son frère Mollemmi, et leur oncle Serrakoutou, vinrent s'asseoir

dans le chariot auprès du voyageur. Pour les occuper, celui-ci prit son livre de notes, et leur lut son vocabulaire, ce qui les amusa beaucoup. Muchunka se montra fier d'avoir rendu son maître aussi savant. Mattivi était cette fois plus familier, et n'avait plus cet air grave et silencieux qu'il avait pris au milieu de l'assemblée. Pour n'être point importuné par la foule, il désira que le chariot fût tiré dans une enceinte voisine, fermée par des haies de branches sèches. M. Burchell donna aux Hottentots l'ordre de traîner la voiture dans le clos. Mattivi se réjouit comme un enfant d'être traîné, et ce chef, naguère si sérieux et si taciturne, sourit avec une joie puérile du mouvement du chariot. Arrivé dans l'enclos, Mattivi descendit; et voyant une cabane vide construite en branchages et recouverte de gazon, il fit connaître qu'elle était à la disposition des gens de M. Burchell : c'était une grande hutte grossièrement construite, et peu différente de celles des Hottentots; cependant elle offrait un abri contre le soleil et le vent, et, sous ce rapport, les gens de M. Burchell en furent contents. L'enclos appartenait au chef. Tous les kosies en ont de semblables, où ils reçoivent leurs visites et font leurs affaires; ces aires circulaires ont vingt à vingt-cinq yards en diamètre, et sont entourées d'une haie ou d'une palissade; quelquefois il y a un arbre au milieu, et c'est à l'ombre de cet arbre que les hommes s'assemblent, tandis que les femmes vaquent aux travaux du ménage.

Il se présenta un Bachapin qui parlait couramment hollandais; il avait vu M. Burchell dans la colonie,

où il servait chez les paysans, ayant été amené dans son enfance; il était retourné dans sa patrie pour y chercher son père, et il avait eu le bonheur de le découvrir et de le trouver dans l'aisance; car il possédait quatre habitations et autant de femmes. Cependant le fils, qui ne savait plus la langue du pays, ne pouvait s'habituer aux usages de sa patrie; il exprimait le désir de se retirer chez les Hottentots du Gariep, qui vivaient sous les ordres du capitaine Berends.

Vers le soir un Bachapin, qui s'annonçait comme gendre de Mattivi, fit entrer dans le clos les bœufs de M. Burchell, qui, ayant erré dans la ville, avaient fini par pénétrer avec les bœufs de ce Bachapin dans son clos; il demandait un peu de tabac pour la peine d'avoir ramené ces animaux. M. Burchell vit, par cet exemple, que si ses gens étaient négligents, au moins ceux du pays étaient honnêtes, et ne s'étaient pas fait une habitude du vol. Serrakoutou envoya un bocal de bois rempli de lait caillé, et vint demander aussi un peu de tabac. Dans la suite, Mattivi et les autres membres de sa famille envoyaient régulièrement du lait, et se faisaient donner du tabac en retour. M. Burchell envoya au chef une tasse de café; Mattivi trouva cette boisson très bonne, et admira la tasse; il demanda si c'était de l'ivoire. Le soir, il revint avec deux de ses frères, et s'assit auprès de M. Burchell dans le chariot, où il y avait une chandelle allumée. Voyant la cafetière au feu, il demanda une seconde tasse. On lui en donna une, ainsi qu'à ses frères. Ils trouvèrent tous le breuvage excellent,

et en demandèrent de nouveau, jusqu'à ce que la cafetière fût vide. Après le café, la compagnie parut devenir plus parlante. Mattivi raconta que Moulihaban, son père, peu de temps avant sa mort, lui avait recommandé d'être bon envers ses frères, et de prendre soin d'eux; qu'ils étaient en grand nombre, et que tous dépendaient de lui. Il ajouta que Moulihaban avait toujours été grand ami des hommes blancs. M. Burchell répondit qu'il avait entendu dire cela, et que les blancs seraient fâchés d'apprendre la nouvelle de sa mort, mais qu'ils se réjouiraient de nouveau quand ils sauraient que Mattivi était également leur ami; depuis lors les hommes blancs viendraient le voir aussi.

Tout ce que Mattivi venait de dire n'était que le préambule d'une proposition qu'on avait délibérée en conseil depuis qu'on savait que M. Burchell devait visiter le pays; et il avait été résolu que ce serait une des premières choses qu'on demanderait au voyageur. Le chef insinua donc que depuis que le fameux Africander, brigand dont il a été parlé déjà plusieurs fois, avait fourni des fusils aux Bamouchars, lui, Mattivi, ne pouvait plus se croire en sûreté dans cette contrée, à moins d'avoir à sa disposition des armes pareilles; aussi n'attendait-il qu'une occasion de se les procurer pour se rapprocher, avec tout son peuple, du Gariep, et rétablir la ville à l'endroit où elle avait été lors de sa naissance. Il était très mécontent des gens de Klaarwater, parce qu'ils avaient refusé de lui vendre des armes; mais puisque M. Burchell venait d'arriver

chez eux avec un grand nombre d'armes, il espérait qu'il serait assez leur ami pour leur en céder quelques unes.

Une demande de cette nature, faite dès le premier abord, était de nature à embarrasser le voyageur; il n'avait que la quantité nécessaire pour armer tout son monde; encore trois des fusils appartenaient-ils aux Hottentots qui les avaient apportés, étant habitués à se servir de ceux-là. Si l'on cédait des fusils aux indigènes, ceux-ci pouvaient s'en servir contre les étrangers, et mettre leur vie en danger; avec les fusils, il leur fallait d'ailleurs de la poudre et du plomb. Si M. Burchell ne leur en cédait pas, ils pouvaient lui en enlever par la force ouverte ou par ruse. Tout cela mettait M. Burchell dans une position critique; mais il n'y avait pas à délibérer. Il déclara qu'il n'avait d'autres armes que celles qui étaient nécessaires à ses gens; qu'il ne pouvait s'en dessaisir, puisqu'il en avait besoin pour retourner par le pays des Barobas (Boschimans); que tous les fusils ne lui appartenaient pas, et qu'il était obligé de les rapporter dans la colonie; qu'en outre les Bachapins savaient que lui et ses gens n'avaient d'autre subsistance que celle qu'ils se procuraient par la chasse, et que leur existence dépendait, pour ainsi dire, de leurs fusils. Il conclut en disant qu'il avait les dispositions les plus amicales envers le chef et son peuple, et qu'il accéderait volontiers à la demande qui venait de lui être faite, si les circonstances lui permettaient de désarmer ses gens. Malgré ces objections raisonnables, Mattivi et son frère Mollemmi insistè-

rent. Le voyageur leur répéta les motifs de son refus; ils n'en continuèrent pas moins à renouveler leur proposition. Ils feraient venir, disaient-ils, des bœufs de pâturage, et M. Burchell ne refuserait sûrement pas de les accepter en échange d'un fusil. Ils devinrent si importuns que le voyageur, fatigué de cette longue conversation, fut obligé de leur demander du repos jusqu'au lendemain. Ils quittèrent le chariot pour aller se chauffer au feu des gens de M. Burchell avant de se retirer.

Le lendemain matin, Mattivi envoya une vache grasse, selon l'usage des Betjouanas. Notre voyageur aurait voulu la garder pour avoir toujours du lait; mais la viande était rare, et il n'y avait pas moyen de s'en procurer à Litakoun; d'ailleurs les Bachapins qui avaient amené la vache attendaient leur part; en conséquence, il fallut donner l'ordre de l'abattre; et quand il sortit de son chariot, le chef, avec une dizaine ou douzaine de kosies, était déjà assis dans le clos; et depuis lors jusqu'au soir, ce clos ne désemplit pas de monde; mais c'étaient les riches, car les pauvres furent obligés de se tenir en dehors de l'enceinte, et de regarder par la haie pour savoir ce qui se passait en dedans. Dans un coin de l'enclos se tenait un groupe de jeunes femmes et de filles, observant une grande réserve; M. Burchell les encouragea par les mots de *bassarri mungklie* (jolies filles). Dès qu'elles entendirent ce compliment, elles approchèrent sans crainte, et demandèrent du tabac à fumer et à priser. Malgré la détermination que M. Burchell avait prise de ne pas distribuer de

tabac avant d'avoir fait son présent au chef, il ne put résister aux sollicitations de cette jeunesse bachapine, et mit un peu de tabac à priser dans la main de chacune d'elles. Ce petit cadeau parut les rendre très heureuses. Dès que les chefs virent la galanterie du voyageur envers le beau sexe, ils envoyèrent leurs grandes filles et leurs enfants pour se mêler parmi les solliciteuses. Mattivi même envoya sa fille; et comme M. Burchell allait mettre dans sa main une portion qui aurait suffi pour cinq personnes, Mattivi secoua la main de l'Anglais, en sorte que tout le contenu tomba dans la main de la jeune Bachapine; puis il s'en alla, enchanté d'avoir gagné un peu de tabac de plus par sa ruse. Toute la nation est habituée à mendier; les enfants même tendent leur main, et les chefs oublient leur dignité pour attraper un peu plus de tabac que les autres. Quand M. Burchell eut donné tout le tabac qu'il avait mis dans ses poches, il les leur montra vides; quelques uns furent si incrédules, qu'ils vinrent le tâter pour s'assurer s'il n'en portait pas sur lui.

Mattivi et Mollemmi renouvelèrent la demande d'un fusil. Le voyageur leur répéta qu'il avait besoin de ses armes pour se procurer du gibier et des peaux, un des objets de son voyage, et pour se défendre contre les peuplades sauvages. Il dit qu'un fusil était peu utile à un peuple qui ne savait pas faire de la poudre, et que l'usage de cette arme pouvait faire beaucoup de mal si l'on ne savait pas s'en servir: il fit venir le Hottentot Gert, à qui un fusil crevé avait estropié la main; il leur montra cette

main mutilée; mais de tout ce qu'il disait, rien ne faisait de l'effet sur l'esprit des Bachapins; ils voulaient absolument un fusil.

M. Burchell avait fait de sérieuses réflexions sur sa position. Il se trouvait, avec peu de monde, à la merci d'une tribu nombreuse, qui pouvait lui arracher de force l'objet qu'elle convoitait avec tant d'ardeur; par malheur, ses Hottentots étaient tellement poltrons, que la veille trois d'entre eux, voyant leur maître entouré de la foule à Litakoun, s'étaient enfuis, croyant qu'on allait assassiner l'Anglais et eux aussi. On les trouva le lendemain derrière les buissons, tout tremblants de peur; l'un d'eux avait presque perdu la tête. Dans leur frayeur ils avaient laissé courir les chevaux et les brebis. On retrouva heureusement les hommes et les animaux; mais les Hottentots n'en étaient guère plus rassurés. Tous les soirs quelques Bachapins venaient dans le clos en face des gens de M. Burchell, et ils restaient toute la nuit. Notre voyageur présuma que c'étaient des espions du chef. Il était évident pour lui que s'ils voulaient user de violence envers lui, il ne pourrait les en empêcher. Dans cet état de choses, il crut recourir à une ruse : il dit à Mattivi qu'il ne lui refusait pas un fusil, mais qu'il ne pourrait s'en dessaisir que lorsqu'il serait de retour à Karrikamma ou Klaarwater. Mattivi y consentit, et l'affaire parut terminée à la satisfaction de tout le monde. Pour amuser les Bachapins, M. Burchell leur montra ses dessins colorés; ils y prirent un plaisir infini, et éclatèrent de rire, selon leur usage. Dans le milieu

du jour il appela Mattivi à dîner; celui-ci amena son oncle Serrakoutou. Le dîner consistait dans du bouilli, dans de la viande de vache, et du riz cuit avec de la graisse de queue de mouton. Le riz eut l'approbation des convives, et il n'en resta rien : leur hôte ne jugea pas prudent de les régaler d'eau-de-vie; et quant au vin, il ne lui en restait qu'une trop faible provision; mais il leur fit servir du thé. Cette boisson leur plut, quoiqu'on n'eût pas de sucre à y mettre. Serrakoutou, qui supposait que M. Burchell venait, comme les autres blancs qu'il avait vus, pour faire le trafic, fit entendre à l'interprète qu'il serait bon que son maître montrât ses marchandises à Mattivi et à lui avant de les exposer en public; Mattivi appuya cette demande en disant qu'il était d'usage chez eux que le chef vît le premier la verroterie apportée pour le trafic, afin qu'il pût avoir la préférence dans les achats.

On revint aussi sur le sujet du fusil, et on exprima le désir d'en avoir la jouissance dès ce moment: M. Burchell refusa d'un ton ferme, et la conversation en resta là. Le soir, Mattivi vint avec une de ses femmes, qui apporta au voyageur un pot rempli de lait battu; elle fut payée en tabac. Ayant appelé le chef dans son chariot, ainsi que l'interprète, notre voyageur lui remit le présent qu'il lui avait destiné : il consistait en verroterie colorée selon le goût de ce peuple, c'est-à-dire en blanc, noir et bleu clair, et pesant environ cinq livres, un rouleau de tabac du poids de trois livres, une boîte en cuivre pour faire du feu, un couteau, un mouchoir de coton et une

chaîne dorée. Pour le choix de tous ces objets, le voyageur avait consulté d'avance les gens de Klaarwater. Mattivi en fut charmé, et assura M. Burchell qu'à l'avenir on mettrait en réserve pour lui toutes les dents d'éléphants qu'on pourrait se procurer, et qu'il dépendrait de lui d'acheter autant d'ivoire que ses chariots pourraient en emporter. On prenait toujours M. Burchell pour un marchand, parce que les blancs qui étaient venus jusqu'alors à Litakoun avaient tous fait le trafic. Les missionnaires même s'en mêlaient. L'un avait assez gagné au commerce d'ivoire pour acheter une ferme dans la colonie; un autre avait fait aussi un gain considérable; malheureusement il fut assassiné sur la rivière Kourouman.

« Il est à remarquer, dit M. Burchell, que dans la langue sichuana il n'y a pas de mot pour exprimer un remercîment: quand je voulais faire dire par mon interprète à un des indigènes que je le remerciais, je l'entendais souvent faire usage du mot hollandais tel que je venais de le prononcer; puis il leur expliquait mon intention. On pourrait en conclure que la reconnaissance n'est pas commune chez ces nations. Ils ont pourtant une manière de faire connaître la satisfaction qu'ils éprouvent en recevant un don; c'est en disant à celui qui le donne qu'il est *monaati* (bon), ou que *pélou i monaati* (le cœur est bon) »(1).

Mattivi fit entendre qu'il espérait que M. Burchell mettrait en vente toute sa verroterie à Litakoun, et qu'il verrait avec déplaisir qu'on la portât ailleurs.

(1) Burchell, *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 400.

Ceci détermina notre voyageur à établir quelque trafic, autant que cela pouvait tourner au profit de son voyage. Ce qui lui était le plus nécessaire, c'étaient des bœufs; il en avait perdu quelques uns, et il pouvait, par suite de son séjour chez les sauvages, se trouver dans le cas d'en abattre d'autres pour sa subsistance et celle de ses gens; car le chef, tout en mendiant toujours, ne fournissait pas la moindre subsistance, si ce n'est du lait, qu'il lui donnait, ou plutôt vendait pour du tabac. Il résolut donc de se défaire d'une partie de sa verroterie pour se procurer quelques couples de bœufs. Il fit d'abord voir son assortiment à Mattivi et à son frère : ils admirèrent beaucoup la verroterie; et quand ils surent que M. Burchell désirait avoir des bœufs, ils l'appelèrent dans leur conseil, et lui proposèrent d'examiner les bestiaux qu'ils lui offraient pour avoir le fusil si long-temps convoité. Quelques Bachapins entrèrent dans le moutsi ou enclos, amenant une couple de bœufs, et portant deux grandes dents d'éléphant, qui pouvaient peser quatre-vingt-dix livres chacune. Mattivi demanda ensuite à M. Burchell s'il pensait que ces bœufs et cet ivoire fussent un prix suffisant pour le fusil. Notre voyageur répondit qu'il n'avait pas besoin d'ivoire, et que quant aux bœufs, si Mattivi mettait si peu de valeur au fusil, il ferait mieux d'y renoncer entièrement. Cette réponse donna lieu à une nouvelle délibération du conseil; et le lendemain matin on vint amener à M. Burchell quatre bœufs. Voyant qu'il ne sauverait pas son fusil, et qu'il ne s'agissait plus que d'y met-

tre le plus haut prix possible, M. Burchell fit observer que son fusil valait le double de bœufs; mais les Bachapins répondirent qu'ils avaient appris des gens de Klaarwater que dans la colonie on pouvait acheter un fusil pour quatre pièces de bétail.

Le chef et les kosies entrèrent de nouveau en délibération; ce qui inquiéta beaucoup les Hottentots de M. Burchell; ils vinrent le prier de céder, pour ne pas donner lieu à des mesures violentes qui pourraient leur être funestes. M. Burchell comprit que, dès qu'il y aurait le moindre danger, il serait abandonné de tous ses gens. Aussi fit-il dire au conseil, par son interprète, que, désirant avant tout leur amitié, il adhérait à leur proposition. On en fut si content, qu'on lui vota sur-le-champ six bœufs au lieu des quatre qu'on lui avait présentés. Le conseil se leva ensuite, et Mattivi exprima le désir de voir tirer avec le fusil qu'il devait avoir. M. Burchell ordonna à quelques uns de ses gens de prendre leurs fusils, et il se rendit avec eux et Mattivi, et suivi de la foule, dans un lieu ouvert hors de la ville. Là on déchargea le fusil, et il fallut décharger également les autres. Mattivi désira ensuite que Molaali son frère tirât un coup. Il fallut encore le satisfaire; mais quand Molaali eut tiré, il refusa de rendre le fusil, et Mattivi lui ordonna de l'emporter. En vain M. Burchell réclama vivement contre cet acte de mauvaise foi; tous les assistants se mirent à crier qu'il ne fallait pas rendre le fusil. « Dans ce moment, dit le voyageur anglais, je me sentis excessivement irrité; cependant, un coup d'œil jeté sur la foule et

sur le petit nombre de mes gens me convainquit que mon fusil était perdu sans ressource. Ils purent lire dans mes regards ce que je pensais de leur procédé; mais ils s'en allèrent triomphants à cause du succès de leur ruse, et fiers peut-être d'avoir fait un homme blanc leur dupe. »

Une fois maîtres du fusil, ils continuèrent de traiter l'étranger en ami. Il fallut ouvrir le marché à la verroterie. On étala au milieu du clos la toile qui couvrait un des chariots, et on y disposa les grains de verre et de porcelaine en petits tas. Le chef et sa famille furent présents. Serrakoutou apporta une longue dent d'éléphant; mais M. Burchell répéta qu'il n'échangerait sa verroterie que contre des bœufs. Le marché dura environ une heure et demie; et quoique M. Burchell offrît le double de ce que l'on donne ordinairement de verroterie contre un bœuf, il ne put obtenir que deux pièces de bétail. Ce n'est pas que les Bachapins eussent mis leurs bœufs à un plus haut prix que de coutume; mais, sachant que l'étranger avait besoin de ces animaux, on voulait l'amener à les acheter moyennant des armes à feu et des munitions.

Mattivi vint ensuite apporter à M. Burchell, dans son chariot, une calebasse pleine de lait, probablement comme un gage de paix; il n'en accepta pas moins la ration de tabac qui lui fut présentée. Le soir, Mollemmi vint prier le voyageur de venir voir quelques bœufs qu'il lui offrait en échange d'un autre fusil. M. Burchell déclara positivement qu'il ne se dessaisirait d'aucune autre arme, et refusa de

voir les bœufs; et comme le frère du chef insista, l'Anglais garda un silence obstiné. A la fin, Mattivi et Mollemmi renoncèrent à leur demande; ils dirent qu'ils étaient trop contents d'avoir enfin un fusil pour en solliciter un autre. Mattivi dit que d'autres hommes blancs avaient promis un fusil à son père, mais qu'ils n'avaient pas tenu parole; et comme M. Burchell était le seul qui leur en avait procuré un, il était évident que le voyageur était un chef très puissant : aussi ne ferait-on à l'avenir du commerce qu'avec lui et avec ses gens; on ne vendrait l'ivoire à aucune autre personne; on lui garderait tout pour son retour.

Le 17 juillet, M. Burchell fut éveillé par le son des flageolets, et en regardant en dehors de son chariot, il vit le chef et un certain nombre de Bachapins se tenant en groupe, et faisant entendre le son de leurs instruments comme pour les accorder. Les flageolets, qu'ils appelaient *lickaka*, étaient tout simplement des roseaux dont le bout était taillé en bec, et dont le bas était bouché par une bande qu'on pouvait hausser et baisser. Chaque roseau ne rendait qu'un son; il y avait un certain accord entre les sons des divers flageolets, dont plusieurs étaient à l'unisson. Quand tous ces hommes eurent accordé leurs instruments à vent, ils se rangèrent en cercle, et se mirent à danser, ou plutôt à tourner en rond, étant secondés par une demi-douzaine de femmes et de jeunes filles, qui, placées en dehors du cercle, en suivaient les mouvements, et les guidaient par des battements de mains. Le cercle se composait

tantôt d'une trentaine d'hommes, tantôt d'une douzaine seulement. La plupart des danseurs avaient leur kobo ou manteau de cuir sur une épaule. Le mélange de graisse et de sibilo qui couvrait leur tête se fondait et coulait le long de leur visage; quelques uns portaient à la main un éventail ou kavaklusi, consistant en deux ou trois queues de jackal attachées à un manche de bois dur et noir. Ce kavaklusi leur servait aussi à s'essuyer la figure. Les danseurs jouaient par intervalles de leur flageolet. Cette musique, très monotone et assoupissante, d'autant plus qu'elle dura dix heures de suite, n'était pourtant pas sans agrément. M. Burchell la compare au son des grelots et clochettes attachés au cou des chevaux des chariots, et qu'on entend de loin sur les routes d'Angleterre. Le cercle tournait lentement, et quelquefois, après avoir fait plusieurs tours dans un sens, il revenait sur ses pas, et faisait plusieurs tours en sens contraire. Ce divertissement, dans lequel Mattivi et Mollemmi figuraient au premier rang, dura toute la journée, et parut amuser les danseurs autant que le peuple qui en était spectateur.

Le soir, le chef proposa au voyageur anglais de lui donner deux bœufs contre des munitions; mais il se trouva qu'au lieu des six qu'on lui avait promis avant d'avoir le fusil, on ne voulait plus lui en remettre que quatre. Indigné de la mauvaise foi de ce peuple, M. Burchell se leva en déclarant qu'il était résolu à quitter sur-le-champ leur pays. Cette déclaration causa une grande rumeur dans le conseil de Mattivi. Les Hottentots de M. Burchell eurent de

nouvelles craintes, et supplièrent leur maître de ne pas insister sur sa résolution. Il s'était retiré dans son chariot. Les Bachapins passaient et repassaient pour voir ce qu'il allait faire. Mollemmi vint s'asseoir enfin dans le chariot; il parut abattu, et ne dit rien. M. Burchell lui dit qu'il était injuste d'abuser de la confiance d'un étranger, et de lui enlever de force ce qu'on savait qu'il ne voulait ni ne pouvait donner. Mollemmi répliqua que tout le monde à Litakoun était fâché de lui avoir causé de la peine; que hier on se réjouissait d'avoir enfin obtenu la possession de ce qu'on avait souhaité si long-temps, mais qu'aujourd'hui on était triste en voyant qu'on avait déplu au voyageur blanc; qu'il avait long-temps nourri l'espoir d'accompagner M. Burchell lors de son retour au Cap, mais qu'il craignait actuellement que celui-ci ne donnât dans la colonie une idée fâcheuse des Bachapins.

M. Burchell crut devoir se contenter de cette espèce de soumission et ne pas pousser l'affaire plus loin. Il répondit qu'étant venu à Litakoun en ami, il désirait repartir aussi avec les mêmes sentiments; qu'il laissait à la conscience de Mattivi à décider ce qui était juste dans l'affaire en question, et que pour lui prouver qu'il n'y avait pas de rancune contre lui, M. Burchell allait lui donner autant de poudre et de balles qu'il pourrait; enfin, que si les Bachapins tenaient réellement à l'estime des hommes blancs, ils agiraient sans doute avec bonne foi dans leurs transactions avec lui.

Mollemmi alla aussitôt communiquer cette bonne

nouvelle au chef; et ils revinrent tous deux s'asseoir dans le chariot auprès de M. Burchell. Mattivi commença par dire que le voyageur avait rendu bien heureux lui, le chef, et son peuple, en leur cédant un fusil; qu'il avait fait plus pour eux qu'aucun autre blanc; car quelques uns avaient promis des fusils, mais ils n'en avaient jamais donné; que lui Mattivi lui donnerait les six bœufs promis, quoiqu'il fût pauvre en bétail dans ce moment-ci, ayant été obligé d'en donner beaucoup au fils de Massao, qui, ayant eu ses troupeaux volés, était venu implorer sa compassion. Mattivi remercia des munitions que M. Burchell avait promises; il désira les avoir le lendemain, vu que son peuple n'avait attendu que le fusil et la poudre pour faire cette grande chasse depuis long-temps projetée. Il remercia encore le voyageur du traitement amical que les Bachapins éprouvaient de la part de ses gens, qui les laissaient asseoir auprès de leur feu, et partageaient leur nourriture avec eux. Il est vrai que les Hottentots étaient constamment assiégés par des mendiants bachapins, et que, pour conserver quelque viande ou leur tabac, ils étaient obligés de les cacher au fond de leur cabane.

La paix et le bon accord étaient donc enfin rétablis; les Hottentots en furent encore plus contents que les Bachapins; et le soir, ils se livrèrent, auprès de leur feu, à une joie excessive. Quelques uns furent emmenés par les Bachapins dans leurs maisons, et régalés de lait et de grain; chose fort rare chez ce peuple, qui reçoit volontiers et mendie toujours,

mais qui n'aime pas à donner. M. Burchell fait remarquer comme un fait singulier que, pendant tout son séjour à Litakoun, on ne songea jamais à pourvoir à sa nourriture. Il paraît qu'on s'imagine qu'un homme blanc est si riche que, loin d'avoir besoin de quelque chose, il est à même de partager son abondance avec les autres.

Le lendemain, 18 juillet, Mattivi envoya de bonne heure les bœufs promis, et alla aussitôt à la chasse avec environ cinq cents de ses sujets. Ils firent un grand cercle de quelques milles de tour dans la plaine, et poussèrent tout le gibier vers la ville. On rencontra des paulas, des springboks, appelés tsepi dans la langue sichuana, des zèbres et des buffles; mais les Bachapins effarouchèrent ces animaux au point que les Hottentots de M. Burchell, qui accompagnèrent le roi, ne purent tuer que quatre springboks. La plaine dans laquelle on chassa s'étendait à l'est de la ville. Les gens de M. Burchell lui rapportèrent qu'ils y avaient trouvé partout de l'herbe et des sources d'eau abondantes; de distance en distance, ils avaient vu paître des troupeaux innombrables de bœufs, qui leur avaient paru plus gros et plus beaux que ceux que le chef avait dans la ville; les bœufs qu'il avait envoyés à notre voyageur étaient probablement des plus mauvais qu'il eût.

M. Burchell avait jugé prudent ce jour de rester auprès des chariots; pour surveiller sa propriété; quatre Hottentots étaient restés dans la cabane; mais ils la surveillèrent, selon leur coutume, avec tant de négligence, que tous les boutons des grandes

redingotes furent coupés et enlevés par les Bachapins. C'eût été une bonne leçon pour les Hottentots, si ce peuple n'était si insouciant, qu'un vol des objets les plus nécessaires même n'occupe son esprit que quelques minutes; ce qu'il n'a plus, il l'oublie promptement. D'ailleurs, les Hottentots laissés dans la cabane pendant que les autres étaient à la chasse avaient eu si grand'peur, que quelques uns s'étaient cachés tout le temps, et avaient laissé leur maître à la merci de la population de Litakoun.

Le soir Mattivi vint voir M. Burchell, et demanda du tabac comme à l'ordinaire. Mollemmi se vanta d'avoir tué un tsepi. M. Burchell ayant vu étalée sur la haie du clos de Mattivi la peau d'un quadrupède rare, mais à laquelle on avait coupé les pates et la queue, offrit une quantité de tabac pour avoir une peau entière; cependant il ne put jamais s'en procurer. Il paraît que les Bachapins attachent à cet animal, qu'ils appellent khaaka, et qui est du genre manis, des idées superstitieuses. La peau étalée sur la haie du clos était destinée apparemment à détourner les maléfices des bestiaux enfermés dans ce clos. Cette peau avait deux pieds de long, et était couverte d'écailles d'un pouce et demi de large, d'une forme un peu ronde, et ayant les bords tranchants. Selon l'assertion des Bachapins, le khaaka vit dans des trous creusés en terre; il a le museau allongé, et une langue qu'il peut avancer beaucoup hors de la bouche; il se nourrit de fourmis. Quand il sort de son trou, il se dresse sur ses pates de derrière, allonge le cou, et regarde de tous côtés, pour voir s'il n'y a pas quel-

que danger dans le voisinage. Étant poursuivi de près, il se réfugie dans quelque arbre. Quand les indigènes trouvent des traces récentes de cet animal, ils le suivent dans son trou, et cherchent à le déterrer; sa chair, étant extrêmement grasse, est regardée comme une friandise; aussi la loi ordonne-t-elle que tous les khaakas que l'on tue soient portés au chef.

Le 19 juillet étant un dimanche, M. Burchell fit hisser, selon sa coutume, le drapeau anglais, attaché à une perche de bambou, sur le derrière de son chariot; et pour n'être pas importuné par les indigènes, il ferma son chariot, et fit dire, par son interprète, à tous les gens qui se présentaient, que le dimanche était un jour de repos. Cependant Mollemmi se présenta; il dit qu'il savait bien que c'était, à Klaarwater, la coutume de ne rien faire ce jour que de réciter des prières : il désirait savoir ce que c'était que des prières. M. Burchell le lui expliqua d'une manière qui fût à la portée de ce sauvage. Il lui fit comprendre l'idée que les Européens se forment de la Divinité, la nécessité d'une vie vertueuse et d'une bienveillance universelle, notre croyance sur une vie future, etc. Il termina par dire que si les Bachapins, les Nuakketzies, les Batammakas, les Maïboués et les autres tribus de ce pays pouvaient savoir ces choses, et agir conformément à la volonté de la Divinité, il n'y aurait pas de guerres entre elles, et ils ne se feraient plus des torts mutuels en se volant leurs bestiaux; toutes vivraient en paix, et les hommes se fréquenteraient en amis et en frères.

Mollemmi écouta le voyageur avec beaucoup d'at-

tention; on voyait dans ses regards les efforts qu'il faisait pour comprendre tout ce que l'Anglais lui disait. « Si le but de mon voyage, dit M. Burchell, avait été celui d'un missionnaire, je n'aurais pas cru impossible de rendre leur esprit susceptible de recevoir les vrais principes de la religion. C'est en cherchant à convaincre le sauvage des effets heureux d'une vie vertueuse que le missionnaire peut espérer de le rendre chrétien; autrement il travaillera en vain, et se fera illusion à lui-même (1). » Il paraît malheureusement que la plupart des missionnaires commencent par enseigner des dogmes et des propositions abstraites qui ne changent point le cœur de ceux qu'on croit avoir convertis. Mollemmi assura l'Anglais que ce qu'il venait d'entendre lui faisait grand plaisir, qu'il viendrait souvent s'entretenir seul avec lui, et qu'il raconterait à ses compatriotes les choses intéressantes qu'il venait d'apprendre.

Le frère du chef fit la remarque que le drapeau arboré par M. Burchell ressemblait à celui qu'il avait vu apporter par des blancs onze ans auparavant, mais qu'il était différent de celui des blancs qu'il avait vus arriver il y avait sept ans. Ces derniers étaient en effet Hollandais (le landdrost accompagné de M. Lichtenstein), tandis que les premiers étaient Anglais (MM. Trutter et Somerville). Il ne savait pas encore qu'une autre nation avait succédé aux Hollandais dans la possession du Cap; il ne connaissait que les blancs en général, sans distinction de

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. II, p. 429.

nation. Mattivi vint le soir; M. Burchell lui donna une ration considérable de tabac, en le remerciant d'avoir empêché ses gens de le troubler ce jour de repos. Molaali, son jeune frère, vint aussi; aucun des chefs ne regardait au-dessous de sa dignité, après quelque conversation avec M. Burchell dans son chariot, de s'asseoir parmi ses gens auprès du feu, et de fumer avec eux.

Le lendemain, les importunités recommencèrent de la part des Bachapins. Partout où le voyageur allait, on l'entourait, et on criait : *Li mouchouko! 'mpa mouchouko! monarri! mouchouko okaï!* (donnez-du tabac, donnez-moi un peu de tabac, monsieur! où y a-t-il du tabac?) Le mot *monarri* paraît, à M. Burchell, venir du hollandais *mynheer*, monsieur; quelquefois on l'appelait *kaptien*, capitaine, mot bien connu de toutes les tribus indigènes qui ont quelques relations avec la colonie du Cap; il signifie chez eux un chef. Dans une promenade que le voyageur fit sans l'interprète dans une partie de la ville, il fut assailli de nouveau de demandes de *mouchouko;* il fit semblant de ne pas les comprendre, en répétant les phrases *boua kaapi* (dites-le de nouveau), et *naka si ouklwa* (je ne vous comprends pas). Quelques uns découvrirent pourtant sa ruse, et en rirent. Un homme rusé jouit de leur estime, et M. Burchell pense qu'ils conçurent dès-lors une plus haute idée des blancs.

Ses Hottentots avaient été à la chasse ce jour-là, et rapportèrent le soir deux paalas et un bouquetin. Les gens de M. Burchell se divertirent à la danse,

au son du violon que raclait l'un d'eux; et les airs de musique européenne retentirent, pour la première fois peut-être, dans Litakoun, où ils ont probablement été retenus dans la mémoire des Bachapins, et se chantent maintenant.

Quelques jours avant l'arrivée de M. Burchell, une députation des Nuakketzies était venue à Litakoun pour offrir à Mattivi quelques bœufs, en présent, de la part de leur chef Mokkaba; ils apportaient aussi une grande quantité d'ouvrages en fer de leur façon, tels que haches, couteaux et hassagaies : ils avaient aussi du tabac, des petites boules en cuivre et en fer, des bracelets de cuivre et des pendants d'oreilles. Ils étaient encore dans la ville, occupés à échanger ces objets contre des perles en porcelaine et contre du sibilo. Deux de ces Nuakketzies vinrent dans le clos; ils parurent à M. Burchell plus noirs que les Bachapins, peut-être parce que leur peau n'était pas couverte d'ocre rouge et de sibilo; ils avaient les lèvres plus épaisses et le nez plus plat que les habitants de Litakoun.

Un kosi, appelé Kramori, qui demeurait dans un quartier éloigné, vint dire à M. Burchell qu'il possédait une superbe dent d'éléphant, qu'il désirait échanger contre de la verroterie. Notre voyageur voulait garder sa verroterie pour son voyage dans l'intérieur, sachant que c'est la seule monnaie dont on se serve; il répondit que c'était des bœufs qu'il lui fallait, et non de l'ivoire. Le kosi l'engagea néanmoins à voir sa belle défense d'éléphant, persuadé, disait-il, que le voyageur aurait envie de l'acquérir

dès qu'il l'aurait vue. M. Burchell consentit à l'accompagner chez lui. On passa auprès de plusieurs groupes de maisons séparées par des espaces vides; chaque groupe paraissait avoir son kosi ou chef, et se composer des habitations de ses parents et de ses gens. Les maisons ou cabanes étaient construites avec beaucoup de soin; mais au-delà de l'enceinte de leurs habitations, on ne voyait aucune trace de leur travail : nulle part il n'y avait des ouvrages publics, nulle part des preuves de quelque pensée d'utilité publique. Dans les espaces qui séparaient les groupes de maisons croissaient des buissons, des touffes de végétaux moins élevés, ou bien le sol sablonneux de la plaine s'y montrait à nu. On avait laissé debout quelques uns des acacias qui autrefois avaient formé un bosquet en cet endroit; la plupart de ces arbres étaient de l'espèce appelée acacia à girafes; mais il y avait aussi une espèce nouvelle pour notre voyageur, et remarquable par la grosseur de ses branches, et même de ses rejetons. Les indigènes l'appellent mokwi, ou mokala-mokwi.

Les habitants accouraient pour voir l'homme blanc; plusieurs le suivirent. La ville était plus grande que notre voyageur ne se l'était imaginé. On marcha plus d'un mille, dans la direction du nord, avant d'atteindre la demeure de Kramori, et cependant on voyait des maisons bien au-delà; dès qu'on entra dans l'enceinte de sa demeure, elle se remplit de voisins. Kramori avait une des plus grandes maisons que M. Burchell eût vues; elle se distinguait aussi par le soin avec lequel elle avait été construite

et par la propreté qui y régnait. Derrière la grande maison il y en avait deux petites, dont l'une servait de magasin, et l'autre de retraite pour ses domestiques. Toutes ces maisons, ainsi que l'enceinte, étaient circulaires; le toit de la grande maison, couvert d'herbe longue, dépassait le mur extérieur de quatre pieds, et était soutenu, tout à l'entour, par des poteaux en bois mokaala, implantés dans un petit mur qui formait une première enceinte autour de la maison : le corridor, entre ce mur bas et la maison, était la demeure habituelle de la famille pendant le jour, l'intérieur n'ayant d'autre ouverture que la porte, et étant par conséquent très sombre. Trois jeunes filles étaient occupées, dans ce corridor, à broyer de l'ocre pour enduire la peau; derrière la maison, on voyait une quantité de jattes grossièrement faites en terre non cuite, et remplies de grains. Tous les assistants marquaient le plaisir que leur faisait l'attention de M. Burchell à examiner cette demeure. Il leur dit qu'il viendrait un autre jour visiter ces demeures plus en détail, afin de pouvoir en construire une semblable quand il serait de retour dans son pays. Kramori apporta du lait épaissi pour rafraîchir le voyageur; ensuite il fit tirer hors du magasin la grosse défense d'éléphant. M. Burchell la souleva, au grand étonnement des Bachapins, qui le déclarèrent un mounona tataaio, ou homme fort; elle lui parut peser quatre-vingts à quatre-vingt-dix livres. Il n'eut aucune envie de l'acheter, et s'en alla après avoir donné quelques onces de tabac à Kramori et à sa famille, qui reçut ce présent avec une

joie égale presque à celle des Boschimans de l'autre côté du Gariep.

Le 22, dans la matinée, notre voyageur gravit les collines rocheuses, au sud de la ville, pour dessiner le site de Litakoun; Mattivi et une douzaine de kosis l'accompagnaient. Les groupes de maisons s'étendaient si loin à droite et à gauche, qu'il ne put comprendre dans son dessin que le tiers de la ville; les Bachapins observaient tous les mouvements de sa main avec une vive curiosité. On apporta au chef son dîner, consistant en bouilli dans une écuelle de bois; il en prit avec les doigts de petits morceaux pour les distribuer à sa suite : il fit au voyageur la grâce de ne pas lui en offrir. Les morceaux étaient si petits, que M. Burchell présume que les kosis mangeaient d'avance ou après dans leurs cabanes. Le bœuf bouilli, sans aucun accessoire, est leur nourriture ordinaire, et ils n'ont aucune idée de raffinement dans la nourriture. Ils mangent une fois par jour, uniquement pour apaiser leur faim. Les roches du haut desquelles M. Burchell prit la vue de Litakoun se composaient de blocs de grès détachés et angulaires; il n'y avait de buissons sur ces collines que le *vangueria infausta*. D'abord, les Bachapins se récrièrent en voyant les étrangers employer le bois de cet arbuste à faire leur cuisine; leur répugnance n'alla pourtant pas jusqu'à s'éloigner du feu chauffé à l'aide de ce bois de mauvais augure, et jusqu'à griller leur part des mets que l'on préparait.

En descendant de la colline, M. Burchell alla

visiter Serrakoutou, qui était assis avec ses amis dans un coin de son clos; en voyant arriver l'étranger, il s'écria : *Héela! héela!* exclamation ordinaire des Bachapins. Il conduisit M. Burchell d'abord à la demeure de sa jeune femme; celle-ci aimait le dessin; elle avait tracé grossièrement sur le mur l'image de lézards et d'autres animaux. Ensuite Serrakoutou mena l'étranger dans sa demeure habituelle, qui était celle de sa femme aînée, Mariklonami, âgée d'environ trente-cinq ans; il lui présenta aussi leur fille Makoué. Ces femmes, et d'autres personnes qui étaient présentes, assuraient n'avoir jamais vu d'homme blanc, et contemplaient M. Burchell comme une merveille. Pour se donner un air d'importance devant la foule qui se pressait autour de la maison, Serrakoutou pria M. Burchell de déployer son ombrelle, et de permettre à Mariklonami de se mettre dessous. Pendant que M. Burchell accordait cette jouissance à la femme de Serrakoutou, il sentait que de temps en temps on touchait ses cheveux longs, qui avaient aussi quelque chose de merveilleux pour un peuple habitué à la chevelure laineuse et crépue. Mariklonami demanda aussi la permission de toucher les cheveux extraordinaires du voyageur, et leva les mains d'étonnement quand M. Burchell eut ôté son chapeau pour les lui faire voir; la foule ne fut pas moins saisie que la femme de Serrakoutou, et put à peine en croire ses yeux. Quand le voyageur eut remis son chapeau, les assistants se communiquèrent leurs sentiments, et il ne put douter qu'il ne fût le sujet de toutes les conversations (1).

(1) *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 454.

Serrakoutou fit apporter deux cribles pour le grain, comme voulant donner à l'étranger une idée de l'industrie des Bachapins; ces cribles étaient effectivement faits d'une manière habile et ingénieuse; mais lorsque M. Burchell pressa son hôte de les lui vendre, celui-ci fut obligé d'avouer que c'était un ouvrage des Nuakketzies, et qu'il ne pourrait pas facilement s'en procurer d'autres.

Les demeures des deux femmes étaient grandes, et construites auprès du clos de Serrakoutou; il n'y régnait pas moins d'ordre et de propreté que dans les autres chaumières de la ville.

Les gens de M. Burchell, ayant été ce jour à la chasse, avaient tué un zèbre : ils avaient été assistés par quelques indigènes, qui, au milieu de la plaine, leur avaient procuré un vase pour cuire leur mets. Il paraît que dans cette immense plaine sont cachés, en divers endroits, sous les buissons, des pots de terre à l'usage de ceux qui la parcourent, et qui veulent préparer leur nourriture. C'est le seul exemple d'une prévision d'utilité publique que le voyageur anglais ait remarqué dans ce pays.

M. Burchell avait désiré faire le portrait de Mattivi; il s'y refusa toujours, probablement par quelque idée superstitieuse. Mollemmi se laissa persuader, après quelque résistance, à poser au peintre. Notre voyageur fut assez heureux pour attraper la ressemblance du premier Bachapin dont il eût fait le portrait. Mattivi, en voyant ce portrait, s'écria : *Singké, singké!* très bien, très bien! La foule accourut pour voir, comme elle disait, Mollemmi dans un livre. Sa surprise fut extrême. Après quelques

moments de stupeur elle éclata de rire. M. Burchell ne fut pas également heureux en faisant le portrait de Mahoura, frère cadet de Mattivi; il manqua la ressemblance; aussi les indigènes ne manquèrent pas de s'écrier : *Machoué, machoué!* laid, laid!

Ayant aperçu un matin, dans le clos, une jeune fille de douze à treize ans, qui pouvait passer pour une beauté bachapine, il prit aussitôt son livre de croquis; et ayant fait comprendre son intention à la jeune personne, qui était la fille de Mattivi, et s'appelait Massisan, il la dessina. Elle avait sa chevelure tressée en forme de calotte, et couverte de sibilo; des colliers de cordes de boyaux et de filaments d'écorce d'acacia ornaient son cou. Quand M. Burchell eut fini, il attacha au cou de la jeune personne, par un ruban rouge, un joli collier de petites boules noires et dorées; cadeau qui, aux yeux de Massisan, fut de la plus grande valeur. Son père fut enchanté du portrait, et voulut que M. Burchell mît dessous : *Mossarri o Morrupi, Massisan*, c'est-à-dire Massisan, femme de Morrupi; car Massisan, quoique sortant de l'enfance, était déjà fiancée : chez les Betjouanas, comme chez les Boschimans et les autres tribus hottentotes, on fiance les jeunes filles dès leur enfance; aussi trouve-t-on rarement chez elles une femme non mariée, et plus rarement encore un homme qui n'a pas de femme.

La mère de Massisan, appelée Kibboukilli, voulut voir le portrait de sa fille, et désira être peinte; mais notre voyageur, moins galant pour elle que pour sa fille, la renvoya à un autre jour. Les femmes

accoururent en foule pour voir Massisan dans le livre de l'étranger : elles exprimèrent leur étonnement par les gestes et les grimaces les plus singulières. Presque tout Litakoun s'empressa de voir la fille du chef que le voyageur avait dans son livre; on ne revenait pas de son étonnement en voyant que c'était elle. A tout moment M. Burchell fut obligé d'ouvrir son livre de croquis, et de montrer son ouvrage à une nouvelle troupe.

Pendant tout le mois de juillet la température fut douce et agréable; la chaleur, à midi, était un peu au-dessus de 16° Réaumur; les nuits étaient très fraîches.

Le 24 de ce mois, le claquement des fouets et le roulement des chariots annoncèrent l'arrivée d'autres étrangers : c'était le capitaine hottentot Berends, qui venait avec quinze autres Hottentots de Klaarwater, et avec deux chariots; ils avaient fait partie d'une grande société qui avait fait une chasse, et qui était restée sur les bords du Makkwariew. Ils avaient tué trente-neuf éléphants adultes, sans compter les jeunes; et ils en auraient tué encore davantage, si la poudre et les balles ne leur avaient manqué. Depuis long-temps ils avaient consommé aussi tous les vivres qu'ils avaient emportés pour cette chasse, et ils avaient vécu, dans les derniers temps, du produit de la chasse, et d'une partie de leur bétail qu'ils avaient été obligés d'abattre pour se nourrir. Berends s'était rendu à Litakoun pour troquer du tabac et de la verroterie contre de l'ivoire et des bestiaux. Ses gens étaient bien fatigués de la chasse,

qui avait duré deux mois, et soupiraient après le retour dans leurs foyers. M. Burchell donna de la poudre à tirer contre du sel, et fit présent au capitaine d'un peu d'eau-de-vie et de feuilles de thé.

On se souviendra que parmi les Hottentots que M. Burchell avait amenés de la colonie se trouvaient deux hommes baptisés, qui, se croyant fort au-dessus de leurs compatriotes, ne voulaient travailler qu'autant qu'il leur plaisait. A Litakoun, notre voyageur ayant déjà plusieurs fois perdu ses chevaux et ses bestiaux par la négligence du Hottentot qui en était chargé, ordonna aux deux Hottentots baptisés de prendre soin des chevaux et bestiaux; tous deux répondirent en murmurant, et l'un d'eux n'obéit point. Sa désobéissance pouvait être imitée de ses camarades, et une insubordination de la part de ses gens pouvait le mettre dans le plus grand péril au milieu d'un peuple sauvage, et loin de toute ressource, de tout secours quelconque; aussi crut-il devoir agir avec vigueur, et arrêter cette désobéissance dans son origine. Il fit convoquer tous ses gens, et appela le capitaine Berends, qui se rendit à l'invitation avec la plupart de ses gens; Mattivi et ses kosis s'assirent à quelque distance du voyageur, pour être témoins de la procédure. M. Burchell ouvrit la séance en adressant la parole à Berends et à son compagnon Hendrik, qu'il appela en témoignage de ce qu'il allait décider; il lut ensuite à haute voix l'engagement que le Hottentot avait légalement contracté avec lui en présence d'un magistrat de la colonie. Il cita ensuite les Hottentots qui pouvaient servir de

témoins de la conduite de leur compatriote récalcitrant; puis il fit approcher celui-ci pour jurer, sur un Nouveau-Testament en hollandais, qu'il déclarerait la vérité. Il lui représenta la sainteté du serment et le respect qu'il devait, comme chrétien, sur le livre qui devait attester son innocence ou sa culpabilité; il le somma de dire, la main sur l'Évangile, s'il se regardait, dans sa conscience, comme coupable envers son maître, ou non. La solennité de la scène fit de l'effet sur le Hottentot, et il répondit qu'il se sentait coupable. Alors M. Burchell lui demanda s'il avait la ferme volonté de remplir dorénavant ses devoirs; le Hottentot répondit que oui; sur quoi le voyageur anglais l'assura de son pardon et de l'oubli de sa faute. Se tournant ensuite vers ses gens et Berends, il dit qu'il était bien aise que l'affaire se fût terminée ainsi; car il avait eu la ferme résolution d'infliger au récalcitrant la punition la plus sévère que les lois de la colonie décernaient en pareil cas; que s'il se fût trouvé encore sur le territoire de la colonie, il aurait traduit le coupable devant une cour régulière de justice ou devant le landdrost; mais qu'étant en pays étranger avec des hommes qui avaient contracté avec lui des engagements légaux, il était obligé, en cas de contravention, de se faire justice lui-même.

Un jour, M. Burchell vit, auprès du feu de ses gens, un enfant de cinq à six ans, qui n'avait point les traits de la race bachapine, et dont le corps était réduit presque à l'état de squelette. A peine ce pauvre enfant avait-il des chairs; on ne lui voyait que

la peau et les os. Son ventre était rentré, toutes les formes rondes avaient disparu. Cette malheureuse créature attendait qu'on lui donnât à manger, car elle mourait de faim. Il vint un Bachapin s'annonçant comme le propriétaire de l'enfant; il l'avait enlevé dans un kraal de Boschimans qu'on avait attaqué: il était prêt à le troquer contre une brebis. Voilà, s'écrie M. Burchell, le sauvage égoïste, dépourvu de sentiment et de moralité! il laisse mourir de faim un enfant qui n'est pas le sien, et il est bien aise de le vendre pour une brebis qui le mette à même de satisfaire pendant deux jours sa gloutonnerie! C'est de la même manière que les Bachapins traitent leurs chiens; aussi ces animaux, dont la maigreur est hideuse, sont-ils tellement affamés, qu'ils dévorent jusqu'aux courroies et aux souliers, si l'on a la négligence de les laisser la nuit à leur portée. Si le bétail est mieux tenu, c'est qu'il se nourrit d'herbe, et non de substances que les indigènes peuvent convertir en nourriture pour eux-mêmes (1); à peine laissent-ils aux chiens les os, qu'ils rongent presque aussi bien que ces animaux.

Berends et son compagnon Hendrik, qui avaient visité plusieurs tribus boutchouanas, purent donner à notre voyageur des renseignements précieux; ils lui indiquèrent un Boutchouana, du nom de Mozouna, qui demeurait dans la ville, et qui fréquentait une tribu éloignée, appelée Karrikarri, qui est très peu connue, et qui habite au nord-nord-ouest de

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. II, p. 474.

Litakoun. Il s'y rendait presque tous les ans, et y achetait des peaux de jakals, kaamas, et d'autres animaux sauvages, pour faire des manteaux de fourrures. Il en chargeait deux ou trois bœufs, et revenait ensuite à Litakoun, après avoir séjourné un mois chez cette tribu. M. Burchell fit chercher ce marchand; mais on ne put le trouver.

Le 26 juillet, tout Litakoun fut alarmé par une nouvelle qui venait d'être apportée par quelques Bachapins qui avaient gardé leurs troupeaux à une distance considérable de la ville, vers le nord. C'est qu'une troupe nombreuse de Tammakas ou Batammakas était venue assaillir les pâtres, en avait tué un, ainsi que trois jeunes garçons, et avait enlevé les bestiaux. Dès que la nouvelle se fut répandue à Litakoun, un grand nombre d'hommes de la partie basse de la ville, à qui appartenaient les bestiaux, se mirent en marche, munis seulement de leurs hassagaies, pour tâcher de reprendre leur propriété. Les femmes se lamentèrent de la mort des leurs et du départ de leurs maris. Le chef, ainsi que Molemmi et Serrakoutou, furent si occupés à donner des ordres, que M. Burchell ne les vit pas le reste du jour.

Le capitaine Berends, ayant terminé son trafic, partit avec ses chariots et ses gens; comme il devait se rendre de Klaarwater au Cap, M. Burchell lui confia ses lettres et paquets, qui, dans la suite, sont exactement arrivés. Il fit encore au capitaine un présent de poudre à tirer. Molemmi, frère du chef, accompagna les Hottentots jusqu'à Klaarwater; notre voyageur ne fut pas fâché d'être débarrassé de ses

importunités, surtout au sujet d'un second fusil qu'il voulait avoir.

Les Bachapins avaient commencé depuis quelque temps à travailler le fer; encore n'y avait-il qu'un seul motouri ou forgeron chez eux. Il avait appris son art des tribus demeurant au nord-est des Bachapins. C'était un ouvrier encore peu habile; mais étant le seul, il était accablé d'ouvrage; il façonnait des haches, des couteaux, des hassagaies, et des houes ou pics pour fendre la terre. On le payait pour ces travaux, soit en fer brut obtenu par le trafic des tribus du nord-est, soit en grains, bestiaux, verroterie, cuir et peaux non tannées; le chef le payait comme les simples Bachapins. M. Burchell alla voir l'atelier de ce forgeron, qui était établi en plein air, en dehors du clos de sa demeure. Il entretenait la forge avec du charbon, dont il avait appris la préparation chez les Nuakketzies. Deux peaux de chèvre auxquelles était attachée une corne d'antilope, formaient les soufflets; une pierre lui servait d'enclume; une corne remplie d'eau était auprès de lui pour refroidir le fer; il n'avait d'autres outils que quelques petits marteaux en fer. Plusieurs Bachapins regardaient son travail, mais aucun ne le secondait ou l'imitait; M. Burchell, voulant emporter un échantillon de l'ouvrage d'un forgeron bachapin, lui fit remettre quelques gros clous pour qu'il en fît un couteau et une hassagaie; Motouri s'acquitta passablement de cette tâche.

A la fin de juillet, il arriva une troupe considérable de Hottentots Koras d'un kraal situé à une di-

stance considérable, vers l'est. Ce kraal avait été établi primitivement sur les bords du Gariep, auprès du gué des Anglais (English ford); mais le chef, appelé Taaïbosch, ayant été récemment assassiné par quelques Betjouanas, son fils avait quitté le voisinage du fleuve, et tous les habitants du kraal émigrèrent également avec leurs bestiaux. Ce jeune chef vint saluer M. Burchell, qu'il avait déjà vu sur le Gariep, et que le kraal avait aidé à passer le fleuve. Comme ces Koras apportaient du sel qu'ils s'étaient procuré dans un lac salé situé vers l'est ou le nord-est de Litakoun, M. Burchell en acquit une partie contre un couteau.

Notre voyageur crut devoir faire un nouveau présent à Mattivi, chef de la tribu des Bachapins; il lui donna, entre autres objets, un chapeau de paille, tel que le portent les Malais du Cap, entouré de quelques rangs de perles en verre coloré. M. Burchell lui remit aussi une quantité de noyaux de pêche, qu'il le pria de distribuer parmi les kosis, pour être plantés dans divers endroits de la plaine; il lui fit sentir l'utilité de ce fruit, et lui fit goûter des pêches séchées qu'il avait apportées de la colonie. Mattivi promit de faire planter ces noyaux, et les remit à son principal bouvier, qui se tenait auprès de lui, et qui paraissait être une sorte de confident ou d'intendant. Il remercia le voyageur anglais de tous ses bienfaits, et promit de ne plus lui demander du tabac; promesse qui fut si agréable à M. Burchell, qu'il fit sur-le-champ présenter une ration de tabac à Mattivi. Les Bachapins, non contents de mendier

sans cesse du tabac et de la nourriture, volaient aussi la viande que les Hottentots de M. Burchell mettaient en réserve pour leur subsistance. Notre voyageur fit des plaintes au chef, qui lui promit de réprimander ses gens.

M. Burchell envoya ses Hottentots à la chasse aux oiseaux rares; on lui rapporta le *nouemyanni moulaapo,* ou oiseau de rivière, espèce de pinson à longue queue noire, que les Hollandais appellent pinson des Cafres, parce qu'on le trouve principalement à l'extrémité orientale de la colonie et dans le pays des Cafres, et le faucon nommé par les indigènes *'nchi,* le *rou noir* de Le Vaillant.

Avant son départ du Cap, M. Burchell avait été engagé par le gouverneur anglais à prendre des informations chez les tribus de l'intérieur auprès desquelles il voulait se rendre, au sujet du sort du docteur Cowan et des personnes qui l'avaient accompagné dans son expédition; à leur donner toute sorte d'assistance, dans le cas où il en trouverait encore quelques unes vivantes, et à déterminer un des indigènes à porter dans la colonie les renseignements qu'il se serait procurés. Fidèle à cette mission, et cédant à l'impulsion de ses propres sentiments, M. Burchell voulut faire à Litakoun une espèce d'enquête solennelle; il fit appeler Mattivi, et s'étant enfermé avec lui et l'interprète dans son chariot, il commença son interrogatoire. Mattivi assura qu'ayant fait, il y avait long-temps, une expédition guerrière contre les Nuakketzies, ses gens avaient obtenu, dans leur butin, beaucoup d'objets de fa-

brique européenne, qu'on savait avoir appartenu aux voyageurs anglais. Se trouvant ensuite dans le chef-lieu des Barolongs, gouverné par Makrakki, il y avait vu une quantité de vêtements de la même fabrique, que cette tribu prétendait avoir reçus des Nuakketzies. Dans la suite, étant en paix avec la dernière tribu, et allant la voir d'après une invitation de leur chef Mokkaba, il y avait vu un grand nombre d'autres objets qui provenaient certainement, disait-il, des chariots de ces voyageurs. Il spécifia une planche peinte en rouge, des couteaux, des tissus, une épaulette, etc. Ayant été interrogé par M. Burchell s'il n'avait pas vu de fusils, il répondit négativement; on avait défait et cassé les fusils, et on se servait des canons pour aiguiser les couteaux. Espérant trouver quelque trace des montres ou des instruments de mathématique et de physique, M. Burchell demanda si Mattivi n'avait pas vu quelques articles faits en métal luisant, et différents de ceux qu'il voyait chez lui M. Burchell. (Notre voyageur avertit, dans un autre endroit de sa relation, qu'il avait cru devoir, par prudence, cacher les instruments brillants qui auraient pu tenter la cupidité des sauvages.) Mattivi répliqua qu'il n'avait rien vu que des vêtements, et les objets dont il venait de parler. Il ajouta que Molaali avait rapporté chez lui un couteau à manche vert; mais ce couteau s'était perdu la veille de l'arrivée de M. Burchell à Litakoun. Ayant jeté par hasard les yeux sur une théière qui se trouvait dans le chariot, Mattivi dit qu'un de ses gens en avait emporté une

semblable, mais que l'ayant trouvée trop lourde, il l'avait jetée en route. On lui promit une bonne récompense s'il voulait l'envoyer chercher; il répondit que c'était trop loin.

M. Burchell lui dit que puisque les Bachapins étaient en paix avec les Nuakketzies, il serait sans doute facile d'envoyer quelques personnes à Molitta pour faire l'acquisition de quelques uns des objets qui avaient appartenu aux compatriotes du voyageur. Rien ne put engager Mattivi à accepter cette proposition; il prétendit que les Nuakketzies massacreraient infailliblement tout Bachapin qui se présenterait chez eux. M. Burchell s'étant offert à accompagner la députation, Mattivi prit un ton plus décidé, et parut exprimer du déplaisir de ce que le voyageur pouvait concevoir seulement l'idée de se hasarder parmi des gens aussi dangereux.

M. Burchell avait de justes motifs de se défier des assertions de Mattivi. A plusieurs reprises, ce chef fit entendre des exclamations passionnées contre les Nuakketzies; il s'écria qu'il fallait que le gouverneur du Cap envoyât une force suffisante pour punir cette tribu de l'assassinat commis sur les voyageurs anglais. Il était prêt à lui fournir des bœufs et du grain, et à accompagner avec tout son monde le gouverneur dans cette expédition. Déjà auparavant, Mattivi avait prouvé, par ses discours, son animosité contre les Nuakketzies. Il représentait les trois hommes envoyés en députation à Litakoun comme des espions; il prétendait que les bœufs qu'ils lui

avaient amenés comme un présent de leur chef étaient ensorcelés. Les objets de fabrique européenne qu'il citait comme ayant été vus chez les Nuakketzies pouvaient avoir été aperçus par les Bachapins, lors du passage du docteur Cowan par cette tribu, et rien ne prouvait qu'on les eût trouvés ailleurs.

Mattivi avait promis d'amener un indigène, nommé Mouloja ou Moulowia, qui, à ce qu'il assurait, avait été témoin de l'assassinat commis par les Nuakketzies sur le docteur Cowan et sur le capitaine Donowan, son compagnon de voyage. Mais quand M. Burchell voulut procéder en particulier à l'interrogatoire de cet homme, Mattivi s'y opposa, en demandant que Mouloja fût entendu en présence de tout le monde. M. Burchell soupçonna que l'intention du chef était d'intimider cet homme par sa présence et celle des kosies. Selon la déclaration de ce Bachapin, qui avait été fait prisonnier par les Nuakketzies, et qui n'était revenu dans son pays que depuis peu, cette tribu, par ordre de son chef Mokkaba, avait mis les voyageurs à mort et pillé leurs chariots. M. Burchell demanda si les ossements des victimes ne se trouvaient plus. Mouloja répondit qu'on les avait jetés au feu. Notre voyageur offrit une récompense brillante à celui qui lui rapporterait des fragments des chariots des voyageurs anglais. Mouloja repartit que les voitures avaient été brûlées aussi, et que le fer qui en provenait avait été converti en couteaux, haches et hassagaies; qu'on voyait encore à Molitta, chef-lieu des Nuakketzies, quelques vête-

ments européens, ainsi que les brebis et les bœufs; que quant aux chevaux, on les avait tués peu de temps après, et on avait brûlé les selles.

Pour s'assurer de la véracité du témoin, M. Burchell répéta les mêmes questions, mais en d'autres termes, et il remarqua bientôt dans les réponses de Mouloja de l'embarras et des contradictions. Le chef et les kosies témoignèrent du mécontentement au sujet des investigations minutieuses du voyageur anglais. Mouloja lui-même murmura de toutes ses questions; il assura avoir vu de ses propres yeux les gens de Mokkaba assassiner les Anglais, leur couper la tête et les bras; ils avaient tué aussi, disait-il, tous les gens de leur suite, à l'exception d'un Hottentot de Klaarwater qui, s'étant évadé, avait cherché un refuge dans la ville de Makkaki; mais il y avait été assassiné le lendemain par ordre de ce chef. Mouloja oubliait, dit M. Burchell, qu'au commencement de l'interrogatoire il avait déclaré n'avoir pas assisté au massacre des Anglais, quoique étant à Molitta. En général, toutes les assertions de Mouloja et des autres Bachapins parurent à notre auteur un tissu de faussetés et de mensonges. Quand il leur annonça qu'il allait envoyer leurs déclarations au gouverneur du Cap, ils en témoignèrent leur joie, espérant que le gouverneur enverrait une troupe d'hommes armés contre les Nuakketzies leurs ennemis. M. Burchell avait témoigné un vif désir d'obtenir quelque objet provenant des Anglais assassinés par les Nuakketzies; on lui apporta une étoffe rouge qu'on s'était procurée, disait-on, à Molitta; mais sachant que le capi-

taine Donowan avait fait présent d'une étoffe de cette espèce à Moulihaban, M. Burchell n'en conçut que plus de soupçons contre la véracité des Bachapins dans cette occasion (1).

Les provisions commençaient à manquer à notre voyageur; les environs de Litakoun ne fournissaient pas assez de gibier pour qu'il pût y compter, et les Bachapins devenaient si exigeants quand il voulait échanger de la verroterie contre un bœuf, qu'il n'y avait pas moyen de conclure des marchés; en conséquence, M. Burchell fit prier en secret le capitaine des Koras qui étaient venus à Litakoun, de l'attendre à deux ou trois journées de la ville, pour qu'ils pussent s'entendre pour un échange de bœufs contre de la verroterie; notre voyageur se proposait de faire ensuite une excursion de quelques semaines pour se procurer du gibier, peut-être aussi pour explorer le pays. Il engagea Mattivi à faire connaître le prochain départ des étrangers aux Bachapins, et à les engager à ne pas molester les voyageurs dans leur excursion, attendu que ceux-ci, obligés de se tenir toujours en garde contre les Batammakas qui venaient de faire une incursion dans le pays, seraient obligés de tirer sur chaque troupe qui s'approcherait avec des intentions suspectes. Mattivi promit d'avertir les habitants.

Quand on sut que l'homme blanc allait partir, on redoubla d'importunité pour demander du tabac. On entoura le voyageur, on grimpa dans son cha-

(1) *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 506.

riot, on cria *mouchouko!* Serrakoutou demanda des perles de verre; cependant quand M. Burchell lui promit du tabac, sous la condition qu'il laisserait faire son portrait, il s'en alla; mais Kibboukilli, mère de la jeune Massisan, vint dans son plus bel attirail bachapin rappeler au voyageur qu'il avait promis de faire son portrait. M. Burchell attrapa la ressemblance; et ce nouveau dessin excita également l'admiration des Bachapins: ils ne demandèrent du mouchouko qu'après avoir admiré le portrait.

Le 3 août, le voyageur anglais partit de Litakoun, accompagné de la foule qui demandait du tabac. Mattivi s'était assis sur le chariot, mais le cahotement lui fit perdre l'équilibre, et il suivit quelque temps à pied; il rentra ensuite dans la ville avec la foule. Notre auteur ne dit pas un mot du reste de son voyage; mais il entre dans quelques détails sur la ville de Litakoun, et sur les mœurs et usages des habitants.

Cette ville est située sous 27° 6′ 44″ de latitude sud, et sous 24° 39′ 27″ de longitude est, en partant du méridien de Greenwich; elle est éloignée du Cap d'environ neuf cent soixante-douze milles dans la direction du nord-est. La côte la plus proche est celle de Natal, à l'est de ce continent; encore l'éloignement est-il de sept cents milles; on en compte sept cent cinquante jusqu'à la baie d'Algoa, qui est la mer la moins éloignée au sud. L'embouchure du Gariep, sur la côte de l'ouest, n'est pas moins éloignée. Nous avons déjà vu que Litakoun est une ville nouvelle. Lors du passage de M. Bur-

chell, c'est-à-dire en 1812, il n'y avait que six ans qu'elle existait. Auparavant, le chef-lieu des Bachapins était situé sur le Kourouman ou Kruman, et portait le nom de cette rivière; ce chef-lieu ne datait que de l'an 1802, époque à laquelle il avait été transféré des rives de la Moschoua, où il avait porté aussi le nom de Litakoun. Pendant le temps que le chef-lieu était sur la Moschoua, il contenait plus du double d'habitants; la plupart émigrèrent dans la suite, en se portant au nord-est, jusqu'à une distance de quelques journées de la ville, avec Makrakki leur chef, qui avait eu une querelle avec Moulihaban, au sujet d'une femme que l'un avait enlevée à l'autre. De son côté, Moulihaban s'était retiré, avec le reste de la tribu, sur le Kourouman. Mattivi, son successeur, assura M. Burchell, à plusieurs reprises, qu'il était résolu de reporter le chef-lieu à Nokanniin, lieu de sa naissance, et où les Bachapins étaient établis anciennement. Ce lieu est, dit-on, situé à quelques lieues et au sud-est de l'ancienne ville de Kourouman. On a vu que le chef-lieu actuel est situé dans une plaine qui, autrefois, a dû être couverte en partie de mokalas ou acacias de girafes. Chaque kosi ou homme puissant a bâti sa maison à l'endroit qui lui a convenu, et ses parents, amis et serviteurs, ont groupé leurs demeures autour de la sienne. Mais il faut la permission du chef pour un emplacement, ainsi que pour l'occupation d'une source et des pâturages voisins. Du reste, le sol n'a pas de maître, et la propriété de la terre n'est d'aucune valeur pour les Bachapins. M. Bur-

chell croit que Litakoun contient une trentaine ou une quarantaine de groupes de maisons, qu'on peut regarder comme autant de hameaux, et il évalue le nombre des demeures ou clos à huit cents; or, chaque clos contient deux à trois maisons, l'une pour la famille, l'autre pour les domestiques, et la troisième pour servir de magasin aux grains et aux autres provisions. Le nombre d'habitants peut se monter à cinq mille; peut-être même va-t-il au-delà.

Chaque demeure occupe une aire circulaire de quarante à soixante pieds en diamètre, entourée d'une haie épaisse, impénétrable à une hassagaie et aux bêtes; elle fournit un bon abri contre les vents violents. Les branches de ces haies sont ingénieusement entrelacées, et toute la haie est construite avec art; quelquefois elle a jusqu'à sept pieds de haut. Une entrée étroite, qu'on ferme le soir par une porte treillée, conduit dans l'enclos. La maison qu'on habite se trouve ordinairement au milieu du clos, qui est séparé en cour antérieure et en basse-cour. L'aire du clos est battue et parfaitement unie. Les maisons sont également circulaires, et présentent généralement la même apparence; mais elles varient pour la distribution intérieure. « C'est une circonstance digne de remarque, dit M. Burchell, que les Bachapins, et peut-être toutes les autres tribus betjouanas, admettent rarement des formes anguleuses dans leur architecture et dans tout autre ouvrage; jamais je n'ai vu chez elles un édifice qui présentât des lignes droites. » L'expérience leur aura appris que les haies et les maisons légères qu'elles construisent sont plus

faciles à bâtir de cette manière. Le toit dépasse, comme il a été dit, les murs; il est soutenu par des poteaux faits en troncs d'arbres qu'on n'a même pas dépouillés de leur écorce, et ces poteaux sont unis en bas par un petit mur en crépis; ce mur, au lieu d'être droit en dessus, a une forme ondulée. Quand il fait chaud, on se tient dans le corridor, à l'abri du toit; on y fait même du feu lorsqu'il fait froid : à cet effet, on a pratiqué un enfoncement pour l'âtre dans le mur de la maison. D'autres fois, le foyer est établi dans la cour de devant; faute de combustible, et à cause du danger, on n'allume jamais de grands feux. Les maisons de Litakoun sont bâties de matières tellement sèches, qu'une demi-heure suffirait pour les réduire en cendres. L'intérieur des maisons n'est éclairé que par l'ouverture de la porte; cette obscurité convient aux Bachapins, parce qu'elle sert à dérober aux yeux des voisins et des étrangers la propriété qu'ils possèdent. La porte n'est qu'un trou ovale, assez grand pour qu'un homme puisse y passer. Quelques maisons ont des cloisons qui forment deux ou trois petites chambres, probablement pour séparer les parents et les enfants; la chambre centrale a souvent la forme d'un cône ou d'une demi-ellipse. Les cloisons et l'aire de ces chambres sont en argile et très lisses. C'est l'ouvrage des femmes, qui sont les architectes et les maçons de la tribu. Le toit est en chaume, ou plutôt en gazon très long que fournit la plaine d'alentour.

Ils ont une manière singulière de conserver les grains dans leur garde-manger. A l'aide des bran-

ches d'arbres et des bâtons qu'ils enfoncent dans la terre, ils forment des jarres d'une façon ovale, et les recouvrent, en dedans et en dehors, d'une couche d'argile comme leurs murs; et c'est dans ces vases solides qu'ils déposent leurs grains : chez les riches, toute la partie postérieure de leur habitation est remplie de jarres plus ou moins grandes. Ce qu'il faut louer surtout dans les maisons des Bachapins, c'est l'ordre et la propreté : on n'y voit point de poussière, point d'ordure; le sol est soigneusement nettoyé. Chez les pauvres, ce soin n'est pourtant pas le même. Mattivi, le chef, avait une maison moins grande et moins apparente que plusieurs kosies.

Il a déjà été fait mention, dans cette relation, des moutsis ou clos qui se trouvent auprès des demeures, et qui servent de parcs aux bestiaux. Il paraît qu'ils y enterrent aussi leurs morts, à moins qu'ils ne les portent hors de la ville. M. Burchell n'a pas pu se procurer des renseignements exacts sur leurs places d'enterrement qu'ils cachent, ou dont ils ne prennent aucun soin : il a même entendu dire plusieurs fois qu'ils abandonnent, dans la plaine, les corps morts aux hyènes et aux vautours. Le dernier chef, Moulihaban, qui mourut trois mois avant l'arrivée de M. Burchell à Litakoun, avait été enterré dans son parc aux bestiaux, auprès de l'endroit où stationnaient les chariots de notre voyageur; on ne laissait entrer personne dans ce moutsi avec les pieds chaussés, soit par respect pour le mort, soit par quelque idée superstitieuse.

Comme il n'y aurait pas assez de pâture autour de la ville pour tous les bestiaux des habitants, ils n'en retiennent chez eux que le nombre strictement nécessaire, et ils envoient les autres bestiaux à des pâturages éloignés, sous la surveillance des pâtres ou des jeunes membres de la famille. De ces pâturages on apporte, une ou deux fois par semaine, selon la distance, le lait à la ville dans quelques peaux de bœufs; mais, dans ce voyage, il se caille, ou il s'épaissit et forme des grumeaux de beurre. On tient, dans la ville, des vaches, pour avoir du lait frais, quelques chèvres, et des bœufs de somme. Quant aux bœufs destinés à être abattus, on les laisse paître dans les pâturages éloignés jusqu'au moment où on veut les abattre : on en voit entrer tous les jours dans la ville. Le chef et quelques uns des kosies tiennent maintenant aussi des brebis qu'ils ont obtenues, par la voie d'échange, des missionnaires et des Hottentots de Klaarwater. Ils n'ont pas plus de chevaux que les autres tribus de Betjouanas et les Boschimans; ils n'ont pas non plus de chats, et n'élèvent pas de volailles.

Ce qui empêche les progrès de l'agriculture chez les Bachapins, c'est la quantité de gibier qui infeste leurs plaines. S'ils avaient des fusils, ils se livreraient d'abord à la chasse; mais de chasseurs ils deviendraient laboureurs, lorsque le gibier serait détruit. C'est ce qui est arrivé dans la colonie du Cap où plusieurs districts n'ont plus de gibier; ce qui force les habitants à chercher de nouvelles ressources dans la vie pastorale et agricole.

C'est immédiatement après le commencement de la saison pluvieuse que les femmes préparent la terre autour de la ville avec des houes, sèment du grain, et plantent des fèves et des melons d'eau.

Les collines autour de Litakoun sont de forme ronde aplatie, et n'ont d'autre bois que quelques broussailles, parmi lesquelles le vangueria est l'espèce la plus élevée : par superstition, c'est aussi la seule à laquelle les Bachapins ne touchent pas. Dans la plaine, on trouve une demi-douzaine d'espèces diverses d'acacias. Outre le grès, on trouve, dans les montagnes d'alentour, une roche serpentine tachetée ou noire, et susceptible d'être taillée au couteau. Les indigènes la façonnent en pipes à tabac. Il paraît que la même roche se trouve aussi dans le pays des grands Namaquas; mais elle y est mieux tachetée. Les Bachapins appellent cette roche leinchni a kakaana, pierre à pipe.

Le climat a paru à notre voyageur généralement salubre, quoique la chaleur soit très forte en été. M. Burchell n'a entendu les Bachapins se plaindre d'aucune maladie dont la cause puisse être attribuée au climat : l'air est en effet sec; le pays est ouvert aux vents, et le sol n'est point marécageux. Les gelées de quelques nuits d'hiver doivent détruire le peu de miasmes qui peuvent naître pendant les longues chaleurs (1).

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. II, p. 527.

§ IV.

Observations de M. Burchell sur la tribu des Bachapins.

On sait déjà, par les voyages précédents, que les Matchappis ou Bachapins sont une tribu de Betjouanas, ou, comme les appelle M. Burchell, de Bitchuanas; et ces Betjouanas sont, suivant notre auteur, le même peuple que les Cafres proprement dits qui habitent à l'est de la colonie du Cap, quoique les deux peuples parlent deux langues différentes. Quelques auteurs regardent la race cafre comme issue d'un peuple mahométan étranger et plus civilisé. M. Burchell ne partage pas cette opinion. La chevelure laineuse des Cafres et leur nom même sont pour lui des preuves de l'origine aborigène de ce peuple : c'est, dit-il, une véritable race africaine. Les tribus betjouanas, du moins celles que nous connaissons à présent, mènent toutes le même genre de vie, subsistant toutes de leur bétail, se vêtant de peaux d'animaux, bâtissant des chaumières circulaires, s'armant de hassagaies, et regardant le sol qu'elles occupent comme la propriété commune de chaque tribu, ou plutôt comme le pâturage commun de leurs troupeaux. Chacune de ces tribus n'a qu'une seule ville, au-dehors de laquelle il n'y a que des cabanes de pâtres. Le seul grain qu'elles cultivent est une espèce de millet indien : leur commerce consiste en échanges : la verroterie est la monnaie courante pour les ventes et achats.

Toutes ces tribus enfin sont gouvernées par des chefs héréditaires dont le pouvoir est absolu ; le plus souvent le pouvoir est pourtant restreint par la force de l'opinion publique ; il retient quelque chose de l'ancienne autorité patriarcale.

Voici les principales tribus betjouanas sur lesquelles M. Burchell ait pu obtenir quelques notions dans le pays, et de la bouche des indigènes. A l'est de Litakoun habitent les Tammakas ou Batammakas, mot qui signifie, dans leur langue, peuple rouge ; aussi les Hottentots de Klaarwater les désignent sous le nom de Cafres rouges. On assure que leur chef-lieu est peu considérable, et que leurs habitations ressemblent à celles des Koras. Les Koïas ou Loukoïas, plus à l'est : on ne sait presque rien sur cette tribu. Au nord-est, on trouve les Barolongs, tribu qui se partage en deux : la section la plus voisine de Litakoun, celle des Marrouwounas, habite sur la rivière de Maloppo ou Molappo, sous la conduite d'un chef nommé Massao ; la section plus éloignée s'appelle Maïbou, et a pour chef Makrakki. Viennent ensuite les Nuakketzies (selon Campbell Vanketzies), dont le chef-lieu, plus considérable que Litakoun, est situé sur une colline, et gouverné par un chef nommé Makkaba ; leur pays fournit le minerai de cuivre que l'on façonne dans ce lieu. Les Morentzies, appelés quelquefois Maroutzies, habitent plus à l'est que les Nuakketzies. On assure qu'au-delà de cette tribu coule une grande rivière vers le sud-est ; elle débouche probablement dans la baie d'Algoa : on la nomme Makatta. Au-delà de cette

rivière habite la tribu de Bamakatta. La tribu la plus septentrionale sur laquelle M. Burchell ait pu obtenir quelques renseignements est celle des Makwiins ou Bamakwiins : on la dit nombreuse et versée dans quelques arts industriels; puis les Karrikarris ou Bakarrikarris, qui habitent au loin et à l'est des Makwiins, et au nord-ouest de Litakoun. La partie méridionale reconnaît Mattivi pour son chef. Il en est de même des Bamouchars et des Mokarraquas qui habitent la ville de Patani et la contrée voisine vers l'ouest.

Les Bachapins sont une des tribus les moins considérables de la nation betjouana. Il est difficile d'obtenir des notions exactes sur leur nombre. On assurait à M. Burchell qu'il y avait autant de Bachapins vivant dans les pâturages que dans la ville même. On pourrait donc évaluer leur force à cent mille âmes, non compris les habitants de Patani, qui reconnaissent le même chef (1).

On a vu que les Bachapins habitent une contrée sablonneuse, ouverte et assez bien arrosée.

Chez cette tribu, l'autorité du chef passe du père au fils aîné; les frères et les parents les plus proches partagent le pouvoir, mais en sous-ordre, et ils ne paraissent jamais s'opposer à l'exercice du pouvoir absolu, qui, au reste, est tempéré par l'avis des chefs inférieurs ou principaux propriétaires de la tribu; ils sont souvent convoqués par le chef pour donner leur avis : ces conseils s'appellent piicho. Quand il s'agit

(1) Burchell, *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 533.

d'une expédition guerrière, le chef ordonne une levée, et aussitôt tous les hommes ou ceux qui ont été désignés prennent les armes. Tous les Bachapins sont habitués, depuis leur enfance, à manier l'hassagaie, et ils ne quittent jamais leur demeure sans être munis de cette arme.

Leurs guerres consistent plutôt en surprises et ruses, et en enlèvements de bestiaux, qu'en combats réglés. On cherche à envahir le pays de l'ennemi au moment où il s'y attend le moins, à le surprendre au sommeil : ces guerres sont heureusement peu sanglantes. Cependant c'est un honneur d'avoir tué un ennemi dans ces expéditions, n'importe de quelle manière; et ils en conservent le souvenir glorieux en se faisant une incision à la cuisse, et en rendant cette marque ineffaçable par le moyen de certaine cendre qu'ils frottent dans la plaie fraîchement faite. M. Burchell a vu, comme le docteur Lichtenstein, des indigènes qui avaient une demi-douzaine de ces marques d'honneur.

Au reste, le but des guerres des Bachapins est le pillage plutôt que la destruction de leurs ennemis; ils cherchent à ramener des troupes considérables de bestiaux; ils se sont enrichis de cette manière, d'autant plus qu'ils ont fait avec des tribus amies un commerce lucratif en verroterie. Quelquefois ils font des prisonniers de guerre, qui deviennent leurs serviteurs; il ne paraît pas qu'ils les regardent tout-à-fait comme esclaves, ni qu'ils les vendent à une autre tribu; mais un maître qui a beaucoup de ces serviteurs en cède quelquefois à un autre maître. On les rend d'ailleurs contre une rançon.

Dans leurs alliances, les Bachapins sont un peuple inconstant et égoïste. Ils sont alternativement les amis et les ennemis des tribus voisines; ils font alliance avec les uns pour piller les autres; mais ils ne sont jamais alliés avec les Boschimans, dont les brigandages leur inspirent une grande crainte et une antipathie naturelle. Ils haïssent aussi les Nuakketzies, et ne cessent d'en dire du mal. M. Burchell explique cela par leur jalousie commerciale. Les Bachapins reçoivent de la première main la verroterie de la colonie; ils ont intérêt à empêcher les colons et les Européens à communiquer avec les tribus de l'intérieur; c'est pour cette raison qu'ils peignent les Nuakketzies, aux voyageurs blancs, comme la plus méchante et la plus perfide des nations (1).

Il n'y a pas de traits de noirceur qu'ils ne racontèrent de ce peuple à M. Burchell; mais leurs accusations étaient pleines de contradictions. D'ailleurs, un des Hottentots de Klaarwater, qui avait visité, il y avait quelques années, le pays des Nuakketzies avec quelques uns de ses compatriotes, assura à notre voyageur qu'il avait été reçu très amicalement par cette tribu; qu'il avait débité chez elle avec profit sa verroterie, et qu'on l'avait engagé à renouveler ses visites. Un missionnaire anglais, qui avait été du voyage, et qui faisait une spéculation sur l'ivoire, avait eu également à se louer de cette expédition.

Les Barolongs, représentés aussi comme une tribu perfide par Mattivi, ont témoigné également de la bienveillance aux blancs : ayant reçu la visite de

(1) Burchell, *Travels in the interior*, t. II, p. 537.

deux missionnaires, dont l'un était Jean Kok, Makrakki, chef de la tribu, fit un très bon accueil à ces étrangers. Cependant, mu par la même jalousie mercantile qui guidait les Bachapins, il ne voulut pas qu'ils allassent au-delà de la tribu et chez la tribu voisine, dans laquelle ils désiraient faire quelque commerce. Cette expédition, sur laquelle M. Burchell s'est procuré des renseignements précis, fournit un exemple frappant de ce que l'auteur appelle la politique des Betjouanas.

Pendant que le chef-lieu des Bachapins était établi sur les bords du Krouman, quatre missionnaires étaient venus s'y établir avec la permission de Moulihaban, alors chef de la tribu; ils avaient emmené de la colonie un troupeau d'environ deux cents moutons, et ils avaient apporté une pacotille considérable de verroteries; espérant de débiter cette marchandise avec plus de bénéfice chez les autres tribus que chez les Bachapins, ils projetèrent un voyage dans l'intérieur, par suite du bon accueil que les premiers voyageurs y avaient reçu. Moulihaban ne s'opposa pas ouvertement à l'exécution de ce projet; mais il insinua que les voyageurs courraient les plus grands dangers, parce que Makrakki avait juré de mettre à mort tout colon qui oserait pénétrer sur son territoire. En même temps il fit avertir Makrakki même du projet des missionnaires, mais en lui faisant croire que leur intention était de l'assassiner, et qu'il était urgent de se mettre en garde contre ces voyageurs. Aussi, quand les missionnaires arrivèrent chez les Barolongs, il y eut de la méfiance de

part et d'autre. Heureusement, Kok parlait assez couramment la langue sichuana. On s'expliqua, et la fausseté des insinuations du chef des Bachapins fut découverte. On établit un commerce très actif, et les missionnaires se procurèrent quatre charretées d'ivoire au prix d'une brebis pour chaque dent d'éléphant. Les Barolongs préféraient les brebis à la verroterie, qu'ils étaient sûrs de se procurer toujours chez les Bachapins, quoiqu'à un taux plus élevé, au lieu que les Bachapins ne voulaient pas vendre le petit nombre de brebis qu'ils possédaient. Si les missionnaires avaient eu un troupeau plus considérable, ils auraient pu faire d'excellentes affaires.

Mattivi pratiquait la même politique que son père; il voulait intercepter toute communication entre la colonie et les tribus du nord, et en être l'agent intermédiaire. Par ce moyen, la tribu des Bachapins ne pouvait manquer de devenir plus riche et plus puissante que toutes les tribus d'alentour. A ce sujet, M. Burchell, en habile spéculateur, expose ses vues sur le commerce d'ivoire que la colonie du Cap, ou plutôt l'Angleterre, pourrait entreprendre avec la nation des Betjouanas.

Les forêts du territoire occupé par cette nation, autant qu'on l'a exploré jusqu'à présent, abondent en éléphants. Les indigènes recueillent les dents de ces animaux tant pour leur propre usage que pour les vendre au petit nombre de Hottentots qui viennent de temps en temps pour cet objet; mais il reste encore à savoir si tout l'ivoire recueilli par les Bachapins passe dans la colonie; et si une partie,

surtout celle qui provient des contrées septentrionales, ne se transmet pas de tribu en tribu jusqu'à ce qu'elle arrive à quelque établissement ou factorerie européenne sur les côtes de l'est ou de l'ouest; et si une grande quantité d'ivoire produite annuellement par les contrées de l'intérieur est recueillie par une tribu quelconque, et employée à quelque usage. Quoi qu'il en soit, le commerce de l'ivoire pourrait donner d'immenses bénéfices, à ce que croit M. Burchell. En effet, on peut avoir une dent d'éléphant pour une brebis, qui, dans les districts herbagers de la colonie, se vend 2 rixdollars, équivalant (en 1823) à 4 schelings anglais; on l'aurait encore à meilleur marché en donnant en échange de la verroterie ou des marchandises d'Europe. D'ailleurs, dans l'intérieur et chez les tribus qui jusqu'à présent n'ont pas été visitées par les marchands, les prix seraient moins élevés. Notre auteur voudrait qu'il se formât une compagnie de sociétaires; que cette compagnie envoyât chaque année dans l'intérieur une caravane composée de huit à dix chariots, et du nombre d'hommes nécessaires, sous la direction d'un agent prudent et avisé, et que le point de départ et d'arrivée fût sur la baie d'Algoa, parce qu'en partant de ce point les voyageurs auraient constamment sur leur route de grandes rivières, et ne courraient pas autant de risque que dans le désert de Karroo de manquer d'eau. De Uitenhage il faudrait que la caravane se dirigeât directement sur Graaff-Reynett; elle passerait ensuite les montagnes neigeuses, et longerait la rivière des Hippopo-

tames. Elle pourrait acheter dans ce pays, à bon compte, les brebis, dans le cas où les Betjouanas persisteraient à préférer des brebis à toute autre marchandise. Elle franchirait ensuite le Nougariep, et longerait la rive droite de cette rivière jusqu'au Ky-Gariep ; puis, suivant le cours de cette dernière jusqu'à sa jonction avec la rivière de Hart, elle se tiendrait auprès de celle-ci jusqu'au kraal du même nom, habité par les Koras. De ce point elle se dirigerait au nord pour arriver au centre du pays aux éléphants, sans passer par Klaarwater ou par Litakoun, dont les habitants pourraient être assez jaloux pour mettre des obstacles au commerce direct entre la colonie et l'intérieur. Le voyage serait long et fatigant, il est vrai ; mais on pourrait établir un relai pour les attelages de bœufs dans une des fermes de la lisière de la colonie.

D'autres avantages pourraient résulter de ces voyages régulièrement organisés ; outre l'ivoire, on pourrait obtenir par la voie d'échange beaucoup d'autres productions de l'Afrique. Les savants iraient à la suite de la caravane explorer des régions et des peuples inconnus ; ils enrichiraient le domaine de la science, et la civilisation se répandrait peut-être de proche en proche jusqu'au cœur de l'Afrique (1).

Quant aux Bachapins, cette tribu est assez avisée pour sentir les avantages de relations commerciales avec la colonie ; et s'ils n'étaient retenus par la peur qu'inspirent les Boschimans qui infestent l'espace

(1) Burchell, *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 542.

intermédiaire, ils fréquenteraient sûrement le Cap, ou du moins les frontières de la colonie.

Revenons maintenant aux mœurs de ce peuple. Il y a dans cette tribu une classe misérable, qui n'a d'autres moyens de subsistance que la chasse et la recherche des racines sauvages; aussi est-elle d'une maigreur effrayante. Les serviteurs des riches n'ont qu'une portion de lait, et sont obligés de pourvoir au reste de leur subsistance comme ils peuvent.

Le chef a droit au poitrail de tout animal tué par un de ses sujets. On prétend que la peine de mort attend quiconque enfreint cette loi; mais M. Burchell ignore si c'est réellement une loi. Le chef ne prend pas connaissance des délits commis par les sujets, à moins qu'ils ne soient commis contre lui ou contre ses gens. Mattivi n'aime pas les punitions acerbes; il préfère réconcilier l'offensé et le coupable : c'est du moins ce qu'il dit à M. Burchell; mais il paraît qu'il n'est pas si doux quand il s'agit de punir un délit commis contre lui-même. Peu de temps avant l'arrivée de notre voyageur, un Bachapin avait abattu un des bœufs du chef. On avait enfermé le coupable dans la chaumière, et on y avait mis le feu, pendant que des hommes armés la cernaient pour empêcher que le coupable ne s'échappât.

Les Bachapins n'ont point de religion. M. Burchell n'a pu découvrir chez eux aucune idée d'un Être suprême. Ceux qu'il interrogeait à ce sujet répondaient que chaque chose dans ce monde venait spontanément : aussi ne pratiquent-ils aucune espèce de culte. On s'est donc trompé en soutenant qu'il n'y a pas de

peuple sur la terre qui n'admette une divinité; les Bachapins n'en supposent aucune : nous voyons ici un peuple sans religion quelconque ; seulement ils redoutent un être malfaisant, auquel ils attribuent tout ce qui leur arrive de fâcheux, et qu'ils nomment *Mouliimo*. L'interprète traduisait ce mot par celui de diable. Afin de détourner les effets de sa malignité, ils se munissent d'amulettes, tels que des morceaux de cornes d'antilopes, arrangés sous certaines formes.

Ils ont des idées superstitieuses relativement aux moissons; pendant qu'elles sont debout, la loi défend de tuer certains animaux; on s'abstient à la même époque du commerce d'ivoire. Ils croient aux présages, et la sorcellerie joue un grand rôle dans leur superstition. A ce sujet, ils tombent dans les plus grandes absurdités. Nous avons vu que Moulihaban, chef des Bachapins, était mort quelques mois avant l'arrivée de notre auteur. Quoique cette mort fût l'effet des infirmités de son âge, ses sujets l'attribuaient aux sortiléges de Makrakki, chef des Nuaketzies, d'abord son ami, puis son adversaire. Mattivi et ses gens en étaient si fermement persuadés, qu'ils avaient résolu de se venger par des attaques et des pillages. En vain Makrakki, pour captiver la bienveillance de son ennemi, lui envoya-t-il des bœufs en présent; à Litakoun on les déclara ensorcelés, et Mattivi s'en défit au plus vite.

Les Bachapins ont de bonnes qualités : ils sont laborieux, vivent généralement d'accord entre eux, et se comportent en public avec beaucoup de dé-

cence. M. Burchell ne vit jamais de querelles parmi eux, ni des accès de colère. Leurs femmes passent pour fidèles; il est vrai que le mari a un pouvoir terrible sur elles. Les Bachapins aiment la propreté dans leurs demeures; mais il ne faut pas la chercher sur leurs personnes. L'usage de graisser leur corps vient peut-être de l'obligation de prémunir leur peau, dans un pays ouvert, contre l'ardeur du soleil; et leur chevelure laineuse n'admet peut-être pas une grande propreté de la tête. Des vices notables entachent leur caractère. Sans aucun respect pour la vérité, ils mentent et emploient la ruse pour atteindre leur but. Ils n'exercent aucune hospitalité, et n'ont aucune horreur du meurtre. Quand la famille de la victime ne venge pas sa mort, le meurtrier peut demeurer impunément dans sa tribu ou dans son quartier; personne ne lui reproche son crime.

Le défaut d'hospitalité a fait naître une coutume qui ressemble à celle des proxènes chez les anciens Grecs. Les Hottentots de Klaarwater qui vont à Litakoun pour faire le trafic choisissent un correspondant, ou *maat*, chez lequel ils logent, et qui leur fournit ce dont ils ont besoin. Ils lui donnent du tabac pour son indemnité. Quand ce *maat* vient à Klaarwater, il loge à son tour chez le Hottentot qu'il reçoit habituellement.

On habitue les Bachapins, dès leur enfance, à pratiquer les fonctions qui doivent les faire vivre dans l'âge mûr. Ce sont généralement les petits garçons qui gardent les troupeaux dans les pâturages, sous la surveillance de quelques hommes âgés. Les hommes

se livrent à la chasse, vont au pillage, apprêtent le cuir et les vêtements, même ceux des femmes, qui, à la vérité, ne diffèrent guère de ceux des hommes; ils ont soin des bestiaux, et s'occupent à faire des outils et ustensiles de ménage, tandis que les femmes construisent des chaumières, sèment et moissonnent les grains, vont chercher de l'eau et du bois, et apprêtent les aliments. La force corporelle des Bachapins ne se montre que dans les longues marches qu'ils sont capables de faire, et dans la vigueur avec laquelle ils lancent leur hassagaie; dans d'autres exercices ils ne surpassent point les Européens. Ils ont les mains et les pieds plus gros que les Boschimans et les Hottentots. Les traits de leur visage manquent souvent aux proportions des visages européens; ils varient d'ailleurs beaucoup. Quelques Bachapins ressemblent aux nègres de la Guinée, et d'autres aux Hottentots ou aux Koras, avec lesquels ils se sont fréquemment alliés. Les Bachapins n'ont pas en général le nez épaté et les lèvres épaisses des nègres; leur menton n'est pas pointu, et le bas de leur figure n'est pas rétréci comme chez les Hottentots. Les femmes étant d'une courte taille et sans grâce, offrent d'autant moins d'attraits qu'elles s'affublent au point de ressembler, comme dit l'auteur, à des paquets de peaux: elles en portent une par-devant, en forme de tablier, et appelée *makkaabi* ou *motęino*, et une autre par-derrière, qu'elles nomment *mouseisy*. Leurs jambes sont entourées de gros anneaux de cuir qui leur donnent un air lourd, mais qui les garantissent des épines dans les plaines. Elles ont de la vivacité

dans leur jeunesse; mais dans un âge mûr les soins du ménage et la subordination à leurs maris les rendent graves et soucieuses. Les maris les achètent de leurs parents, et ne les considèrent que comme des servantes qu'ils ont acquises pour bâtir leurs chaumières et préparer leurs repas. Dix bœufs sont considérés comme un prix élevé pour une femme; la plupart se donnent pour moins de cinq. Les pauvres, qui ne possèdent souvent qu'un manteau sur le dos, ont leurs femmes presque pour rien.

Les femmes des Koras ont un peu plus d'agréments dans leur jeunesse que les Bachapines; aussi les Bachapins épousent assez souvent des femmes de cette tribu. Les parents koras préfèrent des maris étrangers pour leurs filles, parce qu'ils en obtiennent plus facilement une dizaine de bœufs que dans leur propre tribu. Il n'est pas rare non plus que les Koras se choisissent des femmes parmi les Bachapines.

Le goût de la parure se trouve à Litakoun comme ailleurs. Les femmes aiment beaucoup les pendants d'oreilles en fil de cuivre entrelacé, et les colliers, faits avec assez d'art, du même métal : elles reçoivent ces ornements des tribus qui habitent plus au nord, surtout des Bamakwins et des Maroutzis, chez lesquels le cuivre se trouve, dit-on, en abondance, à fleur de terre. Les bracelets qu'on reçoit d'eux sont faits en poils de kokouns, de girafes, ou d'autres animaux, et entourés de fil de cuivre. Quelquefois on attache de petits anneaux, à distances égales, autour de ces fils. Il y a des femmes qui entourent les coudes, les jambes, et même le corps, d'ornements sembla-

bles. La verroterie, qu'elles appellent *sikhaka*, s'emploie en bracelets, en colliers, en ceintures; plus une femme en porte, plus elle se croit parée; mais toutes ne sont pas assez riches pour se parer aussi splendidement.

La chevelure les occupe aussi beaucoup. Il semble d'abord qu'une chevelure laineuse n'est pas susceptible de beaucoup de façons; cependant, à force de raffiner, les femmes sont parvenues à diviser cette laine en petites mèches très fines, qui partent du sommet et pendent de tous les côtés de la tête. La graisse et le sibilo donnent de la consistance à ces mèches, en sorte qu'elles se séparent bien, et pendent comme si un poids y était suspendu. Un étranger a de la peine à se persuader que c'est une chevelure, et que ce n'est pas une coiffure artificielle, appliquée sur la tête. Les femmes pauvres ne donnent pas tant de soin à leurs cheveux : elles ont à s'occuper de choses plus pressantes.

Le costume des hommes se réduit à trois pièces: le *kobo*, ou le manteau, consiste en plusieurs peaux cousues ensemble; le *poukoli*, ou le tablier, et les *likarkous*, ou sandales de cuir de bœuf. Ils y joignent, pour ornement, des anneaux d'ivoire portés aux bras. Au lieu d'ivoire, on prend aussi des boyaux d'animaux ou de l'écorce. On orne les bracelets aussi de cuivre et de verroterie. Les plus superstitieux ont des amulettes suspendus au cou. Quand les Bachapins peuvent se procurer des boutons de métal, ils ne manquent pas de s'en décorer. Sur la tête, ils portent quelquefois des bouquets de poils, prove-

nant de la crinière ou de la queue du kokoun, du kaama, ou d'autres animaux sauvages. Une manière particulière aux jeunes Bachapins de se parer ou d'être à la mode, consiste à raser des endroits de la tête, et à sillonner, pour ainsi dire, leur chevelure touffue. Quelques uns rasent toute la tête, à l'exception d'une touffe qu'ils laissent subsister sur le sommet, et qui pend par-derrière avec une abondance de graisse et de sibilo. Mattivi était coiffé ainsi. Leur teint est noir, mais plus clair que celui des nègres de Guinée; cependant il est tellement couvert d'ocre et de sibilo qu'on le distingue rarement. Un petit couteau dont la gaîne, en bois ou en corne, est quelquefois sculptée, pend ordinairement au cou des Bachapins. Les hommes sont toujours munis d'un poinçon ou d'une alène qui est renfermée aussi dans une gaîne de cuir, et suspendue au collier. A l'aide de cette alène et du fil fait de boyaux, ils cousent leurs cuirs et leurs peaux d'une manière très solide; mais le travail est lent. Les aiguilles dont se servaient les gens de M. Burchell ne leur parurent pas supérieures à leur alène. Souvent les Bachapins portent aussi au cou un petit sifflet, dont le son leur sert de signal à la chasse. Quand le soleil est très ardent, ils portent quelquefois une espèce de parasol fait en plumes d'autruche, et d'une forme assez élégante. Ils prennent les petites plumes noires de l'autruche pour les attacher autour d'un bâton qu'ils emportent à la chasse. Quand un animal féroce est sur le point de s'élancer sur le chasseur, celui-ci fiche le bâton en terre, et se sauve; l'animal se jette en fureur sur les

plumes, et l'homme profite de ce temps pour se mettre en sûreté, ou pour appeler ses compagnons. Ce stratagème sauva la vie à l'un des Hottentots de M. Burchell, au moment où un rhinocéros en fureur allait se précipiter sur lui (1).

En voyage ou ailleurs ils portent, suspendus à leur cou, deux petits bâtons de six pouces de long, dont l'un est percé de plusieurs trous. Quand ils ont besoin de feu, ils placent ce bâton par terre, y enfoncent l'autre, amassent à l'entour de l'herbe sèche et d'autres matières combustibles, et tournent le bâton perpendiculaire rapidement entre les paumes des deux mains, jusqu'à ce que le bois et l'herbe prennent feu. Ce procédé leur paraît si simple et si commode qu'ils dédaignent les briquets qu'on a introduits chez eux.

Dans une atmosphère aussi sèche que celle de la plaine de Litakoun, les maladies sont en petit nombre. Quelques ravages ont été faits une ou deux fois par la petite-vérole; un grand nombre d'habitants ont été enlevés par l'épidémie; d'autres en conservent les marques. M. Burchell n'a vu aucun symptôme d'éléphantiasis ou de lèpre, quoique des tribus plus méridionales ne soient pas exemptes de cette maladie horrible. Quelquefois les Bachapins sont affectés de l'ophthalmie; mais l'auteur n'a vu qu'un seul cas de cécité. Ils ont des gens qui se mêlent de guérir les malades. Ont-ils réellement des connaissances médicales? c'est ce que M. Burchell n'a pu apprendre : il

(1) *Travels in the interior*, t. II, p. 579.

est probable que leur art se réduit à des pratiques superstitieuses. Cependant l'expérience a enseigné aux Bachapins quelques procédés salutaires. Ainsi, pour arrêter les progrès du poison dans les plaies faites par les flèches empoisonnées des Boschimans, ils scarifient la chair tout à l'entour de ces plaies. Ils appliquent aux blessures faites par les hassagaies ordinaires, un onguent composé de graisse et de charbon pulvérisé.

Leur agriculture est fort simple, et abandonnée aux femmes. Ils labourent les champs avec une houe, qui n'est autre chose que notre pic. En août ou en septembre, suivant l'arrivée plus ou moins tardive des pluies, ils sèment leur grain, et ils le moissonnent vers le mois d'avril suivant. Ce grain est ce qu'on appelle millet de l'Inde, ou blé de Guinée. Dans la colonie du Cap on le nomme blé des Cafres (*holcus sorghum Cafrorum*). Il ressemble au maïs, avec la différence que les épis, au lieu de former des fuseaux, sont groupés en bouquets. Les Betjouanas désignent ce grain sous le nom de *mabbélé*; ils en mâchent les tiges, dont ils trouvent le jus doux et rafraîchissant. Pour s'en nourrir, on fait ordinairement bouillir ce grain; quelquefois, après l'avoir broyé, on y mêle du lait, et on en fait une pâte qui finit par s'aigrir, et qu'on appelle *boukobi*.

Ils cultivent aussi beaucoup une très petite espèce de fève appelée *linoua*, et dont la fleur est d'un beau bleu et jaune; les cosses sont droites et se trouvent par couples. Le séjour de M. Burchell à Litakoun étant tombé dans la saison morte, les terres

étaient abandonnées, et le voyageur ne vit aucun travail d'agriculture et de jardinage; mais il obtint les graines de plusieurs végétaux qu'ils cultivent, tels que le melon d'eau, qu'ils appellent *le katani.* Ils distinguent les variétés à pepins jaunes, rouges, verts et noirs : on assurait qu'on séchait la dernière de ces variétés au soleil, afin de la conserver pour l'hiver; cependant M. Burchell ne put ni s'en procurer, ni même en voir. Ils ont encore une espèce de melon d'eau appelé *le chuatzé*, qu'ils mangent cuit, ainsi que le potiron ou *le poutzi.* La gourde à calebasse est cultivée pour *le sikkiwo* ou la cosse, qui leur sert de vase à boire et de pot au lait.

Il est étonnant qu'étant si avides de tabac, ils ne cultivent point cette plante. Interrogés pourquoi ils ne cultivaient pas eux-mêmes le tabac au lieu d'en mendier auprès de chaque voyageur, ils répondirent que ce n'était pas la coutume. Ainsi, chez les Bachapins comme ailleurs, on est esclave de la routine. Cependant ils reçurent avec reconnaissance les pommes de terre et les noyaux de pêches que M. Burchell leur donna à planter. Ce peuple a évidemment disette d'aliments : il n'y a qu'un petit nombre de Bachapins qui vivent dans l'abondance; les autres sont réellement tourmentés par la faim, et n'ont d'autre ressource que de parcourir la campagne pour déterrer des racines, car la chasse est d'un produit trop précaire pour qu'ils puissent y compter, et on ne trouve dans le pays d'autres fruits sauvages que les baies de quelques buissons.

Parmi les diverses racines mangeables, la plus

remarquable est la *tama*, à cause de sa grosseur, et comme étant la seule espèce de *bauhinia* qu'on ait encore découverte dans l'Afrique méridionale. Les longues et minces branches de cette plante se répandent sur le sol à une distance de six à dix pieds; elles portent des feuilles rondes presque partagées en deux, et de grandes fleurs jaunes, auxquelles succèdent des gousses considérables avec des graines ou fèves brunes. La tama ne croît que dans les plaines sablonneuses; la racine y atteint la longueur d'un pied et demi sur un diamètre d'un demi-pied. Séchée, elle a une couleur rougeâtre, et ressemble au yam d'eau; mais le goût en est astringent: les indigènes corrigent cette âcreté en faisant cuire la racine dans le lait. On mange aussi les graines de la plante appelée *tammani* ou *litammani*, et on les enfile pour des colliers.

L'industrie des Bachapins ne se montre que dans la construction de leurs maisons et dans leur manière de coudre le cuir. M. Burchell n'a pu découvrir aucune autre preuve de leur adresse dans les arts mécaniques; ils ne connaissent pas la tannerie, et c'est à force de frotter, gratter et tendre les peaux qu'ils les apprêtent. Il leur faut beaucoup de temps pour préparer la grande pelleterie; on les voit souvent près l'un de l'autre poussant et tirant alternativement la peau, se penchant en avant et en arrière, et poussant des sons qui signifient du chant, mais que l'on prendrait, dit M. Burchell, pour le grognement des chiens qui se disputent un os, ou pour le hurlement de bêtes féroces qui tiennent en même temps

leur proie. A force de tirailler et de graisser les peaux, ils parviennent à leur donner une grande souplesse. Ils font leurs manteaux de peau de koukoun, de koudou, de chamois et d'autres antilopes; mais ils préfèrent la peau du kaama : souvent les kobos ou manteaux sont composés de soixante à quatre-vingts peaux de petits animaux, surtout de diverses espèces d'écureuil, que les indigènes distinguent par les noms de *inghé*, *kotokwi*, *khaloui* et *nakéeri ;* la première espèce est la plus commune. On prend aussi la peau d'un petit animal de la famille des chats, et ayant une fourrure tachetée; on le nomme *kakikaan* (*felis nigripes* B.). Il est de la grandeur du chat domestique, et d'une couleur rousse, mais marqué de taches noires plutôt oblongues que rondes; le sommet de la tête est d'une couleur plus foncée que le corps.

Pour garder leur lait, les Bachapins le mettent dans une peau de bœuf cousue en forme de sac, et munie d'une embouchure en bois. Comme ce vase n'est jamais suffisamment nettoyé, le lait s'y caille promptement. Ils font aussi des pots de terre en argile bien pétrie mêlée à de la cendre et de l'herbe hachée; mais ils ne savent pas donner du vernis à cette poterie, faite uniquement à la main. Celui qui les instruirait dans les procédés de nos potiers leur rendrait un service essentiel, et hâterait les progrès de leur civilisation (1).

Leurs cuillers, qu'ils appellent *louchoua*, sont

(1) *Travels in the interior*, t. II, p. 594.

taillées en bois dur de mokaala ou d'acacia des girafes. Ils sculptent autour de ces cuillers des arabesques, dont quelques unes ont de l'élégance; ils relèvent ces ornements en noircissant le fond à l'aide d'un fer chaud. Au reste, les dessins par lesquels ils veulent imiter des objets naturels annoncent l'enfance de l'art. On montra au voyageur anglais des dessins d'animaux; il eut de la peine à reconnaître les animaux qu'on avait voulu représenter. On voit quelquefois entre leurs mains des couteaux et autres outils, dont les manches ont des figures sculptées; c'est l'ouvrage des tribus betjouanas qui demeurent au-delà du pays des Bachapins, et qui, à en juger par les ouvrages de leur façon, paraissent être plus avancées de quelques degrés dans les arts mécaniques. L'auteur pense que la civilisation est, en général, plus avancée dans l'intérieur de l'Afrique que chez les peuplades du sud. Ses Hottentots, qui ont voyagé chez diverses tribus, l'ont assuré que plus ils s'avançaient vers le nord, plus ils trouvaient d'industrie et d'habileté dans les arts. On a vu que les Bachapins sont si ignorants, qu'ils ne font qu'apprendre l'art de forger, et qu'ils n'ont encore qu'un seul ouvrier dans ce genre. C'est en observant quelques forgerons à Molitta, chef-lieu des Nuakketzies, où il s'était rendu pour acquérir du fer, que cet ouvrier avait appris leurs procédés; auparavant les Bachapins recevaient tous leurs outils en fer des tribus habitant au nord-est. Cet ouvrier ne sait faire que des outils simples. Les kovels ou hassagaies, travaillées avec art, viennent des tribus du nord-est, auxquelles

les Bachapins sont d'ailleurs tributaires pour le fer dont ils ont besoin.

M. Burchell n'a remarqué d'autre amusement chez les Bachapins que la danse accompagnée d'une espèce de musique; et il n'a vu chez eux d'autre instrument musical que la flûte de roseau ou *li-chaka*, dont il a été parlé dans le paragraphe précédent. Les Hottentots sont plus avancés sous ce rapport; car leur gorah est certainement un instrument plus harmonieux que la flûte à un son. M. Burchell ne croit pourtant pas que les Bachapins soient dépourvus de goût pour la musique, à en juger par leur chant; leurs airs mériteraient peut-être d'être notés. Notre auteur n'a pu en recueillir que deux ou trois. On lui apprit que les saisons où ils chantent le plus sont celles des pluies et des moissons. Il est naturel que les pluies, d'où dépend la fécondité de la terre, et la rentrée des moissons, leur inspirent la gaîté et provoquent leurs chants.

§ V.

De la langue sichuana, et du dialecte des Hottentots koras.

Sichuana est le nom que les Briquas, ou Bachapins, ou Matchappis, donnent à leur idiome, qui n'est qu'un dialecte de la langue parlée généralement par la nation des Betjouanas. Il a de l'affinité avec tous les dialectes de l'Afrique méridionale; mais il n'en a presque pas avec les langues qu'on parle au nord de l'équateur, du moins le long de la côte

de l'ouest. On retrouve des mots sichuanas dans le langage des Cafres qui habitent auprès de la colonie du Cap; mais entre les dialectes hottentots et le sichuana, il y a autant de différence qu'entre les deux races qui parlent ces idiomes.

Un caractère remarquable du sichuana est la grande douceur de la prononciation; il a peu de syllabes terminées en consonnes; l'abondance des voyelles et des lettres mouillées la rend aussi douce que la langue la plus harmonieuse de l'Europe. On y trouve aussi un grand nombre de voyelles doubles, qui, selon l'assertion de M. Burchell, contribuent à rendre le sichuana à la fois expressif et agréable. Ce qui prouve combien ce langage est coulant et d'une prononciation aisée, c'est la volubilité étonnante avec laquelle parlent les Bachapins lorsque quelque sujet de conversation les intéresse particulièrement. Dans le hottentot, on ne pourrait imiter cette rapidité de la diction; et cette différence fournit, selon notre auteur, une nouvelle preuve que les deux races d'Hottentots et de Betjouanas ont une origine entièrement différente.

C'est probablement par goût pour l'euphonie, d'après ce que suppose M. Burchell, que les Bachapins sacrifient souvent l'exactitude grammaticale, et que leur idiome admet une quantité d'inflexions qui n'ont peut-être de règle que la coutume du moment. On intercale diverses particules entre les mots; le pluriel des noms se forme fréquemment d'une manière qui ne paraît pas s'astreindre à des règles générales, et on prend de grandes licences en substi-

tuant une lettre à une autre. Par les petites phrases mêlées au vocabulaire que nous allons transcrire, on pourra prendre quelque idée de la construction (1).

Sichuana.	Français.
Múnŏnă, *plur.* móontu.....	Un homme.
Mŏsárri, *plur.* Bássárri....	Une femme.
Mŏsarri o muchaana	Une femme betjouana.
Bássárri ba-bichŭána.....	Des femmes betjouanas.
Mŏsárri o mùagklje	Une jolie femme.
Múnŭna o maashue	Un homme laid.
Shu.....	Blanc.
Măkwáa măshū	Un homme blanc.
Síngkă kwa.....	Regardez là.
Unkŏ kwáanu, ou kwânu...	Viens ici.
Lee kwānu.....	Donnez ici.
Ee, niá, ou njá	Oui, non.
'Ncha, *au plur.* mancha....	Un chien.
'Nché	Une autruche.
Njátu.....	Une coquille.
Lohaka, *plur.* lipaka	Une plume.
'Nku	Une brebis.
'Nko.....	Une maison.
'Nkó	Le nez.
Klóŭ, *plur.* maklóŭ.....	Un éléphant.
Péeri.....	Deux.
Klóŭ tsérri péeri.....	Deux éléphants.
Chárnu.....	Cinq.
Tou ou táŭ.....	Un lion.
E táŭ péeri.....	Deux lions.
Táü lĭchárnu	Cinq lions.
Tsámmŏ ŭépa lieliúsi.....	Va, et cherche des racines.
Tsamma.....	Va-t'en.

(1) Nous transcrivons les mots fidèlement, d'après l'orthographe de M. Burchell, *Travels*, etc., t. II, p. 583.

Sichuana.	Français.
Tsámmă.....	Bâton à marcher.
Tsámmă e teliŭli...	Long bâton à marcher.
Tsámmă e kutsáali.....	Court bâton à marcher.
Mabáali, ou măbláani	Hier.
Litiipa.....	Des couteaux.
Tiipa i bŭkáali.....	Un couteau tranchant.
Harra.....	Père.
Na tiipa i ne hārri.....	Donne (le) couteau à (mon) père.
'Mpá máashe	Donne (moi du) lait.
Le kíghe.....	Donne (moi à) manger.
Mā.....	Mère.
Ma chun.....	Notre mère.
Auaajánna.....	Un enfant.
Nuenjánni, *plur.* linuenjanni.	Un oiseau.
Ku e nuenjáani.....	Un peu.
Sichaka, *plur.* lichaka	Nid d'oiseau.
Silléepi, *plur.* liléepi	Une hache.
Biina.....	Danser.
Biitsa.....	Battre.
Ke sarréié.....	Je suis occupé.
Méetsi achílĭ mŭschóua....	Le sable absorbe l'eau (mot à mot, eau boit sable).
Máashĕ achílă liinshe, ou 'ntsi.....	La mouche boit le lait (mot à mot, lait boit mouche).
Ná ka si ūklwá.....	Je ne (vous) comprends pas.
Búă káapi.....	Répétez (le).
Ka kī uklwi sichuáana.....	Je ne comprends (le) sichuana.
Ka ti búi sichuana.....	Je ne puis parler sichuana.
Mattiivi o káï.....	Où est Mattivi?
Mattiivi búa Monarri ĕ kwárri Takóon.....	Mattivi dit (que) Monarri (doit) venir (à) Litakoun.
Ki a kwárri Takoon	Je vais à Litakoun.
'A kī íitsi.....	Je ne sais.
Táata	Fort.

Sichuana.	Français.
Mútŭo tătáajŏ.....	Il (est un homme) fort.
Buklóoku.....	Malade, amer, aigre, venimeux.
Méetsi ă bŭklóoku.....	Eau saumâtre.
Múnŭna ŏ bŭklōoku.....	Un homme malade.
On u bŭklōoku.....	Êtes-vous indisposé ?
Mosárri buklóku táata.....	Ma femme est très malade (mot à mot, femme malade beaucoup).
Liiaă jă háaku ĭ mang.....	Quel est votre nom ? (mot à mot, nom votre, quoi ?)
U, *à l'accusatif* ueena.....	Toi ou vous.
Okáaï.....	Où ?
U e ăkáaï.....	Où allez-vous ?
Ou káaka kaatsíntsi.....	Combien de temps serez-vous absent ?
Ki káaka korélie (ou koríri) péeri.	Je serai absent deux mois.
U cho ĕkáaï.....	D'où venez-vous ?
Ki chua ko Krúmăni.....	Je viens du Krouman.
Tia bóona.....	Je vois.
Ke bóonje klu mabáali.....	Je vis un éléphant hier.
Tā síilă kŏ bóono üēna ou üēla.	Je suis venu pour vous voir.
Lée ki boonji.....	Laisse-le-moi voir (mot à mot, donne ou fais (que) je (le) voie).
Rubĕetsi.....	Il dort.
Ba rubĕētsi.....	Ils dorment.
Ki a kāana.....	Je ne veux pas.
Kómo.....	Un bœuf, et en général le bétail.
Kómo ĕ namăkhári.....	Une vache (littéralement un komo femelle).
Kóme ᵛnchŭ, *au plur.* kómo tser ᵛnchu.	Un bœuf noir.

Sichuana.	Français.
'Nchá ĕ shaïli mŏkácha.....	Le chien a brûlé sa queue.
I káchuĕ pítsa.....	Nettoyez le pot.
Pítsa ĕ kách̆a riili.....	Le pot est propre.
Pállămă ŏ kuchara siséeshi..	Grimpez (sur l'arbre) et cueillez une fleur.

Il paraît que c'est presque uniquement sur la foi de son interprète que M. Burchell a transmis ces mots et ces phrases. Il avertit que les voyelles se prononcent comme en Europe; l'*u* a le son de l'*ou* comme en italien et en allemand. Si le *m* ou le *n* au commencement d'un mot est suivi d'une consonne, il forme une syllabe séparée, et se prononce d'une manière particulière, comme si elle était précédée d'une voyelle semblable à l'*u*, et un peu à l'*e* et à l'*i*. Le *ng* et le *ts* se prononcent comme si ces doubles lettres n'en étaient qu'une; il faudrait dans l'écriture des caractères particuliers pour les exprimer. Le *ph* se prononce avec une forte aspiration (1).

A l'égard des nombres, les Bachapins ne comptent pas au-delà de dix; ils ont le mot *soumy* pour désigner la dizaine. Un nombre supérieur s'exprime vaguement par le mot *intzi-intzi* ou *intsintsi;* ou quand le nombre est très considérable, ils disent : *intsinsi lisùm,* beaucoup de dizaines. Quand ils veulent compter un grand troupeau de bestiaux, ils les séparent par dizaines. Du reste, ils distinguent chaque pièce de bétail par sa couleur ou d'après ses marques particulières, et leur mémoire est plus parfaite que leur arithmétique.

(1) *Travels in the interior*, t. II, p. 296.

Passons maintenant à ce que l'auteur nous apprend sur le dialecte des Hottentots Koras. Il avertit qu'il doit la plupart de ses renseignements également à son interprète Muchunka. Le dialecte des Koras a plus d'affinité que celui des Boschimans avec le dialecte des Hottentots proprement dits. On y remarque les mêmes claquements de langue qui sont particuliers aux Hottentots, comme on l'a vu par les relations précédentes. M. Burchell admet avec Le Vaillant trois sortes de ces claquements qu'il a distingués dans son Vocabulaire, le premier par un ', le second par un ' ou virgule renversée, et le troisième par " ou deux virgules renversées. La première espèce de claquement, que notre auteur appelle *claquement dental*, a lieu lorsqu'on presse la langue contre les dents supérieures de devant, et lorsqu'on la retire ensuite subitement, de manière à produire un son qui ressemble à celui que quelques personnes font entendre, dit M. Burchell, pour exprimer une vive impatience. Cette espèce est la plus aiguë des trois. La seconde est un *claquement palatial*, produit par l'application brusque de la langue contre le milieu du palais. Il en résulte un son plus grave ou plus sourd que de la première espèce. La troisième sorte de claquement enfin, que l'auteur appelle *guttural*, est le résultat de l'application subite de la pointe de la langue contre le fond du palais, ce qui donne lieu à un bruit encore plus grave ou plus sourd.

Dans tous ces claquements, au reste exactement décrits par Le Vaillant, les lèvres ne se touchent point, et la prononciation de la syllabe ou du mot

les suit si promptement, qu'il semble qu'ils sont inhérents aux mots. L'organe des Européens peut bien imiter la première espèce; mais pour la troisième, ils éprouvent la plus grande difficulté. Cependant, sans ces claquements les mots sont inintelligibles pour l'oreille des Hottentots; on ne peut donc s'en passer en conversant avec ce peuple.

Quelques auteurs ont pris le parti d'indiquer les claquements sans distinction, en mettant devant le mot la lettre *t;* par exemple, *tky*. Pour exprimer la troisième sorte, on a eu recours aussi à la lettre *g* ou *k*, comme dans le mot *gnou*. Voilà pourquoi les mêmes mots se trouvent rapportés différemment dans les relations de voyages, suivant que les lettres ont été mises devant les mots ou non; mais cette méthode introduit une orthographe fausse, et par conséquent une prononciation vicieuse.

M. Burchell ne donne pas de renseignements particuliers sur le dialecte des Koras; mais il a inséré un petit vocabulaire (1), que nous allons reproduire :

Un	'Kuii.
Deux	'Kam.
Trois	"Gŭná.
Quatre	Hakaa, ou hakā.
Cinq	Kŭrū.
Six	"Nánni.
Sept	Hongkū.
Huit	'Kysi.
Neuf	Guési.
Dix	Dési.
Onze	'Kúi'ka.

(1) *Travels in the interior*, etc., t. II, p. 253.

Douze	'Kam'kwa.
Treize	"Gúnă'kwa.
Quatorze	Hákă'kwa.
Quinze	Kuru'kwa.
Seize	"Nanni'kwa.
Dix-sept	Hon ku'kwa.
Dix-huit	'Kysi'kwa.
Dix-neuf	Guési'kwa.
Vingt	'Kamdésĭ.
Oui	Aa ou ã
Non	Hauhan ou haan.
Je	Tírĭ.
Toi	Tsaats.
Ici	Heeba ou heeva.
Où ?	Baba ou barha.
Soleil	Sŏrréip.
Lune	'Kaam.
Nouvelle lune	'Kam'kaam.
Pleine lune	'Ky'kaam.
Lune décroissante, ou dernier quartier	Ghydă'kaam.
Étoiles	'Kammărūka.
Les Pléiades ou sept étoiles	'Koodi.
Les trois étoiles dans la ceinture d'Orion	"Kaankŭkwa.
Étoile du matin, ou Vénus	'Kwākŏnirup.
Ombre	'Karãp.
Nuages	'Kúma.
Pluie	'Kărīp.
Grêle	"Nánkwa.
Éclair	Tabãp.
Tonnerre	"Gurūp.
Vent	'Kŭãp.
Eau	'Kamma.
Feu	'Káaïp.
Fumée	Saikanna.

Montagne.....	Sesin ou saysin.
Beaucoup de montagnes....	'Kysé sesin.
Source ou fontaine.....	Mú'kammă.
Gué.....	Khorūm.
Où est le gué?.....	Bacha, ou baba khrúmka?
Eau de mer, ou mer.....	Hūri 'kamma.
Baleine.....	'Karral.
Vallée, ou place à eau.. ..	'Karreep.
Sentier, ou route..	'Tarro.
Cheval	Haap.
Jument.....	Has.
Chèvre	Bri.
Bœuf.....	'Komáamp.
Vache.....	'Komáas.
Lait.....	Biip.
Pain, ou aliment de cette espèce.....	Bariip.
Couteau	'Kwaans, ou 'koāno.
Chariot.....	'Korokemp.

CHAPITRE XXV.

Voyage de George Thompson, de 1821 à 1824 (1). Motif du voyage. Jugement sur cette relation.

L'AUTEUR de ce livre était venu d'Angleterre au cap de Bonne-Espérance, vers 1816, pour y faire le commerce. Le désir de recueillir des renseignements sur les ressources que le territoire de la colonie pouvait offrir à un négociant, lui fit entreprendre divers voyages dans le pays.

Le premier eut lieu en janvier 1821. « J'allai jusqu'à Albany, dit Thompson, avec mon ami M. Simpson du Cap, afin d'examiner quelles étaient les perspectives des émigrants anglais cantonnés dans ce lieu depuis huit mois, et de reconnaître quelle branche de commerce pouvait être étendue avec le plus de succès de ce côté. Ayant gagné par mer la baie d'Algoa, nous fîmes le reste de la route à cheval, depuis le port Élisabeth, qui n'était alors qu'un hameau de trois à quatre maisons; et passant par Uitenhage, Graham's-Town, et le fort Willshire, nous arrivâmes à la résidence de Gaïka, chef cafre;

(1) *Travels and adventures in southern Africa by George Thomson esq. eight years a resident at the Cape. Comprising a view of the present state of the cape Colony with observations on the progress and prospects of British emigrants;* 2d edition. London, 1827, 2 vol. in-8°, avec une carte, des vignettes et des figures.

ensuite nous revînmes au Cap par Caffer-Drift, l'embouchure du Cowie, Bathurst, Uitenhage, Lange-Kloof, le Knysna, George, Zwellendam et Hottentot's-Holland. Cette excursion, qui dura six semaines, me fournit l'occasion de voir les districts situés le long de la côte méridionale de la colonie jusqu'aux rives du Keiskamma, et de connaître, par mes observations personnelles, le caractère et la condition des différentes classes d'habitants, soit fermiers, soit colons, soit cafres, soit hottentots.

« Toutefois, j'étais bien éloigné de me regarder comme suffisamment instruit sur ces points, ou sur les ressources générales de la colonie. En effet, ma curiosité était plutôt excitée que satisfaite, et je profitai avec plaisir de chaque nouvelle occasion qui s'offrit de donner plus de développement à mes observations, sans nuire à l'attention que je devais à mes affaires. Une de ces occasions se présenta en 1822, lorsqu'en conséquence du naufrage du navire Grâce, près du cap des Aiguilles, j'allai visiter ce coin retiré et quelques cantons voisins.

« Vers la fin d'août 1822, je fis une autre tournée dans les districts de Zwellendam et de George. Mon principal objet était de faire des recherches sur les ressources commerciales de ces pays, notamment sur l'exportation de l'aloès, branche du négoce colonial qui alors avait commencé à prendre quelque importance. J'étais en compagnie de plusieurs habitants du Cap de ma connaissance, qui possédaient des terres dans cette partie de la colonie, et dont les liaisons nombreuses, dans les cantons où l'on cul-

tive le vin et le froment, me procurèrent les moyens de considérer sur notre route en quel état se trouvaient et ce que promettaient ces branches de l'industrie coloniale. Après avoir voyagé avec cette troupe jusqu'à Elbès-Kraal sur les rives du Gauritz et dans différentes parties de la contrée voisine, pour examiner diverses baies et embouchures de rivières, je traversai les montagnes, afin de visiter les grottes remarquables de Cango dans le Zwartberg, et je retournai par Zwellendam à la ville du Cap.

« Ces excursions préliminaires, indépendamment des sujets qu'elles embrassaient, me mirent en état de recueillir beaucoup de matériaux statistiques, et me préparèrent à entreprendre avec plus d'avantage les voyages plus éloignés et plus difficiles que je fis en 1823 et 1824. C'est leur récit qui occupe la plus grande partie de mon livre » (1).

On doit rendre à M. Thompson la justice de dire que celui qu'il a publié est rempli d'intérêt. Il ne s'appesantit pas sur les choses insignifiantes : il raconte avec simplicité ce qu'il a vu, et donne constamment des preuves d'un jugement sain et d'une perspicacité remarquable. Il s'excuse avec beaucoup d'esprit d'avoir fait paraître une relation de l'Afrique méridionale. « Cette région, dit-il, a été parcourue depuis cinquante ans par tant de voyageurs, et le public est si familiarisé avec leurs ouvrages, qu'en Angleterre l'on croit communément que tout ce qui concerne ce pays, sous le rapport de l'intérêt général,

(1) Thompson's *Travels*, Préface, p. VIII à XI.

est suffisamment connu; mais telle n'est pas l'opinion de tout homme sensé qui aura récemment vu le Cap ou qui y aura résidé. La plupart des voyageurs qui ont jadis pénétré dans l'intérieur étaient dominés par un zèle ardent pour les sciences; les découvertes en histoire naturelle étaient leur objet principal, à peine ils jetaient un regard sur l'agriculture et le commerce. Barrow, l'on doit en convenir, eut des idées plus vastes et plus variées; son livre sur le Cap contient un tableau exact et fort clair de tout ce qui, à cette époque, méritait une attention particulière; et Lichtenstein qui, également, se livrait à des observations générales, a soigneusement terminé l'esquisse. Mais les vingt ans qui se sont écoulés depuis la publication de leurs ouvrages ont produit des changements considérables. Les limites de la colonie ont été grandement étendues; l'état des anciens habitants, soit blancs, soit de couleur, a subi des changements importants; une nouvelle population de sujets anglais a été introduite; on a constaté avec plus d'exactitude les ressources agricoles et commerciales de la colonie; la géographie des pays de l'intérieur, le caractère et les relations des tribus qui les habitent, ont été le but d'investigations plus détaillées. Toutes ces choses, et d'autres encore, n'ont cependant pas été présentées au public, ou bien ne l'ont été que partiellement par les écrivains qui ont succédé à ceux dont il a été question plus haut.

«Plus récemment, M. Burchell a sans doute ajouté beaucoup à la masse de renseignements que l'on pos-

sédait sur l'histoire naturelle de l'Afrique méridionale, ainsi que sur la condition et le caractère de quelques unes de ses tribus indigènes : d'autres livres offrent également une quantité de matériaux précieux, quoique d'un genre différent de ceux de Burchell. Néanmoins, un vaste champ restait encore à défricher, et même les sujets que d'autres écrivains ont traités laissent ample matière à discussion. J'ai essayé de remplir ce vide, et j'espère, sans trop de présomption, avoir des droits à l'approbation de mes compatriotes, quelles que puissent être les imperfections de ce que j'ai fait » (1).

§ I.

Voyage à la frontière orientale de la colonie et au pays des Betchouanas.

Le 20 avril 1823, Thompson partit du Cap; le 26, il arriva au kraal d'Elbès, situé dans le district de Zwellendam, et éloigné de deux cent cinquante milles de la ville. Il y passa deux jours pour se préparer à son voyage solitaire dans l'intérieur; il avait résolu de le faire à cheval; il n'eut donc pas besoin d'un attirail aussi embarrassant que celui dont s'étaient chargés ses devanciers. Les poches de sa selle contenaient deux bouteilles d'eau-de-vie au lieu de pistolets; il avait un fusil à deux coups avec toutes les munitions nécessaires; un petit porte-manteau,

(1) Thompson's *Travels*, Préface, p. VII.

fixé derrière la selle, contenait son linge; sa veste de chasse formait une espèce de magasin, de sorte qu'elle pesait près de vingt-cinq livres, ce qui, dans les temps chauds, était très incommode; une ample redingote complétait l'accoutrement : Thompson comptait la faire porter par les guides hottentots qui l'accompagneraient d'un lieu à un autre avec les chevaux qu'il avait le projet de louer ou d'acheter sur sa route. Enfin il s'était pourvu de lettres de recommandation pour les magistrats des districts qu'il devait traverser.

Ainsi équipé, le voyageur se remit en route le 28 avril, et passa le Gauritz dans un bac. Le lendemain, il continua sa marche avec deux chevaux qu'il loua, et un guide hottentot. Le trajet à gué des Kleine et Groote-Brak Riviers ne s'effectua pas sans difficulté. Le soir, Thompson était à George, où il fit quelques affaires. Le 1er mai, avant la pointe du jour, il était parti; il voyagea dans une ravine sombre et triste, où coule le Zwarte-Rivier. Au jour, il se trouva près de Pampoen-Kraal, théâtre d'un des exploits de Le Vaillant. Aujourd'hui, les éléphants sont rares dans les forêts voisines; mais les buffles y abondent encore. Thompson, d'accord avec Le Vaillant, trouve ce lieu très pittoresque; mais il est si sauvage, si désert, qu'il n'inspire que des pensées pénibles. Ce canton, nommé jadis pays des Aoutenicquas, a été célébré par les voyageurs pour ses beautés naturelles et ses forêts inépuisables; elles approvisionnent non seulement la ville du Cap, mais aussi une grande partie de la contrée de l'intérieur, de bois

de charpente et de chauffage. Il est expédié au Cap par mer par la baie de Plettenberg et par le cours du Knysna, et transporté par terre, à travers le grand Karrou, jusqu'au drostdy de Beaufort et autres lieux dépourvus de bois (1).

Plus loin, Thompson arriva sur les bords d'une ravine prodigieuse, nommée Kayman's-Gat (antre du Crocodile), probablement parce qu'elle est fréquentée par des iguanes, espèce de lézard, qui a quelquefois six pieds de long, mais qui est absolument inoffensif. Notre voyageur ne croit pas qu'on ait rencontré aucune espèce de crocodile dans la colonie. Dans le fond de ce ravin coule une petite rivière noirâtre, qu'il est difficile de passer quand la marée est haute; heureusement elle baissait dans le moment; les rives des deux côtés, hautes de trois cents pieds, sont très escarpées, ce qui doit rendre, dans tous les temps, le trajet incommode pour les chariots. Thompson passa la nuit dans la cabane d'un bûcheron dont la femme était accouchée, la veille, de son septième enfant. Les bûcherons sont les plus pauvres des habitants blancs de la colonie; ils travaillent beaucoup, et se plaignent de ne gagner que peu de chose pour la peine qu'ils ont de transporter le bois sur des chariots, soit au Cap, soit aux bords du Knysna.

Notre voyageur traversa ensuite une autre ravine aussi affreuse que la précédente, et nommée Traka-da-Touaou, ce qui signifie en hottentot le Gué de la

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 10.

Pucelle. La route ne cessait pas d'être très pittoresque; de temps en temps la mer se présentait à la vue, tandis que la fumée s'élevait en colonnes ondulées des cabanes des bûcherons dispersées dans la forêt. Le pays voisin du Knysna est coupé d'un grand nombre de ravines profondes. Forcé de ne pas s'éloigner des montagnes pour n'être pas gêné par les flaques d'eau laissées par la mer, Thompson suivit son guide dans des sentiers difficiles que les buffles et les éléphants avaient tracés. Surpris par la pluie qui tombait par torrents, il fut en quelques minutes mouillé jusqu'à la peau; et le chemin devint si glissant qu'il était presque impossible d'avancer. Enfin il découvrit une jolie petite maison, où il reçut l'hospitalité. Elle était habitée par un M. Tunbridge, qui faisait des collections d'histoire naturelle.

Le lendemain, toute la nature était ranimée; notre voyageur, en traversant une forêt, observa des centaines de singes qui, étendus sur des branches d'arbres, se chauffaient au soleil. Arrivé sur les bords du Knysna, que l'on pourrait plutôt appeler un bras de mer qu'une rivière, il attendit que la marée eût baissé davantage, et le passa sans beaucoup de peine; l'eau avait quatre pieds de profondeur. Le beau port de Knysna, souvent décrit par les voyageurs, peut contenir cinquante grands navires à l'ancre, parfaitement à l'abri de tous les vents.

A une heure de route du Knysna, Thompson passa, le 3 mai, dans un défilé étroit, où, une vingtaine d'années avant, les Cafres avaient tué trois

fermiers et trois de leurs esclaves, lorsqu'ils allaient avec leurs femmes à la baie; celles-ci furent emmenées et retenues sept jours dans les montagnes voisines; mais elles furent traitées avec bonté et renvoyées sans avoir reçu la moindre injure. Le lendemain, 4 mai, Thompson, parvenu sur les bords du Keurboom-Rivier, entra dans la grande forêt qui borde les montagnes conduisant au Lange-Kloof. Il supposa que personne n'avait passé par ce chemin depuis plusieurs années, et que, dans cet intervalle, quelque tempête terrible avait abattu des arbres immenses qui barraient le passage. Ce ne fut pas une petite besogne de surmonter cet obstacle; tantôt il fallut tirer par la bride les chevaux par-dessous les troncs penchés et les branches fracassées, tantôt se frayer un passage à travers les halliers touffus et presque impénétrables. Ce travail fatigant dura pendant près de trois milles. Enfin on sortit des broussailles, où le porte-manteau et les vêtements du voyageur subirent plus d'une déchirure; et, par une montée graduelle de deux heures, on parvint au sommet élevé du Center-Berg, d'où la perspective est magnifique; on a à ses pieds la baie Plettenberg et celle de Knysna, et plus loin l'immensité de l'Océan; de l'autre côté une masse de montagnes sauvages et irrégulièrement entassées (1).

On redescendit aussitôt dans une jolie vallée solitaire, entourée de pics raboteux. Le thermomètre à l'ombre y marquait 78° (20° 42) et 100° (30° 20)

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 18.

au soleil. Ensuite Thompson traversa une suite confuse de montagnes, de vallées, de défilés boisés, et de halliers épineux. « Dans quelques vallons, dit-il, les bruyères et l'herbe étaient si hautes que je ne pouvais distinguer que la tête de mon guide à cheval en avant de moi. Vers quatre heures, il me dit que la montagne devant nous était la dernière que nous aurions à franchir. Nous n'en avions pas encore rencontré de si escarpée, et avant d'avoir atteint à son sommet, nous et nos chevaux étions presque épuisés de fatigue. A mesure que nous montions, nous éprouvions un changement frappant dans la température; dans la vallée, elle était brûlante et étouffante; mais, sur la montagne, le thermomètre était descendu à 50° (8°), et en même temps nous étions enveloppés de vapeurs froides et brumeuses, qu'un vent violent entraînait vers le sommet. Après une courte descente, nous sortîmes des nuages orageux, et je vis le Lange-Kloof au-dessous de nous à mesure que le soleil s'abaissait au-dessous de l'horizon. Durant cette journée fatigante, nous n'avions pas rencontré une seule créature humaine. »

Rentré dans le chemin fréquenté, Thompson poursuivit sa marche vers la baie d'Algoa. Il regretta beaucoup de n'avoir pu visiter l'embouchure du Kromme-Rivier, qui est intéressante pour le commerçant et pour le minéralogiste. On dit qu'elle est accessible aux petits navires, et on y a récemment découvert une veine de houille, ce qui doit lui donner une grande importance pour la colonie.

En arrivant le 7, dans la soirée, au port Élisabeth,

Thompson trouva un logement dans une des deux auberges qui y sont établies; l'autre était remplie par les officiers du *Zeepard*, vaisseau de guerre nederlandais qui, quelques jours avant, avait, dans un temps de brouillard, fait naufrage sur le cap Recife. A l'exception de huit hommes noyés, l'équipage s'était sauvé. Peu de temps avant, un brick anglais, chargé de munitions et de vivres, se perdit dans la baie d'Algoa. Heureusement la farine était débarquée quand ce désastre arriva.

Le village de Port-Élisabeth est bâti le long du rivage, tout près du fort Frédéric, élevé autrefois pour protéger le lieu de débarquement. En 1820, quand les colons arrivèrent, cet endroit ne contenait, exclusivement du fort, que trois petites maisons couvertes en chaume, pour les officiers du gouvernement, et quelques misérables huttes, habitées par des Hottentots et des nègres libres ; mais depuis le grand accroissement du commerce le long de la côte, ses progrès ont été rapides. Quoique bâti irrégulièrement, ce village a plusieurs maisons bien construites, et des magasins. On estime sa population à trois cents individus de toutes conditions, dont la majorité est anglaise. Depuis, les priviléges d'un port franc lui ont été accordés.

En une heure Thompson alla, le 8 mai, du Port-Élisabeth à Bethelsdorp, qui en est éloigné de neuf milles. Il fut agréablement surpris des améliorations que ce dernier village avait éprouvées depuis trois ans qu'il ne l'avait vu. L'arrivée des colons avait été très avantageuse aux Hottentots de cette institution,

parce que l'augmentation du commerce des frontières leur avait procuré un travail profitable, surtout par le transport des marchandises de la baie à Graham's-Town. Une cinquantaine de chariots, appartenant aux habitants de Bethelsdorp, étaient employés presque constamment. Le soir, notre voyageur entra dans Uitenhage.

Ce village, chef-lieu d'un drostdy, est à près de dix-huit milles du Port-Élisabeth. Il possède plusieurs avantages qui ne sont pas communs dans l'Afrique méridionale, et qui peut-être le rendront un lieu important; il est plus abondamment pourvu d'eau fraîche et de facilités pour l'irrigation que toute autre ville de la colonie. Le terrain des environs est fertile, le climat y est doux et salubre. Les vents violents de sud-est et les chaleurs étouffantes de l'été, si incommodes au Cap, sont à peine connus ici. Toutes les denrées y sont à bon marché et abondantes, et leur production peut être augmentée presque indéfiniment. A la vérité, Uitenhage est trop éloigné de la mer pour devenir un port; mais, par le moyen de bateaux à vapeur, l'embouchure du Zwart-Kop, sur les rives duquel il est situé, pourrait être rendue accessible, et on remonterait cette rivière jusqu'à trois ou quatre milles de la ville. Cependant, malgré sa position favorable, ce lieu n'a pas fait récemment des progrès aussi rapides que Graham's-Town et Port-Élisabeth; ceux de ces établissements lui ont même été préjudiciables; mais Thompson pense que cette stagnation tient à des causes passagères, et que très probablement Uitenhage deviendra la ville la

plus peuplée et la plus importante de la partie orientale de la colonie.

Notre voyageur trouva le pays couvert de halliers, et peu intéressant jusqu'aux coteaux d'Addo, au-delà du Zondags-Rivier. Le 10 au soir, il s'arrêta chez un fermier du Quagga-Vlak, où il apprit qu'un des parents de son hôtesse était mort victime de sa témérité. Le 1er de janvier précédent, plusieurs voisins s'étaient réunis pour célébrer la nouvelle année. Échauffés par la boisson, chacun s'empressa de raconter ses prouesses. Marè, l'un d'eux, qui dans sa vie avait tué plus de quarante éléphants, paria qu'il irait dans la forêt arracher trois poils de la queue d'un de ces animaux gigantesques. Il y réussit, et revint sain et sauf avec ses trophées. Toutefois peu satisfait de cet exemple de hardiesse, il paria qu'il irait tuer à l'instant le même animal. Il sortit, en effet, avec sa carabine; mais il ne revint pas : il ne s'était pas approché avec assez de précaution, et son premier coup n'ayant pas produit un effet suffisant, l'éléphant enragé avait fondu sur lui avant qu'il pût charger de nouveau son arme ou s'enfuir, lui avait enfoncé ses terribles défenses dans le corps, et l'avait foulé aux pieds (1).

Le 11, Thompson traversa le Boschiman-Rivier, qui, par la suite d'une sécheresse continuelle, ne coulait plus depuis deux ans, et ne consistait qu'en une chaîne de mares. A l'Assagai-Bosch, où, depuis l'arrivée des colons, il y a une sorte d'auberge, il

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 78.

quitta la route de Graham's-Town, et se dirigea vers la côte. Près des rives du Karrega il vit plusieurs établissements de nouveaux colons, beaucoup de terres en culture et closes, et de nombreux troupeaux de bétail; un peu à droite est le joli village de Salem, peuplé entièrement de méthodistes. Près de l'embouchure du Kasouga, il entra dans Théopolis, établissement des missionnaires dont il a été souvent question dans d'autres relations de voyages. Ce lieu avait été souvent attaqué par les Cafres dans la dernière guerre, mais défendu avec succès par la vigilance et l'intrépidité des Hottentots ses habitants, qui, pour mettre en sûreté leur bétail, principal objet de la cupidité de l'ennemi, avaient entouré le parc de leur village d'une palissade haute et très forte; les pieux consistaient principalement en caffer-boom (*erythrina cafra*), arbre commun dans les environs. Dans plusieurs endroits ils avaient pris racine, et leurs branches verdoyantes et fleuries donnaient à cette clôture un aspect singulier et très agréable. Les missionnaires étaient occupés en ce moment à transporter leur établissement dans un emplacement plus convenable, à peu près à un demi-mille plus bas. Dans le nouveau village, les maisons des Hottentots, solidement bâties en pierres ou en briques le long de rues régulières, remplaceront leurs anciennes huttes informes et incommodes. La maison du pasteur et l'école étaient déjà construites.

Le lendemain, en parcourant un pays riant et fertile, animé aujourd'hui par les habitations et les travaux de l'homme civilisé, et en voyant d'un autre

côté la mer briser en écumant sur le rivage, Thompson ne put s'empêcher de se rappeler le triste sort du *Grosvenor*, vaisseau de la Compagnie des Indes, qui, en 1781, fit naufrage sur cette côte. Quelques hommes de l'équipage parvinrent au Cap, après avoir souffert des maux incroyables. Alors les limites de la colonie ne s'étendaient que jusqu'à la baie d'Algoa. D'autres désastres du même genre ont donné une triste célébrité à cette côte; et dans quelques circonstances les Cafres montrèrent plus d'humanité que les fermiers hollandais.

Les environs de l'embouchure du Kowie offrent déjà de jolies maisons, entourées de jardins, de pelouses verdoyantes, de bocages. A l'époque du voyage de Thompson, les habitants du canton voisin espéraient, avec quelque raison, que de petits navires pourraient y pénétrer; des tentatives répétées par un sloop du Cap avaient réussi; sa cargaison avait toujours été débarquée sans le moindre accident. L'aspect du pays au-delà de l'embouchure du Kowie rappelait à notre voyageur les campagnes de sa patrie: il voyait des haies, des fossés et des enclos en claie entourant les propriétés; ce qui leur donnait un air de propreté bien différent de la négligence et de la grossièreté que l'on remarque dans l'habitation des fermiers des cantons reculés dans l'intérieur (1).

Dans une excursion à l'embouchure du Groote-Vis-Rivier, Thompson traversa le Kleine-Montjes, dont l'issue vers la mer était entièrement remplie de

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 37.

sable mobile, de sorte qu'on put le passer à sec. Cette barre est maintenant très relevée au-dessus de la marque de la marée haute, ce qui donne à cette rivière l'apparence d'un petit lac. Le paysage voisin est très beau. Une ligne de dunes, couvertes en plusieurs endroits de grandes broussailles, s'étend tout le long de la côte de l'Albany. Ces dunes ont été évidemment formées par le sable que le vent de sud-est enlève de la côte quand la mer est basse; quoiqu'au premier coup d'œil leur élévation considérable et leur antiquité apparente rendent cette supposition à peine croyable.

Thompson arriva sur les bords de l'embouchure du Groote-Vis-Rivier quand la mer était basse. La barre sur laquelle la lame brise avec une violence extrême lui fait craindre que les navires ne puissent entrer dans cette rivière : si l'on réussissait à faire disparaître cet inconvénient, on aurait là un excellent port; car en dedans de la barre, la nappe d'eau s'étend à huit ou dix milles dans l'intérieur; et la profondeur ainsi que la largeur de ce bassin permettraient d'y faire mouiller une flotte entière. On ne put découvrir aucun vestige du fort que les Portugais avaient, dit-on, bâti autrefois dans ce lieu. Des voyageurs qui n'avaient pas eu le moyen de traverser la rivière, auront probablement pris pour les ruines d'un fort, des rochers qui, vus d'une certaine distance, y ressemblent.

Le 16, à midi, notre voyageur, accompagné d'un habitant des rives du Kowie, passa par Bathurst, village fondé par le dernier gouverneur, sir Rufane

Donkin, qui l'a désigné pour être la résidence du magistrat des colons anglais. Sa position centrale, son voisinage de la mer, son atmosphère humide, qui y rendent l'irrigation inutile, et d'autres avantages locaux, justifient le choix de ce lieu, qui était également approuvé par les habitants. Cependant le chef-lieu du drostdy avait été replacé à Graham's-Town, et l'on s'en plaignait hautement. Le soir, Thompson et son compagnon arrivèrent à Graham's-Town, qui est à quarante milles du Kowie.

Cette ville était plus grande et plus peuplée que lorsque Thompson l'avait vue au mois de janvier 1821. « Alors, dit-il, elle ne contenait que quatre-vingts maisons, et maintenant elle en a près de trois cents. » Il ajoute, dans une note, qu'en 1826 elle comptait deux mille cinq cents habitants, dont le plus grand nombre était Anglais. On construisait un grand bâtiment pour le drostdy, des casernes, et une prison; enfin on avait posé les fondements d'une église. Ces constructions et celles de beaucoup de maisons particulières procuraient de l'occupation à une foule d'ouvriers et de journaliers, qui gagnaient de forts salaires.

En partant de Graham's-Town, Thompson dirigea sa route vers la source du Vis-Rivier. A une heure de route au-delà de cette ville, les pâturages verdoyants de l'Albany disparaissent; et, en approchant des rives du Vis-Rivier, on traverse des halliers noirs et monotones, qui ne sont propres ni à la demeure de l'homme, ni au pâturage du bétail, mais qui fournissent une retraite et de la nourriture à plusieurs

variétés de petites antilopes, et à des troupes de loups et de chiens sauvages, qui sont très nuisibles aux troupeaux des colons voisins. L'aspect triste et désolé du pays depuis Graham's-Town, en allant vers le Vis-Rivier jusqu'au Roode-Wall, a été fréquemment remarqué par les voyageurs. Il n'est pas probable que cette contrée soit susceptible d'amélioration. Les fermes, très éloignées les unes des autres, ne sont que des *vee plaatzen*, ou parcs à bétail : on n'y voit ni un jardin, ni un champ de blé.

Le lit du Vis-Rivier est trop profond pour que l'on puisse en dériver les eaux; et sans irrigation la terre, quoique de bonne qualité, est trop aride, et les pluies sont trop précaires pour que le fermier puisse cultiver du blé ou des plantes potagères. En revanche, les pâturages sont excellents pour le gros bétail et les moutons. Si les habitants étaient exempts des inquiétudes et des dommages auxquels les exposent les incursions des Cafres, ils supporteraient sans murmurer les privations qui sont un résultat de la nature de leur terrain et de leur climat.

Chez un de ces fermiers, où il passa la nuit, Thompson ne vit pas sans intérêt cet homme aidé de sa femme, de ses enfants et de ses Hottentots, renfermer son bétail, le soir : ce spectacle lui rappelait les mœurs des anciens patriarches. Dans toute la colonie, il est extrêmement nécessaire de mettre les troupeaux en sûreté pendant la nuit, dans des kraals ou parcs entourés généralement d'une forte haie de mimosa ou de tout autre arbrisseau épineux. « Ici, dit Thompson, cette précaution est doublement né-

cessaire, à cause des Cafres errants et des animaux carnassiers, qui sont nombreux et féroces. Peu de jours avant, un lion avait tué deux chevaux près de la maison, et avait arraché la tête à l'un d'eux. Depuis deux ans, le fermier avait perdu quatorze chevaux, indépendamment d'autres bêtes mangées par les lions, qui sont nombreux et hardis dans le voisinage.

Comme la route des chariots suivait la rive droite de la rivière, qui est très sinueuse, Thompson, parti le 19 mai avant le jour, la quittait de temps en temps, et, traversant son lit, passait par les terres; mais ces déviations du chemin ordinaire n'étaient ni sûres ni commodes, surtout dans l'obscurité; car, outre le risque de rencontrer des lions ou des Cafres dans les sentiers embarrassés à travers les halliers épineux sur les bords de l'eau, les chevaux couraient celui de se casser les jambes, à cause des trous innombrables de fourmiliers, de porc-épics et de chacals, dont le pays était percé comme une garenne. Au point du jour, Thompson se trouva entouré de troupes de quaggas, d'autruches, de springboks et d'autres bêtes sauvages; et, bientôt après, il se vit tout à coup au milieu d'une trentaine de chacals, qui se hâtèrent de regagner leurs tanières. Il les regarde comme étant d'une espèce différente de celle du Cap, à cause de leur queue plus touffue.

Un colon, chez lequel il s'arrêta, lui raconta que les Cafres avaient enlevé, le 15 du mois, de chez son fermier trente-deux têtes de bétail; et il supposait que ces maraudeurs rôdaient encore dans les halliers du voisinage. Plus loin, le pays était de couleur brune,

et avait un aspect stérile, excepté sur les bords de la rivière, où une terre d'alluvion est couverte de mimosa touffus. Ce fut dans ce canton que Le Vaillant séjourna chez les Gonaquas, et vit Narina, dont il a décrit les charmes avec tant de complaisance. Cette tribu de Hottentots est, de même que beaucoup d'autres citées par d'anciens voyageurs, entièrement éteinte. Il y a quelques années, le reste des Gonaquas se réfugia chez les Cafres; ils ont fini par s'incorporer avec cette nation. A quelque distance, le voyageur rencontra un vieux berger, qui gardait les troupeaux de son maître; il n'était pas Gonaqua, mais il dit qu'il se souvenait très bien du temps où cette tribu et la sienne possédaient le pays. « Aujourd'hui, dit Thompson, les hommes blancs en réclament la propriété, et ont même privé ses maîtres primitifs du droit d'y vivre en liberté de racines et de gibier. Ceux-ci sentent leur dégradation, mais ne peuvent y échapper. Ils sont opprimés également par les réglements injustes et les préjugés inhumains des colons. Mais des jours heureux vont luire pour eux; et dans le nouveau code de lois destiné à la colonie, sans doute leur sort ne sera pas négligé par le gouvernement anglais » (1).

Une marche de trois heures à travers un pays plus ouvert et assez verdoyant, conduisit notre voyageur à la ferme de Somerset, au pied des monts Boschberg. Ce lieu, éloigné de quinze milles du Groote-Vis-Rivier, est arrosé par le Klein-Vis-Rivier;

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 52.

mais la terre arable, située dans une espèce de bassin de la forme d'un fer à cheval, est humectée non par la rivière, mais par diverses sources qui sortent des flancs boisés de la montagne; le principal de ces courants d'eau fait tourner un grand moulin. Les bâtiments de la ferme sont dans une situation fort agréable; par-derrière, le Boschberg s'élève de la manière la plus pittoresque à plus de deux mille pieds. Le jardin est orné de beaux arbres fruitiers, et entre autres d'orangers qui sont très vieux. Thompson croit que ce fut là, ou dans une ferme du voisinage, que Sparrman séjourna en 1776. Dans ce moment, la ferme appartenait au gouvernement; elle fournissait des rations aux colons anglais pendant deux ans après leur arrivée, et des vivres aux troupes cantonnées sur la frontière. C'était plutôt un dépôt de denrées qu'une ferme; tout y annonçait la plus grande activité. Une note apprend qu'en 1825, la ferme de Somerset a été désignée comme le chef-lieu d'un nouveau drostdy. Les lots de terrain pour les maisons et les jardins ont été très bien vendus, à cause du concours d'acheteurs venus de toutes les parties des districts de l'est, notamment de celui d'Albany; toutefois le progrès des constructions n'a pas correspondu à l'empressement d'acquérir des terres. Le district de Somerset comprend tout le sous-drostdy de Cradock, une partie de ceux de Graaff-Reynett et d'Albany, et la plus belle portion du territoire récemment arrachée aux Cafres au-delà du Vis-Rivier.

Quittant les bords de la rivière, le 20, Thompson

se dirigea vers l'ouest, en longeant le pied du Boschberg; puis, passant par une ouverture de cette montagne à droite, et remontant le long du Klein-Vis-Rivier vers sa source, il vit plusieurs fermes en bon état. Il s'arrêta dans quelques unes : il regarde ces fermiers comme plus aisés que ceux de la côte. Ils ont généralement des maisons bien construites, des jardins bien garnis d'arbres fruitiers et de plantes potagères; tous ont de bon pain pour leur usage, et beaucoup avaient vendu de grandes quantités de froment à la ferme de Somerset, parce que la rouille avait moins endommagé leurs récoltes que celles du voisinage de la mer. Leurs jardins et leurs champs sont arrosés, soit par la rivière, soit par les affluents. Cette vallée, à mesure qu'elle s'élève, se subdivise en une quantité d'autres plus petites, qui sont toutes habitées et couvertes de troupeaux. C'est un canton fertile et très peuplé; les établissements y sont déjà anciens, et n'ont que peu souffert comparativement de la guerre des Cafres. Il est connu sous le nom de Zwagers-Hoek (Coin du Beau-Frère).

Après avoir suivi les sinuosités de la vallée, Thompson parvint au faîte qui sépare ce vallon de celui de Gannahoek; ce dernier, qui s'étend le long du Groote-Vis-Rivier, se développe autour de l'extrémité opposée du Boschberg. « Les sommets sur lesquels je me trouvais, dit notre voyageur, étaient très hauts, car j'avais toujours monté graduellement depuis Somerset; je mis près d'une heure à descendre la pente escarpée de Gannahoek, et le soleil était près de se coucher quand nous arrivâmes à

la plaine qui se prolonge jusqu'au fleuve. Ce ne sont plus les pâturages herbeux que je venais de quitter; c'est ce que l'on nomme un karrou, terrain aride, couvert d'un petit arbuste ressemblant beaucoup à la bruyère. Ce pâturage convient mieux que les plus belles pelouses aux moutons et aux chèvres. » Thompson fut bien accueilli dans une ferme. Il avait parcouru cinquante-six milles dans sa journée, dont trente au grand galop. Les chevaux du Cap sont bien plus robustes que ceux d'Angleterre, et ne mangent en route que l'herbe sèche qu'ils peuvent attraper çà et là (1).

Le village de Cradock contient une vingtaine de maisons, qui ont des jardins et des vergers arrosés par l'eau dérivée du Groote-Vis-Rivier. Le pays voisin n'offre que des terres arides, propres seulement au pâtis des moutons et des chèvres. A deux milles de distance, Thompson visita, le 20, une source thermale, dont la chaleur fit monter le thermomètre à 86° (24°); elle est employée en bains dans différentes máladies. Elle sort de terre tout près des bords du fleuve, qui, ici, à deux cents milles de son embouchure, n'est qu'une petite rivière. Le terrain voisin de la source est fortement imprégné de salpêtre, et on trouve cette substance en grande quantité dans les montagnes voisines; en effet, les terres de ce canton de la colonie sont fortement saturées de nitre, qui, en plusieurs endroits, les rend stériles par sa surabondance. A peu de distance de Cradock, près des

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 61.

monts du Bambou, il y a trois lacs salés semblables à ceux du voisinage de la baie d'Algoa; les colons y font leurs provisions.

Le sous-district de Cradock forme une partie de la vaste province de Graaff-Reynett. Quoique son aspect soit aride et désert, il est riche en troupeaux de moutons et de bœufs, et, par le moyen de l'irrigation, produit plus de grain que sa consommation n'en exige. Les fermiers sont généralement aisés, quoique peu d'entre eux aient beaucoup d'argent, ou de ces commodités de la vie qui, en Europe, sont regardées comme indispensables. Dans tous les districts de la frontière, sauf celui d'Albany, les fermes sont généralement de six mille acres : cette grande étendue est regardée comme celle qui est convenable; mais elles ne sont, pour la plupart, destinées qu'à y élever des bestiaux; car, sur toute leur surface, il est rare qu'il y ait plus de deux à trois acres propres à la culture : quand même une plus grande quantité de terrain pourrait être arrosée, l'éloignement considérable d'un marché, et l'incertitude des débouchés, ne laissent guère de chances de profit à l'augmentation de la culture du blé. Les fermiers se contentent d'en récolter assez pour leur usage, ou pour des échanges avec leurs voisins qui n'ont pas le moyen d'en tirer de leur fonds (1).

Thompson était logé chez un capitaine Harding, qui, indépendamment de ses champs et de son jardin, avait un vignoble. Notre voyageur trouva le vin

(1) Thompsons' *Travels*, t. 1, p. 65.

de ce crû le meilleur qu'il eût bu le long de la frontière. La ferme de Harding était sur l'emplacement d'un ancien kraal à bétail; le fumier avait été accumulé sous la forme d'un monticule solide, que Harding avait, depuis plusieurs années, travaillé à diminuer en le coupant en petits morceaux carrés, comme de la tourbe; et il avait fait, avec cette matière, de vastes enclos. Le fermier dit au voyageur que, malgré l'aspect désert du pays, il pouvait, en six heures de temps, réunir environ mille propriétaires armés et montés, et qu'il n'avait besoin que d'une quantité suffisante de munitions pour repousser toute tentative des tribus ennemies sur la frontière. Maintenant les habitants étaient principalement harassés par les hordes de Boschimans sauvages qui infestaient encore les cantons montagneux, que l'on peut réellement appeler leur pays natal, d'où les colons les avaient injustement expulsés; mais il n'est pas improbable que ceux-ci n'aient un jour un ennemi plus formidable à combattre le long de la frontière du nord-est. Les Tamboukies, tribu cafre, qui depuis quelque temps vivent de ce côté sur les rives du Zwart-Key, ont toujours été tranquilles et pacifiques; mais, plus au nord-est, il y a d'autres peuplades qui paraissent être dans un état de commotion, et qui, poussées par des hordes belliqueuses qu'elles ont derrière elles, se porteront hostilement sur le terrain de la colonie. Peu de jours avant l'arrivée de Thompson, trois fugitifs d'une tribu entièrement inconnue des colons avaient été trouvés dans le Tarka, faits prisonniers avec assez

de peine, et envoyés au Cap. On apprit d'eux qu'ils appartenaient à un pays lointain au nord de celui des Tamboukies, et qu'ils avaient mis plusieurs lunes pour faire leur voyage ; ils ajoutaient que leur patrie avait été envahie et pillée par une nation nombreuse et farouche qui arrivait du nord et de l'est. Thompson a en sa possession leurs armes, qui sont des sagaies un peu plus légères que celles des Cafres (1).

Le 22, Thompson se mit en route pour Graaff-Reynett, et marcha au sud-ouest. Les montagnes du Sneeuwberg, qu'il avait en vue, étaient la plupart aplaties au sommet comme des tables, et quelques unes avaient des formes très régulières. Il vit à une grande distance le Taay-Bosch-Berg, pic singulier et très haut, ressemblant à un cylindre placé sur un cône. Le pays était rempli d'autruches et de springboks. Le Groote-Vis-Rivier n'était plus qu'un petit ruisseau, sa source se trouvant à quelques milles de la ferme où Thompson passa la nuit, au pied du Sneeuwberg. Les habitants, très hospitaliers, étaient en même temps très interrogants ; ce qui ne doit pas étonner, puisque dans leur situation écartée ils voient rarement un voyageur, et surtout un Européen. « J'étais souvent très diverti par la curiosité et l'admiration de ces campagnards, dit Thompson : quand, après avoir placé devant moi ma carte, mon compas et ma boussole, j'écrivais mon journal, toute la famille se réunissait autour de moi, les yeux ouverts et bouche béante, comme si j'avais été un magicien ou un astrologue. »

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 68.

Accompagné d'un des fils du fermier qui lui servit de guide, Thompson aperçut, le 23, dans les montagnes qu'il allait traverser et qui étaient à deux milles de distance, la neige chassée par un vent violent. « En approchant du pied des hauteurs, dit-il, nous nous munîmes de nos redingotes et de nos bonnets; le soleil brillait de tout son éclat; mais à quelques centaines de pieds plus haut la tempête déployait toute sa furie, ce qui produisait un effet magnifique. Alors nous commençâmes à monter, et bientôt nous fûmes enveloppés par le tourbillon : la neige tombait si abondamment, que nous pouvions à peine distinguer le chemin, qui ne tarda pas à en être rempli. Cette vue ne laissa pas que de me causer un certain plaisir, n'ayant, depuis cinq ans, aperçu de la neige que dans un grand éloignement. A mesure que nous approchions du sommet, la tempête devenait plus impétueuse; nous avions beaucoup de peine à faire avancer nos chevaux. Mon thermomètre baissa promptement à 32° (zéro de Réaumur).

« Parvenus enfin à la cime, nous trouvâmes graduellement, en descendant de l'autre côté, un climat plus doux; la neige fit place à la pluie. Je fus trempé; la ferme où je changeai de chevaux ne m'offrant aucune commodité, je poursuivis ma route. J'appris en ce lieu qu'une expédition de fermiers armés, récemment envoyée contre les Boschimans de ces montagnes, y avait tué trente de ces pauvres créatures; on me dit aussi que l'année dernière plus de cent Boschimans avaient été fusillés dans le Tarka; opé-

ration lamentable, quelle que puisse en être la cause, de tirer ainsi sur nos semblables comme sur des bêtes sauvages ! »

Le 23, dans la soirée, Thompson entra dans Graaff-Reynett, où il passa quatre jours. Ce lieu a fait des progrès immenses depuis le temps de Barrow : alors il ne consistait qu'en quelques misérables cabanes en boue et en paille ; il renferme aujourd'hui près de trois cents maisons, toutes bâties en briques ; il y en a plusieurs d'élégantes. Les rues, se coupant à angles droits, sont larges et bordées d'orangers et de citronniers qui croissent avec vigueur ; ce qui embellit singulièrement l'aspect de cette ville. Derrière chaque maison s'étend un terrain qui est quelquefois de plusieurs acres, très bien cultivé, coupé par des haies de cognassiers, de citronniers et de grenadiers, et consacré à des vergers, des jardins et des vignobles : tout cela est arrosé par un canal dérivé du Zondags-Rivier ; ouvrage utile, amélioré, ou plutôt construit de nouveau par les soins et sous la direction de M. Stockenstrom, landdrost, déjà cité si souvent avec éloge. Il avait fait passer le canal le long du bord d'un précipice rocailleux, ce qui avait fait gagner une vaste surface de terre labourable, et une quantité d'eau plus abondante et plus certaine. Thompson fut très surpris d'apprendre que ce travail difficile avait été terminé sans recourir à la mine ni à la poudre à canon ; on avait simplement allumé de grands feux sur le roc, et lorsque la pierre avait été bien échauffée, on l'avait inondée d'eau. Par ce moyen on avait fendu des blocs prodigieux, dont

les débris avaient ensuite été enlevés du lit du canal. Cette besogne avait été faite presque entièrement par les mains des criminels condamnés.

La population de Graaff-Reynett est à peu près de dix-huit cents individus de toutes couleurs. Cette ville est bâtie dans une espèce de bassin presque entièrement entouré par le lit profond du Zondags-Rivier, et resserré par un amphithéâtre de montagnes escarpées et raboteuses. Cette position, et l'aridité du terrain sablonneux et rougeâtre, y rendent la chaleur suffocante en été; néanmoins, dans cette saison, l'atmosphère est un peu agitée et rafraîchie par de violents orages de tonnerre, accompagnés de fortes pluies. En hiver, l'air est froid à cause de l'élévation du pays, qui est précisément au pied du Sneeuwberg.

Autrefois, un commerce considérable se faisait entre ce lieu et le Cap par le moyen de chariots qui traversaient le Grand-Karrou, en hiver et au printemps, et revenaient avant que les ardeurs de l'été y eussent détruit les végétaux et tari les rivières et les sources. Les bouchers du Cap continuent à se procurer, par cette route, une grande portion des moutons et des bœufs nécessaires à la consommation de la ville et à l'approvisionnement des navires. Mais, depuis quelques années, presque toutes les marchandises envoyées au marché de Graaff-Reynett, qui est un entrepôt pour l'intérieur, sont apportées par mer à la baie d'Algoa, et de ce port à la ville par des chariots.

« Cette ville, dit Thompson, doit une grande

partie de sa prospérité et de ses embellissements au capitaine Stockenstrom, qui, quoique né en Afrique et élevé entièrement dans le pays, s'est depuis longtemps distingué comme un des magistrats les plus intelligents, les plus entreprenants et les plus animés de l'amour du bien public que la colonie ait jamais possédés. Ce district, quoique le plus vaste et le plus sauvage de l'Afrique méridionale, est administré à la fois avec douceur et énergie, de sorte que tout le monde respecte et chérit ce digne landdrost. Il a établi une société d'agriculture pour hâter les progrès de cet art parmi ses compatriotes; il a ajouté de ses propres fonds une somme de 600 rixdallers aux appointements d'un professeur envoyé dans le drotsdy par le gouvernement anglais, afin qu'il pût ouvrir une classe pour faire connaître les auteurs classiques; il fournit un salaire de 400 rixdallers pour encourager l'établissement d'une école de filles, fondée par la fille d'un colon anglais; enfin, et ce qui me paraît le plus méritoire, il a placé sa bibliothèque particulière, formée à grands frais, et avec beaucoup de peine, dans une des salles de l'école, et l'a rendue accessible à tout homme bien élevé qui, dans ce coin écarté, se sent disposé à profiter d'un semblable avantage. Je n'appris plusieurs de ces circonstances qu'après mon départ de Graaff-Reynett, la maison du capitaine Stockenstrom, dans laquelle je logeais, étant la dernière où il était probable que j'en serais instruit (1).

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 79.

« Je fis alors des arrangements pour étendre mes recherches au-delà des frontières de la colonie. Fort heureusement pour mes projets, le landdrost devait partir le 30 pour les rives du Zee-Koe-Rivier, afin d'inspecter les terres qui devaient être concédées aux colons. Il eut la bonté de m'offrir une place dans un de ses chariots. Sans cette circonstance fortunée, il m'aurait été presque impossible de traverser le Sneeuwberg, dans ce temps de l'année où presque tous les fermiers abandonnent les habitations qu'ils ont dans cette région froide et orageuse, et descendent avec leurs troupeaux dans les plaines, où l'air est plus doux et où ils passent l'hiver. Au printemps, ils regagnent les hauteurs, où les neiges sont fondues et remplacées par la plus belle végétation. »

Une dépêche arrivée le 29, et écrite par M. Melvill, agent du gouvernement à Griqua-Town, apprenait que des dissensions s'étaient élevées dans cette communauté à demi barbare, et pressait M. Stockenstrom d'envoyer une expédition contre les mécontents; mais ce dernier était trop prudent pour accéder à une sommation semblable. Cette nouvelle devait faire appréhender à Thompson de nouvelles difficultés, et même des dangers à courir dans le pays qu'il avait projeté de visiter; mais il résolut de les affronter plutôt que de perdre l'occasion favorable de continuer une excursion qui lui tenait tant à cœur.

On partit le 30 de bonne heure, et on suivit pendant quelque temps les détours de la vallée du Zondag-Rivier; ensuite on gravit sur le Sneeuw-

berg par une montée longue et roide, et l'on atteignit le soir la ferme de Modder-Fontein (fontaine bourbeuse). Thompson observe que dans la colonie il a rencontré une douzaine de lieux nommés de même, et à ce sujet il s'étonne de la stérilité de l'imagination des colons pour varier les dénominations des différents lieux; ils les désignent par des particularités communes à plusieurs endroits; ils ont rarement assez de sagacité pour saisir le trait distinctif qui les caractérise, et le placer dans le nom. Il ajoute que peut-être cela vient de la monotonie des paysages de l'Afrique méridionale; mais il n'en résulte pas moins de la confusion et des inconvénients pour le voyageur.

A deux milles de distance, une rivière se précipite d'un rocher haut de deux cents pieds dans une vallée pittoresque. Thompson alla visiter cette cascade. On partit le 31 dans la nuit, quoiqu'elle fût noire et orageuse; les cochers hottentots menaient avec une dextérité admirable et avec vitesse les chariots sur une route que l'on distinguait à peine, et qui, dans plusieurs endroits, était resserrée ou bien coupée par des rochers et des tranchées. On fit halte à une ferme dans un ravin. Le 1^er^ juin, la matinée était claire et froide. On vit à gauche le Compass-Berg ou le Spits-Kop, ainsi nommé de ce que le colonel Gordon estima son élévation à 6,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. On regarde cette montagne comme la plus haute de la colonie, à moins que le Winterberg, sur la frontière orientale, ne l'égale ou ne la surpasse. Du flanc méridional du

Compass-Berg jaillit la source principale du Groote-Vis-Rivier, et de son flanc septentrional celle du Zee-Koe-Rivier, un des affluents de l'Oranje-Rivier ou Gariep; de sorte que cette cime envoie ses eaux et dans l'Océan atlantique et dans la mer des Indes.

Dans la partie la plus haute de la chaîne du Sneeuwberg l'air était vif et perçant; les voyageurs jouirent là d'une vue très étendue. Les Bambus-Bergen (monts des Bambous), et le New-Hantam, pays qui forme l'extrémité nord-est de la colonie, se montraient dans le lointain à droite. A quelques journées de ces monts est la résidence d'un des chefs tamboukis; ses sujets visitent fréquemment les colons de ces cantons, et, bien différents des Cafres de la côte, vivent amicalement avec eux.

On campa dans le désert. Le lendemain matin, on vit la terre couverte de gelée blanche; la glace de la surface des mares avait six lignes d'épaisseur; le thermomètre marquait 26° (—2° 66). On passa devant une ferme, où le feu avait été mis à un immense tas de fumier, comme le seul moyen de s'en débarrasser; il brûlait depuis neuf mois, et la combustion devait en durer encore dix-huit. On dit à Thompson qu'un de ces monceaux avait brûlé pendant sept ans (1).

Depuis que l'on avait quitté les sommets du Sneeuwberg, on était descendu constamment. On suivait le cours du Zee-Koe-Rivier, qui n'était encore qu'un ruisseau. Le pays s'ouvrait peu à peu; les

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 91.

plaines étaient couvertes de gibier. A midi, l'on campa. On faisait cuire le dîner, lorsqu'on aperçut deux lions à six cents pas des voitures; ils se placèrent sur une hauteur, et regardèrent fixement la troupe. Pendant tout le repas on eut constamment les yeux sur eux, en ayant soin de tenir les armes prêtes pour une attaque; mais ils ne bougèrent pas, et au bout d'une heure on partit. Ces animaux causent de grands dommages dans ce canton : ils en veulent particulièrement aux chevaux. Voici comment on leur fait la chasse. Une douzaine de colons à cheval, armés de leurs grands fusils, après avoir reconnu, par le moyen des Hottentots ou de leurs chiens, le lieu où se tient le lion, s'en approchent à une distance modérée. Alors ils mettent pied à terre, et attachent les chevaux les uns aux autres par les brides et les licous; puis ils s'avancent à une trentaine de pas, en poussant les chevaux en avant, parce qu'ils savent que le lion ne sautera qu'à la moitié de cette distance, et qu'ils jugent à son air et à ses mouvements s'il est disposé à prévenir leur attaque. A mesure qu'ils viennent à lui, il les regarde d'abord tranquillement, et agite sa queue en signe de satisfaction; mais quand on arrive plus près, il commence à gronder, et s'accroupit de telle manière que l'on ne voit presque plus que sa crinière touffue et hérissée, et ses yeux lançant des regards enflammés. Il est au plus haut point de la colère, et, mesurant la distance, il va bondir sur les assaillants. C'est le moment critique, et la moitié de la troupe reçoit le signal de faire feu. Si on ne le tue pas de cette première décharge, il fond

comme l'éclair sur les chevaux : alors le reste de la troupe tire sur lui, et manque rarement de l'achever, après avoir perdu un cheval et quelquefois plus, et moins souvent quelque chasseur.

Les nombreuses troupes d'antilopes, de quaggas et de gnous animaient seules les vastes plaines où l'on marchait. Depuis son départ de Graaff-Reynett, Thompson n'avait aperçu ni un arbre ni un buisson. Les fermiers souffrent beaucoup de la rareté de matières combustibles dans ces régions désolées, et sont obligés de brûler, soit de petits arbustes ou la fiente sèche. Les oiseaux mêmes semblaient avoir abandonné ces régions. Notre voyageur n'y vit que des autruches, deux espèces d'outarde bonnes à manger, des cigognes, des pintades, et des corneilles à cou blanc.

Une ferme, où l'on s'arrêta le 2 juin, avait été délaissée par ses habitants, qui étaient allés, pendant la mauvaise saison, chercher un climat plus doux : on prit la liberté d'enfoncer la porte pour y passer la nuit. Le lendemain, en regardant du côté des Sneeuwbergen, on vit ces montagnes couvertes de neige, et on se félicita de les avoir traversées par un beau temps. On rencontra dans la plaine beaucoup de squelettes de gnous et de quaggas qui avaient été dévorés par les lions. Le pays s'abaissait constamment vers le nord, et offrait, à sa surface, plusieurs collines isolées. Souvent elles paraissaient tellement serrées les unes contre les autres, qu'il semblait qu'il n'y eût d'autre moyen de passer qu'en franchissant une crête de montagne; mais à mesure qu'on appro-

chait, on reconnaissait qu'elles étaient absolument séparées les unes des autres.

On rencontra, près d'une ferme, un Boschiman et sa famille, qui vivaient dans une petite hutte de joncs. Ces gens étaient de ceux qui vivent amicalement avec les colons. Ils étaient extrêmement misérables, presque entièrement dénués de vêtements, dans ce canton très froid, qui leur fournit à peine les moyens d'allumer du feu. L'homme venait de tuer un gnou, avec ses flèches empoisonnées; il avait coupé la partie percée par cette arme : toute la famille était occupée à manger l'animal.

Le soir, on entra encore sans façon dans une maison abandonnée temporairement. Thompson reconnut alors qu'il lui aurait été très difficile, et même impossible, de voyager seul à cheval dans ce pays, que les hommes civilisés quittent en hiver; et il se félicita d'être arrivé assez à temps à Graaff-Reynett pour accompagner le capitaine Stockenstrom. Des chariots traînés par des bœufs portaient le bagage; un chariot plus léger contenait les voyageurs; il était attelé de huit beaux chevaux; celui-ci parcourait six milles à l'heure, les autres allaient moitié moins vite.

Le 4, après avoir trouvé une autre famille de Boschimans, qui paraissait moins bien pourvue de vivres que la précédente, on arriva au Plettenberg's-Baaken, pierre érigée dans ce lieu par le gouverneur de ce nom, pour marquer les limites de la colonie de son temps; mais depuis, elles ont été franchies. Un peu plus loin, on fit halte à la maison de Van der Walt, terme de l'excursion du capitaine Stockenstrom.

Là on traversa le Zee-Koe-Rivier, dont on avait suivi la rive orientale; il était encore peu considérable, mais formait çà et là de grandes mares, que les colons nomment Zee-Koe-Gats, et qui sont assez profondes pour qu'un vaisseau de ligne puisse y flotter. Trente-cinq milles plus bas, il tombe dans le Cradock, qui est un des principaux affluents du Gariep; le confluent de ces deux rivières est à cent milles plus loin (1).

Il y avait chez Van der Walt un grand nombre de fermiers qui s'étaient retirés dans ce canton pendant la durée de l'hiver. Quelques uns y étaient venus pour accompagner le landdrost dans la visite du terrain qu'il allait faire; beaucoup d'autres, pour obtenir la concession de terres qu'ils occupaient déjà. Quand un de ces hommes a besoin d'une ferme au-delà des limites nominales de la colonie, il prend possession du meilleur emplacement qu'il peut trouver dans le pays des Boschimans : il en donne connaissance au landdrost, et adresse en même temps un mémoire au gouverneur, pour lui demander la concession de la ferme. Le mémoire est renvoyé au landdrost, pour en faire son rapport. Cependant le fermier obtient généralement la permission de conserver ce qu'il occupe, sous le titre de lieu demandé. L'ambition des colons africains de voir tous leurs enfants établis sur des fermes de six mille acres est très préjudiciable à l'amélioration de la colonie, parce qu'elle excite la population à s'étendre au-delà de ce que ses moyens

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 101.

lui permettent d'occuper, et l'habitue à une vie indolente, errante et nomade : ces gens se contentent de manger de la viande, plutôt que de chercher, par un travail régulier, à gagner une existence commode comme artisans. D'un autre côté, il est vrai que, dans cette partie de la colonie, un très petit nombre de fermes pourrait être subdivisé avec avantage, le pays étant si aride et l'eau si rare que six mille, et même dix mille acres de terre n'ont que la quantité d'eau suffisante pour une seule famille; et de vastes étendues de bons pâturages, ou du moins de ce qu'on appelle bons dans l'Afrique méridionale, sont souvent entièrement inutiles à cause du manque total d'eau dans leur voisinage.

Le défaut de bois est aussi un grand inconvénient, en conséquence duquel et de la vie errante des fermiers, ceux-ci n'ont que des maisons très petites, qui sont principalement occupées par leurs effets, tandis qu'eux-mêmes passent la plus grande partie de leur temps en plein air; plusieurs même n'ont pas de huttes, et vivent entièrement dans leurs chariots. Le climat, par sa sécheresse, par sa salubrité et sa douceur, favorise ce genre de vie. Les pluies ne tombent que dans les mois d'été; elles ne sont pas régulières, et ne sont dues qu'à des nuages orageux qui passent. Cependant elles suffisent pour nourrir les pâturages coriaces qui couvrent la terre, qui sont sains, et peuvent sustenter une grande quantité d'animaux. Quelques uns de ces fermiers nomades possèdent dix mille moutons et chèvres, et quinze cents à deux mille bœufs. D'autres sont comparati-

vement pauvres, ménagent leurs faibles troupeaux, et vont à la chasse pour la subsistance de leur famille et de leurs domestiques. Ces fermiers sont hospitaliers, mais en même temps bruyants et grossiers. Les hommes sont de taille et de structure athlétiques; les femmes sont également grandes, et en général jolies (1).

Thompson était décidé à continuer son voyage seul à travers le désert; le capitaine Strockenstrom le détermina, par ses instances, à accepter un de ses chariots avec deux Hottentots jusqu'au gué du Cradock, éloigné de deux journées, et en même temps donna l'ordre à Westhuizen, fermier, et magistrat d'un rang inférieur, de l'y accompagner avec quatre chevaux et un Hottentot, qui devait ensuite lui servir de guide. Thompson ne peut assez vivement exprimer sa reconnaissance de la sollicitude amicale du capitaine Stockenstrom pour faciliter ses projets.

Le 5, au lever du soleil, il dit adieu à cet homme si obligeant, qui lui remit un passe-port et un ordre adressé à tous les magistrats et autres colons de lui fournir des chevaux, des guides et tout ce dont il pourrait avoir besoin. Thompson partit dans le chariot à huit chevaux; deux fermiers et deux Hottentots à cheval l'accompagnaient, et quatre chevaux de main étaient destinés à son usage futur.

Le pays conservait son aspect monotone; cependant, à mesure qu'on avança, le terrain parut plus

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 104.

fertile; il était couvert d'herbes; les collines diminuaient de dimension et de nombre ; elles ressemblaient à des meules de foin éparses sur une prairie. On rencontra des fermiers avec leurs troupeaux ; ils ne pouvaient croire que Thompson osât s'aventurer seul avec un Hottentot au milieu du pays des Boschimans. Notre voyageur visita un kraal de ces sauvages, qui étaient amis des fermiers ou à leur service. Malgré leur misère extrême, car à peine ils étaient vêtus, et pour se défendre du froid se tapissaient les uns contre les autres sous de chétifs buissons, ils paraissaient fort gais, et demandèrent du tabac. Le lendemain, notre voyageur passa devant plusieurs de leurs kraals ; il vit les femmes occupées à fouir la terre pour en tirer la racine qui fait la base de leur nourriture. Vers deux heures il arriva sur les bords du Cradock, qui, dans cet endroit, avait douze mille pieds de largeur ; ses rives étaient ombragées par de beaux saules. Il le passa sans accident avec son Hottentot et ses quatre chevaux, salua son escorte de trois acclamations ; elle les lui rendit cordialement, et s'éloigna.

Le pays dans lequel Thompson et Frédéric son Hottentot venaient d'entrer différait beaucoup de la contrée aride et déserte qu'ils quittaient. On apercevait les contours magnifiques que décrivait le Cradock ; à l'ouest et au nord-ouest s'étendait presque à perte de vue un paysage immense, orné de bocages et vivifié par des multitudes de grands quadrupèdes. Les tourterelles, les ramiers, les aigles, et d'autres oiseaux, n'étaient pas moins nombreux. Des

traces récentes de lions et de Boschimans tirèrent fort désagréablement Thompson des réflexions riantes dans lesquelles il était plongé (1).

Au coucher du soleil, il atteignit le lieu nommé Ramah par Campbell; mais il n'y reste plus que de misérables ruines de quelques cabanes. On y alluma du feu, en dedans et en dehors, pour faire cuire le souper et pour écarter les lions, et on y renferma les chevaux : il y avait tout auprès une source d'eau excellente; toutefois, une autre circonstance ne laissait pas que de causer des inquiétudes à Thompson; il avait encore une longue route à parcourir jusqu'à Griqua-Town, et, persuadé qu'il rencontrerait des kraals de Griquas et de Corannas, chez lesquels il pourrait se procurer de la viande et du lait, il n'avait pas fait de provisions de vivres : heureusement son Hottentot avait été plus prévoyant; il emportait dans son sac une couple de petits pains et une saucisse, qui devaient le nourrir pendant cette journée. Maintenant il s'agissait de ménager soigneusement ces mêmes provisions. Bientôt Thompson s'aperçut que Frédéric ne connaissait que très imparfaitement la route de Griqua-Town, ce qui le contraria beaucoup; néanmoins, il cacha sa mauvaise humeur pour ne pas intimider son guide. Pendant la nuit, le sommeil des voyageurs fut un peu troublé par les bêtes sauvages qui vinrent boire à la source.

Afin de ne pas être victime de l'ignorance de son

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 115.

guide, Thompson prit le parti de diriger sa route soit par la boussole, soit d'après le cours du Cradock, dont il jugea qu'il ne devait pas trop s'éloigner. Le 7, il s'en rapprocha à un endroit où il y a un courant rapide occasionné par la masse entière des eaux qui est très resserrée entre les rochers. Les remous et les tourbillons produits par la force du courant avaient creusé dans les rochers des cavités ressemblant à des cuves dans lesquelles un grand nombre de petits galets étaient dans un mouvement continuel; ces creux sont réellement formés par le frottement perpétuel de ces pierres, surtout quand la rivière est basse, ce qui a lieu pendant plusieurs mois de l'été. Comme bientôt après elle décrit un grand détour à l'ouest, Thompson traversa une plaine sablonneuse, parsemée de buissons en quelques endroits, mais entièrement dépourvue d'eau. Il ne tarda pas, ainsi que son compagnon, à se sentir altéré, car le temps était très chaud, et avant midi ils étaient prêts à se trouver mal. Ils firent halte sur un tertre pour que les chevaux pussent se reposer; le thermomètre à l'ombre marquait 80° (21° 31). Cependant cette plaine aride était parcourue par des troupes innombrables d'animaux, dont la vue récréait un peu les idées des voyageurs. Quand ils se furent remis en route, Frédéric, qui examinait constamment le terrain pour y découvrir des traces de créatures humaines, déclara qu'il n'apercevait que celles des bêtes sauvages et des lions. Les vestiges de ceux-ci devenaient si fréquents que l'on put juger qu'ils étaient nombreux et peu éloignés; les squelettes

multipliés des bêtes qu'ils avaient dévorées confirmaient la justesse de l'observation de Frédéric, suivant laquelle partout où il y a beaucoup d'antilopes, de quaggas et d'autres animaux de ce genre, les lions ne sont pas à une grande distance.

« Bientôt, dit Thompson, nos yeux nous fournirent la preuve de cette assertion. Frédéric était en avant avec un cheval en laisse; je le suivais à une trentaine de pas avec un autre; il se tenait penché sur sa selle, ayant, je crois, peu dormi la nuit précédente. Tout à coup, ayant jeté mes regards d'un côté, j'aperçus, à ma consternation extrême, deux lions monstrueux couchés négligemment sous un buisson de mimosa, à une vingtaine de pas de notre chemin, la gueule à moitié ouverte, et montrant leurs dents terribles. Je reconnus notre danger, et je compris que nul effort ne pouvait nous sauver si ces animaux avaient l'idée de s'élancer d'un bond sur nous. En conséquence, je me composai, et je continuai silencieusement mon chemin, tandis que Frédéric, qui ne les avait pas vus, passa tranquillement devant eux. Je le suivis absolument du même pas, les yeux fixés sur les monstres, qui ne changèrent pas de posture. Quand nous en fûmes éloignés d'une centaine de pas, je m'approchai doucement de Frédéric, et lui disant de regarder pardessus son épaule, je lui indiquai les lions. Son visage exprima aussitôt une terreur excessive en voyant à quel danger nous venions d'échapper, miraculeusement. En même temps, il fut surpris de n'avoir pas aperçu ces lions, ayant, comme la plupart de ses

compatriotes, la vue perçante. Il me dit que j'avais agi très convenablement de ne pas manifester la moindre alarme en passant devant ces animaux; car autrement ils ne seraient peut-être pas restés si tranquilles. Il est probable que nous dûmes notre salut à ce que leur faim était apaisée; car il me semble, d'après le coup d'œil rapide que je pus jeter de leur côté, qu'ils venaient de dévorer un quagga » (1).

Les voyageurs doublèrent le pas; au bout d'une heure ils rencontrèrent une source, et plus tard une seconde, où ils remplirent une bouteille; le manque de bois les forçant de ne pas s'arrêter dans ce lieu, et ils ne découvraient point d'autre source. Enfin, le soleil venait de se coucher, ils atteignirent un terrain élevé où il y avait une touffe de mimosa; ils y firent un grand feu, et attachèrent tout près d'eux leurs chevaux, qui avaient parcouru près de cinquante milles dans cette journée, et autant les deux précédentes. Les pauvres bêtes n'avaient eu que rarement des occasions de paître.

Le 8, au point du jour, en jetant les yeux autour de leur campement, les voyageurs reconnurent, aux traces fraîches des lions et des hyènes, qu'un grand nombre de ces animaux féroces avait rôdé à moins de deux cents pas de leur gîte, et n'avait été empêché de fondre sur eux que par la vue des feux. En partant, Thompson et Frédéric s'engagèrent dans un défilé resserré, que le Hottentot nomma *Passage de Thompson*, et au-delà duquel on apercevait les

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 122.

montagnes situées de l'autre côté du Vaal ou Yellow-River. La belle herbe abondait, mais il n'y avait pas d'eau, sans laquelle les chevaux ne pouvaient pas manger. Enfin, les voyageurs se trouvèrent tout à coup sur les bords du Cradock, où ces animaux pâturèrent en liberté. On aperçut des traces toutes fraîches de Boschimans.

Thompson, en examinant sa carte, jugea que le chemin le plus court pour arriver à Griqua-Town était de passer de nouveau le Cradock, et de traverser le pays jusqu'à un gué de l'Oranje-Rivier. Il proposa ce projet à Frédéric, qui le combattit en alléguant l'impossibilité de l'effectuer, et le danger de rencontrer des lions plus farouches que les autres. Thompson fut sourd à ces représentations, et, après avoir soigneusement examiné la rivière, se mit en devoir de la passer. Malgré ses instances, le Hottentot ne voulut pas le suivre, et lui promit seulement d'imiter son exemple dès qu'il serait de l'autre côté. Aussitôt Thompson lança ses deux chevaux dans le Cradock ; l'eau n'avait que quatre pieds de profondeur ; il était déjà parvenu aux trois quarts de la distance, quand soudainement ses chevaux perdirent pied, et furent emportés par un courant rapide. Heureusement pour lui ils se laissèrent guider ; il leur fit rebrousser chemin ; bientôt ils retrouvèrent le fond pour poser leurs pieds, et atteignirent le rivage. « Je rendis grâces à Dieu, dit Thompson, de m'avoir fait échapper au danger le plus imminent que j'eusse jamais couru. Mon guide accourut à moi, et, s'empressant de me prendre la

main, témoigna par ses larmes sa joie sincère de me voir hors de danger ; il ajouta que si je m'étais noyé, il n'aurait jamais osé reparaître devant le capitaine Stockenstrom, qui lui avait spécialement enjoint de ne jamais me quitter sous aucun prétexte. Ces marques de sensibilité de Frédéric, dans cette occasion, me firent le plus grand plaisir ; le danger que j'avais couru, les alarmes et les privations que nous avions partagées ensemble, contribuèrent à me l'attacher plus étroitement, et je ne puis assez exprimer mes obligations au capitaine Stockenstrom de m'avoir procuré un guide si fidèle » (1).

Renonçant à toute idée de repasser le Cradock, Thompson résolut de suivre le cours de cette rivière jusqu'à son confluent avec le Yellow-River ; de traverser ce dernier au premier endroit convenable, et de gagner soit Griqua-Town, soit Campbell's-Dorp. Bientôt il rencontra un Coranna, monté sur un bœuf. Il ne put obtenir de lui aucun renseignement sur la route qu'il devait tenir. Plus loin, un Boschiman solitaire parut très surpris de la vue des deux voyageurs, qui ensuite se trouvèrent au milieu d'une troupe nombreuse de ces sauvages. N'ayant pas le désir de faire une plus ample connaissance avec eux, ils s'en éloignèrent au grand galop ; ceux-ci les regardaient bouche béante et sans bouger, les prenant apparemment pour l'avant-garde d'un gros détachement. Vers midi, Thompson et son compagnon arrivèrent au confluent du Cradock et du Yellow-Ri-

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 130.

ver (1). Thompson fut étonné de ce que celui-ci était le plus considérable. Le paysage lui parut d'une magnificence admirable.

En suivant les bords du Yellow-River pour trouver un gué, les voyageurs passèrent devant plusieurs kraals de Corannas, et s'arrêtèrent à quelques uns pour y prendre des informations; mais ils n'y trouvèrent que des femmes et des enfants qui ne comprirent ni leur langage, ni leurs signes. Ces gens simples montraient un étonnement extrême, qu'ils exprimaient en s'écriant : Ah! ah! Au bout d'une heure de chemin plus loin, les voyageurs aperçurent un gué; la rivière avait à peu près six cents pieds de largeur, et seulement trois pieds de profondeur, mais elle était très rapide. On sait aujourd'hui que le Yellow-River et le Cradock sont principalement alimentés par les pluies périodiques qui tombent dans les montagnes voisines de la baie de Lagoa; elles sont à leur plus grande hauteur de décembre en avril: alors on ne peut les traverser qu'avec des radeaux, ou à la nage. En ce moment elles diminuent très rapidement; et au mois d'août, elles sont au point le plus bas.

Les voyageurs ayant partagé leur dernière croûte

(1) Le nom anglais de cette dernière rivière est la traduction de Ky-Gariep; dénomination par laquelle les Corannas le désignent. Les Griquas et les fermiers l'appellent Vaal-Rivier, qui, en hollandais, offre à peu près le même sens. Les Corannas nomment le Cradock Nou-Gariep (rivière Noire). Le mot *gariep*, qui, en coranna, signifie rivière, est appliqué, par prééminence, au fleuve formé par la réunion des autres, et connu dans la colonie sous le nom de Groote-Rivier, ou Oranje-Rivier.

de pain, qu'ils avaient ménagé jusque là, partirent pour Campbell's-Dorp. Le pays était parsemé de cailloux et couvert de buissons d'acacia. Il n'y avait pas de chemin tracé; ils couraient à chaque instant le risque de tomber dans les trous nombreux du grand fourmilier. Au coucher du soleil, ils aperçurent un nuage de poussière produit par les troupeaux des Griquas, retournant à leurs kraals, et bientôt après entrèrent dans le village, au grand étonnement des indigènes, qui ne pouvaient deviner qui était Thompson, ni l'objet de sa venue.

« Toutefois, dit-il, je fus accueilli cordialement, et invité à loger dans la maison d'un des chefs. Cependant la nouvelle de mon arrivée se répandit promptement dans le village, et en quelques minutes la maison fut remplie de gens empressés de satisfaire leur curiosité. On supposa d'abord que j'étais le landdrost de Graaff-Reynett, ou quelque personne qu'il avait envoyée au sujet des brouilleries de leur communauté; et l'on supposa que j'avais laissé derrière moi mon escorte. Plusieurs sondaient mon Hottentot sur ce sujet; mais quand il leur eut assuré que mon voyage n'avait pas un but politique, et que j'étais un simple particulier, qui était venu se confier seul à leur hospitalité, ils exprimèrent le désir de me rendre tous les services qui étaient en leur pouvoir. »

Thompson apprit bientôt qu'il se trouvait chez Abraham Kok, dont les frères Corneille et Adam étaient présents. Les voyageurs précédents ont fréquemment parlé de cette famille. Ces Griquas furent très étonnés de ce que Thompson s'était ainsi aven-

turé à parcourir seul le pays des Boschimans, où même des blancs bien accompagnés sont sujets à être attaqués par ces sauvages, et où les lions exercent leurs ravages.

Les gens au milieu desquels était Thompson avaient quitté Griqua-Town, parce que des mesures prises par M. Melvill, agent du gouvernement, et dont il a été question dans la relation de Philip, les avaient mécontentés. M. Melvill avait jugé à propos d'élever à la principale autorité un certain Waterboer, que les autres Griquas regardaient comme de basse naissance, parce qu'il descendait d'un Boschiman : ils refusèrent donc de le reconnaître, et plusieurs chefs s'en allèrent, disant que l'agent anglais avait empiété sur leurs droits héréditaires; ce qu'ils ne devaient pas souffrir. M. Melvill les avait déclarés rebelles, et, n'ayant pas de moyens pour les contraindre à la soumission, s'était adressé au landdrost de Graaff-Reynett, pour qu'il envoyât une expédition contre eux : mais M. Stockenstrom, aussi humain que prudent, avait refusé d'obtempérer à cette demande.

Ces chefs exposèrent leurs griefs à Thompson, qui promit d'en faire part au gouverneur du Cap, et, en attendant, leur proposa de l'accompagner à Griqua-Town, pour essayer s'il ne serait pas possible d'ajuster l'affaire avec M. Melvill : ils y consentirent, et il fut convenu que Corneille et Adam Kok partiraient avec lui. Les chefs lui fournirent de plus un guide et des chevaux frais, les siens étant rendus de fatigue. Le village de Campbell renferme quelques huttes en

roseaux éparses, et trois à quatre maisons un peu mieux construites, où demeurent les chefs. Ce lieu est pourvu de bonne eau, et les habitants possèdent de nombreux troupeaux de gros bétail et de brebis, ainsi que beaucoup de beaux chevaux.

La route au-delà de Campbell's-Dorp traversait, comme la précédente, un pays pierreux et embarrassé de buissons épineux; les Boschimans se mettent en embuscade derrière ces abris, que les Griquas s'efforcent inutilement d'extirper, et causent beaucoup de dommages à ce peuple, de même qu'aux autres tribus pastorales du voisinage; aussi sont-ils poursuivis avec autant d'animosité par ces peuplades que par les fermiers (1).

A peu près à moitié chemin, Thompson rencontra M. Sass, missionnaire qui revenait de Griqua-Town à Campbell's-Dorp, sa résidence. Il a épousé une femme hottentote, et vit depuis long-temps parmi les tribus sauvages de l'intérieur. L'arrivée de la petite troupe de Thompson à Griqua-Town y excita une grande surprise, parce que la vue d'un homme blanc fit supposer que c'était M. Stockenstrom. Une lettre de ce landdrost, que notre voyageur remit à M. Melvill, et une courte explication qu'il lui donna, calmèrent les inquiétudes qu'avait causées à celui-ci la venue de ceux qu'il traitait de rebelles. Cet agent raconta les événements qui avaient amené la défection des Kok et des autres chefs. Thompson ne put décider positivement si les fugitifs avaient formé le

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 144.

complot de le massacrer, ainsi que Waterboer et leurs principaux adhérents, ou si ce projet que Melvill leur attribuait n'était pas une pure invention de gens qui avaient abusé de sa crédulité pour l'exaspérer davantage contre leurs rivaux. Du reste, Thompson rend justice au caractère humain et désintéressé de Melvill; mais il pense que les malheureux résultats de son intervention dans les affaires des Griquas peuvent faire douter qu'il ait les qualités nécessaires pour exercer une influence salutaire sur l'esprit d'hommes à demi barbares (1).

Le tableau que Thompson trace de Griqua-Town, de ses environs et des mœurs de ses habitants, ressemble à celui que Campbell et Philip en ont donné. Il présume comme eux que l'aridité du terrain des environs, et l'irrégularité des saisons, apporteront toujours de grands obstacles aux progrès de l'agriculture, et à ceux de la civilisation qui en sont la suite. Les pluies tombent non à des époques fixes, mais seulement en été pendant les orages. Leur absence prolongée détruit non seulement les productions des champs et des jardins, mais brûle aussi les pâturages, de sorte que les Griquas sont obligés de se transporter, avec la plus grande partie de leurs bestiaux, à des sources lointaines où il y a de l'herbe. D'ailleurs le pays manque de bois; il y a cependant de gros mimosa dans le voisinage, mais le bois en est

(1) Il est bon de comparer le récit de Thompson avec celui de Philip pour toute cette affaire : les détails diffèrent; mais on reconnaît aisément que la conduite de Melvill avait causé tout le mal.

trop dur pour les usages ordinaires; on ne peut le façonner qu'avec beaucoup de difficulté; et souvent les outils se brisent. Les Griquas sont donc obligés d'aller chercher sur les bords du Gariep le bois de charpente dont ils ont besoin, quoiqu'il ne soit pas de la meilleure qualité, puisqu'il est fourni par le saule (1).

Melvill, en causant des Betchouanas avec Thompson, lui raconta que, quelques jours avant, un bruit très étrange était venu jusqu'à lui, relativement à une nation ou horde immense arrivant du nord-est: on disait qu'elle ravageait le pays, et exterminait quiconque osait s'opposer à son passage. Des détails extravagants se mêlaient à ces rumeurs; on prétendait que cette horde était en partie composée d'hommes blancs, à barbe et à cheveux longs, conduite par une géante qui n'avait qu'un œil au front; et on ajoutait tant d'autres absurdités, que M. Melvill, apprenant que la nouvelle venait de chez les Betchouanas, était disposé à la regarder comme une fable de leur invention; mais on reconnut bientôt qu'elle avait un fondement réel. En effet, M. Moffat, un des missionnaires résidant à Lattakou, arriva le jour même, et exposa aussitôt le sujet de sa visite inattendue. Il venait réclamer l'aide des Griquas pour repousser cette horde d'ennemis étrangers, qui étaient alors occupés à piller et à égorger les tribus des Betchouanas dans le nord, et s'approchaient avec promptitude du pays des Matclhapis. « Les bruits

(1) Thompson's *Travels*, p. 149.

parvenus à Kourouman, relativement à cette horde sauvage, dit Thompson, n'étaient pas moins étranges que ceux que venait de me répéter M. Melvill. Les fugitifs, échappés à la rage de ces ennemis, les représentaient comme composant une armée immense de pillards, conduite par plusieurs chefs, et formée de peuples de différentes couleurs; la plupart noirs et presque nus; d'autres, d'une teinte jaunâtre comme celle des Hottentots; d'autres enfin, parfaitement blancs, avec la barbe et les cheveux longs, et vêtus à l'européenne. On les disait armés de massues et de javelines, et d'un instrument court et courbé comme un cimeterre. Leur grand nombre et leur férocité guerrière les faisaient regarder comme presque invincibles; enfin, on affirmait confidentiellement qu'ils étaient cannibales. Ils étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. On ne désignait pas positivement le point précis d'où ils étaient originairement venus; mais ils avaient d'abord fondu sur les Lehoyas, tribu de Betchouanas dans le sud-est; de là ils avaient pénétré dans le pays au nord jusque chez les Wankits, qui les avaient repoussés; alors ils s'étaient tournés vers la colonie. Après avoir défait et pillé tous les autres peuples qu'ils avaient rencontrés, au nombre de vingt-huit, ils se dirigeaient, suivant les dernières nouvelles, sur le vieux Lattakou. Selon les fugitifs, leur projet était de piller ce lieu et le nouveau Lattakou, et la ville de Kourouman, puis d'attaquer les Griquas. Les Betchouanas les nommaient les Mantatis. »

Matibé, roi des Matclhapis, se préparait à fuir

avec toute sa tribu, à moins que les Griquas ne vinssent à son secours pour repousser ces formidables ennemis; et il avait, en conséquence, prié M. Moffat de partir pour Griqua-Town. M. Melvill n'était pas peu alarmé ni embarrassé. Il convoqua tout de suite une réunion de tous les chefs griquas qui se trouvaient alors dans le village, y compris les mécontents. Thompson et M. Moffat assistèrent au conseil de guerre. Après une délibération longue et sérieuse, les Griquas prirent la résolution de réunir leurs forces avec toute la célérité possible, et de marcher au secours des Betchouanas. Des messagers furent aussitôt expédiés aux postes éloignés pour demander des hommes et des armes. Thompson vit avec plaisir l'unanimité et la cordialité qui présidèrent à l'adoption de cette mesure énergique, et l'oubli, au moins pour un temps, de toutes les jalousies et brouilleries intestines. Les chefs griquas calculèrent qu'ils pourraient réunir, en quelques jours, deux cents hommes montés sur des chevaux et armés de fusils; s'ils avaient eu le temps nécessaire, ils auraient pu mettre en campagne le double de ce nombre. Ils promirent d'amener cette troupe à Kourouman en dix jours, et il fut convenu que dans l'intervalle Moffat et Thompson iraient encourager Matibé et sa tribu, afin de les empêcher de faire retraite avant l'arrivée des Griquas. En calculant la quantité de leurs munitions, ces deux Européens reconnurent que l'on ne pouvait rassembler que cinquante livres de poudre, en y comprenant ce

que Moffat avait à Kourouman, et dix livres que Thompson avait apportées.

Notre voyageur partit le 11, à cheval, avec Moffat; il avait pris un domestique betchouana, au lieu de Frédéric, qu'il laissait à Griqua-Town jusqu'à son retour. Ils rencontrèrent une centaine de Betchouanas de la tribu des Karriharris, qui allaient à Griqua-Town échanger des peaux de chat sauvage et de chacal contre des verroteries, des boutons et autres menus objets. On estime que leur pays est éloigné de trois cents lieues dans le nord. Des Griquas, chez lesquels les voyageurs logèrent, ne furent pas plus tôt instruits de la levée qui avait lieu parmi leurs compatriotes, qu'ils convinrent de se tenir prêts à marcher avec l'expédition qui irait au secours de Lattakou. En avançant, Thompson trouva que l'aspect du pays devenait plus agréable; on apercevait de vastes plaines couvertes de longues herbes et parsemées de touffes d'acacias; le gibier y paraissait abondant. Le soir, il aperçut les plaines du Kourouman, qui se prolongeaient à perte de vue; une chaîne de coteaux s'étendait à gauche. A huit heures du soir il entra dans la capitale des Matclhapis (1).

(1) « Ce peuple, dit M. Thompson, est nommé Matchappis par Campbell, et Batchapins par Burchell. Si je puis m'en rapporter à mon oreille, l'orthographe adoptée par ces deux voyageurs est incorrecte. En même temps je dois convenir que l'articulation des indigènes paraît si indistincte à une oreille européenne, que l'étrange diversité de l'orthographe des noms propres, dans les différentes relations, n'est nullement surprenante. »

« Notre premier soin, dit Thompson, fut de demander à M. Hamilton le missionnaire si l'on avait des nouvelles récentes de la marche des ennemis; il répondit que divers bruits couraient parmi les Betchouanas, mais que l'on ne pouvait ajouter foi à aucun, à moins qu'il ne fût bien positivement confirmé, ces gens étant de grands conteurs et de grands propagateurs de faux rapports; il ne paraissait pas que le roi ni aucun de ses capitaines eussent appris rien qui méritât confiance. »

Le lendemain matin, les voyageurs furent honorés de la visite du roi Matibé, de sa femme Mahouta, et d'un grand nombre de capitaines et de personnes de la suite. Matibé exprima une grande satisfaction du retour de son ami Moffat ou Michat, comme il prononçait son nom; et quand il fut informé de la résolution des Griquas, de venir promptement à son secours avec des chevaux et des fusils, il en témoigna beaucoup de reconnaissance et de plaisir. « Alors, dit Thompson, je fus présenté au roi par M. Moffat, qui lui expliqua qui j'étais, et que j'avais entrepris un long voyage à cheval pour voir son pays. Matibé demanda si je n'avais pas de crainte d'être venu si loin et parmi un peuple de sauvages; je lui répondis que non, ayant la plus grande confiance en lui et dans ses compatriotes. Il repartit gracieusement qu'il était content de me voir; qu'il estimait les hommes blancs, et que j'étais le bienvenu à Kourouman » (1).

Après avoir parcouru Kourouman, dont il donne

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 166.

une description conforme à celle que les autres voyageurs ont publiée, soit de cette ville, soit de Lattakou, Thompson alla avec M. Moffat rendre ses devoirs au roi, à qui il fit présent d'une tabatière remplie de tabac. Il offrit à sa principale femme une chaîne dorée, qu'il eut l'honneur de lui attacher autour du bras; il en donna une semblable à une de leurs filles, et une troisième à Piklou leur fils, jeune homme d'une belle figure, âgé de dix-sept ans, et héritier présomptif.

Thompson visita ensuite plusieurs capitaines chez eux; chacun lui présenta de la bouillie dans un vase de terre, et la goûta d'abord pour montrer probablement qu'elle était bonne. Un de ces capitaines était Munamits, qui avait servi de guide à Campbell dans son second voyage. Dans leur course, les deux blancs s'approchèrent d'une maison où de jeunes filles, qui venaient d'atteindre l'âge de treize ans, célébraient la cérémonie du boïalloa, qui est accompagnée de chants, de grands cris et de bruit. Quoiqu'ils sussent que les femmes seules sont admises à cette fête, ils demandèrent la permission d'entrer. Après un instant de délibération, une vieille femme s'écria d'un ton solennel : « Ce sont des dieux, qu'ils entrent! » Ce fait peut donner une idée de la haute opinion que ces peuples ont de la supériorité des Européens; mais Moffat réprimanda cette femme, en lui disant : « Nous ne sommes que des hommes comme vos compatriotes. » Les voyageurs virent réunies dans cette maison toutes les jeunes filles qui subissaient la cérémonie du boïalloa, sous la surintendance de quel-

ques vieilles femmes; elles étaient vêtues de la manière la plus ridicule que l'on pût imaginer, et chacune avait la moitié du visage peinte en blanc. Quand elles sortent, elles évitent autant qu'elles peuvent la vue des hommes, et chacune porte une longue branche d'arbre épineux pour écarter les petits garçons importuns.

Dans la matinée, le roi avait fait annoncer la tenue d'un grand conseil pour le lendemain; des messagers avaient été dépêchés dans toutes les villes et les lieux obéissant à Matibé, pour appeler le peuple à ce pitso. Cependant, malgré l'état critique des affaires, Thompson fut constamment suivi d'une foule de gens de la classe inférieure qui mendiaient du tabac. L'après-midi, il examina avec plaisir les travaux faits par MM. Moffat et Hamilton, et dont Philip a parlé (1). Étant allé ensuite à un coteau, éloigné d'environ quatre milles à l'ouest de la ville, pour y observer une couche remarquable de pierre blanche, il vit que près de cette montagne les petits garçons, qui gardaient le bétail, s'amusaient à dessiner grossièrement des figures sur les rochers.

Campbell a décrit un pitso, et le lieu où il se tient; celui auquel Thompson assista présenta les mêmes particularités. Après qu'on eut dansé, Matibé s'étant placé au milieu de l'assemblée, ordonna de faire silence; les guerriers répondirent par un gémissement profond à cette sommation; ensuite le roi tira une sagaie de derrière son bouclier, et, la

(1) Tome XIX, p. 371, etc.

dirigeant vers le nord-est, prononça une malédiction contre les Mantatis, et leur déclara la guerre. Les guerriers exprimèrent leur approbation par un sifflement. Alors il tourna sa flèche au sud-ouest en prononçant une malédiction contre les mangeurs de bœuf ou Boschimans; on y répondit de la même manière; puis il remit la sagaie à sa place, et parla ainsi : « O vous, fils de Mallahavan! les Mantatis sont un peuple fort et victorieux. Ils ont détruit plusieurs grandes nations; ils sont en marche pour nous exterminer. Moffat a reçu des renseignements sur leurs exploits, leurs armes, leur manière de combattre, leurs mauvais desseins. Par les soins de Moffat, nous voyons tout notre danger. Nous, Betchouanas ou Matclhapis, Matclharous et Maïris, ne sommes pas en état de résister aux Mantatis; mais les Griquas ont été appelés par Moffat à notre secours. Il a tenu un conseil avec leurs chefs; ils arrivent à cheval pour se joindre à nous contre l'ennemi. Nous devons par conséquent concerter, décider, et complétement résoudre de nous défendre. C'est une grande cause, elle concerne notre existence comme peuple.

« Vous avez été témoins de l'intérêt que Moffat a pris à notre sûreté; si nous suivons son exemple, les Mantatis n'avanceront pas un pas de plus. Vous voyez tous que les Macouas (hommes blancs ou civilisés) sont nos amis. Vous voyez là Thompson, un chef du Cap, qui est venu à cheval pour nous voir : il n'est pas venu pour épier derrière nos maisons comme un espion; mais il est venu ouverte-

ment et avec confiance; ses intentions sont bonnes; il est un de ceux sur lesquels la lumière du jour peut luire; il est notre ami. Je vais maintenant entendre quelle est l'opinion générale. Que chacun énonce librement son idée. »

Alors Matibé fit avec sa sagaie les mêmes gestes qu'avant de parler; puis il en tourna la pointe vers le ciel, et tout le monde s'écria : « *Poula* », c'est-à-dire pluie ou bénédiction; et il s'assit au milieu de cris répétés et d'autres marques d'approbation. Ensuite les guerriers exécutèrent leur danse martiale accompagnée d'acclamations; ce qui eut lieu après le discours de chaque orateur, excepté d'un seul. L'un parla des services rendus par Moffat, et de la force extrême des Mantatis, en demandant ce qu'il fallait faire, et adressa des reproches aux Matclhapis sur leur forfanterie chez eux, et sur leur faiblesse vis-à-vis de leurs ennemis; puis il les exhorta à être braves. Un autre réitéra les mêmes reproches et les mêmes exhortations. Un quatrième leur recommanda d'attendre l'arrivée des Mantatis pour les attaquer; mais il fut interrompu par un jeune capitaine qui lui fit des reproches sur son discours. Un sixième orateur accabla encore les Matclhapis de réprimandes sur leur lâcheté, et supplia les guerriers de réserver leur courage pour le jour du combat; puis il gronda Matibé sur la négligence qu'il montrait pour la sûreté de son peuple : « Réveille-toi maintenant, lui cria-« t-il, et prouve aux capitaines et aux guerriers que « tu es roi et homme. » Un septième insista sur la nécessité d'attaquer l'ennemi, et recommanda l'union

aux guerriers. Le huitième invita ses compatriotes à être fermes et à se conduire comme des Macouas. Le neuvième appela l'attention de l'assemblée sur les discours tenus auparavant, et répéta les mêmes choses. Le dixième déclara qu'il ne prenait la parole que pour approuver ce qui avait été dit, que le sujet de la réunion avait été complétement expliqué, et que personne ne pouvait dire qu'il ignorait cette discussion.

Matibé se leva de nouveau, après les gesticulations ordinaires, reprit sa place au milieu de l'assemblée, et ordonna de faire silence. Dans ce discours final, il parla de toutes les harangues qui avaient été prononcées, et approuva ou blâma ce qui avait été dit; puis il continua ainsi : « Il est clair que notre meilleure politique est de marcher contre l'ennemi avant qu'il s'avance. Que nos villes ne soient pas le théâtre de la guerre; que nos maisons ne soient pas souillées par l'effusion du sang; que le sang de l'ennemi soit répandu à une distance de nos femmes et de nos enfants. Cependant quelques uns de vous parlent comme des ignorants; vos discours sont des propos d'enfants ou d'hommes confondus. Je suis laissé presque seul : mes deux frères m'ont abandonné; ils ont pris des femmes dans une autre nation, et permettent à leurs femmes de les conduire; leurs femmes sont leurs rois. » Alors se tournant vers ses jeunes frères, il les menaça de sa malédiction, s'ils suivaient l'exemple des autres. S'adressant de nouveau au peuple, il s'écria : « Vous marchez au-dessus de ma tête pendant que je dors; mais vous voyez

que les sages Macouas me respectent. S'ils n'avaient pas été nos amis, nous aurions déjà été obligés de fuir devant l'ennemi.» Ensuite il donna des éloges à un des orateurs, accabla les femmes de reproches, gronda les guerriers, leur ordonna d'obéir sans murmurer, de proclamer dans leurs tribus le résultat de ce pitso, et de se préparer à combattre. Enfin, se tournant une seconde fois vers les vieillards et les femmes, il s'écria : «N'empêchez pas les guerriers, par vos timides conseils, de courir au combat! Non, excitez le guerrier à la gloire, et il reviendra vers vous avec d'honorables cicatrices; des marques récentes de valeur couvriront sa cuisse(1), et alors nous répéterons le chant et la danse de guerre, et nous raconterons l'histoire de nos exploits» (2).

Ce discours fini, l'air retentit d'acclamations; les guerriers recommencèrent leur danse, à laquelle la multitude se joignait quelquefois, les femmes arrachant fréquemment les armes aux hommes, et les brandissant en l'air. Tout le monde, sans distinction d'âge, fit, pendant plus de deux heures, les gestes les plus extravagants et les plus grotesques. Vers la fin de l'assemblée, un messager du roi remit à chaque capitaine une branche de mimosa; ce qui signifiait qu'une assemblée particulière des guerriers se tiendrait le lendemain dans les montagnes, afin de discuter quelques sujets qu'il ne convenait pas de traiter publiquement en présence des femmes, des enfants,

(1) Les guerriers reçoivent une nouvelle cicatrice à la cuisse, pour chaque ennemi qu'ils tuent dans une bataille.

(2) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 189.

et des gens de la classe inférieure; ensuite chacun s'en retourna chez soi. M. Moffat dit à Thompson que c'était le pitso le plus important et le plus intéressant auquel il eût assisté.

Dans la soirée, des Matclhapis, arrivés de Lattakou, annoncèrent que les Mantatis étaient actuellement à la ville des Barolongs, qui en est peu éloignée, et que Mahoumapélo, chef de Nokeuning, ville située à dix-huit milles au nord-est de Lattakou, se préparait à prendre la fuite. Cette nouvelle était accompagnée de détails incroyables sur le nombre et la férocité des ennemis, et propres à remplir l'imagination des Betchouanas d'horreur et d'épouvante. Un de ces messagers affirma qu'il avait vu un Barolong qui, après avoir été fait prisonnier par les Mantatis, s'était échappé, et affirmait positivement qu'ils étaient anthropophages, ayant été témoin oculaire du fait. Il soutenait que le roi des Tamachas, pris par ces barbares, avait été forcé de leur servir de guide pour les mener à Lattakou. Il ajouta que leur intention était de piller cette ville et Kourouman, puis de s'avancer dans le pays des Griquas. Il leur avait dit que, s'ils allaient plus au sud, ils rencontreraient un peuple blanc et puissant qui les détruirait. Ils répondirent que les blancs étaient leurs pères, ne leur feraient aucun mal, et leur donneraient des vivres. D'ailleurs, cet homme confirma plusieurs des particularités que l'on savait déjà relativement à ce peuple.

Le dimanche 15, le service divin fut célébré par les missionnaires, dans la chapelle, en hollandais, et traduit en betchouana par un interprète. Les indi-

gènes n'étaient pas nombreux; on pouvait supposer que dans ce moment leurs affaires temporelles les occupaient entièrement; mais les missionnaires dirent à Thompson que jamais ils n'étaient assidus aux prières. « Ce doit être, observe ce voyageur, un travail d'une difficulté extrême de prouver l'importance des vérités de la religion à un peuple qui, avant l'arrivée des missionnaires, n'avait pas la moindre idée d'un état futur, et avait à peine une notion vague et confuse de la Divinité. Ces pieux ouvriers ont sans doute besoin de beaucoup de temps et de patience pour opérer la conversion finale de ces tribus; cependant, quoiqu'ils n'y soient pas encore parvenus, il ne faut pas s'imaginer qu'il ne soit résulté aucun avantage, ni aucun progrès réel de leurs efforts. Au contraire, je pense que ce que MM. Hamilton et Moffat ont déjà effectué est très important, puisque cela prépare la voie à des améliorations futures parmi les tribus des Betchouanas. La douceur, le désintéressement et la prudence de ces hommes recommandables leur ont déjà gagné la confiance entière et le respect de Matibé et de son peuple. Il n'est pas probable que l'exemple qu'ils leur ont donné en cultivant la terre, et en recourant au procédé de l'irrigation, inconnu auparavant parmi les indigènes, puisse être perdu pour ces hommes doués de beaucoup d'intelligence. J'ai appris depuis que la pratique de l'irrigation fait des progrès parmi eux, et qu'il y existe une grande concurrence pour l'usage des cours d'eau. C'est un grand pas de fait, et il ne peut manquer de conduire à de plus importants » (1).

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 194.

Le conseil secret, annoncé la veille, fut tenu sur un coteau éloigné d'environ huit milles; mais rien de ce qui y fut discuté ou décidé ne parvint à la connaissance du public.

L'état d'alarme et de désorganisation des tribus indigènes faisant entrevoir à Thompson que son voyage ne pourrait avoir aucun résultat avantageux pour son commerce, il résolut de retourner sans délai au Cap. Toutefois il éprouva le désir de connaître un peu plus positivement ces Mantatis, dont il entendait si souvent parler depuis quelque temps, ou du moins d'obtenir des renseignements plus authentiques et plus directs sur leur compte. Il communiqua donc à M. Moffat son intention d'aller à cet effet jusqu'à Lattakou. Ce missionnaire lui proposa aussitôt de l'accompagner. Ils partirent à cheval le 16 juin : le chariot de M. Moffat devait les suivre. Les habitants sortirent en foule pour regarder les voyageurs, ou plutôt leurs chevaux; car cet animal est pour les Betchouanas un objet d'étonnement comme un éléphant pour les Anglais.

Les voyageurs marchèrent dans un pays parsemé de touffes de mimosa et abondant en gibier; puis ils entrèrent dans des plaines à perte de vue et couvertes d'herbe ondoyante. Ils trouvèrent leur voiture déjà arrivée sur les bords du Maquarin, et entourée d'une troupe nombreuse. M. Moffat conjectura avec raison que c'était celle d'Arend, esclave fugitif, dont il avait entendu parler, et qui errait dans ces cantons. Cet homme était assis dans son chariot, son fusil à la main, prêt à se défendre jusqu'à la dernière extrémité; car il croyait voir des colons venus

pour l'arrêter. Quand il fut rassuré à cet égard, la bonne intelligence fut établie respectivement. Arend apprit aux voyageurs qu'il avait appartenu à un fermier du Sneeuwberg, dont les mauvais traitements l'avaient forcé à s'échapper de la colonie sept ans avant; depuis ce temps il menait une vie errante parmi les tribus de l'intérieur. Il avait acquis, par le produit de son trafic, un chariot, un fusil, une quantité considérable d'ivoire, et à peu près quatre-vingt-dix têtes de bétail. Sa troupe se composait de Cupidon Kakkerlackie, vieux Hottentot connu par les relations de Campbell, et qui avait avec lui sa femme, et de plusieurs Betchouanas des tribus des Barolongs, des Maroutzis et des Wankitz, qu'il avait ramassés en voyageant au milieu d'elles. Il avait quitté Nokeuning à l'approche des Mantatis; il raconta qu'il avait accompagné Campbell dans son dernier voyage, et déclara qu'il aurait été prêt à suivre Thompson jusqu'à la baie de Lagoa, sans l'apparition des Mantatis; car il pensait que nul autre obstacle ne s'opposait à l'accomplissement de cette excursion.

Arend ayant convaincu, le lendemain, Thompson et Moffat qu'il ne serait pas prudent d'aller plus loin, à cause des détachements de Mantatis qui rôdaient dans le pays, ils se décidèrent à rebrousser chemin. Ils dirent en conséquence à leurs gens de s'en retourner avec le chariot, et se dirigèrent vers la source du Kourouman, que Thompson regarde comme la plus abondante qu'il y ait dans cette partie de l'Afrique. Mais ce voyageur ne put rien apprendre

du grand serpent dont les indigènes avaient parlé à Lichtenstein qui l'a décrit (1). Ce fut le terme de la course de cet Allemand au nord. En suivant le cours de la rivière vers la ville, Thompson et Moffat rencontrèrent des Betchouanas pauvres, occupés à préparer du poison pour leurs flèches; ils faisaient cuire une substance végétale jusqu'à ce qu'elle acquît une consistance glutineuse : on ne put apprendre quel était le nom de cette plante, ni si le suc qu'elle rendait était mêlé à un poison minéral ou animal, comme le pratiquent les Boschimans.

Les habitants de Kourouman furent très surpris du prompt retour des voyageurs. Leurs inquiétudes et leurs alarmes s'étaient beaucoup accrues depuis l'arrivée des messagers de Mahoumapélo, chef de Nokeuning. Celui-ci annonçait que les Mantatis lui avaient expédié deux femmes barolongs, qu'ils avaient faites prisonnières, et les avaient chargées de lui déclarer qu'ils venaient pour manger le grain et le bétail de tous les Betchouanas, et qu'ensuite ils marcheraient contre les Macouas. Les habitants de Kourouman avaient l'air de se préparer avec beaucoup d'activité à la guerre.

On vit arriver, le 18, de nouveaux messagers de Nokeuning; les habitants de cette ville l'avaient abandonnée; les Mantatis n'en étaient plus qu'à une petite distance. L'inquiétude des Matclhapis était au comble; les blancs conjecturèrent qu'ils n'étaient pas en état de résister. Matibé était allé avec plu-

(1) Tome XVIII, p. 163.

sieurs capitaines dans les villages voisins pour lever un plus grand nombre d'hommes. « Nous n'étions pas sans quelques craintes, dit Thompson, que l'armée des Mantatis, ou un de leurs détachements, ne fondît à l'improviste sur nous avant l'arrivée des Griquas; et M. Moffat commençait, bien qu'avec répugnance, à songer à la fuite.

« Le soir, pendant que nous nous entretenions sur ce sujet, nous entendîmes frapper avec force à la porte; et quand elle fut ouverte, Sampin, un des capitaines de Matibé, la terreur et l'effroi peints sur le visage, se précipita dans l'appartement. Dès qu'il fut en état de parler, il s'écria : « Les Mantatis! « les Mantatis! » ce qui nous effraya beaucoup; car l'agitation du pauvre Sampin nous fit d'abord croire que les ennemis entraient dans la ville. Enfin, nous apprîmes que cette nouvelle alarme venait de ce qu'on avait annoncé l'entrée des Mantatis dans Nokeuning; et on y ajoutait les exagérations ordinaires, relatives à leur force et à leur férocité. Si nous avions continué notre marche, M. Moffat et moi, nous serions arrivés ce soir dans ce lieu, et nous aurions couru le risque de tomber à l'improviste au milieu d'eux. Quoi qu'il en pût être, les choses commençaient à prendre un aspect très sérieux. L'ennemi farouche qui répandait la terreur n'était plus qu'à quatre-vingts milles de nous, distance qui, d'après la marche ordinaire des guerriers betchouanas et cafres, pouvait être facilement franchie en moins de trois jours; et comme les Betchouanas n'avaient pas pris la précaution d'envoyer en avant des éclaireurs

pour veiller sur les mouvements des Mantatis, afin d'éviter une surprise, il était possible que nous fussions accablés par ces sauvages pendant que nous dormirions. »

Bientôt une vingtaine de capitaines, accompagnant la reine Mahouta, entra chez les missionnaires. Cette princesse venait leur demander des conseils dans cette crise terrible; et, d'après leur avis, elle expédia un émissaire à Matibé encore absent. Ensuite les Européens pensèrent qu'il était convenable de dépêcher également des messagers à Griqua-Town pour hâter la marche de la troupe des auxiliaires; puis ils s'efforcèrent d'encourager les Betchouanas à tout préparer pour se défendre vaillamment : ils leur conseillèrent d'appeler tous les habitants des villages et des postes extérieurs à se lever en masse pour marcher à l'ennemi, et de ne pas laisser paître le bétail du côté par lequel celui-ci était attendu. Le manque total de quelque chose ressemblant à une confédération parmi les tribus betchouanas, ou d'un système de défense dans chaque communauté, montrait évidemment que leur caractère était peu martial, et qu'ils n'étaient pas capables de résister à l'ennemi formidable qui détruisait leurs hordes l'une après l'autre (1).

Le 19 juin, la même incertitude inquiétante régna dans Kourouman; les dernières lueurs d'espérance et de courage semblaient avoir abandonné les Matchapis frappés d'une terreur panique. Les bestiaux

(1) Thompson's *Travels*, t. I, p. 205.

près de la ville; chacun en-
eux, son grain et autres
s. Les missionnaires pré-
s chariots pour fuir au pre-
lait pas parler des messagers
côtés; toutes sortes de bruits
, et même absurdes, couraient sur les
r leur marche.

s conjonctures, dit Thompson, je pensai
u de supporter plus long-temps cet état de
xité et d'anxiété, le meilleur moyen de calmer
s sentiments, et peut-être aussi d'ajouter efficacement à la sécurité de mes amis les missionnaires, ainsi que de la tribu consternée chez laquelle je me trouvais, était d'aller, comme j'en avais eu déjà le projet, reconnaître l'armée ennemie, et de rapporter des renseignements certains sur son compte. Ce dessein fut aussitôt effectué que conçu. Ayant rempli mon havresac de quelques provisions, je partis à cheval avec mon guide betchouana; nous suivîmes la même route que j'avais précédemment tenue avec M. Moffat. Arend était encore à son poste, où nous arrivâmes trois heures après le coucher du soleil; il se préparait à décamper le lendemain matin; mais, dès que je l'eus instruit de mon plan, il réfléchit un peu, et promit de m'accompagner jusqu'à Lattakou, pour reconnaître si effectivement l'ennemi avançait. »

Les deux voyageurs se mirent en route le lendemain au lever du soleil; Thompson avait laissé son Betchou[illegible]c la troupe d'Arend; bientôt ils en-

trèrent dans une plaine parfaitement unie, couverte de belle herbe, et s'étendant de tous les côtés à perte de vue. « A mesure que nous avancions, dit notre voyageur, j'observai une singulière illusion d'optique, semblable au mirage dont parlent si souvent ceux qui ont parcouru les déserts de l'Afrique ; il me semblait que nous nous trouvions dans un bassin, et que le pays s'élevait continuellement devant nous et autour de nous à chaque pas que nous faisions, pendant que nous paraissions être toujours dans le foyer le plus bas, quoique le terrain fût absolument de niveau. »

Parvenus au bas d'un coteau en pente douce, les voyageurs arrivèrent à l'emplacement qu'occupait le vieux Lattakou lorsque MM. Truter et Somerville, et ensuite Campbell, dans son premier voyage, le visitèrent. Ayant traversé le lit de la rivière Lattakou, qui, dans ce moment, ne présentait qu'une chaîne de mares, ils aperçurent à une petite distance, sur une éminence couverte de grandes herbes et ornée de beaux mimosa, la ville où ils voulaient arriver. « A mesure que nous approchions, dit Thompson, j'éprouvais de la satisfaction de voir de toutes parts de vastes champs de sorgho, ce qui indiquait que les habitants de l'ancienne capitale étaient beaucoup plus laborieux, ou agriculteurs plus habiles que ceux qui avaient émigré avec le roi. Toutefois l'apparence extraordinairement tranquille et solitaire de ces campagnes et de la ville, dont nous étions très près, me frappa, et je dis à mon compagnon : Marchons doucement, et ayons l'œil au guet; peut-

être la ville est-elle déjà au pouvoir de l'ennemi. En conséquence, nous nous avançâmes avec précaution, et, en entrant dans la ville, mes conjectures se trouvèrent vérifiées. Nous parvînmes jusqu'au centre sans rencontrer une seule créature humaine; et un lieu qui, peu d'heures avant, contenait une population de huit à dix mille âmes, n'était plus qu'une solitude déserte et silencieuse. En regardant dans les maisons, nous reconnûmes que les habitants avaient dû fuir en grande hâte; car les marmites étaient pleines, et les mets à moitié cuits. Il était donc très évident que l'approche de l'ennemi les avait en quelque sorte surpris à l'improviste; et nous en conclûmes naturellement que les Mantatis ne pouvaient pas être bien loin. Cependant je dis à Arend que peut-être quelques personnes âgées ou infirmes étaient restées en arrière, et que nous devions essayer si le bruit d'un coup de fusil ne les ferait pas sortir de leur cachette. Ayant donc visé un vautour (1) perché sur un mimosa qui s'élevait près de la demeure d'un capitaine, je le fis tomber à terre; mais pas une créature humaine ne se montra.

« Maintenant, dit Arend, faisons retraite. La ville a été abandonnée à la hâte par ses habitants : les sauvages doivent être très près. Vos chevaux sont harassés par la longueur du voyage, et fatigués de la course d'aujourd'hui; si nous nous aventurons plus loin, ils succomberont, et nous tomberons inévitablement dans les mains de ces féroces cannibales. »

(1) *Vultur perenopterus*, le vautour sacré des anciens Égyptiens.

Je ne pouvais nier que cet avis ne fût sage et prudent; mais le suivre eût été mal répondre à l'idée qui m'avait amené. Je répondis donc à Arend que nous devions avancer jusqu'à ce que nous eussions acquis, sur les ennemis, des renseignements plus certains, que nous rapporterions à Kourouman. En conséquence, nous marchâmes avec circonspection au nord-est du côté de Nokeuning.

« Pendant quelques milles nous passâmes entre des touffes de mimosa; il n'y avait pas de chemin tracé. Indécis sur notre marche ultérieure, et très altérés, nous nous étions arrêtés dans un endroit d'où nous apercevions la vallée où coule la rivière, et nous venions de décider que nous y descendrions pour étancher notre soif, lorsque Arend, dans une agitation extrême, s'écria : « Les Mantatis ! les Mantatis ! nous sommes cernés. » En regardant vers le point qu'il indiquait, je les aperçus effectivement qui marchaient en formant une immense colonne noire dans la vallée au-dessous de nous, et s'avançaient vers la rivière. Aussitôt Arend, avec une présence d'esprit admirable, me dit : « Ne bougez pas, autrement ils nous apercevront. » Nous restâmes donc quelques minutes aussi immobiles que les arbres qui nous entouraient, et à travers leurs branchages nous observâmes les mouvements de ces barbares. Nous vîmes bientôt qu'ils ne nous avaient pas découverts, car ils continuaient leur marche vers la rivière. Quoique remis un peu de notre première alarme, nous jetions de temps en temps des regards inquiets autour de nous, de crainte que quelque

autre division n'interceptât notre retraite du côté opposé; et chaque vieux tronc d'arbre, aperçu indistinctement à travers le feuillage, nous semblait être un Mantati errant. En même temps, j'étais très satisfait d'avoir trouvé l'occasion de considérer à mon aise ces sauvages; cependant je voulais les examiner de plus près, et je dis à Arend que nous devions essayer la vigueur de nos chevaux, et tâcher de gagner une position avancée sur le terrain élevé au-dessus du vieux Lattakou, d'où nous pourrions reconnaître plus facilement l'ennemi, et peut-être recueillir des renseignements sur leur compte, sans courir le risque d'être entourés.

« Cette manœuvre fut aisément exécutée. Nous quittâmes le lieu où nous étions, et laissant Lattakou à notre droite, nous passâmes la rivière dans le moment où l'ennemi fondait sur les mares, à quelques centaines de pas au-dessus de nous; puis nous donnâmes de l'éperon à nos chevaux, qui marchèrent plus vite que je ne l'aurais supposé, et nous atteignîmes une position d'où nous dominions sur le vieux Lattakou, où il restait une demi-douzaine de maisons. Nous étions à peine parvenus à notre poste, que nous vîmes les Mantatis se précipiter comme des loups dévorants dans ces cabanes. Au même moment, ils nous découvrirent, et un détachement considérable marcha sur nous. Je délibérai un instant pour savoir si je les attendrais, afin d'essayer d'entrer en conférence avec eux, ou si nous prendrions la fuite. Mon compagnon insista fortement sur l'extrême danger de les laisser s'approcher; il me représenta qu'ils nous

environneraient à l'instant, et qu'ils nous tueraient avec leurs flèches sans nous permettre de leur parler, et que s'ils épargnaient nos personnes, ils ne manqueraient pas de dévorer nos chevaux, et que probablement nous serions contraints à leur servir de guides jusqu'à Kourouman, au lieu d'être en état d'avertir nos amis de leur approche. Ces réflexions étaient justes, et je le reconnus; de sorte que, sans délibérer davantage, ce dont la promptitude de la marche des sauvages ne nous laissait pas le temps, nous piquâmes des deux, et nous gagnâmes une autre éminence à une petite distance.

« Nous fîmes de nouveau volte-face pour examiner l'ennemi, et nous nous arrêtâmes un peu pour voir s'il nous poursuivait; ne l'apercevant pas, nous reprîmes un autre chemin dans la vaste plaine que nous avions traversée le matin. Nous n'avions quitté cette éminence que depuis quelques minutes, et nous nous étions avancés à cinq cents pas dans la plaine, quand, regardant en arrière, nous découvrîmes la hauteur d'où nous venions de descendre occupée par un parti ennemi. Ces rusés coquins étaient venus furtivement par une ravine. Si nous n'étions pas partis à temps, nous aurions été entourés par cette troupe avant de nous être douté de son approche. Ils n'essayèrent pas de nous poursuivre plus loin, et restèrent à nous regarder gravement jusqu'à ce que nous les eussions perdus de vue (1).

« Après avoir couru dix milles plus loin, nous ar-

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 222.

rivâmes à une fontaine, où nous pûmes apaiser notre soif ardente et faire boire nos chevaux. » Le soleil était sur son déclin quand les voyageurs se remirent en route; à huit heures du soir, ils arrivèrent au kraal d'Arend. Les chevaux avaient parcouru dans cette journée au moins quatre-vingts milles sans manger autre chose que ce qu'ils avaient pu brouter à la hâte près des sources. Thompson fit aussitôt seller ses deux autres chevaux, parce qu'il voulait absolument arriver à Kourouman avant de se livrer au sommeil, et partit avec son guide betchouana. Un peu après minuit il entra chez M. Moffat, qui fut surpris de son prompt retour; car le bruit s'était répandu que les Mantatis avaient emporté une ville des Barolongs très éloignée, et cette nouvelle avait paru si certaine que les Betchouanas, et même les missionnaires, y avaient été pris; on était donc dans une pleine sécurité, et l'on n'attendait Thompson que dans quelques jours. Notre voyageur ne put découvrir si ces faux rapports avaient été occasionnés par une division des Mantatis qui aurait pris une direction différente de celle de leur corps principal; mais il trouva bien extraordinaire l'entêtement des Betchouanas à ne pas envoyer des éclaireurs pour donner des notions certaines sur la marche d'un ennemi si formidable.

Malgré la nuit, la maison de M. Moffat fut remplie, en un instant, de Matclhapis; les capitaines demandèrent à Thompson s'il avait vu les Mantatis de ses deux yeux, en plaçant en même temps un doigt vis-à-vis de chacun. M. Moffat, qui lui servait d'in-

terprète, leur dit qu'ils pouvaient se fier à l'exactitude de ce récit; que M. Thompson avait été témoin oculaire des faits qu'il annonçait, et que son rapport était non celui d'un Betchouana, mais la relation véritable d'un Macoua. Les capitaines sourirent à ces paroles; car ils connaissaient bien le défaut de leurs compatriotes. Dès qu'on fut débarrassé des indigènes, les missionnaires commencèrent à enterrer dans leur jardin leurs effets les plus précieux. La fuite semblait devoir être inévitable, puisque les Griquas n'arrivaient pas; on ne savait comment expliquer leur retard.

Au point du jour, le 21, Thompson parcourut la ville : tout y était en mouvement; les Matclhapis effrayés allaient d'un côté et d'un autre. Le roi n'étant pas de retour, ils n'avaient personne pour les diriger. A la fin, le vieux Teycho prit sur lui de faire évacuer Kourouman; à huit heures cette opération marchait grand train. Des centaines de bœufs partaient continuellement, en se dirigeant vers l'ouest, chargés des effets les plus précieux des habitants : c'étaient des ustensiles de plusieurs sortes, des vaisseaux de bois et de terre, des pierres rouges pour se barbouiller, de la poudre bleue, du grain, des manteaux. Le beuglement des bestiaux, les gémissements des femmes et des enfants, la démarche faible et chancelante des vieillards et des infirmes arrachés à leurs nattes pour chercher leur salut dans la fuite, enfin la tristesse et l'abattement des guerriers, offraient un tableau touchant et digne de pitié.

Vers neuf heures, les Européens, livrés à leurs

craintes et à leurs inquiétudes, entendirent soudainement tirer un coup de fusil à l'entrée de la ville; il fut bientôt suivi d'un second. Aussitôt les cris de joie des Betchouanas annoncèrent l'arrivée des cavaliers griquas; c'étaient les courriers expédiés en avant; ils avaient laissé leurs compatriotes à une quarantaine de milles, où ils faisaient reposer leurs chevaux; ceux-ci comptaient entrer le lendemain dans Kourouman. Si les conjonctures l'exigeaient, un des messagers devait hâter leur marche; en conséquence, on le leur expédia pour qu'ils vinssent se réunir aux Betchouanas avant que ceux-ci eussent entièrement abandonné la ville. Ensuite les missionnaires s'efforcèrent de persuader à ces gens pusillanimes d'attendre la venue des Griquas. Les guerriers, en général, y consentirent, et enfin prirent le parti d'envoyer des éclaireurs jusque sur les bords du Maquarin pour observer les mouvements de l'ennemi; s'ils le voyaient avancer, ils devaient aussitôt en venir rendre compte.

Le roi revint à midi : il paraissait extrêmement déconcerté de l'état des affaires; et, comme ses capitaines, il s'empressa de demander à Thompson s'il avait vu les Mantatis de ses deux yeux. Les Matclhapis observant que les blancs étaient décidés à attendre l'arrivée des Griquas, prirent de la confiance, et restèrent aussi. A mesure que le jour avançait, la confiance des Européens diminuait; car ils n'entendaient pas parler de leurs éclaireurs, et ils calculaient que si les Mantatis continuaient leur marche sans s'arrêter, ils pouvaient arriver à Kourouman

dans la soirée. Cependant ils se flattaient que cet événement était improbable, parce que le pillage de Lattakou occuperait l'ennemi au moins pendant un jour. La nuit vint; point de nouvelles des Griquas: à la vérité les guerriers de la ville étaient tous éveillés; mais il était évident que si l'ennemi paraissait avant les Griquas, ils ne feraient pas la moindre résistance, et s'enfuiraient pour rejoindre leurs femmes dans les montagnes.

Cet état d'anxiété dura jusqu'au 22; déjà les missionnaires faisaient leurs préparatifs de départ, lorsque l'on aperçut dans le sud un nuage de poussière; bientôt les Griquas entrèrent au grand galop dans Kourouman. L'air retentit d'acclamations; tout le monde se pressa autour d'eux. Ils étaient commandés par Adam et Corneille Kok, Berend et Waterboer. Quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de quatre-vingts, cette troupe paraissait formidable en comparaison des Betchouanas mal armés et peu belliqueux. Ils avaient marché lentement afin de ne pas fatiguer leurs chevaux avant de rencontrer l'ennemi, parce qu'il était probable, d'après la grande disproportion du nombre, qu'ils seraient obligés de combattre en fuyant, pour empêcher la petite troupe d'être entourée. Mais à l'arrivée du dernier émissaire envoyé par les Européens, ils avaient hâté le pas. Parvenus, vers minuit, à un lieu éloigné de deux milles de Kourouman, ils tinrent conseil. Craignant que l'ennemi ne fût déjà en possession de la ville, et que les missionnaires ne l'eussent quittée, ils résolurent de n'avancer que lorsque le jour leur permettrait

de distinguer leurs amis de leurs ennemis, et d'éviter les embuscades. Ils s'étaient donc approchés avec le dessein d'attaquer les Mantatis, si ceux-ci avaient été maîtres de la ville; mais quelle fut leur joie quand ils reconnurent qu'ils arrivaient assez à temps pour défendre les missionnaires, et non pour les venger (1)!

Matibé exprima sa reconnaissance aux chefs griquas par un petit discours qui n'était dénué ni de grâce ni d'éloquence, et ordonna aussitôt qu'on tuât six bœufs pour les régaler. La nouvelle de leur arrivée ne tarda pas à être portée aux fugitifs, et, avant midi, on vit ceux-ci revenir par troupes; toute la ville fut remplie de vie et d'activité. Les deux missionnaires étaient occupés à raccommoder les fusils qui étaient en mauvais état; plusieurs Griquas fondaient des balles, et les guerriers Matclhapis, qui avaient repris de la confiance, nettoyaient leurs sagaies et aiguisaient leurs haches de bataille.

L'après-midi, le roi convoqua un autre pitso, auquel les Griquas furent invités; ils y vinrent marchant en ordre et le fusil au bras, ce qui excita l'admiration de la multitude; une place d'honneur leur fut assignée. Tout s'y passa comme à l'ordinaire; le roi fit un grand éloge des Macouas et des Griquas; le vieux Teycho accabla ses compatriotes de reproches sur la faiblesse qu'ils avaient montrée la veille. Pendant qu'il parlait, une femme d'une figure héroïque se leva, contre la coutume du pays, du mi-

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 233.

lieu de ses compagnes, et s'adressant aux Griquas avec beaucoup d'énergie : « Griquas, leur dit-elle, si « au jour du combat quelques uns de mes compa- « triotes tournaient le dos, tirez sur eux sans misé- « ricorde ; de tels poltrons ne méritent pas de vivre ! » Elle prononça ces mots avec des gestes violents d'indignation. Adam Kok le Griqua adressa ensuite en betchouana une harangue à l'assemblée, pour témoigner sa satisfaction et celle de ses compagnons de pouvoir, avec leurs fusils, aider leurs dignes amis les Matclhapis. Après d'autres discours, qui consistaient principalement en éloges et en compliments, Matibé en fit un second, et l'assemblée se sépara comme la précédente.

Un festin général eut lieu dans toute la ville ; les Betchouanas et les Griquas y prirent part sans faire attention au danger pressant qui les menaçait encore. Les missionnaires ouvrirent leur chapelle, et invitèrent le peuple à s'unir à eux pour implorer la protection divine ; mais seulement un petit nombre de Griquas se réunit à eux. Peu d'instants après, quelques uns des éclaireurs vinrent annoncer que les Mantatis étaient encore à Lattakou, se régalant avec les provisions qu'ils y avaient trouvées. Cette nouvelle fut confirmée par des Boschimans fugitifs ; ils avaient rencontré un détachement de ces barbares qui leur avaient pris un quagga qu'ils venaient de tuer, et l'un d'eux avait été gravement blessé à la cuisse par une arme tranchante, qui ne ressemblait à aucune de celles des tribus betchouanas.

Les Griquas étant décidés à ne marcher à l'en-

nemi que dans deux ou trois jours au plus tôt, parce qu'ils voulaient laisser reposer leurs chevaux et attendre l'arrivée d'un renfort de leurs compatriotes, Thompson pensa qu'il se passerait probablement une semaine avant qu'ils en vinssent aux mains avec les Mantatis. En conséquence, il résolut de résister à l'envie d'accompagner l'expédition, et prit le parti de retourner sans délai au Cap, où d'importantes affaires l'appelaient. Il se prépara donc à partir, fit ses adieux aux missionnaires, à Matibé et aux chefs griquas, et sortit de Kourouman le 23 juin. Il avait à peine parcouru une dizaine de milles, qu'il rencontra M. Melvill avec un autre détachement de Griquas qui allaient joindre leurs compagnons. Trente milles plus loin, il trouva une troisième troupe d'auxiliaires griquas qui se reposaient près d'une source : ils étaient au nombre de vingt cavaliers et d'une cinquantaine de fantassins, avec des chariots et des bœufs de charge. Il arriva le soir au petit kraal griqua où il avait précédemment passé la nuit avec M. Moffat en allant au nord. Le lendemain, il entra dans Griqua-Town.

Thompson y trouva un Barolong que l'on avait rencontré dans le voisinage, presque mort de faim et de soif : il apprit de ce pauvre homme, par l'intermédiaire de quelques Betchouanas, qu'il avait été chassé de son pays, situé à peu près à cent milles au nord-est de Lattakou, par les Mantatis, qu'ils nomment Batcloquins. Le Barolong raconta que ces sauvages avaient commis de terribles dévastations dans tout le pays, et que les tribus de Betchouanas, frap-

pées de terreur, n'osaient leur résister. Suivant ce fugitif, la perfidie des Mantatis égalait leur férocité. En approchant de la ville où il demeurait, ils avaient envoyé au chef trois bœufs en présent, et avaient demandé l'amitié de cette tribu. Les faibles Barolongs, trompés par cette démonstration, ou craignant de s'opposer à ces étrangers, les reçurent dans leur ville; mais ceux-ci n'y furent pas plus tôt entrés qu'ils égorgèrent indistinctement les habitants, et commencèrent à piller. Il ajouta que d'autres tribus avaient été réduites et détruites de la même manière; il dit que ces sauvages étaient conduits par deux chefs, dont l'un s'appelait Malahonguè; il avait oublié le nom de l'autre. Il décrivit leur habillement comme différent de celui des Betchouanas, mais observa qu'une partie d'entre eux parlait la langue de cette nation, et l'autre une langue étrangère; les uns avaient la barbe et les cheveux longs, et des armes qu'il ne connaissait pas (1).

Ce récit confirma Thompson dans l'idée que ces pillards étaient un mélange de différents peuples, et avaient avec eux des Portugais bâtards ou des descendants d'Européens naufragés sur les côtes orientales d'Afrique. Le pauvre Barolong paraissait avoir beaucoup souffert dans sa fuite; plusieurs de ses compatriotes, partis avec lui, étaient morts de soif à deux milles seulement de Griqua-Town.

Le 25, Thompson partit avec les quatre chevaux qu'il avait laissés dans ce village; son fidèle Fré-

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 244.

déric le suivait. Il traversa le Gariep à un endroit où ce fleuve avait alors quinze cents pieds de largeur. Les deux rives, couvertes des débris de l'inondation de l'année précédente, montraient quel immense volume d'eau il doit rouler à une certaine époque. Bientôt notre voyageur rencontra la cabane d'un Griqua, qui, après lui avoir donné du lait, lui demanda où il comptait passer la nuit; Thompson lui répondit : « Dans le désert. » Cet homme, secouant la tête, lui dit que dans ce cas il serait dévoré par les lions, qui, dans ce canton, étaient nombreux et féroces. Alors notre voyageur s'informa si sur sa route il y avait quelque habitation humaine qu'il pût atteindre avant la nuit. Le Griqua lui apprit qu'il s'y trouvait un kraal de Corannas un peu éloigné, et difficile à découvrir sans l'aide d'un guide; puis, après quelques sollicitations, il se décida à lui en servir, et monta aussitôt à cheval.

Trois heures après le coucher du soleil, les voyageurs entrèrent dans ce kraal, à l'étonnement extrême des habitants, qui d'abord les entourèrent avec un air de curiosité inquiète, mais qui, après une courte explication du guide griqua, les accueillirent cordialement. Leurs cabanes étant déjà pleines, ils en élevèrent une temporaire pour Thompson. Ayant enfoncé circulairement cinq pieux en terre, ils prirent une natte de joncs longue de huit pieds, large de trois, et l'attachèrent aux pieux dans une position verticale; ce qui forma un abri suffisant pour défendre le voyageur du vent de la nuit, qui

était froid et perçant; ensuite ils allumèrent du feu devant l'ouverture, et une vieille femme apporta du lait dans une gamelle. Thompson ayant pris son livre de notes pour écrire, excita au plus haut degré la curiosité des Corannas, qui s'attroupèrent autour de lui; leur étonnement se changea ensuite en manifestation de gaîté, quand ils le virent fumer un cigarre de papier; il en fit quelques uns qu'il leur présenta, et aussitôt ils suivirent son exemple, puis se les passèrent les uns aux autres en riant aux éclats. La conversation se maintint assez long-temps au moyen des interprètes; enfin, la compagnie s'en alla peu à peu, et notre voyageur put se livrer au sommeil, qui cependant fut troublé soit par les bœufs qui venaient renifler autour de lui comme s'ils eussent su qu'il était étranger, soit par une violente rafale accompagnée d'une légère pluie; peu s'en fallut que le frêle abri qui entourait Thompson ne fût emporté. Toutefois il se trouvait plus à son aise qu'au milieu du désert, exposé aux attaques des lions.

Le kraal était sur une éminence d'où l'on découvrait les sinuosités de la rivière; il contenait à peu près deux cent cinquante individus, qui possédaient plus de deux cents têtes de bétail. Ces braves gens remplirent de lait les deux bouteilles de la selle de Thompson, qui, le 26, traversa une plaine abondante en gibier. Vers dix heures du matin, il avait à gauche le confluent du Cradock et du Yellow-Rivier; et à sa droite le grand désert qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Gariep. Le soir, les voyageurs arrivèrent sur les bords du Cradock, ramassèrent

du bois, allumèrent des feux, attachèrent leurs chevaux près de celui du centre, et s'endormirent. Vers minuit, Thompson fut éveillé par le feu qui s'était communiqué à ses habits par l'herbe qui brûlait tout autour de lui. Heureusement il éprouva peu de dommage de cet accident, qui arrive très souvent aux voyageurs, s'ils n'ont pas le soin d'empêcher leurs feux de se propager en brûlant d'abord à une petite distance autour d'eux l'herbe sèche, et en éteignant ensuite la flamme avec des branchages verts. Le 27, Thompson longea les rives du Cradock en remontant, non sans crainte de tomber dans quelques unes des nombreuses fosses creusées par les Boschimans et les Corannas pour prendre les hippopotames. Il aperçut, au-delà du bord opposé, des Boschimans errants et des colonnes de fumée qui s'élevaient de quelque camp de Corannas. Pendant quelque temps il dirigea ensuite sa route à l'ouest sud-ouest à travers de vastes plaines qui s'élevaient insensiblement des bords du Cradock. Au-delà se présentait une chaîne de montagnes nues, qui, à mesure qu'on s'en approcha, se séparèrent en collines détachées, au milieu desquelles les voyageurs passèrent sans s'apercevoir qu'ils montassent. « Vers le coucher du soleil, dit Thompson, Frédéric, qui était un peu en avant, s'arrêta brusquement, et me fit signe de venir à lui. Quand je fus à ses côtés, il me dit d'un air très alarmé : « Préparez votre fusil, voilà deux lions », en me montrant deux animaux vis-à-vis de nous. Mais je reconnus à l'instant que c'étaient non des lions, mais des hyènes, auxquelles l'éclat du soleil

les fatigues et les dangers que l'Européen et le Hottentot avaient courus ensemble.

Le pays que Thompson traversa était sauvage, montueux, abondant en gibier, mais généralement dépourvu d'eau. La première ferme où l'on s'arrêta fut Jackhal's-Fontein; elle est dans le canton de Winterfeld, qui s'étend jusqu'aux montagnes du Nieuweld. « Les nouvelles que j'apportais relativement aux Mantatis, dit Thompson, auraient suffi pour me faire fournir par les fermiers tout ce dont j'avais besoin, sans que je fusse obligé de montrer l'ordre que m'avait remis le capitaine Stockenstrom. Westhuizen ayant communiqué à la fermière de Jackhal's-Fontein quelques uns de mes renseignements sur les Mantatis : « Que Dieu, s'écria cette femme, nous soit maintenant en aide, ainsi qu'à nos enfants et à nos petits-enfants! car j'ai toujours appréhendé quelque calamité de la part des sauvages du nord! » Quand on lui eut dit que les Mantatis étaient anthropophages, elle demanda s'ils avaient des yeux aux jambes, ayant entendu dire dans sa jeunesse que les cannibales étaient ainsi conformés.

Thompson partit de ce lieu avec deux chevaux et un guide, et continua ainsi le reste de sa route. Il traversa tantôt des cantons habités, tantôt des plaines désertes qui s'étendaient à perte de vue; les springboks y étaient si nombreux que, dans un espace de cinquante milles, il pense qu'il en vit au moins cent mille. Ils émigraient du grand Désert vers la colonie. Le 29, il coucha chez un fermier qui était parent d'Arend, l'esclave fugitif qu'il avait

« Westhuizen avait là un troupeau de six mille trois cents moutons, qu'il était obligé de préserver des lions et des hyènes en entretenant chaque nuit un cercle de feux autour des kraals ; cette précaution n'était pas toujours suffisante. Ce fermier me raconta que le jour où, avec sa bande, il m'avait laissé au gué du Cradock pour rejoindre le landdrost, il fut, avec les autres, pris par la nuit, et obligé de dormir dans les chariots ; avant le lever du soleil trois chevaux avaient été tués par les lions. Tous les fermiers manifestèrent leur surprise de ce que j'étais revenu sain et sauf après avoir traversé un pays où les bêtes féroces sont si communes » (1).

Ce canton est excellent pour les pâturages, et c'est pour cela que les colons le fréquentent. A peu près à quarante milles à l'ouest s'étend ce que les missionnaires nomment le lac de Burder ; c'est une vallée longue d'environ quarante milles, et occupée par une chaîne de mares qui sont une partie du lit du Braak-Rivier, dont le cours est périodique ; il ne coule qu'après des pluies abondantes, et les mares même sont à sec pendant une saison entière.

Westhuizen, qui avait un grand nombre de chevaux, proposa obligeamment à Thompson de le conduire au prochain poste dans son chariot ; notre voyageur y consentit de grand cœur, et laissa là Frédéric pour qu'il pût rejoindre la troupe du landdrost sur les bords du Zee-Koe-Rivier ; la séparation ne s'effectua pas sans regrets de chaque côté, après

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 260.

les fatigues et les dangers que l'Européen et le Hottentot avaient courus ensemble.

Le pays que Thompson traversa était sauvage, montueux, abondant en gibier, mais généralement dépourvu d'eau. La première ferme où l'on s'arrêta fut Jackhal's-Fontein; elle est dans le canton de Winterfeld, qui s'étend jusqu'aux montagnes du Nieuweld. « Les nouvelles que j'apportais relativement aux Mantatis, dit Thompson, auraient suffi pour me faire fournir par les fermiers tout ce dont j'avais besoin, sans que je fusse obligé de montrer l'ordre que m'avait remis le capitaine Stockenstrom. Westhuizen ayant communiqué à la fermière de Jackhal's-Fontein quelques uns de mes renseignements sur les Mantatis : « Que Dieu, s'écria cette femme, nous soit maintenant en aide, ainsi qu'à nos enfants et à nos petits-enfants! car j'ai toujours appréhendé quelque calamité de la part des sauvages du nord! » Quand on lui eut dit que les Mantatis étaient anthropophages, elle demanda s'ils avaient des yeux aux jambes, ayant entendu dire dans sa jeunesse que les cannibales étaient ainsi conformés.

Thompson partit de ce lieu avec deux chevaux et un guide, et continua ainsi le reste de sa route. Il traversa tantôt des cantons habités, tantôt des plaines désertes qui s'étendaient à perte de vue; les springboks y étaient si nombreux que, dans un espace de cinquante milles, il pense qu'il en vit au moins cent mille. Ils émigraient du grand Désert vers la colonie. Le 29, il coucha chez un fermier qui était parent d'Arend, l'esclave fugitif qu'il avait

rencontré dans le pays des Betchouanas : il prit des arrangements avec cet homme pour racheter la liberté d'Arend du maître de celui-ci ; et dans une note il nous apprend que cette affaire fut terminée, non sans peine, par l'intervention bienveillante du capitaine Stockenstrom. Le prix du rachat fut fixé à quinze cents rixdallers, qu'Arend paya en envoyant de l'ivoire au Cap.

A mesure que Thompson avançait, les colons lui demandaient, avec inquiétude, s'il avait vu beaucoup de springboks, et apprenaient, avec chagrin, qu'ils s'approchaient d'eux ; car, dans des pays habités, on redoute plus l'arrivée de ces jolis animaux que celle des sauterelles, parce qu'ils dévorent le grain et les pâturages, et obligent ainsi les fermiers de fuir dans d'autres cantons avec leurs troupeaux.

Le 1^er^ juillet, Thompson monta la première élévation escarpée qu'il eût vue depuis les bords du Gariep. C'était une partie de la chaîne des monts du Nieuweld, qui se prolonge à l'est jusqu'à ceux du Sneeuwberg ; et ceux-ci s'étendent par le Boschberg, le Cahaberg, le Winterberg, et les montagnes de la Cafrerie, jusque dans le voisinage de la baie de Lagoa. Notre voyageur aperçut également dans les montagnes une multitude de springboks. Il descendit ensuite par un défilé, et au coucher du soleil se trouva sur les bords du grand Karrou ; vers minuit il entra dans Beaufort ; dans sa journée, il avait parcouru quatre-vingt-dix milles.

Ce village contenait alors une trentaine de maisons. Il est situé au pied des monts du Nieuweld,

sur les limites du Karrou; il est arrosé principalement par une source qui forme une de celles du Gamka, mais qui est trop peu abondante pour pouvoir fournir à l'irrigation de champs étendus; et les pluies sont si précaires dans ce canton, qu'il n'en était pas tombé une goutte depuis trois ans. Ce seul fait peut donner une idée de la position désavantageuse de cette partie de la colonie. Il n'a pas été possible de placer le drostdy dans un lieu plus convenable, à moins de le transporter à cent cinquante lieues plus loin sur la lisière du désert.

Le 2 juillet, Thompson partit de Beaufort dans un chariot traîné par huit chevaux; il était accompagné de trois fermiers. L'un d'eux lui raconta que récemment il avait fait partie d'une expédition contre les Boschimans; vingt-six hommes, deux femmes et six enfants de cette malheureuse nation avaient été tués. « C'est un système révoltant, s'écrie notre voyageur avec une indignation louable, et il paraît très extraordinaire que ces atrocités condamnées si hautement par M. Barrow, il y a trente ans, se commettent encore sous la domination bienveillante de l'Angleterre » (1).

Dans cette saison, le Karrou était entièrement brûlé et d'un aspect fort triste; on n'y apercevait d'autre verdure que celle des mimosa qui bordent le lit des rivières taries. Le 4 juillet, Thompson fit halte à la ferme d'un de ses compagnons de voyage qui, depuis quatorze mois, avait perdu, par l'excès

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 273.

de la sécheresse, onze cents moutons et une quantité considérable de bœufs; plusieurs de ses voisins avaient souffert également. Ce lieu était situé près du pied du Zwarte-Berg sur le Dwyka, ou rivière des Rhinocéros. Quoique le fermier ne fût âgé que de quarante-cinq ans, il avait dix-neuf enfants d'une seule femme; celle-ci, qui avait le même âge que lui, était encore fort bien, et, selon les apparences, pouvait encore devenir mère une demi-douzaine de fois.

Le Zwarte-Berg (Montagne Noire) sépare le Karrou, par une barrière presque impraticable, du Lange-Kloof, de la vallée de la Rivière des Éléphants, et d'autres subdivisions des districts de George et de Zwellendam. Le Gamka et d'autres torrents sortant des hauteurs du Nieuweld et du Sneeuw-Berg, après avoir arrosé le Karrou inférieur, coupent le Zwarte-Berg en passant par des ravins resserrés, et grossissant par leur gonflement temporaire le Gauritz et le Tchamtou. Sans ces issues, le bassin du grand Karrou formerait probablement, au moins dans la saison des pluies, le fond d'un lac ou d'un marais immense (1).

A peu de distance de la ferme où Thompson s'était arrêté, se trouve un coin écarté, nommé le Cango, où sont des cavernes remarquables qu'il avait visitées en 1822, et dont il donne la description. Elles furent découvertes, en 1780, par un fermier qui chassait dans les montagnes. Notre voyageur s'y rendit avec un fermier, trois de ses fils, deux de ses

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 275.

voisins et cinq esclaves. L'ouverture est située sur le flanc de coteaux rocailleux appartenant aux Montagnes Noires; elle ressemble à un portail construit irrégulièrement, sombre, et haut de vingt pieds; elle est à cent pieds au-dessus du lit d'un ruisseau qui a sa source dans quelque ravine à l'est.

« Après avoir parcouru à peu près deux cents pieds dans une direction tortueuse, mais horizontale, dit Thompson, nous arrivâmes à un précipice abrupte de trente-trois pieds, que nous descendîmes à l'aide d'échelles apportées exprès. Parvenus au bas, nous nous trouvâmes dans une salle longue de six cents pieds, large de cent, et dont la hauteur variait de soixante à soixante-dix pieds. Éclairée par les torches que portaient les esclaves, elle offrait un aspect magnifique, étant ornée de stalactites brillantes; les unes, en forme de colonne, s'élevaient à quarante pieds; une seule n'en avait pas moins de soixante; d'autres prenaient toutes sortes de formes fantastiques, et même grotesques. Plusieurs étaient entièrement transparentes, et réfléchissaient la lumière des torches en produisant un effet brillant et magique. Cette salle portait le nom de Van-Zyl, d'après celui du fermier qui l'avait découverte. Une longue suite d'autres salles succèdent à celle-là, et sont désignées par diverses dénominations. La première est appelée le *Greffe*, parce que plusieurs des personnes qui y sont venues ont inscrit leurs noms sur ses parois; elle a environ quarante pieds de diamètre, et trente pieds de haut; elle sert de vestibule à une autre, qui a cent quarante pieds de longueur et de

largeur, et cinquante de hauteur, et qui, de même que la première, est ornée de stalactites fort belles, mais moins magnifiques que celles de la première. On pénètre ensuite dans une sorte de galerie large de quinze pieds, et haute de vingt à l'entrée, mais qui se rétrécit peu à peu, et qui, à une distance d'une soixantaine de pieds, est terminée par une autre descente abrupte.

« Personne n'était encore allé au-delà. Comme l'échelle de l'entrée ne pouvait être commodément apportée jusqu'ici, j'essayai de me glisser au bas du précipice, qui n'avait que quatorze pieds de profondeur. Trois esclaves me suivirent, mais si en désordre que leurs torches s'éteignirent : heureusement la mienne brûlait encore; je les rallumai, et je me préparai à m'enfoncer dans cette grotte, la plus reculée de toutes. L'atmosphère m'en parut très lourde; craignant donc que l'air n'y fût dangereux, je dis aux esclaves de rester à une certaine distance derrière moi, afin que leurs torches restassent en réserve, dans le cas où la mienne s'éteindrait. Cette salle avait cinq cents pieds de long, cinquante de large, et de vingt à quarante de haut. A son extrémité, je fus arrêté par un mur ou rocher, au milieu duquel on apercevait une ouverture à une quinzaine de pieds du sol. Supposant que ce pourrait être la continuation de la caverne, j'y grimpai, à la manière des ramoneurs, entre deux colonnes de spath; je reconnus que cette cavité n'était qu'une fente étroite, et d'ailleurs peu remarquable par son étendue et ses ornements. Au-delà, je ne découvris aucune ouverture,

et je pensai que c'était la fin de la caverne. Je calculai que là je me trouvais à peu près à quinze cents pieds de l'entrée.

« Je retournai sur mes pas, et je rejoignis mes compagnons, qui n'étaient pas sans inquiétude sur l'issue de notre dernière descente, et qui me félicitèrent sur le succès de ma tentative. Mon nom fut donné à la dernière salle que je venais d'examiner. Alors je considérai en détail cette immense caverne. On me fit voir beaucoup de petites chambres qui donnaient sur la grande galerie : il y en a une qu'on nomme le Bain, parce qu'il s'y trouve plusieurs bassins naturels, formés par des pétrifications, et semblables à des baignoires de marbre creusées par l'art dans le roc vif; ces bassins étaient pleins d'eau douce, limpide et d'une fraîcheur délicieuse.

« La roche schisteuse qui compose les parois et le plafond de cette caverne est dure et compacte, mais percée en plusieurs endroits de fissures, à travers lesquelles l'eau filtre après de grandes pluies. Cette eau, fortement imprégnée de matières calcaires qu'elle entraîne des couches superposées qu'elle a pénétrées, forme, en tombant goutte à goutte, la multitude de stalactites dont ces souterrains sont remplis. Dans quelques endroits, le plafond et les parois étaient couverts de myriades de chauve-souris, dont quelques unes, réveillées par une lumière et un bruit auxquels elles n'étaient pas accoutumées, commencèrent à voler; et ce ne fut pas sans difficulté que nous les empêchâmes d'éteindre nos torches. Le sol était dans divers lieux couvert, à une hauteur de

plusieurs pieds, des excréments de cet animal, qui étaient aussi secs que de la paille; mais il est très remarquable que la salle des Bains, probablement à cause de sa grande humidité, était entièrement exempte de cet inconvénient. En revenant au jour, je reconnus que j'avais passé près de sept heures sous terre » (1).

Après avoir passé le Dwyka et le Bloed-Rivier, notre voyageur parcourut encore un pays brûlé par la chaleur, et nu : il avait à peine vu un animal depuis son départ des monts du Nieuweld. Les squelettes des bestiaux qui avaient péri dans ce désert stérile étaient nombreux le long de la route. Le Buffaloe-Rivier était à sec, et n'offrait que de petites mares d'eau saumâtre. Après Riet-Fontein, le pays eut un aspect moins désolé. Quelques jours avant, il avait plu, et en approchant des monts du Bokkeveld, les oiseaux et les quadrupèdes se montrèrent de nouveau. Le 6 au soir, Thompson descendit dans la vallée de Hex-Rivier, et, après avoir parcouru depuis les bords du Gariep une distance de près de sept cents milles sans avoir aperçu une rivière couler ou un pâturage verdoyant, revit, avec un plaisir difficile à décrire, un pays couvert d'une végétation abondante, parsemé de fermes, et arrosé par de nombreux ruisseaux.

Le 7, il passa par Worcester, village récemment établi, et destiné à devenir le chef-lieu d'un drostdy, qui portera son nom, au lieu de celui de Tülbagh.

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 382.

On n'y comptait encore que dix maisons. Étant chef-lieu d'un district riche et bien peuplé, il ne tardera pas à faire des progrès rapides; cependant Tülbagh restera son rival sous certains rapports. La situation de Worcester sera très incommode dans la saison des pluies, parce que le débordement du Hex-Rivier et du Breede-Rivier empêchera quelquefois d'y arriver pendant des semaines entières, excepté du côté du Bokkeveld. Au coucher du soleil, Thompson était à Fransche-Hoek. Le lendemain, 8 juillet, il rentra dans la ville du Cap.

Les nouvelles qu'il donna de l'arrivée des Mantatis près des frontières de la colonie causèrent quelque surprise, et trouvèrent même des incrédules; mais le gouvernement colonial parut apprécier convenablement le zèle persévérant de Thompson, car il donna l'ordre de faire partir des munitions pour les points qui pourraient être menacés. Thompson, en récapitulant sa route, trouva que son absence avait duré précisément quatre-vingts jours, dont il avait employé cinquante à voyager. Dans ce temps il avait parcouru à peu près trois mille cent milles anglais, dont deux mille cinq cents à cheval et six cents en chariot pendant la dernière quinzaine, sans compter le jour qu'il avait passé à Beaufort; il avait fait onze cents milles, ce qui était près de quatre-vingts milles par jour (1).

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 286.

§ II.

Voyage de Thompson au pays des Boschimans, des Corannas, des Namaquas, etc.

Le 24 juillet 1824, Thompson partit de nouveau du Cap, avec le projet de visiter le pays désert qui s'étend le long des rives du Gariep ou Oranje-Rivier, et de reconnaître si la partie inférieure du cours de ce fleuve pouvait procurer quelque facilité pour les relations commerciales avec les tribus de l'intérieur.

« Cette partie de l'Afrique méridionale, dit notre voyageur, n'avait encore été parcourue par aucun Européen, excepté M. Campbell; mais son livre, entièrement consacré à l'objet des missions, ne fournissait pas beaucoup de renseignements propres à jeter de grandes lumières sur l'aspect géographique ou sur les ressources du pays. Je ne m'exprime pas ainsi pour dénigrer l'ouvrage de ce philanthrope courageux et plein de candeur; je veux seulement montrer que le but de mon voyage et ma route diffèrent de celui qu'il se proposait, et du chemin qu'il suivit; j'entrais dans un champ absolument neuf pour un Européen, et parcouru seulement par des contrebandiers vagabonds, et par quelques missionnaires qui avaient sacrifié leur existence à la propagation du christianisme parmi les tribus errantes dans ces régions désolées » (1).

Équipé de la même manière que pour son pre-

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 388.

mier voyage au pays des Betchouanas, et muni d'un ordre du gouverneur adressé à tous les habitants de la colonie pour lui donner aide et protection en cas de besoin, Thompson partit à cheval; il en changeait à chaque station; il voyagea ainsi sans interruption jusqu'à Bloem-Fontein dans le Roggeveld. La contrée qu'il venait de traverser a été décrite en détail par Lichtenstein : Thompson ne remarqua pas que depuis vingt ans aucun changement notable se fût effectué dans la condition ou les mœurs des habitants. De même que les autres colons des frontières, les fermiers du Roggeveld sont des hommes francs, hospitaliers, mais ignorants; bienveillants pour le voyageur, mais constamment plongés dans des brouilleries les uns avec les autres, et dans des guerres barbares d'agression réciproque avec les misérables Boschimans.

Le commandant et fermier Nel, chez lequel Thompson était arrivé, possédait une propriété considérable. Dans cette partie de la colonie, le pâturage, auquel le pays convient principalement, occupe presque exclusivement les habitants. Quand même le climat serait plus favorable à la culture du grain, rien n'encouragerait à en récolter au-delà de la quantité nécessaire à la consommation; car on ne pourrait jamais espérer de le voir devenir un objet de commerce, à cause de l'éloignement de tous les marchés; d'ailleurs le climat est si sec, qu'on dit à Thompson que depuis cinq ans il n'était pas tombé assez de pluie pour que les rivières pussent couler. Les pluies, rares dans tous les temps, sont

également précaires pour l'époque de leur chute, n'étant produites, en été, que par les nuages des orages; le pays des Boschimans, qui s'étend entre la colonie et le Gariep, est encore plus sujet à des sécheresses excessives.

Accompagné de Nel et d'un autre fermier, Thompson gravit sur la cime la plus haute des montagnes voisines; on la nomme Uitkyk (guet). De là il aperçut distinctement, quoiqu'il en fût éloigné de cent quatre-vingts milles, le sommet des monts du Hex-Rivier couvert de neige; le pays des Boschimans, coupé seulement par le lit des torrents à sec, s'étendait au nord. Dans la soirée, une femme boschi au service de Nel joua, devant la compagnie, d'un instrument nommé raamakié, long de quarante pouces, et large de cinq; il consiste en une moitié de calebasse attachée à une de ses extrémités et à des cordes qui ressemblent un peu à celles d'un violon; il ne produisit qu'un son monotone, dans lequel Thompson ne put distinguer rien qui se rapprochât d'une mélodie régulière. Nel dit à notre voyageur que cette femme avait depuis son enfance vécu dans sa maison, et que jamais il n'avait eu un domestique meilleur ou plus fidèle; il ajouta qu'en général les Boschimans, quand on les prend jeunes, deviennent des serviteurs intelligents et actifs; mais que ceux qui ont vécu sauvages jusqu'à l'âge adulte peuvent très rarement rester au service des fermiers, ayant une aversion extrême pour le travail des mains, et préférant la fainéantise, la liberté et la faim, à l'occupation, à la servitude et à l'abondance.

Les Boschimans, sur cette frontière, quelle qu'ait pu être la condition primitive de leurs ancêtres, ne possèdent aujourd'hui ni bétail, ni la moindre chose; et comme le gros gibier a été ou détruit, ou chassé hors du pays par les fusils des fermiers et des Griquas, ils sont réduits à l'existence la plus malheureuse. Thompson est d'accord avec les autres voyageurs sur les causes qui les ont réduits à ce triste sort. Les empiétements successifs des colons ont contraint les Boschimans à se réfugier dans un territoire immense, mais si stérile et si aride que la plus grande partie n'est pas propre à l'habitation permanente d'aucune créature humaine. Nel avait plusieurs fois fait partie des expéditions contre les Boschimans, et quoique, sous d'autres rapports, ce fût un homme honnête, humain et judicieux, il parlait de cette espèce de guerre comme d'une chose légitime, juste et nécessaire, et même aussi méritoire que les services rendus par le soldat qui combat les ennemis de sa patrie; tandis que, d'un autre côté, il s'exprimait avec horreur sur l'endurcissement des Boschimans, qui ne cessaient de piller et d'égorger les chrétiens; il semblait ne pas s'apercevoir que les traitements affreux éprouvés par ces tribus de la part des blancs pouvaient, dans l'esprit de ces sauvages, justifier toutes les dévastations et les représailles auxquelles elles se livraient.

Cependant, malgré ses sentiments héréditaires d'animosité et ses préjugés profondément enracinés, Nel jugeait sainement dans les cas où il n'était pas intéressé. Un petit parti de Cafres ayant pénétré,

quinze ans avant, dans le pays des Boschimans, s'était établi près des monts Karri, à l'est du Zak-Rivier, où il y avait de l'eau et des pâturages en quantité suffisante. Ensuite ces Cafres avaient déclaré injustement la guerre aux hordes des Boschimans qui les entouraient, en avaient tué beaucoup, et emmené leurs enfants en esclavage. Mais leurs excès furent arrêtés par le capitaine Stockenstrom, qui arriva tout à coup avec un fort détachement, fit fusiller les auteurs de ces atrocités, et leur enleva une trentaine d'enfants dont ils avaient massacré les parents. Nel et ses compagnons détestaient la conduite des Cafres, et applaudissaient au châtiment qui leur avait été infligé, sans réfléchir à l'analogie qui existait entre leur conduite et celle des Cafres. Ceux-ci, prenant conseil de l'adversité, avaient cessé de piller et de faire des excursions, et menaient tranquillement la vie pastorale. Ils possédaient, à l'époque du voyage de Thompson, onze cents têtes de gros bétail et deux mille cent moutons (1).

Notre voyageur, désirant aller au nord dans le pays des Boschimans, et reconnaître, s'il le pouvait, le confluent du Zak-Rivier, ou plutôt du Hartebeest-Rivier avec le Gariep, avait persuadé à Nel d'envoyer des messagers dans différents lieux, afin de lui procurer des chevaux et des guides; mais il n'y eut pas moyen de trouver dans ce canton un seul Hottentot qui consentît à accompagner Thompson de ce côté. En conséquence celui-ci, obligé de longer les frontières de la colonie vers l'ouest, partit le 1er août,

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 399.

à cheval et avec un guide. Il passa dans un pays haut, d'où il apercevait de temps en temps les montagnes du Cèdre. Le paysage était sauvage et triste, et le climat froid; néanmoins on voyait de temps en temps, dans les vallées, des coins plus chauds, où la plupart des fruits de la colonie mûrissent très bien. Le soir, Thompson arriva dans une ferme située à l'extrémité septentrionale des monts du Roggeveld, qui se terminent là par des mornes arrondis et détachés.

La fermière, dans l'absence de son mari, était occupée à rentrer ses bœufs et ses moutons; elle dit à Thompson qu'il n'y avait pas moyen d'obtenir des chevaux ni des guides. Notre voyageur, informé que des Griquas libres demeuraient six milles plus loin, partit aussitôt à pied, au clair de la lune, pour aller les trouver. Un vieux Hottentot, domestique de la ferme, l'accompagnait. Cet homme avait toujours vécu sur cette frontière : il se souvenait très bien du temps où les Boschimans ne se conduisaient pas hostilement envers les chrétiens; ceux-ci avaient été les agresseurs.

Quand Thompson arriva au kraal, tous les hommes en étaient absents; il n'y restait que les femmes et les enfants, avec quelques bœufs et des moutons : en conséquence, il gagna la ferme voisine, y trouva des chevaux et un guide, et se mit en route le 2 août, à travers un pays aride qui paraissait très stérile. A gauche, il avait le mont Hantam, qui est isolé, et a une circonférence de deux journées de route à cheval. Son sommet, qui est aplati et très élevé, passe pour

très salubre pour les chevaux, à l'époque où une maladie périodique règne parmi eux dans les plaines voisines. Du reste, ce n'est pas seulement ce fléau destructeur, ni les incursions des Boschimans que les fermiers ont à craindre dans ce canton; les bêtes féroces y sont extrêmement hardies et nombreuses. On lui raconta dans une ferme que près de trente chevaux y avaient été détruits, dans une saison, par les panthères et les hyènes; une autre avait perdu, en quelques jours, neuf jeunes chevaux tués par les chiens sauvages.

Dans un défilé resserré, situé entre deux montagnes, et nommé Mordenaar's-Poort (Porte des Assassins), parce que plusieurs colons y avaient été tués par les Boschimans, le guide de Thompson lui montra six tas de pierres fort grands, qu'il dit avoir été élevés par les Hottentots, en mémoire d'un combat sanglant entre deux de leurs tribus, avant l'arrivée des Européens.

Chez un fermier, Thompson rencontra un charpentier anglais qui exerçait son état dans ce canton. Ces sortes d'artisans sont nombreux dans les parties de la colonie les plus reculées, et introduisent graduellement chez les habitants des améliorations dans la culture des terres et dans les arts mécaniques, et aussi un esprit d'indépendance civile qui, dans peu de temps, remplacera la docilité servile qu'une longue soumission a fait contracter aux Hollandais.

Le sort des fermiers de cette frontière n'est nullement digne d'envie. Quand toute végétation a disparu, dans la saison sèche, les moutons broutent

fréquemment une plante qui quelquefois en fait périr cinq à six cents dans un seul jour; mais s'ils ne succombent pas à la maladie qu'elle leur cause, ils sont à l'avenir préservés de ses funestes effets. Souvent des esclaves s'échappent avec des chevaux et des fusils, et vont joindre les troupes de pillards et de bandits, qui ont leurs repaires le long des rives du Gariep. Ce genre d'événement fournit un motif de plus en faveur de l'extinction graduelle et équitable de l'esclavage dans l'Afrique méridionale.

Une pluie abondante tomba dans la soirée, et continua pendant toute la journée du lendemain et du surlendemain; mais ces ondées abondantes qui sont amenées par les vents d'ouest, venus de l'Atlantique, ne s'étendent pas à une grande distance dans l'intérieur. Cette pluie et le temps humide et froid qui lui succéda, retinrent, malgré lui, Thompson dans une ferme jusqu'au 6; car les fermiers appréhendent tant de se mouiller, qu'aucun d'eux ne voudrait sortir à cheval, pour obéir à une réquisition du magistrat pendant qu'il pleut. Les femmes étaient assises avec des chaufferettes sous leurs jupons, les hommes causaient et fumaient autour d'un pot de fer rempli de charbons ardents. Aucune de ces fermes n'a de cheminée, même dans cette région froide; ce qui paraît bien incommode à un Européen. A côté de la ferme il y avait une espèce de fort en terre, avec des meurtrières, pour tirer dans le cas d'une attaque sérieuse de la part des Boschimans. Plusieurs maisons, le long de la frontière de ces sauvages et de celle des Cafres, sont pourvues de défenses semblables.

Wilteboy, hottentot, qui s'était engagé à accompagner Thompson, ayant été instruit de son projet de voyage, déclara qu'il était trop hasardeux, et qu'il ne partirait qu'avec un autre de ses compatriotes; heureusement on en trouva un autre, nommé Jacob Zwart. Les préparatifs du départ furent très longs, de sorte que, malgré le beau temps qui avait commencé le 6, Thompson ne put se mettre en route que le 7. Il était à cheval, ainsi que ses guides, et il avait de plus deux chevaux pour le bagage, et pour en changer à l'occasion. Mais les fermiers de Hantam, malgré leur politesse apparente, avaient joué un vilain tour à notre voyageur en lui donnant des animaux à moitié dressés : bientôt celui qui était chargé du bagage devint rétif, rompit sa longe, et s'échappa : on ne le rattrapa qu'après une course d'une heure; le pire de l'affaire fut qu'une grande partie des provisions qu'il portait fut perdue, et que les calebasses pleines d'eau furent brisées en pièces. Thompson, de mauvaise humeur et impatienté, ne voulut point revenir sur ses pas pour réparer ce désastre, et dit à ses gens d'aller en avant. L'après-midi il laissa derrière lui la dernière ferme qu'il y eût sur cette frontière. Bientôt il passa devant le Spioen-Berg (Mont de l'Espion), montagne conique qui domine sur les plaines immenses prolongées vers le nord : elles sont d'abord parsemées de rochers d'une forme bizarre et quelquefois grotesque. Burchell a bien décrit le singulier coup d'œil de ce canton. Il rappelait à Thompson la ville enchantée du désert dans les *Mille et une Nuits*. Les plaines, qui s'éten-

dent à perte de vue, ne sont couvertes que de petits arbustes : on n'y apercevait que des autruches, des quaggas, des springboks, et autres animaux communs dans des régions semblables (1).

Les voyageurs marchèrent au nord-nord-est jusqu'au coucher du soleil; alors ils tournèrent au nord-ouest pour chercher une source, qu'ils rencontrèrent un peu après l'obscurité. L'eau était bonne; mais il n'y avait pas d'abri, et à peine assez de matières combustibles pour allumer un feu passable. « Nous venions d'occuper notre position, dit Thompson, quand nous découvrîmes une lumière à une petite distance. Nous conclûmes que c'était un camp de Boschimans, et nous examinâmes si nos armes étaient en bon état, afin d'être prêts à tout événement. J'avais un fusil à deux coups, et environ dix livres de munition, et chacun de mes Hottentots avait son fusil. Nous commencions à faire cuire notre souper, lorsqu'une troupe de ces sauvages, composée d'une douzaine d'hommes et de femmes, s'approcha de nous, et, sans montrer le moindre signe de crainte, s'assit à côté de nous autour de notre feu. Aussitôt ces gens entrèrent en conversation avec mes guides. Dans les circonstances actuelles, je me serais bien passé de leur visite; mais je pensai que le meilleur parti était de les traiter poliment, et avec toute l'apparence de la confiance. Ils examinèrent mes habits, et montrèrent beaucoup de curiosité pour savoir quel était mon dessein en traversant leur pays. Leurs questions terminées, ils

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 420.

dansèrent avec beaucoup d'action, et continuèrent ainsi, par intervalles, jusqu'à minuit, au clair de la lune. Ils retournèrent alors à leur camp. »

Le lendemain, le pays, à mesure que l'on avançait, devenait plus aride et stérile ; les voyageurs traversèrent les lits de plusieurs torrents à sec, et virent à droite diverses couches de sel ; ils parcoururent une vallée large de six milles, entièrement composée de sable pur, qui paraissait avoir été couvert temporairement par l'eau ; mais, dans ce moment, il n'y en avait pas une goutte ; on n'en avait pas aperçu de toute la journée, et un vent d'est brûlant qui soufflait au visage de Thompson et de ses compagnons, augmentait leur soif. Enfin, ils arrivèrent à un lieu nommé par les guides le Kuil (la Fosse), où il y avait un petit réservoir naturel d'eau passable, mais si profondément enfoncé entre deux rochers, que l'on eut beaucoup de peine à en puiser un peu pour les hommes, par le moyen d'une coque d'œuf d'autruche ; il fut impossible d'en procurer aux chevaux ; il n'y avait non plus dans le voisinage aucune espèce de fourrage : on alla donc un peu plus loin ; la soif empêcha les pauvres chevaux d'y pâturer, tout le monde était étendu à terre et haletant ; pas un rocher ni un buisson ne mettait à l'abri des rayons brûlants du soleil. A l'ombre, le thermomètre marquait 85° (23° 53), et au soleil 110° (34° 64). Quel contraste en si peu de temps avec le froid des montagnes du Roggeveld !

« Vers deux heures, dit Thompson, nous marchâmes un peu plus à l'est, afin de voir un immense

bassin salé, qui, disait-on, existait dans le voisinage; le pays était absolument dénué de verdure; des arbustes de couleur brune et rabougris étaient seulement épars çà et là. Le terrain consistait, en quelques endroits, en gravier aigu formé de schiste décomposé; dans d'autres, en une couche calcaire parsemée de cailloux. Enfin, du haut d'une longue suite de coteaux j'aperçus à mes pieds le bassin ou plutôt la vallée de sel que je cherchais, et qui s'étendait au nord. D'après mes conjectures et le rapport de mes guides, elle ne doit pas avoir moins de quarante milles de circonférence. Elle était, en ce moment, couverte de sel très sec et d'une blancheur éclatante. Quand les pluies tombent, elle doit offrir une vaste nappe d'eau; je pense que, de même que les autres amas de sel de l'Afrique méridionale, elle est produite par les innombrables particules salines dont la terre est partout imprégnée, et que les pluies soudaines et très abondantes entraînent dans ces réservoirs naturels. De ce point le sommet du Spioenberg paraissait comme une tache obscure à l'horizon.

« Je dis alors aux Hottentots de se diriger au nord-est, afin de rencontrer le Hartebeest-Rivier, et de reconnaître son confluent avec le Gariep, dont je voulais ensuite longer le cours jusqu'à la côte. Nous n'avions quitté les bords du lac salé que depuis une heure, lorsque nous fûmes surpris par le crépuscule, et forcés de bivouaquer dans la plaine sans le moindre buisson pour nous préserver du vent froid de la nuit, et sans une goutte d'eau pour ra-

fraîchir nos pauvres chevaux. Nous avions pour nous mes deux bouteilles d'arçon que j'avais remplies à la dernière source. Nous en bûmes une, et nous prîmes un peu de nourriture solide. A peine trouvâmes-nous assez de matière combustible pour faire du feu. A la nuit close, nous découvrîmes à peu de distance un feu de Boschimans; cela ne me fit pas plaisir, parce que mes guides m'avaient appris à concevoir, peut-être injustement, des craintes d'être attaqué, pendant l'obscurité, par ces sauvages vindicatifs. Toutefois notre sommeil ne fut interrompu ni par eux, ni par les bêtes féroces. Deux heures avant le lever du soleil nous nous remîmes en route. »

Enfin le 9, au bout de trois heures de marche, et après avoir franchi une chaîne de grands coteaux, les voyageurs arrivèrent sur les bords du Kat's-Kop-Rivier; par malheur il était complétement à sec, ce qui leur causa de vives anxiétés sur leur sort et sur celui de leurs chevaux. Witteboy et Thompson allèrent à pied dans des directions opposées, pour chercher dans le lit de la rivière s'il n'y restait pas quelque mare ou quelque bourbier. Après beaucoup de recherches inutiles, Witteboy découvrit un puits creusé récemment par des Boschimans; l'eau, quoique très saumâtre, fut bue avec avidité. Pendant que Thompson emplissait les bouteilles, les chevaux en cassèrent une, ce qui, dans les conjonctures présentes, était une sérieuse calamité.

Les voyageurs, qui venaient de s'apercevoir que leurs provisions allaient être épuisées, prenaient leur

repas, lorsqu'ils virent s'approcher une famille de Hottentots, composée d'un vieillard, de deux femmes et de deux enfants; ceux-ci avaient bonne mine et l'air de se bien porter, mais les autres offraient l'aspect le plus misérable que l'on puisse imaginer. Ces gens arrivaient pour mendier du tabac; on leur en donna un petit morceau, ce qui les combla de joie. On ne put obtenir d'eux aucun renseignement satisfaisant sur la possibilité de trouver de l'eau le long de la route que l'on suivait en ce moment. Ces pauvres créatures subsistaient presque entièrement de larves de fourmis qu'ils tirent de la terre avec un bâton pointu durci au feu, et dont le gros bout est chargé d'une pierre. On vit plusieurs endroits de la plaine remplis de trous qu'ils avaient faits pour chercher ces insectes.

Un peu après midi, les voyageurs poursuivirent leur marche; un fort vent de nord-est, le sirocco de ces contrées, leur soufflait dans la figure, et la leur brûlait. Thompson avait beau se la frotter avec un peu de graisse qu'il avait gardée exprès, il n'en éprouvait pas grand soulagement. A droite s'étendait la chaîne des coteaux de Kat's-Kop; à gauche et en avant une plaine à perte de vue. En général, le pays des Boschimans, entre le Gariep et la colonie, offre un immense plan incliné, qui s'abaisse graduellement des monts du Nieuweld aux bords de ce fleuve.

On rencontra un Boschiman et sa femme; il portait sur son dos la moitié d'un jeune antilope qu'il avait tué de ses flèches empoisonnées; sa femme était

chargée de l'autre, indépendamment d'un petit enfant assis sur ses épaules, les jambes pendantes sur son sein, et se tenant par la main à ses cheveux. Cette abondance de provisions, et probablement un bon repas qu'ils avaient déjà fait aussitôt après la mort de l'animal, leur avaient donné un air remarquable de bien-être et de satisfaction. « La femme, dit Thompson, me parut la plus jolie de sa nation que j'eusse encore vue. Malgré la proéminence des traits propres à sa race, elle méritait presque d'être appelée une beauté, à cause de ses yeux noirs et brillants, de sa physionomie contente et riante, et de ses dents aussi blanches que l'ivoire le plus beau. Questionné sur la probabilité de trouver de l'eau sur notre route, le chasseur, indiquant un point du ciel, nous dit que, si nous marchions vite, nous rencontrerions de l'eau quand la lune serait là; ce qui marquait une distance d'environ cinquante milles. Néanmoins cette annonce était une consolation pour nous; nous l'en récompensâmes par un morceau de tabac.

« Vers le coucher du soleil, je me hasardai, sur la foi du récit du Boschiman, à partager avec mes Hottentots la bouteille d'eau saumâtre que j'avais remplie au puits du Kat's-Kop-Rivier; mais elle ne suffit pas pour apaiser notre soif ardente. Les heures s'écoulèrent, minuit arriva, la lune n'était pas encore parvenue au point désigné par le Boschiman; nos pauvres chevaux étaient près de tomber sous nous, au train dont nous allions. A mesure que nous approchions du lieu où nous espérions trouver de

l'eau, mes guides, qui ordinairement se tenaient un peu en avant, me prièrent de marcher sur la même ligne qu'eux, parce que les lions se tiennent ordinairement en embuscade dans ces lieux-là, et sont plus enclins à se précipiter sur un cavalier isolé que sur un groupe. A peine nous avions adopté cette précaution, que nous passâmes à une trentaine de pas d'un de ces formidables animaux. Il nous regarda fixément pendant quelques minutes, puis se coucha; mais nous hâtâmes le pas autant que nous pûmes, non sans regarder fréquemment derrière nous, et sans éprouver beaucoup de frayeur et de crainte.

Bientôt nous atteignîmes les rives du Gamka (rivière des Lions); mais, à notre affliction extrême, il était à sec. Nous étions tous près de succomber aux efforts que nous faisions depuis le commencement de la journée, et à la soif que nous endurions. Jacob surtout, qui était indisposé, et qui avait beaucoup souffert de la vitesse de notre course, nous dit qu'il ne pouvait la soutenir plus long-temps, et qu'il désirait se coucher à terre et mourir. Mais la crainte d'être dévoré par les lions lui redonna des forces, et Witteboy et moi, sachant que notre sort dépendait de l'eau que nous trouverions, nous continuâmes à suivre les bords de la rivière, cherchant, avec une curiosité inquiète, la mare dont le Boschiman nous avait parlé. Nous marchâmes ainsi jusqu'à deux heures du matin, en désespérant presque de réussir; enfin nous aperçûmes cette eau tant désirée : quoiqu'elle fût mêlée de boue et salie par la fiente et l'u-

rine des bêtes sauvages, elle fut d'un grand secours pour nos animaux. Nous étions levés depuis vingt-quatre heures, nous en avions passé seize à cheval, et nous avions parcouru quatre-vingts milles, dont les soixante derniers sans nous arrêter. On conçoit que nous étions épuisés de même que nos chevaux. L'excès de la fatigue nous avait entièrement ôté l'appétit; mais comme nous n'avions rien à manger, ce n'était pas un grand inconvénient. Ayant attaché nos chevaux à un buisson, nous nous étendîmes à terre près d'eux; nous étions trop harassés de lassitude pour prendre la peine d'allumer du feu; d'ailleurs la nuit était déjà trop avancée, et nous pensions que si les lions nous découvraient ils préféreraient nos chevaux à nous.

« Nous fûmes réveillés le 10, vers le point du jour, par le rugissement d'un lion. Notre position était extrêmement critique; nous n'avions rien à manger, et nous ne savions pas quand nous trouverions quelque chose. Nous avions compté sur le gibier que nous rencontrerions dans le désert; mais la grande sécheresse qui avait long-temps régné dans ces régions, avait chassé les animaux vers d'autres cantons. Nous restâmes néanmoins dans ce lieu jusque vers midi, pour laisser reposer nos chevaux : quant à nous, haletants de lassitude, nous restions étendus l'estomac vide, et exposés à un soleil brûlant » (1).

Les rives du Gamka, que les voyageurs longèrent ensuite d'un pas modéré, étaient couvertes de mi-

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 438.

mosa en divers endroits; ce qui indique un climat qui n'est jamais sujet à un grand froid. Ce végétal ne croît pas sur les régions plus élevées de l'Afrique. On passa devant une colline conique et solitaire, près du confluent du Gamka et du Hartebeest-Rivier; Thompson la nomma Ravenhill, en honneur d'un de ses amis. Plusieurs lits de torrents, qui doivent quelquefois être pleins, se joignent là à celui du Gamka. Vers le coucher du soleil, on le traversa pour la dernière fois, et l'on marcha droit au nord vers le Hartebeest-Rivier, où l'on espérait rencontrer de l'eau et du gibier; le plus vieux des chevaux était tellement épuisé de fatigue, que l'on fut obligé de le laisser en chemin. Enfin les voyageurs, après avoir parcouru à peine trente-neuf milles, parvinrent sur les bords du Hartebeest-Rivier, où il n'y avait pas d'eau; ils n'eurent d'autre ressource que d'attacher leurs chevaux à un arbre, et, après avoir allumé du feu, de se coucher auprès, et de chercher leur consolation dans le sommeil. Pendant la nuit, ils furent troublés par des hyènes, qui s'approchèrent à quelques pas, mais ne se hasardèrent pas à les attaquer.

Le 11, au point du jour, ils détachèrent les chevaux pour qu'ils pussent pâturer, et reconnurent qu'ils étaient dans le lit d'une rivière qui, à certaines époques, doit être très considérable; c'est en effet le canal par lequel toutes les eaux du versant septentrional du Nieuweld s'écoulent dans le Gariep après les déluges périodiques de ces régions; mais on peut juger combien ils sont précaires et rares,

par ce seul fait que cette rivière n'avait pas coulé depuis cinq ans; ses bords étaient ombragés par des mimosa et des saules, dont des troupes nombreuses de pigeons et de tourterelles animaient le branchage. Thompson avoue qu'au lieu d'éprouver du plaisir à écouter le roucoulement de ces oiseaux, il ne ressentit que le chagrin d'avoir oublié d'apporter du petit plomb, qui lui aurait procuré le moyen de faire un bon déjeuner. A peu de distance, on découvrit de l'eau dans un puits profond de dix pieds, que les indigènes avaient creusé récemment; elle était très saumâtre. Les Hottentots, pour apaiser leur faim, recueillirent de la gomme sur les mimosa; Thompson essaya aussi d'en manger, mais il ne put l'avaler.

Witteboy partit avec son fusil à la recherche du gibier; Jacob alla regarder où étaient les chevaux, qui s'étaient éloignés pour pâturer; Thompson, resté seul à la garde du bagage, vit arriver deux Corannas qui, sans la moindre hésitation, s'assirent à côté de lui. Leur maigreur affreuse, et une ceinture nouée autour de leur corps, indiquaient assez qu'ils souffraient depuis long-temps du manque de nourriture. Il essaya de leur faire comprendre par signes qu'il avait besoin de vivres, et en achèterait volontiers: ils lui répondirent de même, d'une manière très intelligible, en secouant la tête et montrant leurs ceintures de famine; il apprit ensuite que depuis plusieurs jours ils ne vivaient que de gomme. Il leur donna un peu de tabac, ce qui sembla leur faire grand plaisir; mais, comme ils ne cessaient de regarder très attentivement son fusil, il le tint bien

ferme, car il se défiait de leurs intentions. Il était dans cette position depuis deux heures quand Witteboy revint avec le vieux cheval laissé la veille au milieu du désert, mais sans gibier. Il apprit des Corannas que l'excès de la sécheresse avait fait disparaître du pays tous les animaux, et même les racines bulbeuses dont les hommes se nourrissaient. Jacob fut de retour un instant après; on se remit en marche.

Au bout d'une heure, on aperçut des traces récentes de pas humains, et on découvrit à peu de distance, assises sous un mimosa, deux femmes corannas toutes nues; elles ressemblaient à des squelettes : l'une était vieille; l'autre jeune, mais estropiée, tenait sur ses genoux un enfant à moitié mort de faim. Elles avaient devant elles une gamelle contenant quelques cuillerées d'eau bourbeuse. Ces trois êtres infortunés avaient été laissés là par leurs parents pour y mourir de faim; on leur avait donné de l'eau; ils vivaient depuis plusieurs jours d'un peu de gomme. Il était surprenant qu'ils n'eussent pas encore été dévorés par les bêtes féroces; mais on ne pouvait douter que dans un jour ou deux ils ne succombassent au manque de nourriture.

« Mon cœur, dit Thompson, fut ému de commisération pour ces pauvres créatures ainsi abandonnées et mourantes. Hélas ! je n'avais aucun moyen de les soulager. Nous avions espéré que nous pourrions, en arrivant chez les hordes des bords du Gariep, apaiser la faim que nous éprouvions; mais si toutes se trouvaient dans la même situation que celles que

nous avions rencontrées, notre perspective devenait fort triste. Nous éloignant donc de cette scène de misère, avec un pressentiment mélancolique, nous continuâmes à suivre le cours de la rivière. Un peu plus loin, nous trouvâmes sur ses bords encore des femmes et des enfants corannas dans un état presque aussi déplorable que ceux que nous venions de quitter. Les hommes appartenant à cette troupe, réduite à vivre de gomme, étaient absents depuis plusieurs jours pour la chasse; nous ne pûmes donc en tirer aucun secours.

« Je commençai à me sentir si affaibli par la longue abstinence, que j'avais de la peine à me tenir droit sur mon cheval; à chaque mouvement qu'il faisait, il me semblait que j'allais tomber en pièces. Je pensai que je ferais bien de suivre la méthode adoptée par les Corannas souffrant de la faim, et par mes Hottentots, en nouant un lien autour de mon corps; j'ôtai donc ma cravate, et je m'en fis une ceinture; j'en éprouvai à l'instant un soulagement remarquable. »

Le soir, quoique les voyageurs n'eussent parcouru que vingt-cinq milles, ils firent halte à huit heures. Thompson avait été obligé de s'arrêter en route plusieurs fois, et pouvait à peine soutenir son fusil; ainsi que ses compagnons, il dormit fort mal. Le 12, au point du jour, il grimpa sur un monticule voisin avec Witteboy; ils ne découvrirent pas de gibier; mais ayant aperçu à peu de distance une troupe de Corannas, ils allèrent aussitôt à eux; ceux-ci étaient au nombre de douze, et aussi misé-

rables que ceux qu'on avait vus auparavant; ils vivaient principalement de gomme. L'un d'eux conduisit les voyageurs à un puits que ses compagnons avaient creusé dans le canal de la rivière : ce ne fut pas sans quelque peine qu'ils s'y procurèrent chacun un peu d'eau. Il n'y avait plus d'espoir d'obtenir le moindre soulagement chez ces tribus sauvages. Les deux Hottentots de Thompson ressemblaient à des spectres ambulants; cependant ils ne laissaient pas échapper une plainte. Alors notre voyageur proposa de tuer un des chevaux pour le manger, puisque l'on avait presque perdu tout espoir de trouver du gibier; mais Witteboy le pria instamment de lui permettre de faire une autre tentative avec son fusil; il partit avec quelques Corannas. Thompson et Jacob se placèrent sur le haut d'un monticule pour observer ce que feraient les chasseurs : un vieux Coranna leur tint compagnie; il aimait à parler, et fut très obligeant; de temps en temps il donnait à l'étranger un morceau de gomme, et envoyait une petite fille chercher de l'eau dans une coquille d'œuf d'autruche. Cette eau, la meilleure que l'on pût se procurer, était tellement imprégnée de sel qu'elle semblait seulement augmenter la soif qu'elle était destinée à soulager; de plus, le vent de nord-est desséchait les lèvres au point de les faire gercer, et causait une langueur excessive à des corps déjà épuisés (1).

« Au moment où le soleil s'enfonçait sous l'ho-

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 449.

rizon, dit Thompson, nous aperçûmes Witteboy et les Corannas revenant vers nous. La vue perçante de mes compagnons eut bientôt distingué qu'ils étaient chargés de viande. A mesure qu'ils s'approchaient, cette bonne nouvelle acquit de la certitude. Les chasseurs avaient tué un zèbre, et chacun en apportait une portion. Les Corannas, vieux et jeunes, coururent au-devant des chasseurs, en sautant, dansant et criant de joie. Ces accents, et la vue d'un secours arrivant si à propos, nous ranimèrent Jacob et moi, et nous inspirèrent des sentiments de satisfaction et de gratitude moins bruyants, mais non moins vifs que ceux de ces sauvages à moitié morts de faim. Nous étions privés de nourriture depuis près de quatre jours, et nous n'avions bu que de l'eau saumâtre, en quantité insuffisante. »

Aussitôt on se mit en train de rôtir la proie; elle fut bientôt mangée; chaque Hottentot en dévora pour sa part au moins huit livres en une heure, et, avant de dormir, en ajouta encore trois à quatre. Thompson craignait que leur voracité ne les rendît malades; mais s'étant réveillé au milieu de la nuit, il les trouva continuant encore leur repas et fumant tour à tour. Les voyageurs passèrent la nuit sur le bord de la rivière, et non dans son lit, parce que les Corannas les avertirent que ce dernier emplacement était le chemin du lion.

Ils cheminèrent le 13 au nord-est, à travers un labyrinthe de mimosa bas et très épineux. Au bout de sept milles ils trouvèrent les Corannas réunis autour de la carcasse du zèbre; l'excessive proémi-

nence de leur ventre prouvait qu'ils l'avaient empli auprès du gibier qu'ils étaient chargés de garder. Toutefois Thompson et ses compagnons parvinrent à sauver, pour leur usage, les deux quartiers de derrière et la tête, et les attachèrent sur leurs chevaux de bagage. Les Corannas obtinrent le reste pour leur récompense; ensuite les voyageurs continuèrent à marcher vers le Gariep, qu'ils atteignirent en deux heures. « Après avoir si cruellement souffert du manque d'eau, s'écrie Thompson, quelle vue magnifique que celle de ce fleuve profond, rapide et large de quinze cents pieds! Nous plongeâmes la tête et les mains dans ses eaux rafraîchissantes, et nous parvînmes à apaiser une soif que les sources salées des Corannas semblaient accroître à chaque gorgée. Ensuite nous laissâmes nos chevaux pâturer le long de la berge, et nous nous occupâmes, à l'ombre des saules, à couper notre zèbre en tranches minces, afin de les faire sécher au soleil. Nous fîmes un régal délicieux, quoique nous n'eussions ni sel, ni sauce, ni plantes potagères. La chair de zèbre n'est point agréable au goût; cependant il semblait qu'elle ne suffirait jamais pour nous rassasier, et nous avions à peine fini un repas que nous étions prêts à en commencer un nouveau. Chose remarquable : pendant que nous souffrions de la faim et de la soif, mon imagination, soit endormi, soit éveillé, appelait sans cesse toutes sortes de mets recherchés et des ruisseaux d'eau limpide; maintenant que nous avions abondance de viande, il me semblait que le pain seul pourrait me satisfaire.

« Après toutes nos privations, ce n'était pas une petite satisfaction pour moi d'avoir accompli un des objets de mon voyage. J'étais arrivé sur les bords du Gariep par une route qu'aucun voyageur n'avait suivie auparavant; je pouvais ainsi ajouter à la carte de l'Afrique méridionale les traits distinctifs de la région intermédiaire, qui, quoique stérile et déserte, ne manque cependant pas d'un grand intérêt aux yeux du naturaliste et du philanthrope.

« Le Gariep doit verser dans l'Océan, à certaines époques de l'année, un énorme volume d'eau. Dans ce moment il était à son point le plus bas, et n'avait que quinze cents pieds de largeur; mais les nombreuses traces de ses débordements s'étendaient sur chaque rive, au moins à un mille du bord de l'eau, et, dans quelques endroits, à trois et quatre fois cette distance. Ici, et très loin en descendant, il se dirigeait presque au nord-ouest; sur la rive opposée, une chaîne de montagnes courait parallèlement avec le fleuve. J'ai appris plus tard que cette chaîne, qui commence un peu au-dessous de Griqua-Town, accompagne son cours à peu près jusqu'à l'Océan; ce qui donne une longueur de près de cinq cents milles. Je l'ai nommée le rempart Gariépin. On dit qu'à un éloignement peu considérable de notre station actuelle, le Gariep, en se rapprochant d'une chaîne nommée les Montagnes du duc d'York, forme une cataracte curieuse. Le fleuve, se frayant de force un passage à travers les coteaux, coule dans une vaste étendue par-dessus une immense falaise suspendue entre deux rochers. Nous entendions distinctement

le mugissement de l'eau qui se précipite à travers ce défilé resserré. Mais pendant tout le temps que le fleuve gonflé atteint à sa plus grande élévation, le tableau doit être beaucoup plus imposant; et au-dessus de la cascade l'immense volume d'eau, formant un lac parsemé d'îles, doit offrir un coup d'œil magnifique aux habitants solitaires du désert. Dans tous les temps, le Gariep est sujet à des crues subites, occasionnées par de grandes pluies qui tombent dans la partie supérieure de son cours; c'est pourquoi les indigènes se gardent de dormir trop près de la berge. Cependant nous nous étions aventurés ce soir à établir notre bivouac dans le canal même, afin de parvenir plus tôt à l'eau. Vers minuit, nous fûmes brusquement éveillés par un fracas terrible, qui ressemblait à celui de torrents se précipitant sur nous. Nous nous levâmes aussitôt pleins de frayeur, et nous courûmes à nos chevaux, car nous redoutions que les flots ne nous emportassent dans l'Océan; mais tout à coup le bruit s'évanouit dans le lointain. Nous en conclûmes que c'était celui du saut qui nous avait été apporté par une rafale, et nous nous hasardâmes à regagner notre couche dans le sable, où nous dormîmes tranquillement le reste de la nuit » (1).

Le 14, au point du jour, les chevaux que l'on avait laissé aller pour qu'ils pussent pâturer à l'aise avant le départ, revinrent bientôt au galop comme pour chercher la protection des voyageurs qui venaient

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 12.

d'entendre hurler des hyènes. Aussitôt chacun prit son fusil, et l'on courut au secours du cinquième cheval, qui était menacé dans un coin par une hyène tachetée (1); elle fut bientôt mise en fuite. Les bords du fleuve étaient garnis de différentes espèces d'oiseaux. On n'aperçut pas de traces d'indigènes ni là ni dans le voisinage.

Vers deux heures on s'éloigna de cette station au confluent du Hartebeest-Rivier et du Gariep. Le lit du premier, alors à sec, que l'on traversa bientôt, se déployait dans une étendue qui faisait présumer quel était le volume prodigieux de ce torrent du désert dans la saison où il coulait. A mesure qu'on s'avançait le long des rives du Gariep, ses bords étaient si embarrassés de bocages et de halliers de mimosa et de saules, qu'on ne parvenait à l'eau qu'avec la plus grande difficulté. Une troupe de koudous, qui revenaient de boire, passa trop vite pour que l'on pût faire feu sur eux. Ces sentiers, frayés par les bêtes sauvages à travers les broussailles, sont très dangereux, étant fréquentés par les lions, qui viennent s'y placer en embuscade pour fondre sur leur proie; on en eut la preuve le soir. Les chevaux venaient d'être dessellés, Witteboy et Jacob les conduisaient à la rivière; tout à coup un lion s'élança sur un de ces animaux, mais l'ayant manqué, il s'en alla, ce qui lui arrive généralement dans des cas semblables, et il ne fait pas une seconde tentative. On alluma aussitôt un grand feu pour éloigner l'ennemi.

(1) *Hyæna crocuta.*

Le 15, la vue du fleuve, dont on jouissait de temps en temps du haut des terrains élevés le long de ses rives, était magnifique. Le feuillage touffu des saules croissant sur ses bords, et les bois, ou plutôt les forêts de mimosa qui s'étendaient au moins à un mille de chaque côté, formaient un contraste frappant avec les plaines et les collines stériles situées au-delà de l'influence de ses débordements périodiques. Le vent étouffant du nord-ouest continuait à souffler. On avait parcouru cinquante milles le long du fleuve, on était surpris de ne pas apercevoir d'indigènes, et cependant on rencontrait beaucoup de fosses creusées pour prendre les gros animaux; on voyait aussi des habitations récemment abandonnées. Tout cela paraissait fort singulier, car on savait que les bords du Gariep sont plus peuplés que toute autre partie du pays des Boschimans et des Corannas; on ne pouvait se rendre raison de cette singularité. Enfin, dans la matinée, en sortant d'un hallier touffu, on se trouva tout à coup en face d'une trentaine de Corannas assis à l'ombre; ceux-ci se levèrent à l'instant pour prendre leurs armes. Witteboy, avec une présence d'esprit admirable, descendit de cheval, jeta son fusil à terre, et courut à ces sauvages les bras ouverts, en leur criant dans leur langue que c'étaient des amis qu'ils voyaient; bientôt la bonne intelligence fut établie. Ces Corannas avaient pris les voyageurs pour des hommes de la bande d'Africanir, qui répandait la terreur dans ce canton. Leur kraal était de l'autre côté du fleuve; ils l'avaient passé pour chasser.

Thompson ayant demandé à ces gens des renseignements sur une grande cataracte, qui devait se trouver dans le voisinage, apprit qu'elle n'était qu'à sept ou huit milles plus bas. Il monta aussitôt à cheval ainsi que Witteboy; cinq Corannas les accompagnèrent. « A mesure que nous approchions, dit notre voyageur, le fracas produisait sur notre oreille un bruit semblable à celui du tonnerre dans l'éloignement. Toutefois, ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à la chute, dont nous étions séparés par un bras du fleuve, et au-delà de celui-ci par des broussailles de plusieurs milles d'étendue. Le bras principal et intermédiaire du Gariep, qui forme le saut, traverse une espèce de grande île couverte de rochers et de halliers. Ayant traversé le canal méridional, qui, dans cette saison, était fort bas, nous suivîmes, pendant plusieurs milles, les Corannas à travers des forêts touffues d'acacias; le bruit assourdissant de la cataracte augmentait à chaque pas. Arrivés à une crête de rochers, il fallut descendre de cheval et suivre nos guides à pied; ceux-ci, marchant avec une sorte de frayeur et de circonspection, semblaient éprouver l'influence du grand phénomène que nous allions contempler. Ils me prièrent, à plusieurs reprises, de rester en arrière, et de marcher avec précaution, parce que les précipices étaient dangereux pour les pieds de l'homme, et que la vue et le bruit de la chute étaient si terribles, qu'eux-mêmes ne regardaient ce lieu qu'avec effroi, et se hasardaient rarement à le visiter. Ils finirent par s'arrêter tous, et me dirent de faire de même. L'un

d'eux s'approcha du bord de l'abîme, et, après avoir regardé avec circonspection, me fit signe d'avancer; je lui obéis, et je vis un tableau curieux et frappant, mais ce n'était pas encore la chute; c'était un torrent rapide formé par le volume presque entier de la rivière, resserré dans un canal qui n'avait pas plus de cent cinquante pieds de largeur, d'où elle descendait par un angle de quarante-cinq degrés, se précipitant tumultueusement dans une ouverture sombre et sinueuse entre des roches d'une profondeur prodigieuse, d'où elle s'échappait en un torrent d'écume.

« Quoique ce fût sans doute la première fois que mes guides conduisissent un voyageur venu exprès pour contempler cette merveille naturelle de leur pays, ils montrèrent dans l'exercice de leurs fonctions un tact, et en même temps un sentiment inné du pittoresque qui me surprit et me fit plaisir. M'ayant averti que ce n'était pas encore la cascade, ils m'aplanirent le chemin pendant près d'un mille, le long des rochers, quelques uns se tenant près de moi, et me recommandant continuellement de regarder à mes pieds, parce que le moindre faux pas pourrait me jeter dans l'abîme, où le tumulte des eaux semblait ébranler même les rochers solides qui nous entouraient. Enfin, nous fîmes halte, comme auparavant, et je fus mené à une saillie de rocher, où ce que je vis surpassa mon attente. Tout le volume de la rivière, sauf ce qui s'échappe par le canal que nous avions traversé et un autre au nord, confiné dans un lit ayant à peine cent pieds de largeur, des-

cend à la fois par une magnifique cascade de quatre cents pieds de hauteur. Je me tenais sur un rocher escarpé, presque au niveau et directement en face du milieu de la chute; les rayons du soleil l'éclairaient en plein, et produisaient un arc-en-ciel magnifique. Le nuage de vapeurs humides qui s'élevait du sein des eaux agitées, les branches d'un vert brillant qui pendaient des rocs lointains, le fracas étourdissant de la chute, le bouillonnement tumultueux, et les tourbillons du fleuve qui, en bas, s'efforçait de s'échapper par un canal étroit, profond et sombre, formaient un ensemble d'une beauté et d'une majesté telles que je n'en avais jamais vu de semblable. Pendant que je contemplais cette scène étonnante, je croyais rêver. Sa sublimité éloignait toute crainte de danger, et, après une courte pause, je quittai à la hâte le lieu où je me tenais, pour mieux regarder du haut d'un rocher plus immédiatement situé au-dessus du gouffre écumeux. Je venais de m'y placer, quand je me sentis empoigné à la fois par quatre Corannas, qui me prirent par les bras et par les jambes. Ma première pensée fut qu'ils allaient me lancer dans le précipice; mais cette idée, injurieuse pour ces bons sauvages, ne fut que momentanée. Ils sont naturellement timides, ils craignaient que ma témérité ne me fît courir des dangers; ils se hâtèrent de me retirer du bord de l'abîme, m'expliquèrent leur motif, et me demandèrent pardon. Je fus très reconnaissant de leur soin, quoique leur obligeance me contrariât un peu. Je revins à mon premier poste pour dessiner le tableau que j'avais sous les yeux; mais il

me fut impossible de rien faire de passable. Tout, les rochers et les cavernes, les bois impénétrables qui entourent cette chute, et l'aspect désolé des monts Gariépins dans le lointain complètent le tableau, dont la majesté ne s'effacera jamais de ma mémoire.

« Le fleuve, parvenu au bas du saut, se fraye un passage dans un canal ou ravin étroit, long de deux milles et profond de cinq cents pieds, qui paraît avoir été creusé depuis des siècles, dans le roc vif, par la force du courant. En été, quand le Gariep est haut, la chute doit être infiniment plus belle, mais, en même temps, inaccessible; car il est évident que les eaux, qui ne peuvent s'échapper par le passage, s'écoulent par les deux canaux latéraux, qui, en ce moment, étaient presque à sec, et en même temps inondent les terres couvertes de forêts qui les séparent, et qui, lorsque je les vis, formaient une espèce d'île. Je nommai ce lieu *Cataracte du roi George* » (1).

Les voyageurs passèrent la nuit sur le bord de la rivière, sous un vieux saule, près du kraal des Corannas. Ceux-ci racontèrent qu'un hippopotame avait été tué récemment en tombant du haut du saut du Gariep; ils ajoutèrent que ces sortes d'accidents sont rares, parce que l'instinct de ces animaux les porte à éviter d'être entraînés par le courant trop près de la chute et des canaux rocailleux; et ils évitent ordinairement ces lieux en faisant un

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 23.

détour le long des bords du fleuve. Les hippopotames sont nombreux dans cette partie de son cours; les indigènes les prennent dans de grandes fosses creusées le long des sentiers qu'ils fréquentent quand la nuit ils sortent des eaux pour pâturer au milieu des bois. La capture d'une de ces créatures monstrueuses doit être un événement singulièrement heureux pour une horde de Boschimans et de Corannas à moitié morts de faim, et leur fournir de la subsistance pour une semaine.

Ennuyé de la chair de zèbre, Thompson voulut varier un peu en en échangeant un morceau, avec un Coranna, contre du gemsbok desséché; mais celui-ci était si coriace, qu'il préféra le zèbre. Les symptômes d'un orage déterminèrent notre voyageur à passer la journée du 16 avec les Corannas; cependant le vent, qui vint à changer, emporta les nuages d'un autre côté. En examinant les rives du Gariep, Thompson reconnut, avec regret, l'impossibilité de dériver ses eaux pour arroser les pays voisins, seule méthode de cultiver la terre dans l'intérieur de l'Afrique méridionale. La grande élévation des rives de ce fleuve au-dessus du lit ordinaire de ses eaux dans toute l'étendue de son cours, que Thompson a vue, lui semble éloigner toute idée de réussite d'un plan de ce genre; mais il demande si l'on ne pourrait pas profiter de ses débordements naturels pour remplir, en quelque sorte, le même objet, ou employer quelque mécanique simple, telle que la roue égyptienne.

Aucune des tribus de l'Afrique méridionale, soit

dans l'intérieur, soit le long de la côte, n'a jamais construit rien qui ressemblât à une pirogue ou à un canot; elles n'ont d'autre moyen pour traverser une rivière que d'embrasser une solive, avec une cheville à un bout; chaque individu en prend ainsi une. Ce fut l'expédient auquel eurent recours les Corannas, que Thompson engagea, par de petits présents, à lui procurer du lait de leur kraal, situé de l'autre côté du Gariep. Ils lui en rapportèrent une gamelle qu'il partagea avec ses Hottentots; et ce fut un vrai régal pour eux, qui ne mangeaient depuis si long-temps que de la viande sèche de zèbre.

Quand les voyageurs voulurent se mettre en route, le 17 au matin, le vieux cheval se trouva en si mauvais état qu'ils furent obligés de l'abandonner à son sort. Sortis des bois qui bordent le Gariep, Thompson et ses compagnons passèrent des collines nues et unies, qui paraissaient former chacune une masse compacte de rochers; ils avaient devant eux et à gauche le désert; à droite la chaîne raboteuse des monts Gariépins, ceinte par le fleuve et ses rives boisées, s'étendait à l'ouest à perte de vue. A mesure que l'on avançait, le pays voisin du fleuve devenait si inégal et si inaccessible que les Hottentots pensèrent qu'il convenait de marcher plus au sud-ouest, afin de remonter de nouveau le Gariep à Pella, éloigné de deux journées.

Les plaines où l'on venait d'entrer étaient entièrement dépourvues d'eau; un petit nombre de gemsboks et de springboks épars y broutaient de l'herbe flétrie. Il paraît que les pluies d'orage accidentelles

et précaires suffisent pour entretenir, dans ces régions, des graminées coriaces qui, croissant rapidement après ces ondées, et se fanant aussi promptement pendant la sécheresse brûlante, fournissent du pâturages dans leurs deux états à des multitudes d'animaux sauvages qui émigrent d'un lieu à un autre, suivant le cours des saisons et l'abondance ou la rareté de l'herbe et de l'eau. L'après-midi, après avoir parcouru quarante milles, on arriva dans le lit d'une rivière près du pied d'une chaîne de montagnes secondaires. Thompson donna à celles-ci le nom du comte de Morpeth, et à la première celui de son ami M. Pillans. Une bande de Corannas était campée sur cette rivière. Venue des bords du Gariep, uniquement pour chasser, elle n'avait apporté pour toute provision qu'un peu d'eau dans des calebasses; il lui fut impossible d'en donner. Les voyageurs trouvèrent dans le lit du Pillans un puits qui en contenait, mais si saumâtre qu'elle était à peine buvable. Quel fut le chagrin de Thompson en s'apercevant que les imprévoyants Hottentots avaient donné presque toute la chair du zèbre aux Corannas de la caravane, et que sa petite troupe se trouvait de nouveau à court de vivres! Enfin, pour comble de maux, la nuit fut excessivement froide. On fut fréquemment réveillé par le souffle d'un vent perçant et par les hurlements des hyènes.

En conséquence on partit le 18, vers quatre heures du matin, et l'on marcha au clair de lune ; mais au bout d'une heure les Hottentots se plaignirent d'avoir les extrémités si froides, qu'ils ne pouvaient

plus avancer. On s'arrêta donc, on alluma du feu, et l'on attendit le lever du soleil. Thompson observe que les Africains de toutes les races sont moins capables que les Européens de supporter le froid, et affectés bien plus tôt qu'eux de l'humidité de l'atmosphère.

Avant de faire halte, on avait franchi les monts Morpeth, qui courent du sud-est au nord-ouest, et se terminent à peu près à vingt-cinq milles à la droite du Gariep. Les monts Gariépins étaient encore l'objet le plus saillant que l'on eût en vue. Une autre vaste plaine se déployait devant les voyageurs; elle était bornée à une grande distance par des coteaux, semblables à ceux que l'on venait de passer. Thompson les nomma chaîne de Carlisle (1). A gauche, dans la direction de la colonie, les plaines désertes n'avaient d'autres limites que l'horizon. Après le lever du soleil, la chaleur y devint aussi forte que le froid l'avait été quelques heures avant. Notre voyageur pense que la quantité prodigieuse de nitre dont la terre est imprégnée influe beaucoup sur l'accroissement du froid de la nuit dans ces régions.

Dans le fond d'une vallée, située au pied des monts Carlisle, et entièrement dépourvue d'eau, la chaleur fut insupportable; on fut obligé d'y laisser un des chevaux, qui n'était plus en état de marcher. La position des voyageurs devenait très critique : il était impossible de s'arrêter dans cet endroit; les chevaux ne pouvaient pas passer un jour de plus sans boire.

(1) Ce sont ceux que Campbell, dans son premier voyage, nomme Monts Kaabas.

« S'ils nous manquaient avant que nous eussions rencontré de l'eau, nous périssions sans ressource. Dans notre désespoir nous jetâmes notre selle de bagage, nos poires à poudre, et tout ce dont nous pouvions nous passer, afin d'alléger notre fardeau; car nous n'avions plus que trois chevaux, et après les rudes fatigues et les privations qu'ils avaient souffertes, nous ne pouvions espérer qu'ils résistassent quelques heures de plus. »

Au coucher du soleil, on arriva au pied des monts Carlisle, qui paraissaient avoir une élévation de deux mille pieds. Il ne fut pas nécessaire de les escalader; les Hottentots avaient appris des Corannas qu'on peut les traverser par un défilé étroit. Il est très pittoresque; de chaque côté les rochers s'élèvent au moins à mille pieds. En sortant de ce ravin resserré, on s'avança dans une vaste plaine parsemée de collines éparses. Après trois heures de marche dans ce désert, les voyageurs rencontrèrent une source qui leur procura, ainsi qu'à leurs chevaux, un soulagement sans lequel ils auraient succombé à leurs fatigues : ils y passèrent la nuit.

Au point du jour, le 19, on aperçut une maison à deux cents pas, mais elle était déserte. Thompson, en l'examinant de près, reconnut qu'elle avait servi d'église et d'école. L'eau était assez abondante pour fournir à l'irrigation de quelques jardins; c'était l'emplacement de Pella. Notre voyageur ne pouvait concevoir pourquoi les missionnaires l'avaient abandonnée. Les Hottentots étaient extrêmement abattus de ne pas trouver dans ce lieu les secours sur les-

quels ils avaient compté : ils voulaient absolument retourner dans la colonie par le plus court chemin, et, lorsque leurs chevaux succomberaient, les tuer pour s'en nourrir, et continuer leur voyage à pied. Thompson essaya inutilement de leur faire concevoir que ce projet était insensé, tandis qu'en allant encore pendant quelques heures vers l'ouest, on ne pouvait manquer de rencontrer des missionnaires, ou quelque horde de Namaquas amis : que, dans le cas où l'on ne verrait personne, on était à peu de distance du Gariep, sur les bords duquel on trouverait du gibier, et qu'enfin on pourrait là tuer un des chevaux, jusqu'à ce que l'on obtînt des nouvelles des missionnaires ou des Namaquas. Tous ces raisonnements furent inutiles. Thompson grimpa sur les hauteurs voisines; il ne découvrit pas une seule créature humaine. En revenant à ses Hottentots, il fut surpris de leur voir cuire quelque chose sur les cendres chaudes ; c'était un morceau de peau de zèbre qu'ils avaient apporté pour en envelopper les pieds des chevaux, blessés par les cailloux de la route. Après avoir battu cette peau entre deux pierres pour l'attendrir, ils l'avaient flambée pour en ôter le poil. Notre voyageur en mangea comme eux, pour ne pas mourir de faim.

Il était déjà midi, et Thompson, assis à quelque distance de ses Hottentots, réfléchissait tristement à leur obstination. Il calculait s'il valait mieux les suivre ou les laisser aller, et essayer de gagner un kraal de Namaquas en suivant le cours du Gariep, lorsque, tournant les yeux vers le sud-ouest, il vit deux hommes qui s'approchaient. Il appela aussitôt

ses gens, et avec Witteboy alla au-devant de ces étrangers. C'étaient des Namaquas appartenant à une bande de chasseurs qui se trouvaient à quelque distance; ils cherchaient de l'eau : ils n'avaient pas de vivres; mais ils annoncèrent à Thompson une nouvelle bien agréable, c'est que M. Bartlet le missionnaire était à un lieu appelé T'Kams, et situé à vingt milles à l'ouest; aussitôt les chevaux furent sellés pour y aller.

Thompson regarde l'emplacement de Pella comme bien choisi; mais il croit que la surabondance du salpêtre y rend le terrain peu propre à la production des plantes potagères. Il y observa plusieurs ébéniers qui y avaient été transplantés des bords du fleuve, et qui croissaient très bien. Pella est au pied des monts Carlisle ou Kaabas, chaîne qui se termine au Gariep, à une demi-heure de marche de Pella. Ce fleuve traverse un passage étroit et rocailleux qui forme un rapide entre les monts Kaabas et les Gariépins (1).

Après une marche ennuyeuse de cinq heures, les voyageurs aperçurent les bestiaux et le camp du missionnaire et de ses Griquas. M. Bartlet accueillit amicalement, dans sa petite cabane, Thompson, dont la visite et l'aspect étrange le surprirent beaucoup, et qui lui raconta le motif de son voyage, ainsi que le genre des privations qu'il avait récemment endurées. De la viande et du thé lui furent aussitôt servis. Ayant témoigné un vif désir de manger du

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 55.

pain, M. Bartlet dit de moudre du grain et de faire une galette. Ce grain venait des monts Kamies, le froment n'étant pas cultivé dans le pays où l'on se trouvait; ainsi le pain est regardé comme un objet de luxe, même par les missionnaires.

Thompson passa la journée du 20 à visiter le campement de M. Bartlet; il était arrosé par une source jaillissant des montagnes voisines; la plaine est couverte d'herbe qui croît par touffes : c'est de cette particularité que vient le nom de T'Kams, qui, en namaqua, signifie touffe d'herbe. Dans ce moment il n'y avait qu'une quarantaine de Namaquas avec le missionnaire : quand toute sa communauté est réunie à Pella, elle se monte à quatre cents individus; les sécheresses excessives, et le manque de pâturages qu'elles occasionnent, la forcent de se disperser en plusieurs bandes, qui s'arrêtent partout où il y a une source et des pâturages pour les troupeaux. C'était le motif qui, en ce moment, avait fait abandonner Pella, quoique l'eau n'y manque pas. Cette vie nomade est certainement très contraire aux progrès de la civilisation; mais la nature du pays force les Namaquas à l'embrasser, et les missionnaires à les accompagner dans leurs courses. Aussitôt que la pluie tombe, les pâturages de Pella renaissent de nouveau, et les hordes éparses se rassemblent. M. Bartlet demeurait en ce moment dans une petite cabane couverte en nattes, de même que celles des Namaquas.

Le 21 août, Thompson s'étant procuré, par les soins des missionnaires, quatre chevaux frais et

deux nouveaux guides, paya et congédia Witteboy et Jacob, qui devaient revenir dans la colonie, à leur loisir, quand eux et les chevaux auraient repris des forces suffisantes. « Mon premier dessein, dit notre voyageur, avait d'abord été de suivre le Gariep jusqu'à son embouchure, et, après avoir examiné la nature de sa barre, d'étendre mon excursion dans le pays des grands Namaquas, et peut-être de pousser jusque dans celui des Damaras, où, à l'exception de quelques missionnaires, personne n'avait encore pénétré. Mais les difficultés que j'avais déjà éprouvées par la sécheresse extrême qui régnait présentement, l'état de trouble du pays arrosé par le Gariep (1), et son dénûment absolu de ressources commerciales, m'engagèrent, après une mûre délibération, à renoncer à ce plan, et à retourner vers la colonie, en me contentant des renseignements que j'avais déjà recueillis sur les autres objets relatifs au pays que je voulais visiter. »

Vers deux heures après midi, Thompson dit adieu à l'obligeant missionnaire. Après avoir franchi la montagne à l'ouest de T'Kams, on entra dans une vaste plaine garnie de touffes d'herbe, mais dépourvue d'eau; quelques rochers et des collines isolées s'élevaient en avant des voyageurs; à droite, entre eux et le Gariep, ils virent des troupes d'autruches et de gemsboks; au bout de douze milles, un défilé entre deux coteaux raboteux conduisit dans une

(1) Depuis cette époque, M. Threlfall, missionnaire wesleyen, ayant essayé de pénétrer dans le pays des Damaras, fut tué par des indigènes qu'il avait pris pour guides. (Note de Thompson.)

plaine semblable à la première. On ne s'arrêta qu'à dix heures du soir; la nuit était froide; on n'avait pour faire du feu que de l'herbe sèche qui s'éteignait un instant après avoir été allumée.

On ne trouva de l'eau le lendemain qu'à trois heures de marche plus loin, à un lieu nommé Gouhus; c'est une masse singulière de rochers nus, qui s'élève à une trentaine de pieds au-dessus du niveau de la plaine, et se prolonge à près de douze cents pieds. On s'y procura de l'eau avec un peu de peine, en creusant dans de vieux puits entre des rocs qui forment une sorte de bassin ou d'auge où les eaux de pluie se réunissent. C'est de là que vient le nom de ce lieu; Goubus signifiant, en boschiman, une source disposée en auge.

La plaine n'était animée que par quelques autruches; on en vit une troupe d'une centaine vers la fin de la journée. Deux heures avant le coucher du soleil, on aperçut les cimes des monts Kamies, éloignés d'une soixantaine de milles; une heure après on entra dans des montagnes secondaires qui se rattachent au groupe des Kamies. Dans la soirée, on parvint à la ferme de Rietz-Fontein, occupée par Dirk Boukes, Griqua fort riche; il possédait de grands troupeaux de bœufs et de moutons, et cultivait une quantité considérable de terre: tout était en fort bon état, à l'exception de sa demeure, qui consistait en une hutte temporaire semblable à celles des Namaquas. Le père de ce fermier avait aussi une ferme dans les monts Kamies, et ses sept fils ont également des propriétés. Thompson pense que l'on

a commis une grande injustice envers ce peuple en s'opposant à ce qu'il acquît des propriétés territoriales dans la colonie. Il en résulte que ces Griquas étant généralement repoussés au-delà des limites, sont enclins à devenir des pillards et des bandits; car si l'un d'eux cultive et améliore un terrain vacant en dedans des frontières, il est sujet à en être dépossédé par un blanc qui obtient une concession du gouvernement, et qui recueille le fruit des travaux et des améliorations faits par un autre.

Thompson trouva là un missionnaire allemand nommé Wimmer, engagé par la société de Londres à prêcher pendant plusieurs années l'Évangile aux Namaquas. Il y avait aussi un Anglais, nommé Martin, âgé de soixante-douze ans, qui avait été longtemps maître d'école ambulant parmi les paysans, et qui maintenant remplissait le même emploi auprès des familles griquas. Il dit à Thompson que, quarante-sept ans avant, il avait accompagné Paterson dans ses voyages, mais qu'il avait presque oublié sa langue maternelle.

De Pella jusqu'à Riet-Fontein, le pays s'élève constamment, quoique d'une manière insensible, de sorte que notre voyageur présume que, même avant de quitter les plaines, il était à quelques milliers de pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Les campagnes sablonneuses, revêtues de touffes d'herbe, avaient fait place à un sol argileux, parsemé çà et là de fourmilières, ou à une couche de gravier dur, couvert d'arbustes bruns, ressemblant à la bruyère, et très communs dans la colonie. A une heure de route

de Riet-Fontein, on traversa le Koussie ou la rivière des Buffles, limite actuelle de la colonie. Ensuite, pendant quatre heures, on parcourut les détours sinueux des montagnes détachées qui appartiennent aux Kamies. On vit plusieurs fermes de Griquas possédant de nombreux troupeaux. Vers le milieu de la route, on fit halte dans le Pieters-Kloof, défilé pittoresque où l'eau était fort bonne; le pays n'offrait plus un aspect brûlé, des pluies abondantes avaient humecté la terre, et les pentes des montagnes étaient tapissées d'un fourrage verdoyant très touffu, et excellent pour les chevaux et le bétail (1).

Une ou deux heures plus loin, on rencontra un fermier nommé Van-Zyl, qui, avec une trentaine de Griquas, réparait le chemin traversant les monts Kamies. Tout ce monde eut l'air très surpris de voir dans ce canton écarté un voyageur anglais qui n'était pas missionnaire. Plusieurs ondées de pluie et de neige fondue mouillèrent Thompson pendant qu'il montait la montagne, phénomène qui annonçait un climat bien différent de celui des plaines d'où l'on sortait. Au coucher du soleil, on atteignit la station de Lily-Fontein, établie par les missionnaires wesleyens. Deux instituteurs indigènes accueillirent cordialement Thompson. Il apprit de Van-Zyl, qui arriva dans l'après-midi, que plusieurs Griquas du voisinage s'étaient cachés, le prenant pour un officier envoyé du Cap pour les faire entrer dans un corps de milice.

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 87.

L'établissement de Lily-Fontein avait été commencé une dizaine d'années avant. Dans ce moment, les trois quarts des habitants étaient dispersés dans les vallées des montagnes avec leurs troupeaux. Quand ils sont réunis, ils forment une population de quatre cents individus, consistant principalement en Namaquas mêlés avec des familles de Griquas; ceux-ci sont généralement les plus riches et les plus entreprenants; plusieurs ont de très grands troupeaux. Cette petite communauté possède près de quatre mille têtes de bétail. Ce lieu convient aussi pour élever des chevaux, puisqu'il est exempt des maladies périodiques auxquelles ces animaux sont sujets dans la plus grande partie de la colonie. Les terres cultivées ont une étendue de quatre cents acres. A la dernière saison, on avait semé plus de deux cent soixante-dix boisseaux de froment, et on espérait, si le temps était passable, en récolter trente à cinquante fois autant; si ce lieu avait des débouchés pour ses productions, il pourrait donner une plus grande extension à sa culture, car les sources n'y tarissent jamais.

Les monts Kamies sont à peu près à quarante milles de distance de la côte occidentale; on estime leur élévation à quatre à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. L'établissement des missionnaires est à moins de trois cents pieds de la cime la plus haute; le climat est donc bien différent de celui des plaines. Pendant l'hiver, il y neige souvent, et la gelée y est quelquefois si rude qu'elle endommage les jeunes plantes. C'est ce qui, avec l'acidité

des herbes, rend ce lieu peu favorable aux moutons; on ne peut pas non plus y élever les arbres fruitiers les plus délicats de la colonie. Mais ses avantages sont grands, et la salubrité de son climat est devenue proverbiale.

« En somme, dit Thompson, ce poste de mission me parut bien choisi et bien dirigé; il fait grand honneur à ceux qui l'ont fondé, et est très avantageux aux hommes qui sont sous leur conduite. Ayant visité presque toutes les missions de l'Afrique méridionale, il est assez à propos que j'énonce mon opinion à leur sujet. Voici les objections ordinaires auxquelles elles donnent lieu; on dit que les missionnaires sont généralement des fanatiques plus propres à inculquer aux peuples sauvages les dogmes particuliers de leurs sectes qu'à les instruire dans les arts de la civilisation; que la plupart sont sans éducation et ignorants, que plusieurs manquent de jugement, que quelques uns sont immoraux, et finalement que leurs efforts, soit pour civiliser les indigènes, soit pour les convertir au christianisme, n'ont jusqu'à présent été suivis d'aucun résultat important.

« Mes observations m'ont fait tirer une conclusion très différente. Il est vrai que les missionnaires qui travaillent parmi les tribus de l'intérieur, sont généralement des personnes de peu d'éducation, la plupart ayant été originairement des artisans; mais il paraît très douteux que des hommes d'un esprit plus raffiné et plus cultivé soient plus propres à être mis en rapport avec des barbares simples et igno-

rants; et, en supposant que des instituteurs de ce genre fussent préférables, où pourrait-on les trouver? En somme, les missionnaires que j'ai connus dans l'Afrique méridionale me semblent, en général, très bien convenir à leur emploi. La plupart sont des hommes de bon sens, pleins de candeur, laborieux, cordialement attachés aux indigènes, et disposés à supporter, pour les améliorer, la fatigue, les dangers et les privations. Quelques exemples d'indiscrétion, d'indolence, ou d'immoralité parmi les missionnaires, dans une longue suite d'années, ne prouvent rien contre leur caractère en général, qui est respectable, ni contre l'utilité de leurs travaux. On rencontre des imperfections partout où il y a des agents humains. Mais les imperfections dont je viens de parler sont rares, tandis que parmi ces hommes on en voit beaucoup qui sont très habiles, et même savants; et je puis assurer que dans chaque poste de mission que j'ai visité, l'instruction dans les arts de la vie civilisée, et l'enseignement de la morale, et de la pratique de la religion, marchent de pair.

« Sans doute les progrès des missionnaires ont jusqu'à présent été extrêmement lents et circonscrits parmi les tribus sauvages des Betchouanas, des Corannas et des Boschimans; mais les personnes qui ont visité ces tribus, et qui sont le mieux en état d'apprécier les difficultés à vaincre, seront, si elles ne sont pas égarées par des préventions, plus disposées à admirer le courage, la patience et la persévérance des missionnaires, qu'à parler

d'eux avec mépris et avec blâme. Ces hommes dévoués se retrouvent dans les déserts les plus écartés, accompagnant les sauvages grossiers et errant d'un lieu à un autre, privés de la plupart des commodités, et souvent des nécessités de la vie. Quelques uns ont, sans murmurer, passé toute leur vie à remplir ce ministère pénible. Que les gens qui regardent les missions comme superflues ou inutiles visitent Gnadenthal, Bethelsdorp, Théopolis, les postes établis chez les Cafres, Griqua-Town, Kamies-Berg et d'autres; qu'ils examinent ce qui a été effectué, dans ces institutions, pour les tribus indigènes opprimées, négligées ou dédaignées par tous les autres chrétiens; et si ces gens ne trouvent pas accompli tout ce dont le monde avait conçu des espérances peut-être trop magnifiques, que du moins, avant de prononcer une décision défavorable, ils pèsent impartialement les obstacles qu'il a fallu surmonter. Quant à moi, absolument étranger aux missionnaires et à toute société de mission, je ne puis, pour rendre justice à la vérité, m'empêcher d'applaudir sincèrement à leurs travaux dans l'Afrique méridionale. Il est incontestable qu'ils y ont non seulement prêché avec dévouement notre sainte religion aux tribus païennes, mais qu'ils y ont aussi coopéré, avec un zèle infatigable, aux progrès de la géographie et de la civilisation. Les indigènes ont su apprécier leur caractère. Quoique opposés, comme ils le sont encore en plusieurs lieux, à recevoir une religion dont les doctrines sont trop pures et trop bienveillantes

pour être en harmonie avec le cœur d'hommes dépravés par des passions intéressées et vindicatives, néanmoins ils montrent partout de l'affection pour les missionnaires, les invitent avec empressement à demeurer sur leur territoire, et les consultent dans toutes leurs affaires. Telle est l'impression que le désintéressement, la patience et la douceur des missionnaires ont, après de longues années de travaux et de difficultés, produite décidément même sur les tribus les plus sauvages et les plus farouches de l'Afrique méridionale, avec lesquelles ils ont été en contact; et cette impression, dans les lieux où rien de plus n'a encore été effectué, est déjà un pas important vers des succès complets et définitifs » (1).

Thompson fut très surpris de voir, le 24 août, au lever du soleil, le thermomètre au point de congélation, et la terre couverte de neige; mais, en une heure, cette neige disparut. Il partit bientôt; devant lui s'étendait un pays immense, mais entièrement inhabité. Dans le lointain, à l'ouest, l'Océan baignait la côte, et bornait l'horizon. Notre voyageur descendit la montagne par des sentiers escarpés et raboteux à travers des défilés tortueux, et, après avoir passé devant quelques cabanes de fermiers griquas, il atteignit au bout de trente milles la demeure chétive du premier colon. Les pluies abondantes, tombées récemment, donnaient à tout l'aspect de la fraîcheur; des ruisseaux coulaient dans toutes les vallées, mais ils ne s'étendent pas constamment au-

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 95.

delà des limites du Kamies-Berg; l'eau est très rare depuis la demeure de ce premier colon jusqu'à la rivière des Éléphants, éloignée de près de cent milles. Ce pays ne peut donc convenir à des habitations fixes; ce qui explique la vie et les habitudes nomades des colons voisins : toutefois, malgré l'aridité de cette contrée, les blancs en ont expulsé les Amaquas, tribu hottentote aujourd'hui éteinte.

Le 25, Thompson traversa le lit desséché du Hantam-Rivier, près de son confluent avec la rivière des Éléphants; on lui dit, dans une ferme située sur ses rives, que dans certains endroits elle déborde généralement avant le temps des semailles, et que le terrain ainsi inondé étant immédiatement labouré et ensemencé, produit d'abondantes récoltes sans avoir besoin d'autre arrosement. Notre voyageur pense que les bords du Gariep pourraient être cultivés également avec succès dans quelques parties.

Le drostdy de Clan William, où Thompson arriva le 27, est une division du district de Tülbagh ou Worcester; il est sur les bords du Jan Distel's-Rivier; indépendamment de la demeure et des bureaux du vice-landdrost, le village consiste en une demi-douzaine de maisons. Le lendemain, notre voyageur, accompagné d'un habitant, alla visiter l'établissement des colons irlandais, qui est à une demi-heure de route à cheval du village dans une petite vallée; il n'y restait plus qu'un seul colon de trois cent cinquante qui y étaient venus dans l'origine; le reste avait été transporté dans l'Albany, ou dispersé dans divers cantons de la colonie. Le plan de placer au-

tant de monde dans la petite vallée avait été mal conçu; car elle peut fournir à peine à la subsistance de deux familles. Il parut à Thompson que, dans tout l'établissement, il n'y avait que quarante acres de terre propres à la culture.

Notre voyageur vit un contraste frappant dans la ferme d'Abraham Zwartz, située dans un coin des montagnes du Cèdre. Ce Hottentot, aidé de sa famille, cultivait cinquante-quatre acres de terre avec beaucoup d'intelligence. C'était peut-être le seul exemple d'un homme de cette nation qui eût obtenu une concession de terrain dans la colonie; il prouve ce que l'on peut espérer de cette race si long-temps opprimée, lorsqu'elle aura reçu des encouragements à se livrer au travail.

La situation de Clan William à l'abri des monts du Cèdre est très chaude; les oranges et d'autres fruits y sont excellents; mais ce canton manque de débouchés suffisants. La rivière des Éléphants, qui est la principale, ne peut être remontée, même par de petits bâtiments, à cause de la baie qui est à son embouchure; et la baie Lambert, le lieu de débarquement le plus proche du drostdy, est trop ouverte et exposée aux coups de vent du nord-ouest.

En continuant sa route vers le Cap, Thompson fit une excursion aux baies de Sainte-Hélène et de Saldanha; un lieutenant de la marine royale y dirigeait une pêche de baleines pour les négociants: cette année la pêche n'avait pas été abondante; on n'avait pris que sept de ces cétacées; ce qui ne cou-

vrait pas les frais. C'est la baleine noire qui fréquente ces côtes; chacune produit de 12,160 à 18,140 litres d'huile. Tous ces animaux sont des femelles qui cherchent les baies peu fréquentées pour y mettre bas : depuis que la pêche a été poursuivie avec activité au Cap, elles ont graduellement abandonné ces parages. Quelques mois avant la visite de Thompson, une troupe prodigieuse de requins et d'autres poissons avait échoué sur le rivage de la baie, où ils moururent, et qu'ils couvrirent dans une étendue de quatre milles. L'officier obtint 21,788 litres d'huile de requin; et s'il avait eu assez de bras à sa disposition, il en aurait eu cinquante fois autant. Un événement semblable était arrivé dans la baie du Cap plusieurs années avant, et, dans les deux cas, la mer, le long du rivage, avait paru d'une couleur rouge de sang.

La baie de Sainte-Hélène est bien abritée des vents de sud et d'ouest, mais exposée à ceux du nord; le mouillage y est bon, et une petite anse à sa côte méridionale pourrait servir de port aux petits navires caboteurs; cependant, le pays voisin n'ayant que des pâturages, diminue l'importance de cette baie, qui en aurait bien davantage si elle se trouvait sur la côte sud-est de la colonie; le Berg-Rivier qui s'y jette, quoique considérable, ne peut être remonté que par des canots, à cause d'une barre à son embouchure.

Le 30, Thompson côtoya la baie de Saldanha du nord au sud, où le gouvernement a un petit éta-

blissement. Il renvoie à la description que Barrow en a donnée (1). On doit regretter que la nature ne l'ait pas placée dans l'endroit où est la baie de la Table, la colonie en eût retiré des avantages incalculables. Toutes les tentatives que l'on a essayées pour y amener de l'eau ont échoué; peut-être sera-t-on plus heureux à l'avenir.

L'après-midi, notre voyageur était à Groote-Post, où le gouvernement a établi une ferme pour l'encouragement de l'agriculture; le lendemain, 1er septembre, il visita l'établissement des frères moraves à Groene-Kloof, et le soir il arriva au Cap (2).

§ III.

Observations de Thompson sur la colonie du Cap, et sur ses habitants.

Le portrait que M. Barrow fit, il y a trente ans, des colons hollandais du Cap, paraît, à Thompson, bien peint, mais un peu chargé. Les faits que citait M. Barrow étaient sans doute exacts; les traits qu'il dessinait étaient réels; toutefois, le dessin n'offrait pas la ressemblance véritable des colons, parce que le voyageur ne les avait vus que sous un aspect défavorable (3). Leur caractère a plusieurs parties estimables, que M. Barrow n'a pu avoir l'occasion d'observer, tandis que, d'un autre côté, l'état malheu-

(1) Tome XVII, p. 211.
(2) Thompson's *Travels*, t. II, p. 109.
(3) Tome XVII, p. 290.

reux des affaires, à l'époque où il écrivait, et les sentiments d'hostilité mutuelle entre les vainqueurs et les vaincus, rendaient les défauts des derniers plus saillants et plus choquants.

Ces circonstances, et l'indignation généreuse inspirée par les traitements cruels qu'éprouvaient les Hottentots et les Boschimans, en faveur desquels M. Barrow a plaidé si éloquemment, suffisent, selon Thompson, pour expliquer le jugement sévère que cet auteur a porté contre les colons, sans qu'il soit nécessaire de l'attribuer à l'intention d'être injuste.

D'une autre part, le docteur Lichtenstein paraît avoir été enclin, par un esprit d'opposition ayant sa source dans la politique et par d'autres causes, à contredire le récit de M. Barrow en plusieurs occasions, sans motif plausible, et à représenter les fermiers comme des hommes plus polis et plus recommandables qu'on ne pouvait alors, et qu'on ne peut même à présent, prétendre sincèrement qu'ils le soient.

« La vérité, dit Thompson, me semble être entre ces deux opinions contradictoires. Les colons du Cap, et j'ai eu de nombreuses occasions de les observer, ne sont ni aussi grossiers que M. Barrow les montre, ni aussi polis que M. Lichtenstein les dépeint. Ces écrivains spirituels ont l'air d'avoir pris plutôt les deux extrêmes que le caractère ordinaire de cette classe d'hommes; on ne peut mettre en question que les fermiers de l'intérieur, dans les anciens temps, ne fussent aussi sauvages, aussi indolents et aussi pervers que les représente M. Barrow;

quelques uns ne sont changés sous aucun de ces rapports; mais même les fermiers des terres à pâturages ont, en général, beaucoup de bonnes et d'aimables qualités; leurs pires défauts doivent être imputés aux circonstances défavorables dans lesquelles ils se trouvent placés, et qui sont, leur dispersion en petit nombre sur un territoire immense, ce qui les met hors de la portée de l'instruction religieuse ou de la répression morale; le caractère vicieux et corrompu de l'ancien gouvernement hollandais, qui sacrifiait constamment les intérêts du pays à ceux de la compagnie et de ses employés; l'insuffisance de la police, qui non seulement permettait, mais aussi encourageait et favorisait un système d'agression injuste contre les tribus indigènes; enfin, et ce n'est pas la moindre cause, l'influence de l'esclavage, qui, partout où il règne, corrompt et souille toute la masse de la société. Néanmoins, malgré tous ces désavantages, la classe la plus grossière des colons du Cap semble être, à plusieurs égards, supérieure aux colons à demi sauvages des cantons éloignés du chef-lieu dans presque toutes les colonies espagnoles ou anglo-américaines. »

Thompson ajoute que l'ivrognerie n'est pas plus habituelle parmi les fermiers africains qu'elle ne l'était chez les Anglais de bonne société, il y a moins de cent ans, et que les colons les plus grossiers ne montrent pas dans leurs divertissements plus de penchant au désordre et à l'immoralité que les paysans de Hollande ou d'Allemagne. Dans ces occasions, ils sont très bruyants, mais moins disposés à

crier et à se quereller que les habitants de la campagne en Angleterre.

Après avoir visité tous les districts de la colonie et vécu familièrement avec les habitants de toutes les classes, ainsi qu'avec les colons les plus grossiers et les plus éloignés, notre voyageur n'hésite pas à les caractériser ainsi : « Ce sont généralement des hommes fins, prudents, persévérants, gais, hospitaliers et recommandables. L'existence pernicieuse de quelques individus, qui ne méritent ni toutes ces épithètes ni aucune sorte d'éloge, ne porte pas plus atteinte au corps de ces fermiers que celle de quelques escrocs et de quelques coquins ne ternit la réputation du corps respectable des propriétaires de terre anglais. Les fermiers africains ont certainement des défauts dont les autres sont exempts, mais qui, je l'ai déjà observé, doivent être attribués avec raison à l'influence de causes morales et politiques d'une nature particulière.

« Il est remarquable que la classe pauvre des cultivateurs voisins du cap des Aiguilles et d'autres cantons du district de Caledon, est généralement plus brutale, plus méchante et plus incommode que celle des fermiers nomades de la frontière du nord » (1).

Après avoir fait le portrait des colons du Cap, notre voyageur parle de leur condition actuelle; il pense que, depuis vingt ans, elle a subi plus de

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 113 à 122.

changements que leurs mœurs. Il y a vingt ans, les vignerons étaient les plus riches; venaient ensuite les laboureurs; enfin ceux qui se bornent à élever du bétail tenaient le dernier rang : cette gradation a été singulièrement modifiée. L'abolition de la traite des nègres, qui a fait hausser considérablement le prix du travail des esclaves exclusivement employés à la culture de la vigne; l'augmentation des impôts; la variabilité de la législation anglaise concernant l'admission des vins du Cap dans la métropole, et d'autres causes, ont singulièrement réduit les profits des propriétaires de vignobles; ils sont très gênés, et s'ils n'entament pas leur capital, ce n'est qu'en usant d'une économie extrême, ou en recourant à de petits profits auxquels une famille anglaise, qui n'aurait que la moitié de leur fortune, ne songerait pas.

Les profits des laboureurs à une distance modérée du marché du Cap, si leurs récoltes n'ont pas souffert de la rouille, fréquente depuis quelques années, sont probablement un peu plus grands que ceux des vignerons; mais la différence ne doit pas être très considérable. Les colons qui élèvent du bétail sur les frontières ne s'étant pas fait de nouveaux besoins, étant par conséquent peu assujettis aux impôts indirects, et pouvant à peu près étendre leurs pâturages à leur gré, augmentent rapidement leurs capitaux.

Les habitants des districts intermédiaires, empêchés par la distance du marché du Cap, par de vieilles habitudes, et par les prohibitions, d'exporter

directement leurs productions par les ports les plus proches de leurs terres, ne s'occupent pas de cultiver du blé, et dépendent entièrement de la vente du produit de leurs troupeaux, ou de leur travail et de celui de leurs esclaves pour couper du bois, extraire du suc de l'aloës, et se procurer d'autres objets qui sont vendus au Cap; ils fournissent aussi aux fermiers qui élèvent du bétail, des chariots, du vin, des liqueurs spiritueuses, des fruits et diverses marchandises venant du Cap, et plusieurs d'entre eux sont plutôt des charretiers que des fermiers.

Thompson s'occupe des causes qui retardent la prospérité de la colonie, et s'opposent à l'augmentation des capitaux; il les trouve dans les lois hollandaises relatives aux successions, qui admettent tous les enfants à un partage égal des biens, et dans l'extension progressive des limites de la colonie. Les enfants de fermiers apprennent rarement un métier, et ceux qui ont embrassé une profession mécanique, ou se sont livrés au commerce, quittent ces carrières aussitôt qu'ils ont acquis le moyen d'établir une ferme. Les lois anglaises de la primogéniture ne remédieraient pas même aux mauvais effets de ce système, tant que les frontières de la colonie ne seront pas fixées, parce que la population cherchera toujours à s'étendre comme elle le fait à présent. La vie errante et à moitié sauvage d'un fermier des cantons reculés aura toujours pour les hommes paresseux, et aventureux, plus de charmes que celle de l'artisan, qui est moins pénible, mais plus laborieuse.

Il ne faut pas un grand capital pour devenir fermier à pâturages; avec une somme équivalente à 3,225 francs, un homme achète un vieux chariot, un attelage de dix bœufs, un cheval et deux juments, cinquante vaches et de jeunes bœufs, cinquante chèvres et moutons; il y ajoute un grand fusil, une hache, une doloire et un marteau, une couple de coffres, une baratte, un grand pot de fer pour cuire du savon, et un ou deux plus petits pour faire la cuisine : le voilà en état de commencer son entreprise; il se marie, prend à son service une famille de Hottentots, et s'enfonce dans le désert. Il cherche d'abord de l'eau et des pâturages; il campe près d'une mare, d'une source ou d'une rivière qui ne soit pas occupée, et change de station suivant que la nécessité ou son inclination l'exige, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un lieu où il juge qu'il peut se fixer avec avantage. Quelquefois, il convient avec un autre aventurier qu'ils demeureront près l'un de l'autre, afin de se secourir mutuellement; et ils se partagent le pays : on a déjà vu comment il parvient à obtenir la concession du terrain pour lui et ses héritiers, moyennant une faible redevance à perpétuité. Une fois établi, s'il ne lui arrive pas de calamité, s'il n'est pas trop indolent ou trop adonné à l'ivrognerie, l'augmentation progressive de son bétail, au-delà de ce qu'exige la consommation de sa famille et de ses domestiques, le rendra possesseur de troupeaux considérables. Thompson dit qu'il a vu plusieurs fermiers de ce genre qui avaient commencé de cette manière, et que l'on pouvait ap-

peler riches. Le savon et le beurre faits par les femmes sont envoyés une ou deux fois l'an au drostdy; et deux à trois cents rixdallers que l'on obtient par là sont employés à acheter des habits pour la famille et à payer les impôts. Rarement ces fermiers cultivent du grain ou mangent du pain; mais l'eau-de-vie, le seul objet de luxe que les plus pauvres se permettent indépendamment du tabac, s'obtient des revendeurs qui parcourent les cantons de la colonie les plus reculés, avec des chariots chargés de ce breuvage détestable.

On peut dire que la population blanche s'accroît plus rapidement, en se répandant ainsi sur toute la surface du pays, que si elle était confinée dans des bornes plus resserrées. Thompson en convient; mais il pense que cette population est bien moins recommandable, moins réglée, moins intelligente, moins laborieuse qu'elle ne le serait si l'activité des gens pauvres était dirigée d'une autre manière. Si les limites de la colonie n'avaient pas été agrandies sans raison, cette population serait devenue plus compacte; elle se serait partagée en classes de différents degrés, qui se seraient soutenues les unes les autres, et auraient accéléré le mouvement de la prospérité générale. Une plus grande division du travail aurait eu lieu, et aurait produit ses résultats ordinaires à l'avantage de la société; la concurrence aurait aiguillonné l'industrie; les grandes fermes, voisines de la côte, auraient été partagées et mieux cultivées; les villes de l'intérieur seraient devenues plus peuplées et plus florissantes; d'autres villages auraient été

bâtis; l'éducation aurait été plus facile à acquérir; l'instruction religieuse et les connaissances en général auraient été plus répandues; le travail des hommes libres aurait été trouvé moins cher et mieux fait que celui des esclaves, et aurait conduit graduellement à l'extinction finale de la servitude.

Mais quoique les fermiers à pâturages soient depuis quelque temps la classe des habitants de la colonie qui jouit de la plus grande prospérité, il est rare qu'ils deviennent très riches, à moins de commencer avec des capitaux considérables. Tandis que les aventuriers, dont Thompson a parlé, passent la moitié de leur vie à lutter contre une sorte d'indigence, vivant dans leurs chariots, ou dans de misérables cabanes de roseaux, sans meubles, sans pain, sans aucune des commodités de la vie, chassant aux bêtes sauvages pour épargner lès troupeaux, et nourrissant leurs serviteurs hottentots ou boschimans de la chair des quaggas, et que les fermiers à pâturages pauvres mènent ainsi une vie errante et pénible, les fermiers du même genre qui demeurent dans les districts anciennement habités, tels que ceux de Sneeuwberg, Tarka, Bruntjés-Hoogte, ont généralement des maisons bien bâties, commodes, bien meublées suivant le goût du pays, des jardins et des vignobles en bon état. Thompson les regarde comme les plus riches habitants de la colonie, et quelques uns d'entre eux, notamment ceux qui sont voisins des drostdys, ne sont dépourvus ni de connaissances, ni de politesse.

L'hospitalité, pour laquelle les fermiers africains

ont toujours été célèbres, existe encore sans réserve dans le Sneeuwberg. Toutes les familles que Thompson visita dans ce canton refusèrent toute espèce de dédommagement pour le logement ou les vivres, et plusieurs lui firent des présents de pain excellent, de fruits secs, de confitures, etc.; cependant elles n'avaient jamais entendu parler de lui, et ne savaient pas même à l'avance son nom (1).

Quant aux habitants, d'origine hollandaise, de la ville du Cap et des environs, ils deviennent de jour en jour plus anglais, et par conséquent moins ressemblants au portrait qu'en ont fait les voyageurs qui ont précédé Thompson; mais celui-ci pense que s'ils changeaient au point de perdre les traits caractéristiques qui les distinguent, ce serait un sujet de regret. Ils sont francs, hospitaliers, et en même temps prudents et économes. Quelque vulgaire que puisse être l'habitude de vendre et d'acheter, elle est néanmoins plus propre à favoriser l'avantage d'une société nouvelle, et par conséquent moins sujette au ridicule qu'une affectation présomptueuse des airs d'un homme de qualité qui souvent cache, sous des dehors pompeux, autant d'avarice et de bassesse qu'on en peut trouver dans le brocanteur le plus sordide de la colonie. Thompson ajoute que « quel que puisse être l'amour des Hollandais du Cap pour l'argent, et quelques finesses qu'on leur impute pour l'acquérir, il croit qu'il y a peu d'Anglais occupés du commerce qui n'aient infiniment moins perdu avec

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 122 à 145.

eux qu'avec leurs compatriotes, moins intéressés et plus accommodants. Du reste, les infractions à la délicatesse qui ont été découvertes parmi les habitants du Cap, ont eu lieu parmi les gens en place plutôt que chez les commerçants. »

Quiconque connaît bien la nature et les ressources de la colonie du Cap, sait que ce pays possède d'amples moyens de fournir une subsistance assurée et abondante à une population cinq fois plus nombreuse que celle qu'elle a présentement. Mais près des deux tiers de la surface du terrain consistant en chaînes de montagnes stériles et en déserts arides qu'aucun travail humain ne peut rendre propres à satisfaire aux besoins de l'homme civilisé, et qui sont même dépourvus d'eau et d'herbe pour les bestiaux des pasteurs nomades, il est évident que la population ne pourra jamais être compacte dans l'intérieur. Les terres les plus convenables au labourage sont toutes contiguës à la côte maritime; elles forment une ceinture qui s'étend du Hottentot-Holland aux rives du Keyskamma, sur une longueur de six cents milles, et dont à peine la centième partie a été jusqu'à présent exploitée par la charrue; presque partout on se contente d'élever du bétail, et ce n'est guère que dans le voisinage immédiat de la ville du Cap et de la baie d'Algoa que les fermiers cultivent du grain au-delà de leurs besoins. Cet état de choses ne peut continuer long-temps. Cette côte n'est ni aussi dangereuse, ni aussi dénuée de ports et de rades qu'on le suppose généralement; depuis quelques années le commerce y a fait des progrès.

Thompson pense que si le Cap était déclaré port franc, il deviendrait l'entrepôt de tous les pays situés à l'ouest, et notamment des nouveaux états de l'Amérique méridionale, qui viendraient y chercher les productions des contrées de l'orient, et y apporteraient en échange celles de leur patrie. La position géographique du Cap donne une grande probabilité à cette opinion. Cependant cette colonie doit plutôt s'enrichir par un commerce direct avec la métropole, et par le séjour qu'y font les navires expédiés pour les Indes orientales, pour la pêche de la baleine dans les mers Antarctiques, et pour les colonies du New-South-Wales et de la Terre Van Diemen (1).

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 182.

FIN DU TOME VINGTIÈME.

TABLE

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

CHAPITRE XXIV.

Voyages au Cap et dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, par William J. Burchell.

§ I.

Observations préliminaires.

DATES.		PAGES.
	Motifs qui ont fait interrompre l'ordre chronologique des voyages	1
	Objet du voyage de M. Burchell	Ibid.
	Jugement sur son ouvrage	2

§ II.

Voyage à Klaarwater et à la rivière de Ky-Gariep, en dehors de la colonie.

DATES.		PAGES.
1811	Description de la ville du Cap et de ses environs..	2
	Excursions de M. Burchell aux environs du Cap..	13
	Excursion à Camps-Bay	15
	——— à la montagne de la Table.....	16
	Arrivée de plusieurs Hottentots au Cap	19
2 juin	Tremblement de terre.....	20
19	M. Burchell part pour son voyage dans l'intérieur.	22
4 juil.	Arrivée à Tülbagh.....	23
	Traverse la vallée de Hex-Rivier	24
	Straat-Verkeerde-Rivier.....	25
	Ferme de Pieter-Jacob. — Défilé des Wetterbergen (montagnes Blanches).....	27
	Doorn-Rivier. — Hang-Klip.....	29
19	Juk-Rivier. — Tys-Kraal.....	31
	Wind-Heuvel. — Jeu des Hottentots.....	Ibid.
	Plantes et animaux de ces contrées.....	33
6 août	Montagnes de Roggeveld.....	35
8	Jakhals-Fontein. — Rivière des Rhinocéros.....	Ibid.
	Riet-Rivier	36
13	Stink-Fontein. — Seldery-Fontein.....	37
16	Kamma-Kraal. — Riet-Rivier	Ibid.
	Séjour près de la rivière de Karree.....	Ibid.
	Rencontre d'une petite troupe de Cafres.....	Ibid.
24	La caravane quitte les bords de la rivière de Karree.	38
	Rencontre d'une famille nomade de colons.....	39
	Quagga-Rivier. — Dwal-Rivier	40
	Manière de cuire les œufs d'autruche	41
4 sept.	Départ. — Kopjès-Fontein.....	43
	Patrys-Fontein	Ibid.
	Brakka-Rivier. — Leeuwe-Fontein.....	44
	Klip-Fontein. — Rock-Fontein.....	45
	Schiet-Fontein. — Rencontre de Boschimans.....	46
	Monts Karree. — Elands-Valley.....	47
	Buffel-Bout.....	48
	Yonders-Water	49
	Moddergat-Poort	50
	Zand-Valley. — Détails sur l'antilope kanna.....	51
15	Gariep, ou grande Rivière	52
19	Défilé de montagnes d'Asbeste	55

DATES.		PAGES.
1811	Monts d'Asbeste. — Détails minéralogiques	56
	Witte-Waater, ou Gatti-Kamma	59
	Détails sur les Korannas	60
1er oct.	Arrivée à Klaarwater	61
	Détails sur la mission de Klaarwater	62
24	Départ de Klaarwater	73
	Spuigalang-Fontein	Ibid.
	Gariep près de son confluent avec le Nou-Gariep	74
28	Rivière Maap. — Zoutpansdrift	76
	Ky-Gariep	77
	Rencontre des Boschimans	78
	Rencontre d'une troupe nombreuse de zèbres et d'antilopes	81
	On tue un hippopotame	83
	Gomme des acacias	84
	Description de la rivière Maap	85
	Troupe de Boschimans	87
1, 3 nov.	M. Burchell se met en route pour retourner à Klaarwater	88
	Groote-Fontein. — Rencontre d'une troupe de Boschimans	89
	Détails sur cette troupe	90
	Jansz-Fontein. — Groote-Fontein	92
19	Arrivée à Klaarwater	94
	M. Burchell se prépare pour un voyage dans l'intérieur	97
	Détails sur Muchunka son interprète	98
1812	M. Burchell se rend au village de Kloof pour l'exécution de son projet	104
24 fév.	M. Burchell se met en route	107
	Montagnes d'Asbeste	108
	Passage du Gariep. — Kraal de Koras	109
	Brakke-Rivier, ou nouvelle rivière	112
	Station de Drie-Doorn	114
	Grass-Station	115
	Rencontre de Boschimans	116
	Montagne de l'Hyène. — Kraal de Kaabi. — Point-d'Eau	117
	Poverty-Kraal	119
	Astrild-Station	120
	Passage de la Pyramide. — Kraal de Kaabi	121
	Kraal de Boschimans	124
	Détails sur ces peuples	129
9 mars	Read-Station	134

DATES.		PAGES.
12 mars 1812	Kraal de Boschimans. — Buschman. — Table-Mountain	135
	Kraaï-Kop-Kraal	136
	Rhenoster-Poort	138
	Halfway-Spring	Ibid.
	Southern-Station	139
	Groote Tafelberg	142
	Groote-Fontein	144
	Fontaine de Krieger	Ibid.
	Détails sur les guerres des Cafres et des colons	148
	Rivière des Hippopotames. — Kleine-Tafelberg	149
	Ferme de Nieukerk et de Conrald-Herholdt	150
	Sneeuwbergen	Ibid.
25	Zondag-Rivier	154
	Arrivée de M. Burchell à Graaff-Reynett	Ibid.
	Environs de Graaff-Reynett, et détails sur les environs de ce district	156
	Détails sur les Hottentots que M. Burchell prend à son service	161

§ III.

Deuxième voyage à Klaarwater. Voyage dans les montagnes Kawhanis, dans le pays des Bachapins, et séjour à Littakoun.

18 avr.	Départ de M. Burchell	163
	Ferme de Cootje	164
	Plateau de Coutveld. — Rivière des Buffles	165
	Ferme de Burger	Ibid.
1er mai	Ferme de Lubbe. — D'Herholdt	167
	Wortel-Fontein	169
	Montagne de la Table, et kraal de Kraaïkop	Ibid.
6	Rhenoster-Poort. — Halfway-Fontein	Ibid.
	Quagga-Station	170
17	Station aux lions	175
18	La caravane atteint les bords de la rivière Gariep.	176
	Divisions géographiques	Ibid.
	Ox'sford, ou gué des bœufs	Ibid.
24	Village du Kloof. — M. Burchell arrive à Klaarwater	177
	Fontaine de Moïse	178
	Ongelucks-Fontein	179
14 juin	Doorn-Rivier	180

DATES.		PAGES.
1812	Traces de girafes	180
	Détails sur le buffle	181
18 juin	Sansavan, ou rocher brillant	Ibid.
	Caverne où l'on recueille le sibilo, ou la poudre ferrugineuse	182
	Klip-Fontein-Kora	184
	Kosi-Fontein	186
	Kammeel-Hoek	188
24	On rencontre une girafe	189
	Knegt's-Fontein	190
	Montagnes Kambanni	191
	Source Klibbolikhanni	193
	Rivière Kruman ou Kourouman	Ibid.
30	Rencontre de deux Betjouanas	195
1er juil.	La caravane traverse le Kourouman	Ibid.
	Burchell atteint la rivière Makkwarin	196
	Détails géologiques	197
	Détails sur les Bachapins	198
	On tue un grand vautour	200
	Nouvelle espèce d'antilope	201
10	Plaine de Littakoun	202
	Klaatalakomo et Sikkloniani	203
	Lobutsani	206
	Arrivée de M. Burchell à Littakoun ; aspect de cette ville	208
	Détails sur le chef des Bachapins	209
	Entretiens de M. Burchell avec divers Bachapins	210-242
26	Nouvelle de l'attaque des Tammakas ou Batammakas, contre les Bachapins	246
	Nouveaux détails sur les indigènes, et sur Mattivi en particulier	248
	Description de la ville de Littakoun	255

§ IV.

Observations de M. Burchell sur la tribu des Bachapins.

	PAGES.
Description des Bachapins ou Matchappis	262
Des nations qui entourent les Bachapins	263
Gouvernement des Bachapins	264
Leur guerre	265
Leur commerce	267
De l'état des personnes chez les Bachapins	271

DATES. PAGES.

1812 De la religion chez les Bachapins..... 271
Mœurs et habitudes des Bachapins..... 273
Physionomie et conformation du corps des Bachapins..... 274
Leurs habillements et parures..... 275
Leur mode de voyager..... 278
Leur médecine..... Ibid.
Leur agriculture..... 279
Leur goût pour le tabac..... 280
Leur industrie et leur habileté dans les arts..... 281
Leurs instruments de musique..... 284

§ V.

De la langue sichuana, et du dialecte des Hottentots koras.

Caractère de la langue sichuana..... 285
Vocabulaire sichuana..... 286
Caractère du dialecte kora..... 290
Vocabulaire kora..... 291

CHAPITRE XXV.

Voyage de George Thompson, de 1821 à 1824. Motif du voyage. Jugement sur cette relation.

1816 Thompson se rend de Londres au cap de Bonne-Espérance..... 294
janv. 1821 Il se rend dans le district d'Albany..... Ibid.
août 1822 Il entreprend un nouveau voyage dans les districts de Zwellendam et de Georges..... 295
1823 et 1824 Il fait encore un autre voyage dans des districts plus éloignés.....
Jugements de M. G. Thompson sur les voyageurs qui l'ont précédé au Cap..... 297

§ I.

Voyage à la frontière orientale de la colonie et au pays des Betchouanas.

20 avr. M. Thompson arrive au kraal d'Elbes..... 298
28 Passage du Gauritz..... 299
1er mai Zwarte-Rivier. — Pampoen-Kraal..... Ibid.
Kayman's-Gat. — Traka-da-Touaou..... 300

DATES.		PAGES.
3	Port de Knysna	301
4	Keurbooms-Rivier. — Center-Berg	302
7	Port Élisabeth	303
8	Béthelsdorp	Ibid.
	Uitenhage	305
	Coteaux d'Addo. — Quagga-Vlak	306
11	Boschiman-Rivier. — Assagay-Bosch	Ibid.
	Rives du Karrega. — Théopolis	307
	Embouchure du Kowie	308
	Groote-Vis-Rivier. — Kleine-Montjès	Ibid.
16 mai	Village de Bathurst	309
	Graham's-Town	310
	Vis-Rivier	311
	Monts Bochsberg. — Ferme de Somerset	313
	Séjour de Sparrmann dans ce canton	314
20	Zwagers-Hoek. — Vallon de Gannahoek	315
	Village de Cradock	316
	Ferme de Harding	318
	Détails sur les Tamboukies	Ibid.
	Montagnes du Sneeuwberg	319
23	District de Graaff-Reynett	321
	Sa population, son commerce	322
	Bonne administration du capitaine Stockenstrom	323
30	Vallée du Zondag-Rivier	324
31	Modder-Fontein. — Cascade	325
1er juin	Compass-Berg ou Spits-Kop	Ibid.
	Cours du Zee-Koe-Rivier	326
	Rencontre de deux lions	Ibid.
2 juin	Rencontre de plusieurs troupes d'antilopes, de quaggas et de gnous	328
5	Rives du Cradock	333
	Ramah	334
	Rencontre de deux lions	336
8	Passage de Thompson	337
	Confluent du Cradock et de Yellow-Rivier	339
	Campbell's-Dorp	341
	Griqua-Town	344
	Nouvelles d'invasion des Mantatis et autres hordes éloignées	345
	Kourouman	349
	Entretiens, échanges de G. Thompson avec les natifs	351
	Description d'un pitso, ou conseil général des Matchapis pour délibérer sur la guerre	352

DATES.		PAGES.
15 juin	Service divin des missionnaires, et leurs travaux chez les Betchouanas	356
	Thompson se met en route pour se rendre à Lattakou	358
	Source du Kourouman	359
	Emplacement du vieux Lattakou	364
	Rencontre des Mantatis	366
	Kraal d'Arend	369
	Retour à Kourouman	Ibid.
	Les Griquas viennent au secours des Matclhapis	372
	Ils sont invités au nouveau pitso que le roi convoque	373
23	Thompson se décide à retourner au Cap	375
	Il entre dans Griqua-Town	Ibid.
25	Il traverse le Gariep	377
	Kraal de Corannas	Ibid.
27	Rivière Cradock	379
	Lac de Burder	381
	Canton de Winterfeld et Jakhal's-Fontein	382
	Troupes de springboks redoutées des colons	383
1er juil.	Monts Nieuweld	Ibid.
	M. Thompson entre dans Beaufort	Ibid.
	Karrou ou désert	384
	Cavernes du Congo	385
	Dwyka-Rivier. — Bloed-Rivier. — Buffalo-Rivier. — Riet-Fontein	389
6	Vallée d'Hex-Rivier	Ibid.
7	Village de Worcester	Ibid.
8 juil.	Thompson rentre dans la ville du Cap	390

§ II.

Voyage de Thompson au pays des Boschimans, des Corannas, des Namaquas, etc.

24 juil.	Thompson part de la ville du Cap	391
1824	Roggeveld. — Bloem-Fontein	392
	Thompson gravit la cime du Uitkyk	393
	Détails sur les Boschimans	394
	Kraal de Griquas	396
	Mordenaar's-Port	397
	Spioen-Berg	399
	Le Kuil	401
9 août	Kat's-Kop-Rivier	403
	Gamka-Rivier	406

DATES.		PAGES.
	Hartebeest-Rivier	408
	Rencontre de deux femmes Corannas	410
12 août	Rencontre d'une troupe de Corannas	411
	Description du fleuve Gariep	415
14	Confluent du Hartebeest-Rivier et du Gariep	417
	Description de la grande cataracte du Gariep	419
17	Rivières Pillans et Morpeth	425
	Monts Morpeth, Gariépins et Carlisle	426
19	Emplacement de Pella	427
	Camp du missionnaire Bartlet	429
	Rochers nommés Goubus	432
	Ferme de Riet-Fontein	Ibid.
	Koussie-Rivier. — Pieters-Kloof	434
	Lily-Fontein	Ibid.
	Monts Kamies	435
	Apologie des missions	438
25	Hantain's-Rivier. — Drosdy. — Du Clan William.	440
	Baie de Sainte-Hélène	441
30	Baie de Saldanha	442
1er sept.	1824. Retour au Cap. — Groene-Kloof	443

§ III.

Observations de Thompson sur la colonie du Cap, et sur ses habitants.

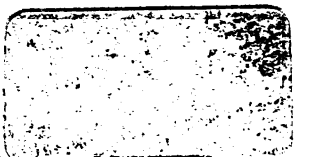
Jugement de M. Thompson sur Barrow et Lichtenstein	443
Portrait des colons du Cap, par M. Thompson	447
Causes qui retardent les progrès de la colonie	448
Population blanche	450
Fermiers à pâturages	451
Habitants d'origine hollandaise	452
Commerce	454

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME XX.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 418



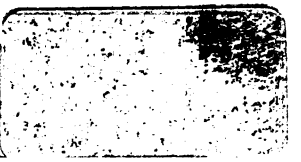
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 419

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 419